M. Moreau de Jonnès. Monographie historique et
médicale de la F. J. des Antilles 1820 8vo

Un Célèbre Professeur
Soëmmering ;
L'auteur

DE

LA FIÈVRE JAUNE

EN GÉNÉRAL.

DE LA FIÈVRE JAUNE

EN GÉNÉRAL;

ET PARTICULIÈREMENT

DE CELLE

QUI A RÉGNÉ A LA MARTINIQUE EN L'AN XI ET XII,
(1803 et 1804);

Avec des Observations sur les autres Maladies de cette Ile ou des Antilles, et un Essai sur son Histoire naturelle;

DÉDIÉ

A S. M. LE ROI DES DEUX-SICILES,

PAR LE D.r A.-M.-T. SAVARÉSY,

MÉDECIN en Chef de l'Armée de Naples; Membre de la Société de Médecine de Paris; de la Société Médicale d'Emulation; de l'Institut Royal d'Encouragement, et de la Société Pontanienne de Naples; de la Société Italienne; de l'Académie Ionienne; Correspondant de l'Académie Royale de Padoue; des Géorgophiles de Florence; de l'Académie des Sciences de Turin, et de la Société Philomathique de Paris.

Νυσσον ανα στρατον ωρσε κακην. ολεκοντο δε λαοι.
OMHP. Ιλιαδ. A. ε. ι.

. . . . . Nova Febrium
Terris incubuit cohors.
Hor., Od. III, Lib. I.

A NAPLES,

DE L'IMPRIMERIE FRANÇAISE.

1809.

BOSTON MEDICAL
SEP 10 1903
LIBRARY

A SA MAJESTÉ

JOACHIM NAPOLEON,

ROI DES DEUX-SICILES;

DÉDIÉ ET CONSACRÉ

PAR

SON TRÈS-HUMBLE, TRÈS-OBÉISSANT ET TRÈS-FIDÈLE SERVITEUR ET SUJET,

Le Docteur A.-M.-T. SAVARÉSY,

Ancien Médecin des Armées d'Italie et d'Orient ;
Ex-Officier de Santé en Chef des Hôpitaux militaires dans les Antilles ;
Médecin en Chef de l'Armée Française dans le Royaume de Naples,
Membre du Conseil de Santé, et de plusieurs Académies.

PRÉFACE.

Ne . . . . . .
Intellecta prius quam sint, contempta relinquas.
LUCR., Lib. I.

DANS l'intervalle de six ans, c'est-à-dire, depuis la fin de l'an VI jusqu'à celle de l'an XII, j'ai eu occasion de parcourir la moitié d'un émisphère, et de connoître, étudier et soigner des maladies terribles, sur lesquelles je n'avois acquis de notions que par la lecture des livres qui en traitent. Ces maladies sont la Peste, le Scorbut, la Fièvre jaune et l'Ophthalmie d'Égypte, lesquelles, excepté la dernière, méritent, à juste titre, d'être appelées les fléaux du genre humain. J'ai parlé de la première dans un Mémoire qui a été déjà publié, et qui va paroître de nouveau avec les augmentations qui lui appartiennent; les observations que j'ai faites sur la seconde, dans une épidémie scorbutique pendant le blocus d'Alexandrie, ne seront mises au jour que dans

de *Nouveaux Élémens de Médecine-Pratique*, auxquels je travaille avec autant d'assiduité que les circonstances peuvent me le permettre ; la troisième fait l'objet du présent Traité, où l'on trouvera tout ce qui a été dit à ce sujet, outre mes propres observations et découvertes ; et relativement à la quatrième, j'en ai parlé assez amplement dans un Mémoire italien, qui a été aussi rendu public, et que je redonnerai sous peu.

La Fièvre jaune fait autant de ravages dans les Antilles et dans les pays situés sous la zone torride occidentale, que la Peste en exerce dans les contrées du Levant. Cette maladie épidémique et endémique est peu connue par les médecins d'Europe, si l'on en excepte ceux d'Angleterre, qui en ont donné différentes histoires plus ou moins bonnes : elle devroit cependant attirer davantage leur attention et celle des gouvernemens européens qui ont des possessions dans le Nouveau Continent et dans ses îles ; car, en général, les médecins qui la traitent

sur les lieux où elle règne, y sont envoyés d'Europe, et la plupart y arrivent dépourvus de la connoissance qu'ils devroient en avoir; et, en outre, parce que les forces terrestres et maritimes des puissances européennes, ainsi que le commerce des différentes nations, y sont assez souvent considérablement diminués, ou tout-à-fait anéantis par les atteintes désastreuses que leur porte la Fièvre jaune. Un Traité complet sur cette fièvre, extrêmement dangereuse, manquoit absolument à la Médecine; j'ai cru, en le faisant, qu'il étoit ordonné par la nécessité, et qu'il en résulteroit de l'utilité pour les hommes. En tâchant de remplir ce vide de la Science médicale, j'ai fait tous mes efforts pour ne rien omettre ou négliger dans le tableau de la maladie, afin que l'on puisse la connoître parfaitement; j'ai tenté de débrouiller le chaos de ses causes, et crois avoir réussi à en assigner quelques-unes de réelles; j'ai tracé ensuite la partie curative, avec toutes les circonstances et les détails qu'elle exige, théoriquement et

pratiquement, en exposant même très-au long, avec l'exactitude dont je suis capable, les observations de médecine clinique, ou les exemples parlans qui instruisent avec autant de précision que de clarté, et qui applanissent beaucoup de difficultés crues insormontables. Si mes travaux peuvent contribuer à faire faire un pas à l'art de guérir, j'aurois atteint le comble de mes vœux.

La lecture de cet Ouvrage pourroit faire penser à plusieurs que je suis le partisan aveugle de tous les préceptes de l'oracle d'Ecosse, s'ils ne daignoient pas lire cette courte Préface. Personne ne niera qu'il est très-utile, pour les Médecins, de ne s'en tenir qu'aux faits, de bannir entièrement les conjectures, et d'extraire ce qu'il y a de meilleur des auteurs les plus estimés (1). Or, pourquoi me feroit-on un crime d'avoir adopté, de la médecine de Brown, les principes

(1) *Ex defectu certe requisitæ..... cognitionis, quæ ab optimis auctoribus hauriendæ est, adeo multi infeliciter scriptitarunt.* Freind, Hist. medic. in fine tom. I.

fondamentaux les plus conformes à la vérité, et d'avoir exclus ceux qui s'en éloignent et qui tiennent de l'obscur, du conjectural et de l'imaginaire ? Ceux qui condamnent Brown sans le comprendre et sans l'avoir lu et relu, doivent passer, sans contredit, pour des gens aveugles ou d'un jugement foible, et ils sont moins estimables que ceux qui prennent de ses ouvrages ce qu'ils y trouvent de bon et d'essentiel pour la vraie connoissance et l'avancement de notre art. En effet, comment, sans injustice et sans partialité, peut-on repousser une doctrine médicale qui a été publiée, enseignée, commentée et louée par des hommes de génie tels que les Frank, les Weikard, les Jones, les Beddoes, les Darwin, les Moscati, les Rasori, les Marcus, les Mitchill et autres médecins et physiciens illustres à qui la Médecine de notre siècle est redevable d'avoir été enrichie par des ouvrages d'un mérite transcendant, et qui ne sont pas moins renommés pour leur critique ? En outre, seroit-il permis de douter que son application à la pratique

soit avantageuse, lorsque nous voyons qu'elle coïncide, dans plusieurs circonstances, avec celles de Torti et de Lancisi, de Werlhof et de Cleghorn, dans le traitement des fièvres intermittentes; de Sydenham, dans les maladies inflammatoires; de Morton et de Rivière, dans les fièvres nerveuses; de Scarpa et d'Underwood, dans quelques maladies chirurgicales; de Lind, de Milman et de Cullen, dans le scorbut et dans d'autres affections graves, etc. ? remarque qui n'a pas échappée, en partie, à l'ingénieux Joseph Frank, et qui devroit être suffisante pour éclairer et détromper ceux qui croient Brown un pur innovateur. Croira-t-on, de plus, qu'un auteur qui a introduit, dans la Médecine, le raisonnement de Bacon, de Locke, de Condillac, de Barthez et de Spallanzani, n'ait pas jeté un nouveau jour sur tous les points de la Science qui, souvent par une fausse logique, a été arrêtée au milieu de ses progrès, et n'a pu faire que des pas lents ou rétrogrades ? Les Médecins qui l'accusent d'avoir peu estimé les écrivains célèbres de Médecine, montrent qu'ils

ont lu trop légèrement notre auteur, puisque lui-même nous en donne des preuves contraires, en recommandant à ses élèves et à ses collaborateurs, la lecture de Sydenham et de Morgagni, et en insistant pour qu'ils se forment sur de pareils modèles. Qui pensera donc qu'un Médecin qui tient ce langage, puisse être appelé un mauvais maître, et qu'il n'ait point fait de cas des Pères de la Médecine ?

Il est du sort des grandes découvertes et des vérités difficiles à comprendre, de ces vérités qui changent la face des Sciences et qui choquent les opinions reçues, de rencontrer des obstacles qui s'opposent à leur développement avec une sorte d'aigreur et d'opiniâtreté. Mais, malgré les efforts de ces hommes qui professent l'erreur et qui ralentissent considérablement les progrès de l'esprit humain, les découvertes se font jour d'elles-mêmes, surmontent toutes les difficultés, dissipent l'ignorance et les fausses théories, sont enfin embrassées universellement avec un noble enthou-

siasme, et laissent les faux savans dans l'embarras de cacher leur honte pour avoir été leurs antagonistes ; plusieurs n'ont pas la magnanimité de se rétracter, et nous donnent la conviction que c'est par envie, ou pour ne point saper leur propre système, qu'ils ont fait la guerre aux nouvelles découvertes, et non par le défaut de connoissances et de perspicacité nécessaires pour les comprendre. Il en arrivera de même du Brownianisme, corrigé et étendu, comme je le désire ; les professeurs des écoles et des universités, vieillis et endurcis dans leurs opinions, et les inventeurs des nouvelles théories, plus chimériques que les anciennes, lutteront en vain pour les soutenir, et tomberont dans l'oubli avec elles.

Un vrai ami des Sciences ne peut s'empêcher de gémir, en jetant un coup-d'œil sur l'histoire littéraire de l'Europe, où il voit, avec un étonnement mêlé d'indignation, les querelles et les oppositions qu'ont fait naître, parmi les savans, les découvertes les plus utiles

au genre humain, et les vérités les plus hardies développées par les génies rares, ainsi que les plus belles productions de l'imagination. La Médecine particulièrement a été la Science qui a essuyé le plus de contradictions; presque toutes ses découvertes ont été contestées avec le plus grand acharnement, sur-tout celles qui ont été faites dans l'anatomie et dans la physiologie. Le philosophe qui s'intéresse, avec ardeur, à l'agrandissement et au perfectionnement du savoir humain, condamne, avec un juste courroux, les persécuteurs de l'immortel Galilée; il voit, avec autant de ressentiment, que le divin Newton a eu les siens également, mais en plus petit nombre et moins puissans. On connoît le sort malheureux du grand Descartes, qui a instruit ses contemporains, et qui les a tirés des labyrinthes d'une philosophie obscure par les réformes salutaires qu'il y a faites, sans parler de l'avancement qu'il a donné aux sciences exactes. Que n'a-t-on pas écrit contre le sublime Locke, qui a découvert, en

métaphysique, ce que Brown a découvert en médecine (1).....? La circulation du sang, imaginée d'abord par Cesalpin et Sarpi, et démontrée par Harvey, ainsi que les découvertes moins importantes de ce fameux anatomiste, ont trouvé une foule de contradicteurs. Les belles observations microscopiques de Leuwenhoek, en déterrant un nouveau monde dans la physique, n'ont été considérées, pendant long-temps, que comme des rêves. L'illustre Spallanzani, distingué par son génie observateur, et connu par son ingénieuse réfutation des Êtres imaginaires de Buffon et de Needham, s'est suscité des ennemis en reculant les bornes des connoissances physiques. La chimie moderne, dont

(1) On peut ajouter ici que l'Académie de la *Crusca* s'est déshonorée en faisant une critique mal fondée au Poème du Tasse, un des chefs-d'œuvre de l'imagination humaine : et nous avons vu, presque de nos jours, le grand Frédéric vouloir réfuter Machiavel, le régénérateur de la politique, et le chef, sans contredit, de tous les auteurs de la science sociale, quoiqu'en dise le savant Volney (*a*), qui voudroit le placer parmi les écrivains médiocres.

(*a*) A la fin de son *Tableau du Climat et du Sol des États-Unis d'Amérique.*

Lavoisier a été le principal flambeau, a éprouvé des contrariétés dans l'endroit même de sa naissance ; Baumé s'est débattu, jusqu'aux derniers jours de sa vie, pour soutenir des absurdités que la sagacité du premier avoit fait reléguer au rang des chimères, et a cherché, de nouveau, à retenir la Science dans des limites étroites, ou à l'envelopper de ténèbres plus épaisses que celles que l'on avoit déjà dispersées. L'Europe entière voit, avec regret, que le savant Lamarck, physicien d'un mérite transcendant, n'ait pas encore admis la nouvelle nomenclature chimique, et que d'autres physiciens et chimistes étrangers, non moins célèbres, ne l'aient adoptée qu'avec des restrictions.

On ne peut lire qu'avec indignation l'histoire des discussions futiles, relativement à la pharmacie chimique et galénique ; leurs partisans insensés se sont disputés, pendant deux siècles, comme des énergumènes ; enfin, les Médecins-Chimistes restèrent maîtres du champ de bataille, et propagèrent l'usage de l'opium du fer, du soufre et des préparations

antimoniales et mercurielles, malgré les oppositions les plus fortes. Il y a encore aujourd'hui en Europe, et sur-tout en France, des Médecins qui s'obstinent à nier les bienfaits de l'action du mercure dans les maladies vénériennes. Tout le monde sait que l'introduction du quinquina a été contrariée d'une manière opiniâtre, et que ce n'est que depuis peu que l'on s'accorde à reconnoître les bons effets de cette écorce. L'inoculation de la petite vérole fut aussi très-mal reçue en Europe, et fit naître une foule de détracteurs contre une méthode qui diminuoit le nombre des victimes; il a fallu l'exemple des rois pour étendre une découverte qui étoit un bienfait pour le genre humain, et que les têtes scholastiques vouloient faire passer pour un fléau auquel il falloit s'opposer énergiquement. A peine le docteur Gall a annoncé de nouvelles idées sur l'organisation du cerveau, que des étudians d'anatomie et de physiologie, envieux de sa gloire et éclipsés par la supériorité de ses talens, l'ont mal interprété, l'ont déchiré par des

critiques sanglantes, et ont cherché, ne pouvant le réfuter autrement, à le couvrir de ridicule..... Je ne finirois pas, si je voulois citer tous les exemples que nous fournit l'histoire des sciences, exemples dont il faudroit effacer le souvenir pour l'honneur des savans, et qui prouvent que la république des lettres n'est pas exempte de l'influence des passions, et qu'elle est agitée aussi violemment que celles qui sont établies dans la société des hommes. Il est douloureux de penser que ceux qui se dévouent à l'instruction de leurs semblables, doivent s'attendre à être abreuvés de dégoûts, ou de ne trouver d'autre récompense que la persécution et la calomnie; tant il est vrai que l'ingratitude accompagne presque toujours les services rendus à l'humanité. Jenner, qui est de notre âge, essuie heureusement peu de contradictions, et il me semble qu'il jouira tranquillement de sa gloire. Il en sera de même de la mémoire du célèbre Galvani; sa belle découverte lui assure une place honorable dans le temple de l'immortalité : les en-

vieux se sont tus, et ont été accablés par la grande preuve de modestie qu'a donné le professeur Cotugni de Naples, qui ne s'est point prévalu d'un fait trouvé par lui, relatif au galvanisme, bien longtemps avant qu'il fût découvert (1). La postérité a porté un jugement rigoureux sur les contradicteurs des découvertes, soit comme rivaux impuissans des génies qui éclairent le genre humain, soit comme causes du retard qu'a éprouvé l'avancement des sciences. Il n'y a pas de doute que bientôt cette même postérité prononcera avec autant de rigueur contre les pseudo-médecins d'aujourd'hui, qui font des efforts pour empêcher la propagation des lumières browniennes, lesquelles composent une partie des notions les plus exactes sur la Science de la Vie.

---

(1) Voyez la lettre du docteur Cotugni au chevalier Vivenzio, archiatre du royaume de Naples, à la fin du Traité *dell' Elettricità*, que celui-ci a traduit de l'anglais, de Tiberius Cavallo; et le troisième volume de l'ouvrage de ce dernier, qui a pour titre : *A complete treatise on electricity*, pag. 6, où l'on trouve la lettre mentionnée traduite en anglais.

Les Médecins qui prétendent avoir critiqué Brown complètement, et qui croient avoir renversé sa doctrine de fond en comble, se plaisent à dire, avec affectation, que ce célèbre auteur n'a rien fait que bâtir un *système* imparfait sur les débris des autres qui ont régné dans les écoles avant le sien (1). Ces Médecins peu clairvoyans, ou qui se plaisent à se faire illusion, me paroissent ignorer la signification de ce que l'on a appelé *système en Médecine* : avant de se livrer à des critiques mal fondées, ils devroient savoir que dans l'Histoire médicale l'on a donné le nom de système à un assemblage de principes erronés et de conséquences de la même nature, bien liées entr'elles, et s'accordant, à en croire les

(1) Pour donner à mes lecteurs une idée de la différence qu'il y a entre la doctrine de Brown et les divers systèmes de médecine, je crois devoir comparer cette différence, envisagée sous le rapport des principes puisés dans la nature, à celle que les meilleurs physiciens et botanistes ont trouvé entre la méthode de Jussieu et le système de Linné, ou celui du professeur Murray de Gottingue.

différens auteurs, avec la *raison*, l'*expérience* et l'*observation* (sources du vrai savoir dans les sciences physiques, mais souvent appliquées à faux), ainsi que nous le voyons dans les ouvrages de Galien, d'Avicenne, de Van-Helmont, de Willis, de Sylvius, de Boerhaave, de Stahl, d'Hoffmann, de Bellini, de Bordeu, de Cullen, etc. auteurs d'un vaste savoir, et quelques-uns d'une érudition médicale très-étendue, dont l'imagination a beaucoup plus travaillé que la raison; ils ont rempli la Médecine d'hypothèses gratuites, que l'on s'est plu quelquefois à nommer théories et doctrines; pendant long-temps ils ont tenu les Médecins plongés dans l'erreur, et leurs rêves ont été professés et enseignés, dans les écoles, comme des textes infaillibles : ils doivent être aussi considérés comme les seules causes d'une complication inextricable dans toutes les parties de notre Science. Brown, au contraire, a été le premier à lui donner des fondemens solides, et surtout à simplifier la Médecine théorique et pratique; il a eu le grand mérite d'avoir

d'avoir assemblé, avec beaucoup de justesse et de raisonnement, des principes clairs et invariables qui constituent, en grande partie, la Science de la Vie : quelques-uns de ces principes se trouvoient épars dans différens ouvrages ; Brown a eu le talent de les réunir, d'en ajouter d'autres, de leur donner du développement, et de les présenter en corps de doctrine, chose à laquelle on avoit pensé plus d'une fois ; mais personne ne s'étoit donné la peine de l'entreprendre avant lui, et de vaincre les difficultés que l'on entrevoyoit pour son exécution. Cette belle production du génie médical, quoique très-simple et bien appuyée, n'est pas cependant complète, ni exempte d'erreurs, de lacunes, de fausses applications et de conséquences exagérées (1) ; de jour en jour elle est

(1) Les Médecins qui ont embrassé la doctrine de Brown, ne doivent pas être confondus avec les prétendus Browniens, emportés et irréfléchis, qui emploient sa médecine sans distinction et sans la connoître à fond, et qui ont même l'impudence de se flatter de l'enseigner, dans l'espace de six mois, ainsi que Thes-

corrigée, modifiée, perfectionnée et amplifiée par ceux qui l'approfondissent et qui se distinguent en la propageant parmi les jeunes médecins, nonobstant les oppositions qu'ils rencontrent, et avec l'espoir de n'obtenir d'autre récompense que celle d'être utiles au genre humain.

Ceux qui diront que je fais l'apologie du Brownianisme dans cette Préface, se tromperoient fortement, et ne devi-

---

salus promettoit de la sienne : ces Médecins ont été les premiers à relever ses erreurs et ses imperfections, à discuter rigoureusement ses principes fondamentaux, et à ne point les adopter aveuglément, comme les péripatéticiens firent de la philosophie d'Aristote, en répondant à toutes les difficultés αυτος ειπε, ou, comme les écoliers de l'angélique docteur Saint-Thomas-d'Aquin citoient respectueusement leur oracle, en donnant pour raison *ipse dixit*. La Science de la Vie, ou le vrai Brownianisme, n'est pas aujourd'hui tel qu'il est sorti des mains de l'auteur ; il a reçu, en Angleterre, en Allemagne, et sur-tout en Italie, une nouvelle forme ou une seconde naissance, comme l'a très-bien dit Joseph Frank : mais je vois avec douleur que plusieurs Médecins d'Allemagne le mêlent avec la philosophie de Kant, chose qui a été prévue par l'illustre Weikard, et qui retardera sans doute, chez cette nation, les progrès de la Médecine.

neroient pas mes intentions : j'ai entrepris, au-dessus de mes forces, de défendre la vérité, que l'on s'obstine à cacher, et que je tâcherai toujours de dévoiler : au reste, je ne cite aucun auteur qui ait écrit avec animosité contre Brown, et aucune critique publiée contre sa Science de la Vie, encore moins les diatribes que quelques écoliers en médecine ont faites à ce sujet. Aucune opinion, aucune autorité médicale ne m'en imposera, et ne doit prévaloir au préjudice de la vérité, selon l'expression du savant Jackson.

La nature des matériaux qui composent cet Ouvrage, exige qu'il soit divisé en deux parties : la première sera purement médicale, et traitera des Maladies des Antilles, notamment de la Fièvre jaune, ainsi que de tout ce qui leur est relatif; la seconde aura pour objet différentes branches de l'Histoire naturelle de la Martinique, et sera suivie d'observations météorologiques fort exactes que j'ai rédigées, dans cette colonie, avec beaucoup de régularité, pendant deux ans environ. Le lecteur apercevra aisément que, dans

le présent Ouvrage, il y a plusieurs choses neuves, et peut-être qu'il y trouvera des sujets capables de fixer son attention, par le jour sous lequel je les ai présentés.

DES

PREMIÈRE PARTIE.

Des Maladies de la Martinique, et particulièrement de la Fièvre jaune.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire des Maladies qui ont régné dans les hôpitaux et les places de la Martinique, pendant l'an XI et XII.

SECTION PREMIÈRE.

Histoire des Maladies qui ont régné à Saint-Pierre, pendant les neuf premiers mois de l'an XI.

La place de St.-Pierre étant la plus commerçante de la Martinique, attire une foule immense d'étrangers, particulièrement des

Français et des Anglo-Américains, dans toutes les saisons de l'année, et sur-tout en temps de paix. C'est ce que j'ai observé depuis mon arrivée dans les derniers jours de l'an X jusqu'à la fin de prairial de l'an XI, époque à laquelle les Anglais commencèrent les premières hostilités envers nous, et où le commerce, avec la métropole, qui étoit le plus considérable, cessa tout-à-fait. Les maladies deviennent plus communes lorsque le commerce fleurit, et y sont généralement en proportion du concours des étrangers. Comme c'est dans l'hôpital militaire qu'on traite le plus grand nombre de ces maladies, leur accroissement ou leur diminution y est aussi toujours en raison de la plus ou moins grande affluence de monde. Ceux donc qui vont aux Antilles pour y commercer ou pour d'autres motifs, y sont exposés à contracter des maladies, et y trouvent souvent la mort. Ce pays, qui peut être regardé comme un vaste magasin fournissant aux vices et à l'intempérance des Européens, et qui a la réputation mal entendue d'enrichir promptement, offre aux vagabonds, aux gens avides, aux esprits remuans, la perspective flatteuse d'une fortune rapide, et l'espoir d'un bonheur qui ne se réalise que très-rarement: pour cette raison, ils s'y rendent en foule et sans calculer à quel prix ils courent chercher

des trésors incertains. L'amour des richesses fait braver aux hommes les plus grands dangers : ils s'expatrient, traversent des mers immenses, passent d'une zone à l'autre, et devenant habitans de tous les climats, sujets à toutes les intempéries, s'exposent à des maux innombrables.

Impiger extremos currit mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes.

HORACE.

L'hôpital militaire de St.-Pierre, outre les malades de la garnison et des bâtimens de guerre, reçoit encore, comme je viens de le dire, presque tous les malades des bâtimens de commerce : ainsi, lorsque celui-ci a beaucoup d'activité, l'hôpital se remplit ; mais quand il ne reçoit que ceux de la garnison, il n'en a jamais plus de trente, et quelquefois il n'en a pas une vingtaine, excepté dans l'hivernage ou la saison la plus morbeuse. J'en ai été chargé pendant neuf mois, c'est-à-dire, depuis vendémiaire an XI jusqu'à la fin de prairial de la même année : indépendamment de la fièvre jaune, j'y ai traité des maladies différentes, moins graves ou assez légères, qui exigeoient cependant mon attention, et sur lesquelles je vais consigner des observations particulières, entr'autres sur la dyssenterie :

elles ne m'ont pas occupé aussi spécialement que la première, qui a régné à St.-Pierre pendant tout mon séjour, et dont je traite au long dans cet ouvrage.

Je présenterai ces observations, comme je les ai faites, mois par mois, et je placerai, à la tête de chacun d'eux, le mouvement des malades, ou la situation de l'hôpital pendant les 30 jours, qui désignera le nombre des entrés, des sortis et des morts, ainsi que le plus grand nombre ou le plus petit nombre de malades qu'il y a eu dans le mois. J'indiquerai également la constitution atmosphérique qui a régné, comme ayant les rapports les plus intimes avec les maladies épidémiques ou celles dont l'affluence est la plus marquée, d'après les vues de Sydenham, qui a été le premier à donner de grands développemens à ce point de la doctrine médicale.

PREMIER TRIMESTRE.

Mois de vendémiaire ; très-chaud et abondamment pluvieux. Il est entré à l'hôpital 75 malades ; il en est sorti 50, et mort 10. Le plus grand nombre a monté à 76, et le plus petit à 15.

Les diarrhées simples ont été communes, les fièvres intermittentes rares, et la fièvre jaune s'est développée avec un aspect terrible. Quelques pilules opiatiques et des potions

gommeuses (1) arrêtoient promptement les diarrhées. Le quinquina à dose médiocre, donné dans du vin, guérissoit les intermittentes en peu de jours : les remèdes évacuans ont été bannis du traitement de ces fièvres asthéniques, selon ma théorie. Il n'est mort que des malades atteints de fièvre jaune.

Vers la fin de ce mois est arrivé le premier négrier français, portant environ trois cents noirs, parmi lesquels il ne régnoit aucune maladie (2). J'ai examiné deux de ces nègres ayant le dragonneau de Médine (*Gordius Medinensis*), ver qui naît dans la chair, qui se développe dans l'interstice des muscles, où il est caché dans le tissu cellulaire, et qui sort par la surface du corps, dans les extrémités supérieures et inférieures, dans le scrotum et aux lombes : l'un de ces nègres étoit traité, avant son arrivée, par le procédé que j'ai indiqué ailleurs (3), qui consiste à tirer le ver

---

(1) Voyez les formules des médicamens au chapitre X.e

(2) Les médecins du gouvernement dans les Colonies, étant chargé de la salubrité publique, visitent les négriers pour s'assurer de la santé des noirs ; et c'est d'après leur attestation qu'il est permis aux capitaines de ces navires de débarquer leurs nègres.

(3) Voyez mes *Mémoires sur l'Egypte*, pag. 87.

très-délicatement et à l'entortiller à un petit rouleau de sparadrap, de bois, de papier, de soie, ou à un tuyau de plume : il fut guéri entièrement après la sortie totale du ver, qui laissa un petit ulcère à la partie inférieure et externe de la jambe gauche, par où il avoit pratiqué son issue. Je traitai l'autre nègre, et j'éprouvai beaucoup de difficultés pour faire sortir le ver, parce que le corps du dragonneau se cassa deux fois, et rentra ensuite, ce qui pouvoit être très-dangereux, ou causer au moins des douleurs atroces ; il fallut appliquer sur la jambe droite, où il avoit fait sa sortie, un cataplasme émollient et résolutif, qui agit très-efficacement, et le fit ressortir : j'ai remarqué depuis que toutes les substances émollientes et mucilagineuses, ainsi que la fiente de vache, produisent le même effet. Le petit ulcère qui reste sur le membre, se guérit aisément par les moyens ordinaires. Il est important de prévenir qu'il est inutile d'employer les mercuriaux dans ce traitement ; ils sont plutôt nuisibles qu'avantageux, quoique Bajon ait prétendu qu'ils soient les meilleurs remèdes (1).

La sortie du dragonneau, qui se fait ordi-

---

(1) Bajon, *Mémoires pour servir à l'Histoire de Cayenne et de la Guiane française*, vol. 1.

nairement aux membres inférieurs, depuis le genou jusqu'au pied, est précédée par une fièvre légère et par l'éruption d'un bouton très-douloureux : ce bouton s'ouvre à son sommet par une petite vésicule, remplie d'une espèce de lymphe, qui se crève, et l'on voit paroître la tête de l'insecte, dont la longueur totale est de trois pieds à une aune. Sa tête est un point noir avec une petite fente transversale formant la bouche ; son corps est blanc et arrondi, de l'épaisseur d'un fil assez gros, ou même de celui d'une corde à violon. Ce ver sortant peu à peu, il faut avoir la patience d'humecter son ouverture plusieurs fois dans le jour avec de l'huile, du cérat de Galien ou quelque autre onguent émollient, et d'attendre de vingt jours à un mois, pour le voir tout-à-fait hors du corps de l'homme, supposant qu'il n'arrive aucun accident, ou qu'il ne se casse point : lorsqu'il ne sort pas par la jambe, il faut moins de temps pour qu'il soit délogé. Cette maladie est très-incommode, parce qu'elle oblige le malade à garder la vie sédentaire et un régime un peu débilitant : quelquefois elle est dangereuse à la suite de la rentrée du ver, accident qui occasionne la fièvre, des convulsions, l'inflammation de la partie et des abcès. Il n'est pas vrai que les nègres qui en sont attaqués deviennent mai-

gres et périssent comme des étiques, ainsi que l'avance Péré (1). Quoique Bosc affirme que le dragonneau de Médine existe dans les contrées chaudes de l'Amérique (2), il n'est pas connu du tout ni à la Martinique, ni dans les autres Antilles; mais les nègres qui viennent directement de la côte de Guinée l'apportent dans leur corps (3). Le docteur Chisholm est le seul qui dise que le ver de Guinée constitue une maladie épidémique de la Grenade (4); et Rouppe prétend que cette maladie est contagieuse à Curaçao parmi les marins, et qu'elle se répand rapidement dans les familles; cependant qu'elle y a été introduite par les nègres venant de la côte de Guinée (5).

Ce ver a reçu différens noms parmi les anciens et les modernes, et a été connu d'une antiquité reculée. Agatharcides le Gnidien en

---

(1) Mémoire sur le Dragonneau, par M. Péré, ancien chirurgien-major à St.-Domingue. Journal de Médecine, mois d'août 1774, pag. 124.

(2) Histoire naturelle des Vers, tom. I.er, pag. 231.

(3) Toutes les observations que j'ai recueillies sur ce ver, ont été faites par moi sur les nègres nouveaux qui arrivoient de l'Afrique.

(4) An Essay on the malignant pestilential fever, pag. 33 et 34.

(5) De morbis navigantium, pag. 284.

a fait mention plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, et dit qu'il étoit endémique sur les bords de la Mer-Rouge (1) : Galien, qui en a parlé un des premiers, et qui ajoute qu'il ne l'a jamais vu, l'appelle *Dracunculus*, δρακων (2). Les médecins arabes le désignent sous le nom de *Veine* ou *nerf de Médine*, *irk Medini ;* Rhazes (3) et Avicenne (4) l'appellent *Vena civilis* et *Vena Medinensis ;* Alsaharavius (5) lui donne le nom de *Vena exiens*, Mesué (6) celui de *Vena egrediens*, Albucasis (7) de *Vena cruris*, et Ali Abbas *Vena saniosa* (8). Paul Æginète (9) et

---

(1) Voyez dans le Recueil de Hudson intitulé : *Geographiæ veteris*, *scriptores Græci minores ;* les Fragmens du *Traité de la Mer-Rouge*, par Agatharcides de Gnide, le géographe.

(2) Galen. de locis affect. 6, 3.

(3) Rhazis (*Mohammed ben zakaria el Razi*, *d'Herbelot, Biblioth. Orient.*) Cont. tr. 26, t. 2, cap. 1, pag. 298.

(4) Avicen. (*Ebn sina*, *d'Herbel.*) Canon. med.

(5) Alsaharavii oper. tract. 28, c. 12, p. 118.

(6) Mesuæ (*Johanna ben Massoviah*, *d'Herbel.*) Oper. part. 2, sec. 2, cap. 7.

(7) Albucas. lib. 2, cap. 93.

(8) Hali Abbas (*Ali ben abbas al-Magiousi*, *d'Herbel.*) Théor. pratic.

(9) Pauli Ægin. de re medica, lib. 4, cap. 59.

Ætius en parlent aussi (1). Les auteurs anglais le nomment *Guinea-worm*, les Français *Ver de Guinée* et *dragonneau*, et les Espagnols *Culebrilla*. Les Arabes modernes le connoissent sous le nom de *Farahounn het*, *ver de Pharaon*. Le voyageur Bruce en traite assez longuement, et en a été affligé lui-même (2). Il paroît, d'après ce que tous les voyageurs s'accordent à dire, que les eaux de mare que l'on boit dans l'intérieur de l'Afrique, sur les côtes de Guinée et de la Mer-Rouge, en Arabie, etc. contiennent les œufs de ce ver, lesquels étant avalés avec l'eau, se développent dans le corps et lui donnent naissance. Quelques-uns doutent que le ver de Guinée soit le même que le dragonneau de Médine ou de l'Arabie; mais aujourd'hui il est très-connu qu'il n'y a aucune différence entr'eux, et que tous les deux sont absolument de la même espèce, désignée par les helmintholo-gistes sous la dénomination de *Gordius Medinensis*. Les médecins et les naturalistes qui l'ont le mieux décrit, qui ont fait connoître les accidens qu'il cause, et qui ont tracé le traitement qu'il exige, sont Kempfer (3),

(1) AEtius, tetrabibl. tit. 4, serm. 2.

(2) Voyage en Nubie et en Abyssinie, traduit de l'anglais, par Castera, tom. 5, p. 79 à 84.

(3) Amænit. exotic. fascicul. 3, observ. 4.

Hans - Sloane (1), Rouppe (2), Pouppé-Desportes (3), Hillary (4), Niebuhr (5), Chevalier (6), Barrère (7), Bajon (8), Péré (9), Lind (10) et Thion de la Chaume (11). Col de Villars, dans sa chirurgie, croit que ce ver est une lymphe concrète, ce que Chevalier a bien réfuté; et Vlloa qui en parle comme une maladie de Carthagène, paroît douter qu'il soit un être animé (12). Guillaume Pison (13), Astruc (14), Gardanne (15) et mon collègue Louis Frank (16) en font une légère mention.

---

(1) Appendix ad introduct. hist. nat. Jam.
(2) Roupp. l. c.
(3) Histoire des Maladies de St-Domingue.
(4) Diseases of Barbadoes.
(5) Voyage en Arabie, sect. XXVII, chap. V.
(6) Lettres sur les Maladies de St.-Domingue.
(7) Nouvelle relation de la France équinoxiale, p. 76.
(8) Baj. l. c.
(9) Péré, l. c.
(10) Maladies des Pays chauds, tom. Ier, p. 70.
(11) Dans ses notes à l'ouvrage précédent.
(12) Voyage au Pérou, 1.re part., liv. 1. chap. 5.
(13) De medicina Bresil. lib. 11, p. 38.
(14) De morbis venereis, lib. 1, chap. XI.
(15) Maladies des Créoles.
(16) Mémoire sur le Commerce des Nègres, p. 50. Ce dernier l'a confondu avec la *furia infernalis* de Linné, insecte imaginaire créé par ce naturaliste à l'occasion d'une maladie phlegmoneuse dont il a été

Je m'étonne que le docteur Dazille ait gardé le silence sur cet article dans ses *Observations sur les maladies des nègres* (1).

Mois de brumaire ; chaud, venteux, pluvieux. Il est entré à l'hôpital 257 malades ; il en est sorti 115, et mort 78. Le plus grand nombre a monté à 118, et le plus petit à 72.

Les fièvres jaunes ont continué avec la même intensité, et ont attaqué un plus grand

---

attaqué, et qui régne dans les parties septentrionales de la Suède, où l'on croit qu'elle est causée par ce prétendu insecte.

(1) Malgré le témoignage de tant d'hommes illustres, quelques physiciens modernes ont révoqué en doute l'existence du dragonneau de Médine : ils prétendent que ce que l'on a caractérisé d'individu organisé et animé, n'est autre chose qu'un bourbillon de pus, de la lymphe concrète, ou un fil arrondi de tissu cellulaire frappé de mort. S'ils avoient observé l'organisation de cet insecte reconnu par une infinité de naturalistes, sa longueur, ses mouvemens, sa contractilité, la résistance qu'il offre pour sortir, sa rentrée après qu'il s'est cassé, la région du corps qu'il affecte ordinairement, etc., ils ne l'auroient pas confondu avec une matière animale morte, ressemblant par sa forme au ver de Médine, et qui sort d'un furoncle, d'un anthrax, etc., lesquels affectent toutes les parties du corps.

nombre d'individus : les convalescences de ceux qui avoient été sauvés le mois précédent, duroient encore ce mois-ci. Il y a eu quelques fièvres nerveuses simples qui ont été guéries avec des potions calmantes, des pilules camphrées et opiatiques, de la poudre tempérante et de la limonade minérale ou de l'eau vineuse : leur traitement n'a jamais passé le dixième jour. Les dyssenteries ont paru en petit nombre, et les fièvres intermittentes se sont soutenues : les premières étoient d'un assez mauvais caractère, et m'ont fait présager qu'elles seroient aussi malignes que celles d'Egypte ; les secondes étoient des fièvres tierces et doubles tierces. Ce sont les types ordinaires des intermittentes de St.-Pierre ; car pendant tout le temps que j'y ai vécu, je n'en ai pas vu d'autres. La mortalité s'est accrue prodigieusement.

J'ai observé quelques nègres atteints du *mal d'estomac* : on désigne par cette dénomination, un état cachectique des nègres, qui devroit être appellé *atrophie cacochymique*. Pison parlant d'une maladie semblable, nommée *spinela* par les Portugais, l'appelle *prolapsus cartilaginis mucronatæ*, et dit qu'elle est commune parmi les Brésiliens (1). Les causes

(1) De medicina Brasiliensi, lib. II. cap. 6.

de ce mal sont les mauvais alimens, les boissons aqueuses, les grandes fatigues, les chagrins et la nostalgie : les terres argileuses, que les nègres mangent avec tant de goût, le donnent aussi (1). Il est caractérisé par l'enflement et une douleur à la région épigastrique, par l'émaciation progressive, un penchant irrésistible à la paresse et au sommeil, l'anorexie ou la boulimie, l'altération de la couleur noire en verdâtre (2), l'abattement des forces, la blancheur de la langue et des gencives, les battemens du cœur et les pulsations visibles des carotides : il y a rarement de la fièvre qui est une vraie hectique lorsqu'elle se déclare, et forme l'*hectica cachectarum* de Sauvages (3). C'est une maladie d'épuisement et de langueur qui devient mortelle par les mauvais traitemens ; quand elle est à son der-

---

(1) Les nègres portent cette manie par-tout, car je l'ai observée également en Egypte. (Voyez mes *Mémoires sur l'Egypte*, p. 116.) Les jeunes nègres qui tombent dans la nostalgie, ont le malheur d'y être plus sujets que les autres. Tous les voyageurs qui ont fréquenté cette variété de l'espèce humaine, n'ont pas pu s'empêcher de la remarquer, et en parlent comme d'un fait digne de curiosité.

(2) Phénomène qui a lieu presque dans toutes les maladies des nègres.

(3) Nosologia method. G. 83, sp. 10.

nier degré, une bouffissure générale s'empare de tout le corps. Les excitans du second ordre ou les toniques, les alimens sains, les vins généreux, le vésicatoire sur l'épigastre, le bain chaud et les moyens gymnastiques la guérissent radicalement ; mais les empiriques, et quelques femmes qui se mêlent de médecine prétendent la guérir avec des tisanes délayantes, des cataplasmes, des clystères et des évacuans, et ils tuent presque tous les nègres qui en sont attaqués, et qui ont le malheur de leur tomber sous les mains.

Les créoles des deux sexes sont aussi sujets à une espèce de *mal d'estomac* que j'appellerai *atrophie scorbutique*, parce qu'il est causé par les alimens salés et peu nourrissans, l'abus des bains froids, les boissons rafraîchissantes et le défaut d'exercice ; et que ses symptômes sont une affection genciviale, l'anorexie, la pâleur, l'amaigrissement, la douleur d'estomac, la foiblesse et l'indolence : quelquefois, chez les femmes, il est accompagné de *pica*, de chlorose et d'œdème. Cette maladie est toujours sans fièvre ; elle est moins dangereuse et moins pénible que l'espèce précédente, et exige le même traitement avec modification. Les créoles ne veulent pas l'employer, et se gorgent de tisane ; ce qui traîne leur mal en longueur et le fait perpétuer.

Ces deux atrophies ne sont que des asthénies chroniques qui surviennent à la suite des mauvaises habitudes du corps.

Mois de frimaire ; chaud dans le jour, frais la nuit, nébuleux, pluvieux et extrêmement venteux à la fin. Il est entré à l'hôpital 215 malades ; il en est sorti 156, et mort 87. Le plus grand nombre a monté à 122, et le plus petit à 71.

Dans ce mois la fièvre jaune a régné violemment, et est arrivée à son plus haut degré de force ; la plus grande partie des malades en étoient atteints : il y a eu fort peu de dyssenteries, de fièvres intermittentes et nerveuses, plus graves cependant que celles du mois passé. Les deux dernières avoient de l'affinité avec la maladie dominante ; leurs symptômes les rapprochoient de celle-ci, mais il ne survenoit aucun accident qui les rendît semblables ; ce n'étoient que des simples rapports avec la fièvre jaune, comme il arrive dans tous les pays sujets aux ravages des épidémies, où les affections sporadiques ont des relations marquées avec la maladie principale, qui constitue le fléau épidémique. Dans ce mois il y a eu à l'hôpital plus de malades que dans les autres qui se sont écoulés pendant mon séjour à

St.-

St.-Pierre; aussi la mortalité a été considérable. Je n'ai perdu que des individus attaqués de fièvre jaune ; mais j'ai eu la satisfaction de sauver un bon nombre de ceux que j'ai pu traiter du premier jour de l'invasion de la fièvre. Le musc, le camphre, le quinquina, l'alcohol sulfurique distillé, la limonade minérale et végétale, le vin de Madère ont agi merveilleusement contre les typhus ou fièvres nerveuses.

J'ai vu deux enfans nègres nouveaux-nés atteints du *trismus* ou *mal de mâchoire*, comme on l'appelle aux Antilles ; ils sont morts tous les deux au huitième jour après leur naissance : c'est dans les premiers neuf à dix jours de leur vie, que les enfans courent risque d'en être victimes. La principale cause de cette espèce de tétanos, est le passage brusque du chaud à la température fraîche et humide. Chez les adultes, cette cause engendre les mêmes effets ; car les nègres qui reçoivent une forte pluie, ou qui sont frappés par un vent frais, tandis que leur corps est échauffé ou qu'il se trouve en moiteur après un travail violent, sont exposés à être attaqués du tétanos, qui est idiopathique dans les deux cas. Les chevaux qui se trouvent dans les mêmes circonstances après une course, subissent un sort semblable. Le spasme du

même genre qui accompagne les plaies ou les piqûres des nerfs, des aponévroses et des tendons, sur-tout à la plante des pieds et aux mains, doit être considéré comme un tétanos symptomatique. Les meilleurs remèdes que nous connoissons pour combattre cette maladie, sont l'opium et les frictions mercurielles (1). C'est avec ces secours que je suis parvenu à guérir deux de ces tétanos à la Martinique, et plusieurs autres dans différens climats chauds. La précaution qu'ont les créoles de ne point exposer à l'air extérieur leurs enfans nouveaux-nés pendant quarante à cinquante jours, et quelquefois plus si l'enfant est indisposé, ou

---

(1) On a employé avec assez de succès les frictions huileuses chaudes, ou les linimens volatils chauds, le suc de ravet (*Blatta Americana* L.), les sudorifiques et l'électuaire des fleurs de sinapi; mais tous ces remèdes sont bien inférieurs à l'opium et aux frictions mercurielles pour l'activité et l'efficacité. Les frictions graisseuses ou huileuses chaudes ont été employées contre le tétanos de la plus haute antiquité : les sauvages de la Guiane et les nègres des Antilles en font usage. (*Chevalier, lettres sur les maladies de St.-Domingue*, et *Bajon, Mémoires sur la Guiane française.*) Hippocrate les recommande lui-même dans son livre *de Internis affectionibus*, et ailleurs il dit avoir ordonné, dans cette maladie, le poivre et l'hellébore noir. (*De morbis, lib. III.*)

lorsque la saison est mauvaise, est une mesure très-salutaire, et peut-être le seul moyen pour les garantir du mal de mâchoire ou du *trismus nascentium*. Bajon assure cependant qu'on le prévient d'une manière certaine en vidant bien la veine ombilicale chez les nouveaux-nés avant de lier le cordon, tellement que le nombril ne contienne plus une seule goutte de sang, et qu'il devienne d'une couleur blanche (1).

---

(1) Le chirurgien Bajon n'est pas l'inventeur de ce moyen, ainsi qu'il le confesse lui-même ; mais longtemps avant lui Riolan fils, le chevalier Digby (*a*) et Levret (*b*) l'ont proposé pour un autre objet : ils ont assuré qu'en vidant bien la veine du cordon ombilical avant de le lier, de manière qu'il blanchisse complétement, on garantiroit les enfans de plusieurs maladies, et même de la petite vérole et rougeole, suivant Digby, ce que je ne crois pas. Il s'est donc imaginé qu'en adoptant la même méthode pour prévenir le *trismus* des nouveaux-nés, il y réussiroit ; et le succès, si on l'en croit, a répondu à son attente. Riolan fils, sans promettre autant que Digby, s'exprime ainsi à ce sujet : *Experientia observatum fuit, cum nato infanti*

(*a*) Mémoires du chevalier Digby, chancelier de la reine d'Angleterre, 1.er vol., p. 29. A La Haye, 1700. *Voy.* Remède pour empêcher à la naissance d'un enfant qu'il n'ait, en toute sa vie, la petite vérole, rougeole ou autre maladie qui proviennent de la putréfaction du sang menstruel.

(*b*) *Voy.* le Journal de Médecine, tom. XXXVII, p. 348.

SECOND TRIMESTRE.

Mois de nivose ; comme le mois passé , mais moins chaud. Il est entré à l'hôpital 88 malades ; il en est sorti 65 , et mort 30. Le plus grand nombre a monté à 73 , et le plus petit à 51.

Les malades ont diminué, et la fièvre jaune a perdu de son intensité. Les dyssenteries , les diarrhées , les fièvres intermittentes ont paru plus fréquemment qu'à l'ordinaire. J'ai eu à traiter un cas d'ascite , et quelques obstructions de la rate et du foie.

La dyssenterie de la Martinique est aussi opiniâtre et aussi pernicieuse que celle d'Egypte et des autres climats chauds ; elle est de diathèse asthénique bien manifeste : si on la traite avec la méthode de Zimmerman , de Monro , de Pringle , de Ramazzini , en un mot avec une méthode antiphlogistique quelconque, qui ne convient que dans les dyssenteries inflammatoires des pays froids, on n'en guérira aucune. Le docteur Louis Frank a reconnu la même

---

secatur umbilicus , et e venis sinitur sanguis copiosus affluere , prout vires suadent et tolerant , illum puellum postea variolis paucis rarisque ac salubribus tentari , de quo obstetrices monendæ essent , ut a morte pueros vindicaremus. Opera anat. 1649, *in-fol.*, *cap. V , de Vasis umbilicalibus* , p. 380.

chose avant moi, en Italie et en Egypte. Les remèdes les plus accrédités, entr'autres l'ipécacuanha et le simarouba, sont sans effet : celui-ci, quand il étoit frais, m'a rendu quelques services en lavemens ou en boisson ; mais il ne faut pas s'y fier toujours. D'après mes observations et mes expériences faites sur cette affreuse maladie depuis douze ans, à la suite des armées, soit dans les pays froids, soit dans les pays chauds et sous la zone torride, le traitement stimulant est le seul qui lui soit convenable : cependant, si l'on me demandoit quel est le remède auquel j'accorde la préférence comme un sûr moyen de guérison, je ne saurois pas l'indiquer ; il n'y a pas plus de spécifique pour la dyssenterie que pour les autres maladies. Celle-ci étant très-anomale, capricieuse et variant à l'infini, je n'ai jamais pu la guérir généralement avec l'emploi du même ou d'un seul remède ; mais j'ai été obligé, dans ma pratique, de choisir parmi les excitans, les toniques, les astringens, etc., et d'inventer plusieurs potions, bols, pilules, lavemens et boissons, afin d'avoir la faculté d'en varier l'usage, lorsqu'un de ces moyens curatifs ne réussissoit pas ; chose à laquelle il faut souvent s'attendre, quoiqu'on ait observé que le même ait agi avec succès autrefois. Malgré cette irrégularité et cette inconstance

dans l'effet des remèdes, ceux avec lesquels j'ai combattu le plus efficacement cette maladie, sont l'opium ou le laudanum liquide, le camphre, le sulfate acidule d'alumine, l'éther et l'acide sulfurique, l'écorce de grenade, le poivre long ou le piment, le quinquina, l'huile d'olive, la gomme arabique, le vin, les teintures spiritueuses, les bains chauds, les cataplasmes stimulans et le vésicatoire.

La potion huileuse anodine, la potion antidyssentérique végétale, les pilules opiatiques, les lavemens astringens et les vésicatoires sur le bas-ventre, ont opéré dans ce mois plusieurs guérisons de dyssenterie.

Les obstructions de la rate et du foie, ou les tuméfactions de ces deux organes, qui ont lieu ordinairement à la suite de la débilité et de l'atonie, et qui sont toujours accompagnées de l'altération du système absorbant, ou d'un défaut de mouvement dans ses fonctions, se sont manifestées chez plusieurs malades, comme je l'ai dit plus haut. Les bols savonneux et désobstruans, les potions diurétiques et les frictions stimulantes sur les régions spléniques et hépatiques les faisoient passer au bout de douze à quinze jours.

Quelques fièvres rémittentes se sont montrées; le traitement de la fièvre jaune modifié les a entièrement guéries. Le quinquina seul

a suffi pour dompter les intermittentes. Les malades qui sont morts ont été cinq dyssentériques, et les autres des individus atteints de fièvre jaune.

Mois de pluviose ; tempéré, quelquefois frais, un peu nébuleux et pluvieux. Il est entré à l'hôpital 154 malades ; il en est sorti 93, et mort 39. Le plus grand nombre a monté à 81, et le plus petit à 51.

Les maladies de ce mois-ci ont été les mêmes que celles du mois précédent ; mais il est entré plus de malades à l'hôpital.

Depuis le commencement de nivose, la fièvre scarlatine, la rougeole, et une affection anginale ont affligé les habitans de la ville : les deux premières ont attaqué spécialement les jeunes gens et les enfans des deux sexes ; j'en ai traité un certain nombre, et ils ont tous été guéris. La diathèse sthénique dans ces maladies étoit légèrement prononcée ; la fièvre ne duroit que peu de jours, et elle disparoissoit avec l'usage du bain froid, du petit-lait, de la limonade, des boissons délayantes nitrées et tartarisées, et quelques lavemens ordinaires. L'affection anginale étoit asthénique et attaquoit les adultes ; les chirurgiens du pays qui faisoient la médecine

symptomatique, la croyoient inflammatoire, et administroient les rafraîchissans et les évacuans, dont l'effet débilitoit beaucoup les malades, ou les faisoit périr. Le vésicatoire à la nuque, le gargarisme antiseptique, des pilules camphrées et des potions sudorifiques, ou le thé, ramenoient les malades à la santé en peu de jours. Le passage de la saison chaude et pluvieuse à la saison tempérée, qui est le vrai printemps des Antilles, m'a paru être la cause des affections asthéniques chez les individus dans l'adolescence et dans l'enfance : l'affection asthénique chez les adultes doit être considérée comme un effet de la fraîcheur augmentée pendant les nuits, et des transpirations arrêtées.

Les petits négrillons et les enfans de couleur sont presque tous affectés d'un relâchement cellulaire du nombril (1), qui forme une tumeur venteuse et très-protubérante, égale quelquefois à une grosse poire, ce qui fait paroître à l'enfant comme un second ventre. Cette affection, qui peut être quelquefois une hernie ombilicale formée par l'épiploon seul, n'est en général qu'un omphalocèle

(1) C'est sans doute le relâchement d'une portion du tissu cellulaire qui couvre la face externe du péritoine, et qui est très-abondant autour de l'ombilic.

aérien : je m'en suis assuré en touchant plusieurs fois cet accroissement énorme du nombril quelques heures après les repas des enfans, et je n'ai jamais eu lieu d'y examiner des amas ou des duretés, que j'aurois dû sentir à cause du passage du chyme ou des excrémens, par la portion de l'intestin jejunum, supposée renfermée dans la dilatation du nombril ; mais au contraire, j'ai toujours trouvé cette tumeur élastique, compressible, n'offrant aucun amas, ni rien de dur sous le doigt, et tendue comme une vessie enflée par l'air, dans des circonstances et à des heures différentes, et sur un grand nombre d'individus chez lesquels je l'ai observé, preuve plusqu'évidente que la tuméfaction est purement venteuse ou aérienne. Cette maladie disparoît graduellement avec l'accroissement de l'âge, l'acquisition des forces et la consolidation de la fibre musculaire ; elle passe tout-à-fait à l'âge de douze à quinze ans, et rarement on a besoin d'atteindre la huitième année pour en être exempt.

Mois de ventose ; à-peu-près comme le mois passé. Il est entré à l'hôpital 109 malades ; il en est sorti 73, et mort 35. Le plus grand nombre a monté à 78, et le plus petit à 49.

La fièvre jaune s'est ralentie, et paroissoit

approcher de sa fin. La *colique sèche*, ou *le mal de ventre sec*, *dry belly ach* des Anglais, a tourmenté plusieurs soldats et matelots : cette maladie est le plus haut degré de la *colique métallique*, *colique des peintres*, ou *du Poitou*, *colica Pictonum*, ou *Pictaviensis*; *colica nervosa* et *colica convulsiva*; *colica metallicolarum* et *saturnina*; *morbus saturninus*. Sydenham n'ignoroit pas que cette maladie régnoit dans les îles Caraïbes (1), et Cartheuser en étoit également instruit (2); ses symptômes sont des douleurs atroces vers le nombril et tout autour, des convulsions, des syncopes, le vomissement, les sueurs froides, le ventre tendu et constipé, la diminution des urines, le poulx petit, foible, intermittent ou un peu agité : les malades ne trouvent aucune position convenable, se vautrent et se traînent par terre, pleurent à chaudes larmes, et poussent des cris comme des furibonds. Le vin, les eaux-de-vie, sur-tout le tafia, bus

---

(1) *Apud insulas Caribum notissima est colica Pictonum. Oper. omn. de col.*

(2) *Secundum quorundam testimonia sæpissime (colica convulsiva) insularum Caribiensium incolas infestat, ibidemque ideo inter præcipuos morbos inquilinos refertur. Fundam.* Pathol. et Thérap., t. II, p. 222.

excessivement ; les alimens peu nutritifs, salés et à moitié corrompus, et les fruits des Antilles mangés sans modération, sont les puissances nuisibles qui la déterminent le plus souvent, particulièrement chez les personnes constipées, ou qui aiment la vie sédentaire, et qui se nourrissent habituellement de crudités. Je l'ai combattue efficacement par les potions huileuses anodines, des fortes doses d'opium ou de camphre, des lavemens anodins et purgatifs, des cataplasmes stimulans ou des larges vésicatoires appliqués sur l'abdomen, et quelquefois par l'administration d'un drastique tel que la gomme gutte ou l'huile de ricin. C'est avec l'opium ou les potions huileuses anodines, le vésicatoire et les lavemens, qu'il faut attaquer d'abord la maladie pour être sûr d'un bon succès, ainsi que pour calmer sur-le-champ les douleurs et appaiser le malade qui endure des tourmens affreux et difficiles à être décrits ; ensuite les cataplasmes et l'huile de ricin conviennent le mieux, et à la fin un bain chaud peut compléter la cure. Si la colique sèche est négligée, ou combattue par des remèdes peu énergiques, la paralysie s'empare bientôt des membres, et le malade meurt.

En visitant les différens négriers qui sont arrivés à St.-Pierre pendant les derniers six

mois, j'ai observé des nègres affectés du premier degré de l'éléphantiasis, appelée dans les colonies, *Ladrerie* ou *Mal rouge* (1). Cette maladie est contagieuse ; elle est commune aux blancs et aux nègres, et exige beaucoup de précautions, autrement elle se répand parmi les hommes avec rapidité. La peau grossit, devient roussâtre, ridée, onctueuse, luisante et rude ; ces symptômes se manifestent particulièrement aux épaules, aux fesses et aux cuisses, et frappent ces parties d'insensibilité, tellement que l'on y enfonce des épingles

---

(1) Les Grecs l'ont appellée ελεφαντιασις, ελεφαντιασμος, et ελεφας, par une certaine ressemblance avec la peau de l'éléphant ; φοινικη, maladie Phénicienne, parce qu'elle étoit commune en Syrie ; τυριασις, à cause de sa couleur rouge semblable à celle de la pourpre de Tyr ; σατυριασις et λεοντιασις, pour les appétits des satyres dont sont tourmentés les éléphantiaques, et les traits de ressemblance qu'ils ont cru voir entre la figure du malade et celle du lion. Les Romains l'ont nommée *Elephas*, *Elephantiasis*, *Elephantia* ; les Arabes l'ont désignée par les noms de *Qoudam*, *Daou* et *Dât el fil*, ou *Maladie d'Éléphant*, et les auteurs modernes par celui de *Lepra Arabum*. Bajon (*Mémoires sur Cayenne et sur la Guiane*, *etc.*) croit que ce *Mal rouge* est une lèpre ordinaire : s'il avoit lu dans quelque auteur la description de l'Éléphantiasis, il n'auroit pas confondu ces deux genres nosologiques qui, quoique voisins, diffèrent par des caractères tranchans.

sans qu'il en résulte aucune sensation : c'est toujours par cette opération qu'il en faut faire le diagnostic, comme le moyen le plus sûr. L'éléphantiasis, à un degré avancé, constitue la maladie la plus hideuse que l'on connoisse (1) : les traits de la figure se déforment, la peau devient épaisse et écailleuse, change de couleur et se rembrunit chez les blancs ; les poils tombent ; les paupières, les lèvres, les joues, et les oreilles sur-tout, deviennent monstrueuses ; le front se ride par des sillons profonds ; le nez acquiert aussi un grand volume, et s'ulcère intérieurement ; les mains et les pieds s'enflent et se crèvent. Les chirurgiens et les habitans de la Martinique, ainsi que la plupart des auteurs modernes, prétendent que cette affection est incurable : les capitaines des négriers m'ont assuré qu'il en est de même à la côte de Guinée. Comme je ne l'ai pas traitée, je ne puis pas prononcer sur ce point. Je suis étonné que le docteur Raymond, qui nous a donné une très-belle histoire de cette maladie (2), ne s'étende pas

(1) J'ai vu à Sainte-Marie, quartier de la Martinique, un blanc qui se trouvoit dans cet état ; la présence de ce malheureux faisoit horreur.

(2) Histoire de l'Eléphantiasis, par Raymond, docteur en médecine. A Lausanne, 1767, in-8.°

sur son traitement, et avance, mais seulement en passant, que le soufre, les antimoniaux et le bain chaud pourroient la guérir, ou du moins agir contre elle avec quelque efficacité. Les acheteurs de nègres, à la Martinique et dans les autres colonies, font beaucoup de perquisitions pour reconnoître s'ils sont attaqués du premier degré de l'éléphantiasis; lorsqu'ils ne s'en aperçoivent qu'après le marché, ils font constater, par le médecin du gouvernement, que le nègre est *ladre*, et sont autorisés à le rendre au vendeur, et à faire restituer l'argent.

L'éléphantiasis ne règne à la Martinique que dans les quartiers de la Trinité et de Sainte-Marie; les blancs, les nègres, les gens de couleur y sont sujets également. Le nombre des éléphantiaques n'est pas grand; on en compte cependant quelques-uns par année. Les différens traitemens qui ont été employés jusqu'à présent, n'ont opéré aucun bon effet; et c'est pour cela que l'on a décidé que cette cruelle maladie étoit incurable (1). L'autre

(1) On pourroit consulter, à cet égard, le savant ouvrage de Schilling, médecin qui a pratiqué à Surinam, où il a observé l'Eléphantiasis. (*G. Schillingii, de lepra, commentationes. Lugduni Batavorum*, 1778.) J'ai fixé de ne parler que de ce que j'ai observé moi-même.

espèce d'éléphantiasis qui est connue sous le nom de *Pied d'Eléphant*, ou *d'Eléphantiasis d'Avicenne*, qui est très-commune en Egypte (1) et en Abyssinie, d'après le rapport de Bruce (2), est assez ordinaire dans toute la Martinique, et affecte particulièrement la population de couleur ; mais elle est moins incommode, moins effrayante et bien moins mortelle que la première espèce.

TROISIÈME TRIMESTRE.

Mois de germinal ; assez chaud, un peu sec et légèrement pluvieux. Il est entré à l'hôpital 91 malades ; il en est sorti 68, et mort 32. Le plus grand nombre a monté à 69, et le plus petit à 53.

La dyssenterie et la fièvre jaune ont repris avec force, quoique les apparences de la dernière nous eussent fait conjecturer le contraire

---

(1) Aussi Lucrèce a dit :

Est elephas morbus qui propter flumina Nili
Gignitur, AEgypto in media, præterea nusquam.

Voy. mes *Mémoires sur l'Égypte*, p. 89.

(2) Bruce se mêloit un peu de médecine, comme tous les voyageurs : il a traité cette maladie, d'après l'avis du docteur Russel, avec l'extrait de ciguë, préparé à la manière de Stork, avec des mercuriaux et l'eau de goudron ; mais tous ces remèdes ont été inutiles. Voy. son *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, tom. V, p. 84 à 90.

dans le mois passé. Des matelots nouvellement arrivés, et des soldats de la 37.e demi-brigade, qui avoient travaillé au soleil, sont ceux qui ont été surpris de ces deux maladies, mais la plupart de la fièvre jaune, qui est toujours régnante pour les étrangers. Les nombreuses observations que j'ai faites par-tout où j'ai exercé la médecine sur la dyssenterie, et particulièrement sur celle des climats chauds, m'ont amené à conclure que cette maladie est locale ou générale : la première a son siége dans l'estomac ou dans les intestins, la seconde est causée par l'affection des organes du thorax et du bas-ventre. Il est clair qu'elles doivent former deux genres différens, dont chacun peut être divisé en plusieurs espèces, d'après leurs causes particulières, que l'observation pratique m'a fait découvrir, et que chaque praticien peut confirmer par le même moyen. On le verra comme il suit :

PREMIER GENRE. *Dyssenterie locale.*

ESPÈCE.		
1.re	de l'excès des alimens.	Leur siége est dans l'estomac, et elles sont accompagnées d'anorexie.
2.e	des boissons aqueuses.	
3.e	de l'action d'une substance délétère.	
4.e Dyssenterie à la suite	des transpirations arrêtées.	Leur siége est dans les intestins, avec colique et borborygmes, et elles ne sont pas accompagnées d'anorexie.
5.e	de l'humidité.	
6.e	des fortes chaleurs.	
7.e	de lassitude.	
8.e	des travaux du corps excessifs.	

DEUXIÈME GENRE. *Dyssenterie générale.*

ESPÈCE.		
1.re.	des excès du coït.	Leur siége est dans les organes du tronc, entre autres les poumons, le foie, la rate et le mésentère : elles sont souvent accompagnées de fièvre, avec grande débilité et vomissement.
2.e	du vin.	
3.e Dyssenterie à la suite	des liqueurs spiritueuses.	
4.e	de la température chaude et humide.	

J'ai vérifié par-tout l'existence de ces espèces de dyssenteries, et notamment en Egypte et à la Martinique : cette division ne peut que jeter de la clarté sur un sujet qui sembloit avoir été épuisé par des grands auteurs, et sur lequel il reste encore beaucoup de choses à dire, sur-tout pour ce qui regarde la manière d'appliquer la méthode curative, et de prescrire la diète.

Le malade, qui étoit accablé par le fardeau de l'ascite, dont j'ai fait mention dans le mois de nivose, n'en a été complétement délivré qu'à la fin de germinal, après avoir subi onze fois la ponction. La quantité de liquide qui est sortie à la suite des cinq premières paracentèses, a été prodigieuse, et surpasse la croyance médicale : à chaque fois on a rempli un baquet qui contenoit plus de douze pintes. Le sujet qui étoit tourmenté par cette hydropisie, étoit vigoureusement constitué, et suivoit l'état de marin : il revenoit des Indes orientales. Les remèdes que je lui ai

adminiſtrés ont été la potion et le julep diurétiques, les sudorifiques, le vin blanc, la tisane commune légèrement nitrée, ou la limonade minérale nitrique, des frictions huileuses camphrées sur l'abdomen, et quelques cantharides que je lui faisois avaler tout entières et privées de pattes. Leur action n'a pas peu contribué à aider les secours de la médecine opératoire.

La vitilige, ou la lèpre blanche, *vitiligo*, αλφος et λευκη des Grecs, *elephantia alba*, est très-répandue à la Martinique parmi les nègres et les gens de couleur : comme elle appartient exclusivement à cette race, je la crois d'origine africaine. Des taches blanchâtres ou jaunâtres, ordinairement rondes ou trapéziformes, qui sont éparpillées sur une peau noire, de couleur de cuivre, ou olivâtre, produisent un contraste frappant, imitent, pour ainsi dire, le manteau du tigre, et rendent les hommes hideux : elles viennent rarement à la figure; je les ai vues le plus ordinairement aux bras, sur la poitrine et aux cuisses. Le soufre administré en frictions et en pilules, et les bains chauds, guérissent assez souvent cette maladie, quand elle n'est pas invétérée.

Mois de floréal ; chaud, un peu nébuleux, avec des vents frais, et par fois des pluies légères ; mais plus sec que les précédens. Il est entré à l'hôpital 112 malades ; il en est sorti 87, et mort 39. Le plus grand nombre a monté à 78, et le plus petit à 47.

Les beaux jours de ce mois ont influé efficacement sur la santé des troupes, des marins, tant militaires que civils, et de tous les habitans. Le nombre des individus atteints des fièvres jaunes a diminué comme celui des malades ; les dyssenteries se sont maintenues avec le même degré de malignité, et les fièvres rémittentes et intermittentes ont reparu. Vers la fin du mois, il ne restoit que quelques malades de fièvres jaunes du 3.e et 4.e degré, ce qui me fit espérer qu'elles s'évanouïroient : je ne me trompai pas.

La fièvre rémittente des Antilles est une maladie nouvelle pour les médecins d'Europe : si on ne l'observe pas attentivement, on la confond avec la quotidienne, la double-tierce et la fièvre jaune, à qui elle ressemble beaucoup. Les empiriques commettent souvent cette bévue très-grave ; et, lorsque les rémittentes règnent, ils ne manquent pas de les caractériser pour des fièvres jaunes, ou intermittentes pernicieuses. Le diagnostic est un des points les plus dificiles de la médecine pra-

tique : quand on ne sait pas le saisir, la cure est nécessairement mal dirigée, et il en peut résulter la perte du malade ; erreur fatale, et dont les suites doivent rendre le médecin bien circonspect.

Avant de donner une courte description de la fièvre rémittente, il est important de rappeler le grand principe de l'immortel Sydenham, relatif à la nature des épidémies ; principe que j'ai reconnu vrai et constant, et que tout praticien est forcé d'admettre comme axiome. Ce médecin, homme de génie, a découvert que deux maladies régnantes ne pouvoient pas exister dans le même temps et dans le même endroit ; que l'une d'elles, la plus pernicieuse, la plus meurtrière, devoit étendre sa puissance sur toutes les autres, et les assujétir à porter sa couleur. Le droit de la force, loi suprême et invincible, qui régit la nature et la société établie dans l'ordre moral et l'ordre physique, a aussi son domaine dans la médecine, comme l'histoire des maladies nous en donne des exemples. Or il arrive en effet que la fièvre jaune épidémique imprime un peu de sa physionomie à toutes les maladies sporadiques et aiguës, tellement qu'à son plus haut degré de force, cette ressemblance augmentant en proportion, un praticien peu habile pourroit les confondre

toutes ensemble. Les créoles, et les étrangers acclimatés dans les îles, sont sujets à contracter la fièvre rémittente, et risquent d'en être assaillis dans la saison automnale, quoiqu'ils soient respectés de la fièvre jaune ; les nouveaux arrivés, au contraire, en sont rarement attaqués : elle n'existe jamais que sporadiquement, tandis que la seconde est presque toujours épidémique, et règne toute seule. Ces circonstances font différer essentiellement les deux fièvres mentionnées : cependant des médecins fort instruits les ont confondues sans avoir eu égard à ces généralités, ni à la différence de leurs caractères. Le docteur John Hunter en est un, quoiqu'il ait donné de la fièvre rémittente, la meilleure description que je connoisse (1).

La fièvre rémittente a des paroxysmes et des rémissions marquées, mais elle n'a jamais d'intermissions ; chaque paroxysme a les époques du frisson, de la chaleur et de la sueur, et sa durée varie de huit ou dix heures jusqu'à quinze, dix-huit ou vingt heures : la fièvre se compose de trois à quatre accès, rarement de cinq à six : le frisson du premier accès est le plus long, le plus intense et le

(1) *Observations on the diseases of the Army in Jamaica ; by John Hunter.* London, 1788.

plus manifeste ; celui des accès suivans est obscur, et quelquefois il est à peine senti par le malade : le temps de la chaleur prend ordinairement les deux tiers de la durée du paroxysme : la sueur est assez abondante à la fin du premier accès ; mais dans les autres, elle se réduit à une douce moiteur. C'est pendant la chaleur qu'il se développe des symptômes semblables à ceux de la fièvre jaune ; le visage allumé, le corps ardent, la bouche sèche, la langue rouge, le poulx très-vif et très-accéléré, dur et plein, la céphalalgie susorbitaire, la douleur des lombes et du creux de l'estomac, la dyspnée, l'envie de vomir, ou des vomissemens glaireux et bilieux, verdâtres et jaunâtres, les membres fatigués par une lassitude extraordinaire, les urines troublées et rares, quelques petites coliques et la tension du bas-ventre. La rémission consiste dans l'abaissement de tous ces symptômes et dans la disparition totale des plus graves, la diminution de la fièvre et le calme, pendant lequel le malade s'assoupit quelquefois. Cet état rémittent dure le reste de la journée, ou les heures qui font le complément des vingt-quatre, c'est-à-dire, jusqu'au moment du second paroxysme.

A mesure que la fièvre s'avance dans son cours, les accès deviennent plus ou moins

forts, et les rémissions plus ou moins distinctes : si les accès acquièrent de l'exacerbation et anticipent sur l'heure accoutumée, ils indiquent une fin funeste, ou ils doivent la faire craindre ; mais s'ils retardent et diminuent de violence, la maladie est moins dangereuse. Dans le premier cas, il y a délire, affection comateuse, hémorragie du nez, augmentation du vomissement, selles involontaires et convulsions ; souvent les malades sont emportés au troisième accès avec les soubresauts des tendons, l'ictère partiel, un profond coma, ou le délire furieux : dans le second cas, aucun des symptômes précités n'a lieu, ou quelquefois il se déclare un petit délire, un simple assoupissement comateux et des légères convulsions. Ces accidens se dissipent peu-à-peu, mais le malade ne cesse pas de courir des risques ; on ne peut le regarder comme sauvé, que lorsque les rémissions deviennent plus longues et plus calmes. On pourroit diviser cette fièvre en plusieurs variétés ; son type particulier, et ses symptômes que je viens de décrire, la caractérisent distinctement : quand elle se déclare, un médecin inexpérimenté pourroit la confondre avec le 4.e degré de fièvre jaune, ou avec le *typhus occidental*, s'il ne faisoit pas attention au frisson qui est plus

soutenu, à la marche du paroxysme et à sa fin, ainsi qu'aux changemens successifs du poulx. Elle n'est jamais accompagnée du vomissement noir, de la suppression d'urine, de l'ictère complet, des parotides, des charbons et de la gangrène partielle, phénomènes pathognomoniques de la fièvre jaune, qui établissent une séparation marquée entre les deux maladies. Les excitans du premier ordre, tels que l'opium, le camphre, le musc, seuls ou combinés avec le quinquina et les bons vins, les vésicatoires, etc., administrés à temps, viennent ordinairement à bout de cette fièvre, comme on le verra dans les observations rapportées dans la suite de ce chapitre.

Mois de prairial ; chaud, nébuleux et pluvieux vers la fin. Il est entré à l'hôpital 102 malades ; il en est sorti 98, et mort 16. Le plus grand nombre a monté à 67, et le plus petit à 51.

Ce mois fixe l'époque heureuse de la disparition totale de la fièvre jaune, qui a affligé les Européens dans la ville et le département de Saint-Pierre, dans le cours de l'an XI, pendant lequel ce fléau redoutable n'a fait que trop de ravages. Les troupes, l'adminis-

tration, la marine militaire et le commerce ont fait des pertes assez considérables : nous avons eu à regretter des officiers militaires et civils, des administrateurs éclairés, des officiers de santé instruits, et une foule de braves qui avoient échappé aux dangers de la guerre maritime et continentale. La mortalité a entièrement cessé dans l'hôpital vers la moitié du mois ; il y a eu très-peu de maladies graves, les fièvres intermittentes ont continué, la dyssenterie est devenue moins pernicieuse, et les diarrhées ont paru de temps en temps. J'ai traité quelques fièvres nerveuses simples, qui n'ont pas résisté longtemps à l'action du camphre, des acides minéraux et de l'éther sulfurique alcoholisé.

Un médecin assez habile, et qui suivoit une doctrine surannée, fit naître, dans plusieurs esprits, l'idée de la contagion de la dyssenterie, tellement que l'administration coloniale crut à ce rêve, et approuva, sans mon consentement, des mesures ridicules. Cette contagion supposée est admise par des auteurs très-estimés ; mais je ne l'ai vue nulle part, quoique j'aie fait des efforts pour la découvrir, soit dans les hôpitaux, soit dans d'autres maisons publiques ou particulières, dans plusieurs circonstances et dans différens climats. Par conséquent j'ai pensé que ce caractère

funeste que l'on vouloit attribuer à la dyssenterie, ou se manifestoit très-rarement, ou avoit été mal défini par les auteurs, ou enfin ne pouvoit se déclarer que dans un lieu très-resserré, sale, habité par trop de gens, et où l'air seroit impur, dans lequel cas toutes les maladies deviendroient contagieuses. Que la dyssenterie soit épidémique quelquefois, et sur-tout à la suite des armées, j'en conviens, l'ayant observé moi-même; mais elle n'a jamais été accompagnée de contagion, et lorsqu'on ne lui trouve pas un tel caractère dans les climats les plus chauds, où elle est très-maligne, on a droit d'être incrédule et de rejeter cette opinion (1).

Le capitaine-général de la Martinique et

---

(1) Le 25 de ce mois, me trouvant sur l'habitation des anciens Pères de la Charité, qui est administrée aujourd'hui pour le compte du gouvernement, par le P. Edouard Henry, homme respectable, et membre de cet ordre hospitalier, j'examinai un petit enfant nègre, âgé de deux mois, que ce père me fit voir, et qui étoit privé de sa rotule gauche; il n'avoit que la droite, qui étoit placée un peu plus haut qu'à l'ordinaire. Cet enfant, lorsqu'il est sorti de l'utérus de sa mère, avoit les jambes pliées sur le bas-ventre : le P. Edouard, qui est un chirurgien distingué, le vit, et les lui redressa; mais il ne s'aperçut pas du manque de la rotule gauche, et je lui fis remarquer cette singularité.

Sainte - Lucie (1), ayant reconnu que par l'application de ma méthode curative, j'avois perdu moins de monde que les autres, m'appella auprès de lui au Fort de France, de concert avec le conseiller d'état, préfet colonial, pour donner mes soins aux malades de cette place militaire, qui est plus mal saine que St.-Pierre, et qui renferme de tous les temps le nombre le plus considérable des troupes de la colonie, comme étant le siége du gouvernement et le quartier - général en temps de paix et de guerre, ainsi que le point de l'île le plus fortifié. Je quittai la ville de St. - Pierre, et je fus chargé de l'hôpital du Fort de France, qui doit être considéré comme hôpital de première ligne, et par sa grandeur, et par la quantité des malades qu'il reçoit. Je vais en conséquence continuer l'histoire des maladies que j'ai traitées dans ce dernier.

---

(1) L'amiral Villaret-Joyeuse, dont je veux parler, a toujours montré un zèle et un dévouement sans bornes pour le sort des malades : il n'a jamais cessé de visiter les hôpitaux dans les temps les plus dangereux, de s'occuper d'améliorer leur situation, sur laquelle il me consultoit souvent, et de chercher d'applanir les difficultés que faisoit naître l'administration.

SECTION SECONDE.

Histoire des Maladies qui ont régné au Fort de France à la fin de l'an XI et dans le courant de l'an XII.

DERNIER TRIMESTRE DE L'AN XI.

Mois de messidor ; très-chaud, venteux, sécheresse et pluie alternative. Il est entré à l'hôpital 345 malades ; il en est sorti 283, et mort 73. Le plus grand nombre a monté à 260, et le plus petit à 228.

Cet hôpital a fait des grandes pertes en malades et en officiers de santé. Dans les premiers mois de cette année, il y a péri 332 hommes atteints de fièvre jaune : il faut dire aussi, pour l'avancement de notre art, que la saignée, formant le principal remède dans le traitement de la maladie, n'a pas peu contribué à cette énorme mortalité. Effectivement, un tel ravage n'a commencé à diminuer que lorsqu'on a proscrit la saignée, et que l'on y a substitué le quinquina, et d'autres excitans à grande dose. Je ne réfuterai pas autrement les partisans de la saignée dans la thérapeutique de la fièvre jaune, que par cet exemple terrible, et par la désolation qu'il a causée.

A mon arrivée au Fort de France, je trouvai l'hôpital encombré de malades. Les diarrhées chroniques, les dyssenteries, les fièvres intermittentes, typhoïdes et hectiques, les infiltrations et quelques douleurs rhumatismales étoient les différentes maladies que j'avois à traiter : les deux avant-dernières, loin d'être des affections idiopathiques, n'étoient survenues qu'à la suite des traitemens antiphlogistiques. Vers la moitié de messidor, la fièvre jaune éclata avec violence ; et dans la nuit du 17 au 18 du même mois, il en mourut cinq individus. Ce coup funeste exigea ma présence à l'hôpital, et je pris le service le 20 : des circonstances m'empêchèrent de le prendre plutôt. La fièvre jaune fit des progrès rapides jusqu'à la fin du mois, et sa marche précipitée me fit présager une épidémie aussi funeste que celle dont nous avons été spectateurs ; mais les succès que j'obtins de ma méthode curative la rendirent bien moins meurtrière, comme nous le verrons dans le cours de cet ouvrage.

La fièvre jaune se déclare toujours dans cette place avant de le faire dans celle de St.-Pierre, et sa fin y arrive aussi plutôt ; lorsqu'elle commence à se relâcher au Fort de France, c'est alors qu'elle est en vigueur et sévit à Saint-Pierre. Cette différence ne

peut être attribuée qu'à la situation respective de chacune de ces places, à leurs localités physiques, et à leur plus ou moins grande insalubrité.

Mois de thermidor ; très-chaud, pluvieux, venteux, orageux. Il est entré à l'hôpital 355 malades ; il en est sorti 207, et mort 113. Le plus grand nombre a monté à 265, et le plus petit à 167.

Les troupes françaises arrivèrent à la Martinique à la fin de l'an X, vers les derniers jours de fructidor, ou vers le milieu de l'hivernage des Antilles, jouissant toutes d'une bonne santé : elles n'essuyèrent la fureur de la fièvre jaune qu'en vendémiaire de l'an XI. Ce fut le premier assaut de cette maladie que nous eûmes à subir, et il passa avec l'hivernage ; mais dans l'été de cette année, la fièvre jaune n'a pas attendu la fin de la saison humide, et nous a donné une seconde attaque dès le commencement de l'hivernage et dans l'ordre de la constitution de l'air, aussi terrible que la première, n'épargnant ni les troupes récemment arrivées, ni les autres qui paroissoient ne devoir plus y être sujettes. Dans ce mois, il est entré à l'hôpital, proportionnellement à la force de la garnison, plus de malades qu'en vendémiaire ; je n'en

ai perdu qu'environ un tiers, tandis que dans l'autre mois il en est mort à-peu-près les trois quarts. Il est nécessaire d'ajouter pour un plus grand éclaircissement, que dans le nombre des morts de ce mois, il y a eu une trentaine de dyssentériques invétérés, des sujets de fièvre hectique, de diarrhée chronique, etc.; de sorte qu'en calculant rigoureusement j'ai eu l'avantage de ne perdre qu'un peu plus que le quart des malades de fièvre jaune. Des phénomènes particuliers, des accidens graves, et des symptômes rares se sont fait observer dans cette épidémie plus souvent que dans la première.

J'ai traité également dans ce mois quelques fièvres rémittentes, des typhus et plusieurs dyssenteries; elles ont été toujours accompagnées de jaunisse, tellement qu'un praticien sans expérience, ou nouvellement arrivé d'Europe, les auroit confondues avec la maladie dominante. L'oxyde blanc de zinc, l'éther sulfurique, le quinquina, le vin et le bain chaud m'ont fort bien réussi contre les typhus.

Mois de fructidor et jours complémentaires ; par fois étouffant, abondamment pluvieux, orageux ; les soirées et les nuits humides. Il est entré à l'hôpital 292 malades ; il en est sorti 203, et mort 84. Le plus grand nombre a monté à 209, et le plus petit à 158.

Le nombre des personnes atteintes des fièvres jaunes, et celui de ses victimes, ont diminué sensiblement ; mais le degré de son intensité est resté le même. Plusieurs individus séjournant à la Martinique depuis plus de quinze mois, lesquels avoient été exempts de la maladie pendant la première épidémie, ont eu le malheur de succomber à cette seconde ; accident peu commun, mais qui cependant ayant lieu de temps en temps, ne doit pas laisser tranquilles ceux qui ont passé, sains et saufs, une année aux Antilles. Les fièvres intermittentes ont reparu ; elles avoient quelquefois la concomitance de la jaunisse : les potions fébrifuges alcalines, le bol et la poudre sudorifique, les savonneux et le vin blanc, des bains chauds de dix minutes, les guérissoient en peu de jours.

Les diarrhées chroniques des Antilles durent avec une opiniâtreté sans égale de deux à quatre ans, c'est l'ordinaire ; mais on m'en a cité de six et sept ans, lesquelles sont extrêmement rares : elles finissent avec la mort, si elles

elles ne passent pas dans un voyage de terre ou de mer, car tous les remèdes échouent dans cette maladie. L'opium, les ferrugineux, le quinquina, le sulfate acidule d'alumine, le piment, le poivre, l'air pur et frais des mornes ou des campagnes, les bons vins, l'exercice modéré du cheval, et les alimens légers et succulens, les guérissent quand ils sont administrés dans les premiers six mois ou du commencement, et les soulagent dans leur état de chronicité. Ces diarrhées n'attaquent que les personnes cachectiques, ou des misérables qui sont condamnés à se nourrir de mauvais alimens, et à boire des eaux mal saines. Il en a péri trois à l'hôpital dans ce mois : les marins y sont plus sujets que les soldats.

J'ai appliqué le bain chaud dans le traitement de la dyssenterie avec beaucoup d'avantage ; je ne l'ordonnois que pour cinq à six minutes, et au degré de 35° à 36° de Réaumur : souvent la simple immersion de trois minutes, répétée deux fois dans le jour, a été également utile. Je suis parvenu à sauver des dyssentériques que je regardois comme perdus, en ajoutant aux autres remèdes ce puissant secours. Je recommande par conséquent aux praticiens d'en faire usage dans les cas désespérés de dyssenterie : je l'ai employé par la suite avec

un égal succès pour plusieurs malades. Il faut, dans les dyssenteries de mauvais caractère, tenter tous les remèdes que l'on peut lui opposer, et les varier souvent avec la sagacité et l'opportunité qu'elles exigent : c'est de cette manière que l'on réussit quelquefois à les guérir.

Le régime alimentaire ou la diététique de la dyssenterie, n'est pas facile à être indiqué ; aussi jusqu'à présent les praticiens ne s'en sont pas occupés sérieusement, et ne lui ont pas accordé l'importance qu'elle mérite : souvent tout le succès de la guérison lui est dû dans les dyssenteries commençantes ou intestinales. Il faut donc ne pas la passer sous silence, et en dire ce que l'expérience m'a appris à cet égard.

BOSTON MEDICAL LIBRARY SEP 10 1903

Les semences farineuses, telles que le riz, l'orge mondé, etc. ; et parmi les légumes, les lentilles et les fèves, dépouillées de leur péricarpe, sont très-utiles : les premières, en potage, en pilau et en crême ; et les secondes seulement en purée, toujours au bouillon gras ; les viandes de mouton et de veau, les poulets et les poules, les œufs, les parties glutineuses de certains animaux, comme les pieds et les têtes, les cervelles, etc. ; les pommes de terre, les fécules, les consommés, les bouillons vineux, les gélatines, les con-

fitures et les compotes des fruits astringens, sont les différens articles qui doivent composer les alimens parmi lesquels le médecin choisit ce que sa sagacité lui dicte de prescrire.

PREMIER TRIMESTRE DE L'AN XII.

Mois de vendémiaire ; extrêmement chaud, les nuits étouffantes, calmes ; abondamment pluvieux et orageux. Il est entré à l'hôpital 155 malades ; il en est sorti 101, et mort 42. Le plus grand nombre a monté à 182, et le plus petit à 160.

Les fièvres intermittentes de cet automne ont été accompagnées de rétention d'urine, ou de strangurie : si à St.-Pierre je n'en ai observé que d'un ou de deux types, ici en revanche il y en a de plusieurs espèces ; elles sont quotidiennes, tierces simples, doubles et triples, et hémitritées semblables à celles qui sont décrites par Hoffmann et par Jackson, et différentes des hémitritées de Cleghorn. Quoique Jackson mette en doute l'existence réelle du type quotidien, et que Senac prétende qu'elle ne se trouve pas en nature, il n'est pas moins vrai que dans les Antilles les quotidiennes sont fréquentes et faciles à être distinguées par un médecin observateur ; mais souvent elles sont confondues avec les doubles-tierces : elles cédoient à l'action du quinquina

uni aux alcalis fixes, et à l'acide nitrique, ou à mes bols fébrifuges et aux boissons stimulantes diurétiques. Cet effet avoit lieu infailliblement au bout de trois ou quatre jours : la plus forte dose de quinquina a été d'une once à une et demie dans vingt-quatre heures. Il ne faut pas se laisser épouvanter par la constipation de ventre et le mal de tête que peuvent causer les bols : l'épithème de vinaigre antiseptique appliqué sur le front, et les lavemens laxatifs font tout disparoître ; mais il ne faut pas cesser l'usage des bols.

Les fièvres rémittentes ont été accompagnées d'une affection anginale, et d'un mal de tête extraordinaire ; les vésicatoires à la nuque, le gargarisme antiseptique, les potions fébrifuges anodines, styptiques et alcalines, ainsi que la poudre sudorifique et les lavemens de quinquina, les ont guéries en quatre jours : malgré cela je ne discontinuois pas les remèdes après la guérison, mais je diminuois les doses : de trois ou quatre potions par jour que je faisois administrer pendant la fièvre, je n'en donnois qu'une ou deux dans la convalescence.

Les *hépatitis* des nosologistes, que j'appellerai *hépatalgies*, sont très-communes dans cette saison à la Martinique et dans toutes les Antilles ; ce sont des inflammations

asthéniques du foie (1) accompagnées de fièvre continue, dont les causes ordinairement sont l'humidité, la transpiration arrêtée, le défaut d'exercice, les travaux de bureau après les repas, et en même temps des alimens trop nourriciers : les remèdes qui agissent avec succès dans cette maladie sont le muriate de mercure doux avec le savon, le camphre ou la rhubarbe, les alcalins, les boissons vineuses apéritives, le vésicatoire ou des frictions stimulantes et d'onguent mercuriel sur la région hépatique, le bain chaud et quelques lavemens adoucissans : la méthode avec laquelle j'ai combattu les obstructions de la rate et du foie, réussit également dans les hépatalgies simples ou peu douloureuses et accompagnées d'une fièvre très-légère. L'intensité de la fièvre jaune s'est relâchée visiblement, et le nombre des malades a toujours diminué.

---

(1) Les inflammations nerveuses ou asthéniques du foie doivent être distinguées de celles qui sont sthéniques ; je crois établir cette distinction en appelant les premières *hépatalgies*, et les secondes *hépatitis*. Voyez à ce sujet la note plus bas, au mois de frimaire.

Mois de brumaire ; chaud, pluvieux, nébuleux et venteux. Il est entré à l'hôpital 107 malades ; il en est sorti 75, et mort 39. Le plus grand nombre a monté à 146, et le plus petit à 113.

Les vomissemens spasmodiques qui surviennent à la suite de plusieurs maladies successives, n'ont pas cessé depuis vendémiaire ; ils n'ont pu être réprimés par aucun remède. Les potions calmantes, antispasmodiques et confortantes, la mixture volatile, le vin chalybé ou amer éthérique, l'opium et le camphre à haute dose, la poudre d'opium et de rhubarbe, les bains chauds, les vésicatoires et les cataplasmes stimulans sur l'épigastre, et appliqués aux jambes pour exciter les membres inférieurs, les frictions de teinture de cantharides et de vinaigre antiseptique sur le tronc ou universellement, les lavemens vineux et toniques, ont été inutiles : le marasme, ou l'atrophie générale s'en est suivie, et après la mort. J'aurois voulu tenter les bains de vin où de lait, c'est-à-dire, essayer de mettre en pratique la médecine absorbante ou de la peau ; mais cela est impossible dans un hôpital administré par une entreprise. Quelques dyssentériques et des malades épuisés par les traitemens des maladies qu'ils avoient eues

l'une après l'autre, comme fièvre intermittente ou rémittente, hépatalgie, dyssenterie, fièvre nerveuse, fièvre jaune, sont tombés dans ce terrible état : je n'ai pu en sauver que deux. La fièvre jaune a toujours été en diminuant, de manière qu'à la fin de ce mois elle étoit sporadique, et peu de malades en sont morts.

Dans quelques-uns des marasmes qui succédoient aux vomissemens spasmodiques, l'émaciation du corps s'avançoit si lentement et si graduellement, que les malades présentoient l'image hideuse d'un squelette couvert d'une peau ecchymosée, parloient d'une voix de moribond, perdoient leurs yeux par dessèchement, ou tomboient dans une cécité parfaite sans douleur, vivoient encore quelques jours, et terminoient leur carrière insensiblement comme une lampe qui s'éteint.

Je place ici deux observations très-intéressantes que j'ai faites sur deux dyssentériques : le premier étoit un grenadier de la 84.e demi-brigade, qui est entré à l'hôpital le 29 vendémiaire, et y est mort le 13 de ce mois.

I.re Observation. Dyssenterie très-opiniâtre, ayant éprouvé peu de soulagement pendant le traitement, et ayant résisté à tous mes remèdes.

Coliques très-fortes, rétention d'urine, bas-ventre tendu, déjections sanguinolentes et muqueuses douze à quinze fois la nuit, et

une vingtaine de fois le jour. J'ai obtenu la réduction des selles au nombre de neuf à dix pendant une demi-semaine. Le vésicatoire sur la région hypogastrique n'a presque produit aucun effet : il a été réitéré, et a été également inutile. J'ai pensé que le siége du mal étoit dans les gros intestins : l'ouverture du cadavre l'a prouvé. Le colon et le cœcum étoient gangrenés, le rectum rétréci, et la vessie pleine d'urine rougeâtre. *Dyssenterie locale.*

II.e Observation. Gendarme colonial, natif de Pologne ; il est resté environ vingt-cinq jours à l'hôpital, et il est mort le 17 brumaire. Au commencement il alloit peu à la selle, et étoit tourmenté par un fort tenesme ; il ne faisoit presque point de sang. Des coliques bien douloureuses, et une grande inquiétude accompagnoient la maladie : ensuite les déjections sont devenues fréquentes et sanguinolentes ; ce qui a amené la foiblesse et l'émaciation. Le vomissement spasmodique s'est déclaré à la fin.

Tous mes remèdes ont échoué aussi ; les vésicatoires sur le bas-ventre, les bains chauds et les lavemens gommeux, astringens, toniques et vineux n'ont causé que des soulagemens momentanés. A l'autopsie cadavérique j'ai trouvé le duodenum gangrené, le foie

diminué de volume, et les poumons très-appauvris, ayant même dans quelques points leur texture altérée. *Dyssenterie générale.*

Mois de frimaire ; tempéré, pluvieux, avec des vents frais. Il est entré à l'hôpital 111 malades ; il en est sorti 63, et mort 33. Le plus grand nombre a monté à 121, et le plus petit à 104.

La fièvre jaune a continué à se montrer sporadiquement ; les dyssenteries ont été les mêmes, et les marasmes n'ont pas cessé : les secondes, toujours opiniâtres et difficiles à guérir, ont diminué vers la fin du mois ; et les derniers, à la suite des flux invétérés ou des fièvres nerveuses nosocomiales, n'ont pas manqué de faire périr les sujets qui en étoient atteints. Un des remèdes qui a le mieux réussi dans les dyssenteries, est la potion antidyssentérique styptique. La teinture antidyssentérique a opéré également avec une grande activité, de manière à surpasser mon attente, et a contribué fortement à la guérison de plusieurs de ces flux sanguins. Il est digne de remarquer que si l'ipécacuanha et la rhubarbe, employés contre cette maladie soit comme évacuant, soit comme tonique, ne m'ont jamais réussi ; ils ont été

d'une utilité marquée, étant administrés en teinture spiritueuse : c'est sous la même forme et avec le même succès que je me suis servi du piment.

Les fièvres intermittentes ont résisté aux remèdes plus que dans les autres mois, le quinquina des pharmacies étant médiocre, et la diathèse asthénique plus forte. J'ai recouru à mes bols fébrifuges, aux vésicatoires à la nuque ou aux épaules, et aux lavemens de quinquina, toniques et astringens : le muriate de mercure doux combiné avec mes bols, et donné à la dose de quatre ou de huit grains par jour, a complété le traitement. Dans les intermittentes carotiques ou soporeuses, qui étoient des doubles tierces et des hémitritées, ainsi que dans celles où l'affection nerveuse dominoit, j'ai soustrait l'opium des bols, et l'ai remplacé par le camphre, et j'ai fait ajouter aux potions fébrifuges de l'éther sulfurique, du camphre ou de l'ammoniaque au lieu de laudanum liquide. Cette pratique m'a très-bien réussi, et j'ai été autorisé à l'adopter par l'observation que j'ai faite que l'opium augmentoit l'affection soporeuse ou le mal de tête. J'ai eu à traiter des fièvres erratiques, des quartes invétérées, des doubles tierces en très-grand nombre, et des tierces simples ; j'ai eu le

bonheur de les guérir toutes : elles avoient en général des paroxysmes avec frisson, et d'autres sans frisson ; les premières étoient les plus opiniâtres. En comparant mes observations sur la nature des fièvres intermittentes à celles du même genre de Galien et d'Avicenne, je me suis convaincu que ces deux médecins les ont observées avec la plus grande exactitude, et qu'il ne leur est rien échappé ; ils en savoient autant que les modernes à ce sujet, et si leurs observations étoient dépouillées des futilités ou des théories hypothétiques, compliquées et fastidieuses de ce temps-là, leurs écrits seroient autant de chefs-d'œuvre qui pourroient le disputer à nos meilleurs ouvrages.

Souvent la diarrhée ou la dyssenterie accompagnoit les tierces simples avec des coliques, et dans ce cas je me suis servi utilement des lavemens astringens, des potions fébrifuges styptiques ou huileuses, et des vésicatoires sur l'abdomen. Lorsqu'il y a eu complication de leucophlegmatie, d'œdème, de tympanite, de jaunisse et d'engorgemens légers dans les viscères du bas-ventre, les carbonates de soude ou de potasse, l'acid nitrique, l'acétate de potasse liquide, la rhubarbe ont été employés avec avantage, ainsi que les bols désobstruans, la limonade minérale nitrique,

les lavemens toniques, le vin blanc et les frictions sur les régions ombilicales et hypogastriques avec le liniment savonneux, ou anodin-volatil. Les dyssenteries blanches qui ont paru très-rarement dans les autres mois, ont été plus fréquentes dans celui-ci : elles présentent autant de résistence que le flux sanguin aux méthodes curatives, et sont également dangereuses et douloureuses, ayant ordinairement la concomitance d'un ténesme violent et spasmodique.

L'hôpital étant mal sain, les malades qui y sont venus pour des affections gastriques, ou des maladies locales, y ont contracté des fièvres intermittentes ou des fièvres nosocomiales qui se sont déclarées particulièrement les jours que le vent du N. E. soufflioit avec la pluie : le cimetière, la chambre des morts, et des eaux stagnantes se trouvent dans cette direction au-dessus de l'hôpital ; le vent amenoit dans les salles de l'humidité et les miasmes malins.

Les affections asthéniques du foie, de la rate, des poumons et des reins, propres à la zone torride, qui sont purement des maladies organiques ou locales, que quelques auteurs caractérisent mal à propos d'inflammations sthéniques, et qu'ils appellent improprement *hépatitis*, *splénitis*, *néphritis* et *pleuritis*, ou

pleurésie et péripneumonie (1), avec la fièvre symptômatique ou intermittente, ou sans la fièvre avec des douleurs aiguës, poignantes et insupportables, et quelquefois avec rétention d'urine, strangurie et hématurie, ont été assez fréquentes, et m'ont paru en général être déterminées par des suppressions de transpiration, l'humidité, et la fraîcheur des soirées et du matin : elles ont cédé à l'action des vésicatoires appliqués sur leurs régions respectives, des potions calmantes et sudorifiques, des pilules opiatiques, des boissons apéritives et des lavemens ordinaires. Les savonneux et les mercuriaux, de concert avec les remèdes mentionnés, employés comme je l'ai indiqué plus haut, ont également bien agi dans les affections de la rate et du foie, ou *splénalgie* et *hépatalgie*, et ont achevé la cure.

Les fièvres rémittentes ont été extrêmement pernicieuses dans ce mois-ci : elles m'ont fait perdre quelques malades, entr'autres le chi-

---

(1) Pour ne point confondre les inflammations sthéniques, locales ou générales, avec les asthéniques, je remplace la désinence *itis*, qui ne signifie rien, et qui marque l'inflammation, par *algie*, d'αλγος *douleur*, et je compose les mots *hépatalgie*, *splénalgie*, etc, dont quelques auteurs se sont déjà servi ; et j'ajoute l'épithète *asthénique* ou *nerveuse* à la péripneumonie.

rurgien de 3.e classe Faure, dont la maladie a été précédée par un état d'indigence et par des profondes affections morales. Il ne faut pas cacher néanmoins que les médicamens ont été moins bons dans ce mois-ci, sur-tout le quinquina et le vin : le traitement de la fièvre jaune modifié est celui que j'ai mis le plus en usage, et qui les a combattues avec le plus de succès.

Le vinaigre antiseptique appliqué sur le front en épithème, a toujours bien opéré en contribuant à détruire le mal de tête, qui est un symptôme très-affligeant dans les fièvres de la Martinique, lorsque le vésicatoire à la nuque ne l'emportoit pas tout-à-fait.

Les douleurs rhumatismales des tégumens communs de la tête, lesquelles affectent particulièrement les parties qui recouvrent les bosses frontales, et les régions temporales en faisant souffrir considérablement, ce qui produit l'insomnie et la perte d'appétit, ont été calmées et guéries radicalement par l'usage des lotions chaudes de la tête, le liniment anodin volatil en friction, les sudorifiques pris dans le jour, et des petites doses d'opium le soir. Les Européens, et même quelques créoles, sont sujets à ce mal douloureux.

J'ai eu à traiter un sergent, assez âgé, du 3.e bataillon de la 84.e demi-brigade, atteint

de la *nyctalopie*, νυκταλωπια, νυκταλωψ d'Hippocrate et de Galien (1), ou de l'affection des yeux qui empêche la vision pendant le crépuscule du soir et l'obscurité de la nuit, même avec la lumière de la lune ou toute autre clarté artificielle. Les collyres toniques et opiatiques, ainsi que le vésicatoire à la nuque, les infusions amères, les potions toniques et l'opium pris intérieurement n'ont influé ni en bien ni en mal sur les yeux de ce sergent après une quarantaine de jours de traitement. Cette maladie est connue sous toute la zone torride, et les nègres y sont plus sujets que les blancs : Celse l'a bien définie, et l'a appelée *imbecillitas oculorum* (2):

---

(1) Ces deux pères de la médecine ont employé ce terme pour exprimer la maladie des yeux, qui consiste à faire voir mieux la nuit que le jour; de νυξ *nuit*, et ωψ *œil*. Pline l'a employé dans un sens tout contraire, précisément comme je l'entends dans le texte, et en cela j'ai suivi Fœsius et Cummenus, fameux interprètes d'Hippocrate, ainsi qu'Hillary et tant d'autres, et je me suis éloigné de Selle (*Man. Praxeos Med.*) et de quelques écrivains modernes de théorie médicale. Plusieurs lexicographes et les commentateurs de Celse désignent la nyctalopie sous les expressions de *cæcitas nocturna*, de *vitium lusciosorum*, de *luscitia*, *lusciositas*, etc.

(2) *Ex qua quidem interdiu satis, noctu nihil cernunt.* Cels., lib. VI, cap. 6.

Ætius, Paul Æginète, et Actuarius l'ont décrite exactement (1) ; et Pline, qui en fait mention, nous donne à entendre que ceux qui en sont atteints peuvent se guérir en mangeant du foie de chèvre ou de bouc, remède qui est également approuvé par Celse (2). Parmi les modernes, Pison et Hillary en parlent ; le premier dit qu'elle est commune parmi les Brasiliens (3), et le second qui en traite savamment, l'a observée à la Barbade (4). L'*hémarolopie*, ημαραλωπς et ημαραλωπια, ou la cécité pendant le jour, règne aussi dans les Antilles ; mais je ne l'ai vue qu'une seule fois : le malade qui en étoit affligé voyoit bien la nuit, et imparfaitement le jour. La plupart des auteurs que je viens de nommer, entr'autres Hillary, peuvent fournir sur cet article des notions plus étendues.

---

(1) *Ætius*, tetrabibl. II, serm. 2, cap. 46. *Paul. Ægineta*, de re medica, lib. III, cap. 22. *Actuarius*, Method. med., lib. II, cap. 7.

(2) *Ideo caprinum jecur si vescatur, restituit vespertinam aciem his quos nyctalopas vocant.* Plin., lib. VIII, cap. 50.

(3) Guil. Pisonis, de medic. Brasiliensi, lib. II, cap. II, de oculorum vitiis, p. 18.

(4) Hillary, Diseases of Barbadoes, p. 298.

SECOND TRIMESTRE.

Mois de nivose ; son commencement pluvieux, frais et venteux ; le reste tempéré, quelquefois très-chaud et peu pluvieux. Il est entré à l'hôpital 134 malades ; il en est sorti 105, et mort 26. Le plus grand nombre a monté à 127, et le plus petit à 104.

Les dyssenteries graves ont beaucoup diminué ; les fièvres intermittentes pernicieuses ont augmenté, et les fièvres jaunes ont été plus communes : les deux dernières maladies m'ont fait perdre quelques individus ; les fièvres intermittentes pernicieuses les emportoient au troisième ou au quatrième accès. Les marasmes n'ont disparu que vers la moitié du mois, car au commencement ils ont fait périr trois anciens malades. Les fièvres nerveuses sont survenues à la suite des fièvres intermittentes pernicieuses ; il ne m'en est point mort : les potions calmantes volatiles, les pilules d'opium et de ciguë, et la poudre sudorifique ont agi merveilleusement : j'en ai observé une avec jaunisse. Un hydropique, malade depuis long-temps, est mort dans ce mois-ci, après avoir subi trois fois la ponction. Le hoquet qui accompagnoit quelquefois les dyssenteries et les fièvres nerveuses, a passé avec les pilules de zinc, ou avec un grain à un grain et demi d'oxide blanc de zinc ad-

ministré dans une potion calmante ou anti-dyssentérique. Les diarrhées ont été plus ordinaires que dans les autres mois ; les potions gommeuses et les bols opiatiques, quelques lavemens astringens et toniques ont suffi pour les guérir.

Des soldats français de la 82.e demi-brigade, faits prisonniers de guerre à Sainte-Lucie, ont été transportés à la Barbade, où ils ont été gardés dans des prisons humides et obscures, et ils y ont contracté la nyctalopie : après leur échange, ils sont venus à la Martinique affligés de cette maladie, et je les ai guéris avec les collyres toniques et opiatiques, et des pilules d'opium. C'étoient des jeunes soldats et jouissant d'ailleurs d'une bonne santé, ce qui a pu contribuer à leur guérison; au lieu que le premier cas de nyctalopie étoit chez un sujet âgé, qui probablement avoit les yeux déjà affoiblis avant la maladie. L'éruption de la gale a eu lieu chez plusieurs sujets à la suite des fièvres intermittentes et nerveuses bien guéries.

Dans les sciences physiques il arrive assez souvent que des faits réels sont, au premier abord, pris pour des paradoxes, paroissent ou chimériques ou altérés par des observations inexactes, et qu'on n'y ajoute par conséquent peu ou point de foi. Les faits de

médecine que je vais rapporter sont dans ce cas ; moi-même j'aurois eu de la peine à les croire si je ne les avois vus, vérifiés et examinés plusieurs fois. Le doute et la méfiance sont deux flambeaux de la médecine pratique ; le médecin qui croit facilement nous prouve qu'il n'a ni expérience, ni raisonnement, et pour cela il n'est pas vrai médecin. Il est cependant affligeant d'avouer que la plupart des médecins sont de cette trempe, et qu'ils s'estiment aussi habiles que ceux qui atteignent la perfection dans l'art de guérir par le doute et l'observation. Je vais exposer l'histoire médicale de certains cas de marasmes du dernier degré, dans laquelle on verra avec étonnement, sans doute, qu'une espèce de petite fourmi de la Martinique, appelée *Fourmi rouge*, attaque l'homme vivant malade, et le dévore pour ainsi dire (1).

Parmi le nombre des marasmes que j'ai traités

---

(1) La fourmi d'Amérique est un insecte plus destructeur qu'on ne peut imaginer : les plantations de sucre de la Barbade et de la Martinique ont été ravagées par les fourmis d'une manière inexprimable, tellement que la première île fut sur le point d'être abandonnée par les habitans, et que la seconde en fut désolée pendant onze à douze ans. Voy. *Raynal*, *Hist. philosoph. et polit.*, *tom. VII*, *liv.* 13, *par.* 23, *p.* 68.

dans le premier trimestre de l'an XII et mois de nivose, j'en ai eu plusieurs à la suite des fièvres nerveuses, lesquels ont été d'une durée excessive. Les malheureux qui en étoient attaqués, dix ou quinze jours avant de mourir, étoient rongés nuit et jour par les fourmis. Il faut remarquer que ces fourmis n'attaquoient pas les malades dont le marasme survenoit à la suite des dyssenteries ou des fièvres jaunes ; d'où il faut conclure que ces insectes trouvoient, dans la peau des autres, quelque chose qui les attiroit. J'ai employé différens moyens pour délivrer ces malades d'une incommodité aussi pénible ; mais je n'ai pas réussi, et l'érosion causée par la morsure des fourmis a contribué certainement à accélérer la mort, qui d'ailleurs auroit été sans cela inévitable. Premièrement, j'ai mis en usage les moyens de propreté ; je leur ai fait prendre des bains chauds de courte durée, et je faisois changer leur linge et leur lit, jusqu'aux tréteaux et aux planches, plusieurs fois dans le jour ; 2.° je les ai fait transporter d'une salle à l'autre, et ils parcouroient ainsi tout l'hôpital de place en place ; 3.° je leur ai prescrit les linimens anodins et volatils, et des frictions spiritueuses ou de teinture de cantharides sur tout le corps. Tous ces moyens ont été parfaitement inutiles, et je me suis convaincu qu'il étoit

de toute impossibilité d'empêcher que ces malades ne fussent assiégés et rongés par les fourmis. J'ai pensé un instant que les frictions mercurielles seroient utiles; mais aussi il auroit été dangereux de les administrer dans un état de foiblesse extrême, ce qui auroit fait succomber les malades à la salivation et à d'autres tourmens. Or il vaut infiniment mieux que ces misérables, condamnés d'ailleurs à une mort infaillible, périssent tranquillement d'inanition, sans sentir leur chute, et sans se douter seulement qu'ils vont mourir.

L'état de marasme au dernier degré, considéré philosophiquement, m'a fait faire des profondes réflexions. L'homme qui est dans cet état perd en grande partie ses facultés physiques et morales, et devient par-là comparable aux êtres que les naturalistes ont placés dans les anneaux inférieurs de la chaîne animale : son aspect extérieur et intérieur change de forme, et il devient, à mes yeux, un nouveau corps organisé et animé; car dans cette maladie, toute différente des autres, il change de vie, de mœurs, d'habitude, de goûts, etc., et subit une révolution universelle. La fibre, devenue très-amincie, est presqu'insensible : le calibre des vaisseaux est rétréci; ils contiennent peu de fluides, et la circulation est beaucoup ralentie; le sang a

une grande fluidité ; il est d'un rouge clair, surabondant en parties gélatineuses, et pauvre en albumine et fibrine : la surface du corps est toujours froide, sèche, ecchymosée en efflorescence : les muscles les plus extérieurs semblent engourdis ; le malade pousse des cris involontaires par fois, et si on lui demande le motif, il l'ignore, ou il oublie qu'il a crié, ou il indique que ces cris sont partis malgré lui : les sensations se font imparfaitement ; il n'a pas de fièvre et ne se croit pas malade ; il dit même quelquefois qu'il se porte fort bien : les intestins extrêmement réduits et presque oblitérés, sont contenus dans leur cavité abdominale qui devient très-applatie, ou formée par les tégumens communs du bas-ventre, qui de convexes deviennent concaves et se rapprochent de la face interne de la colonne vertébrale : les autres viscères sont desséchés en proportion ; la respiration se fait à peine, et la cavité du thorax paroît immobile ; le nombre des besoins est bien diminué, et il ne desire rien ; il lui est indifférent de dormir ou de veiller, et il donne à croire qu'il ne sait pas distinguer ces deux états ; il ne peut exécuter que quelques mouvemens volontaires, les autres sont détruits, et c'est la chose dont le malade se soucie le moins ; la secrétion de la salive et la transpiration

sont supprimées. Les facultés intellectuelles et la pensée particulièrement sont très-affoiblies : il déraisonne sans délirer, s'embrouille lorsqu'il fait des demandes, et ne sait pas se décider sur le choix des alimens liquides qu'on lui propose ; enfin il est dans une imbécillité complète : les yeux se sèchent quelquefois par degrés, insensiblement ou avec peu de douleur : à la simple vue de ce corps vivant, on croit envisager un squelette couvert seulement de la peau. Cette existence affreuse, qui pourroit être appelée une *mort vivante*, si l'expression étoit permise, dure de vingt jours à un mois, et quelquefois plus. Tel est le tableau du marasme au plus haut degré, dans lequel on tombe sous la zone torride à la suite de certaines maladies internes et très-longues. Jusqu'à présent il n'a pas fait l'objet des méditations des praticiens ; cependant on devroit s'en occuper davantage par l'intérêt qu'il présente ; car cet état singulier de l'homme vivant malade, est digne des recherches des plus grands médecins, et des scrutateurs les plus curieux de la nature.

Plusieurs dyssentériques rendoient par le bas les pilules opiatiques, les bols et l'électuaire antidyssentérique sans presqu'aucune altération : ce fait est très-important. Les

dyssenteries dans lesquelles ce phénomène avoit lieu, sont celles que les praticiens humoristes appellent bilieuses, parce qu'ils présument qu'elles dépendent de l'âcreté de la bile épanchée : si cela étoit, comment les remèdes précités pourroient-ils parcourir l'estomac et tout le tube intestinal, y séjourner cinq à six heures, et en sortir sans être décomposés, neutralisés, ou avoir éprouvé de changement remarquable ? Il faudroit qu'ils n'eussent pas rencontré cette bile, ce qui est impossible ; par conséquent ou il n'y avoit point de bile, ou très-peu. Pourquoi aussi les autres humeurs, telles que les sucs gastriques, pancréatiques, etc., n'ont-elles pas agi sur ces remèdes ? Peut-être qu'elles n'étoient pas secrétées par suite de la foiblesse des glandes, ou de l'appauvrissement du sang ? Je penche pour cette dernière raison, car j'aime mieux croire que les efforts que font les dyssentériques et leurs évacuations abondantes et réitérées diminuent la masse du sang, expriment les glandes et les petits vaisseaux, et les épuisent en les mettant hors d'état de fournir, que de penser ou que ces humeurs secrétées fussent privées d'action, ou que les secrétions soient supprimées par une affection des glandes, ce qui seroit annoncé par l'engorgement du système absorbant en

totalité ou en partie, ou par d'autres signes. La chaleur des viscères, l'action nerveuse, l'impulsion musculaire, le mouvement péristaltique, etc., doivent-ils être calculés comme nuls dans ce phénomène ? Je pense que la dyssenterie grave étant une très-grande asthénie, tous les organes du système général, et sur-tout ceux de la cavité du bas-ventre, doivent être jetés dans un affaissement complet, d'où il ne peut résulter qu'une action nulle ou très-petite sur certaines préparations médicamenteuses solides, ou à la consistance d'électuaire.

J'avois déjà observé, en Italie et en Egypte, que les dyssentériques rendoient par le bas différens médicamens solides sans avoir été attaqués dans leur corps.

Mon raisonnement, appuyé sur les faits, me porte à conclure que la dyssenterie n'est pas une affection humorale, mais une maladie des parties solides ; qu'elle est causée par la grande foiblesse des intestins, qui se communique ordinairement à l'estomac et à la vessie urinaire, et quelquefois se propage jusqu'aux poumons, aux reins, à la rate et au foie ; que cette foiblesse peut provenir soit de l'excès du stimulus, soit de son défaut, ce qui est le cas ordinaire des climats chauds, et que, portée au dernier point, elle engendre la gangrène des intestins et leur sphacèle.

Les dissections des dyssentériques morts sous la zone torride, m'ont toujours présenté les poumons très-appauvris, de couleur grisâtre, et presque décomposés ; ce qui prouve l'asthénie générale.

Toutes les fièvres intermittentes depuis le commencement de l'an XII, particulièrement dans le mois de nivose, ont été accompagnées de l'éruption de petites pustules aux angles des lèvres : ceci étoit également très-commun en Egypte et en Italie. Les intermittentes pernicieuses ont été suivies de dépôts et de furoncles dans plusieurs endroits du corps : j'en ai observé plusieurs avec la jaunisse symptômatique, et *vice versâ* j'ai traité des jaunisses idiopathiques accompagnées de fièvres intermittentes qui se sont déclarées pendant le cours du traitement.

Au commencement de l'année, j'ai traité un cas de démence (1) sans fièvre ; le sujet en étoit un jeune homme : les pilules camphrées et des bains chauds ont suffi pour le guérir. Dans le mois de nivose, j'ai traité deux démences avec fièvre : les personnes qui en étoient attaquées, étoient deux matelots de l'Etat. Il n'y en a eu qu'un qui a été guéri,

---

(1) Espèce de manie causée par le défaut de stimulus dans le cerveau.

et c'étoit le plus robuste : il a fallu renvoyer l'autre à son bord, parce qu'il étoit trop bruyant dans l'hôpital. Un large vésicatoire appliqué sur le sinciput, des grandes doses de camphre, et des aspersions d'eau chaude jetées sur la tête et sur les épaules après l'action de l'épispastique, ont dompté la fièvre et la démence, qui paroissoit vouloir résister aux moyens curatifs que j'ai employés pour le premier cas. Ainsi, dans un climat très-éloigné de l'Europe, j'ai su remplacer l'*Atropa Belladonna L.*, qui est très-utile dans cette maladie, par les remèdes mentionnés.

Mois de pluviose ; chaud, humide et venteux. Il est entré à l'hôpital 156 malades ; il en est sorti 114, et mort 36. Le plus grand nombre a monté à 145, et le plus petit à 99.

Un dyssentérique rendoit les boissons par le bas une ou deux heures après les avoir prises, légèrement altérées. Pourquoi ces liquides n'ont-ils pas passé par les voies urinaires, et ont-ils fréquenté des passages qui ne leur sont pas propres ? Question importante et difficile que je soumets aux praticiens.

Les plaies des vésicatoires appliqués à la

nuque et aux jambes ont toujours été lentes à se cicatriser, sur-tout à la suite de la fièvre jaune et des intermittentes, qui ont été très-dangereuses dans ce mois ; elles ont emporté plusieurs malades au troisième accès, malgré l'emploi de mes remèdes. Ceux qui ont pris des purgatifs avant de venir à l'hôpital, en ont été constamment victimes ; ainsi que les autres qui ont eu l'imprudence, d'après les conseils aveugles des empiriques et des vieilles femmes, de se purger après la fièvre ; ils ont fait une rechute et ont péri. Ces exemples sont frappans, et doivent faire ouvrir les yeux aux médecins qui sont encore partisans de l'administration des purgatifs dans ces fièvres éminemment asthéniques.

Les matelots de l'Etat, qui ont été blessés à l'enlèvement du brick *le Curieux*, ont eu presque tous la jaunisse. Ce fait et tant d'autres de cette nature que j'ai déjà rapportés, prouvent clairement que l'ictère se complique avec toutes les maladies de la zone torride occidentale, et les rapproche par-là de la fièvre jaune, qui est la maladie principale et toujours dominante dans ce climat ; de même qu'en Egypte toutes les maladies ont un rapport marqué avec la peste.

Une espèce particulière de fièvre intermittente, que l'on pourroit considérer comme un

diminutif de la *febris sudatoria*, ou *ephemera sudatoria* des auteurs, a paru pour la première fois ; ses accès, qui sont accompagnés de frissons obscurs, sont suivis de sueurs très-copieuses, qui trempent jusqu'à deux matelas et une paillasse. J'en ai eu plusieurs exemples, et j'en ai traité une très-opiniâtre dont le sujet étoit un lieutenant de la 84.e demi-brigade ; je l'ai guéri à la longue avec deux et trois potions fébrifuges styptiques dans la journée, des lavemens de quinquina astringens, et des lavemens astringens simples. Mes bols fébrifuges ont échoué dans ce traitement : la friction de teinture de cantharides sur le tronc, et le bain chaud d'eau de mer, ont été en revanche fort utiles. Cette fièvre est évidemment une espèce nouvelle du *sweat* des Anglais, ou de la *suette* des Français.

L'ictère idiopathique n'est pas rare aux Antilles, et dans ce mois il y en a eu plus qu'à l'ordinaire : les savonneux, les bols désobstruans, les sudorifiques, le vin blanc et le bain chaud, le fait disparoître en peu de jours. Celui qui tient à une affection gastrique, passe plus promptement par l'évacuation et la commotion d'un purgatif et d'un émétique. Les fièvres jaunes ont été sporadiques et en petit nombre ; les rémittentes rares, mais assez malignes ; car pour les

guérir il m'a fallu employer le même traitement que pour les premières.

Mois de ventose ; généralement nébuleux, chaud, sec pendant le jour, avec les nuits fraîches ; un peu pluvieux vers la fin. Il est entré à l'hôpital 107 malades ; il en est sorti 93, et mort 23. Le plus grand nombre a monté à 130, et le plus petit à 109.

La fièvre jaune a été assez commune dans ce mois, et les fièvres intermittentes de tous les types ont régné avec affluence : les fièvres quotidiennes à accès nocturnes ou du matin de bonne heure, ont été les plus difficiles à guérir, à cause de la mauvaise qualité des fébrifuges, que j'ai remplacés heureusement par mes bols et l'opium. Des dépôts sur différentes parties du corps sont survenus à la suite de ces fièvres pendant la convalescence. J'ai observé un cas d'intermittente convulsive : le malade avoit des convulsions affreuses, un délire violent et une force extraordinaire dans les membres ; et quoique d'une petite stature et étant à la diète depuis cinq jours, il repoussoit facilement quatre infirmiers qui l'assistoient et qui avoient beaucoup de peine à l'attacher. Les dyssenteries ont été en petit nombre, et se sont déclarées à la suite des fièvres ; il n'y en a eu que deux ou trois

d'idiopathiques. Les intermittentes carotiques ou avec stupeur n'ont pas été rares ; j'ai évité avec soin dans cette maladie, comme on l'a déjà vu, l'usage de l'opium avec les excitans fébrifuges : c'étoit le camphre ou l'éther sulfurique alcoholisé que j'ordonnois de préférence pour ne point faire augmenter l'assoupissement, et ces remèdes me réussissoient à merveille. Les vésicatoires à la nuque, les lavemens de quinquina et les frictions de teinture de cantharides sur le tronc ont bien opéré dans celles qui avoient besoin d'être combattues avec plus d'énergie. J'ai eu dans ce mois plusieurs autres cas de suette intermittente.

Les rétentions d'urine se sont compliquées avec les différens genres de maladies qui ont dominé ; elles passoient aisément avec les limonades nitriques, les lavemens anodins ou toniques, et des cataplasmes stimulans sur l'hypogastre.

Depuis le commencement de l'année, la foiblesse des membres inférieurs à la suite de toutes les maladies, a été assez commune, et a duré plus ou moins long-temps ; c'est un malaise qui accompagne infailliblement toutes les convalescences de la zone torride, sur-tout celles à la suite des fièvres.

Les vomissemens spasmodiques ont été com-

muns à la fin du mois dans presque toutes les maladies. Les fourmis se sont singulièrement propagées dans les salles basses, et attaquoient impitoyablement une grande partie des malades pendant la nuit, lorsqu'ils étoient plongés dans le sommeil : elles aiment avec prédilection à excorier les membres inférieurs ou les paupières ; aussitôt que le malade se réveille, elles partent. En changeant les fournitures du lit, et en lavant le sol environnant, elles s'éloignent ; quelquefois c'est pour toujours ; mais d'autres fois elles reviennent, et obligent le malade à être sur ses gardes.

Il est mort des malades de fièvres intermittentes graves, de fièvres jaunes, et deux ou trois dyssentériques : deux hommes des avant-derniers ont eu des engorgemens aux parotides, qui, venus à suppuration, ont causé des sinuosités, et ont donné lieu à des communications par les oreilles et par la bouche, et le pus s'est frayé un chemin par ces voies-là. Un d'eux a eu, au même endroit, la gangrène, qui s'est propagée sur le cou, la poitrine et les épaules ; l'autre est tombé dans une foiblesse mortelle au moment où il alloit le mieux, et lorsque les plaies aux parotides étoient cicatrisées.

Le vice dartreux, qui est assez commun aux Antilles, et aussi contagieux qu'en Egypte, présente

présente une opiniâtreté sans égale, et résiste long-temps aux remèdes les plus énergiques. Si on l'attaque avec les prétendus *rafraîchissans* ou *dépuratifs*, on ne fait que le pallier, et il se rend incurable. Je ne suis parvenu à le guérir qu'avec mon onguent antiherpétique, les bols de soufre simples et antimoniés, le bain chaud, les sudorifiques, et la décoction ou l'infusion de *Pareira brava* fraîche (*securidaca volubilis* de Linné, ou *scandens* de Jacquin). J'ai songé à substituer aux remèdes trouvés par le docteur Dufresnoy (1), l'eau et l'extrait du Mancenillier (*Hippomane Mancinella L.*), comme le propose judicieusement lui-même; mais j'ai rencontré une foule de difficultés qui se sont opposées à l'exécution de mon projet. Je n'ai traité que deux espèces de cette maladie cutanée, c'est-à-dire, celles que l'on appelle dartre *farineuse* et *rouge*.

Je me suis aperçu, au Fort de France, que les gens de couleur, et particulièrement les mulâtres, sont sujets à être attaqués d'une espèce de dartre, différente de celles que je viens de mentionner, qui est très-fine, qui change un peu la couleur de la peau, et

(1) Des caractères, du traitement et de la cure des dartres, etc., par l'usage du Rhus radicans, etc. Par André Dufresnoy, médecin et professeur de botanique à Valenciennes. A Paris, an VII, *in*-8.°

qui altère à peine son poli, tellement qu'elle ressemble à une tache : elle commence par être très-petite, s'agrandit en peu de jours, et menace de couvrir rapidement tout le corps : elle est formée de petites écailles farineuses qui ne sont visibles qu'avec le microscope ou avec une loupe forte. Ce vice herpétique est léger néanmoins, car il est combattu efficacement par un mélange de vinaigre et de soufre sublimé, et disparoît entièrement à son application. Je ne connois aucun praticien qui parle de cette espèce ; par conséquent je l'appelle *dartre tachetée*, ou *tache dartreuse*, *herpes maculatus*.

TROISIÈME TRIMESTRE.

Mois de germinal ; chaud, assez sec, peu pluvieux. Il est entré à l'hôpital 153 malades ; il en est sorti 104, et mort 26. Le plus grand nombre a monté à 127, et le plus petit à 98.

Les derniers cas de fièvre jaune ont paru dans ce mois ; les fièvres intermittentes ont continué, et étoient tantôt simples, tantôt pernicieuses : le quinquina a toujours été mauvais ; et sans le secours de mes bols fébrifuges, j'aurois perdu beaucoup de malades. Les flux dyssentériques n'ont diminué ni de malignité, ni de nombre. Je ne peux que me louer beaucoup de mon électuaire

antidyssentérique, de la potion excitante styptique, des deux potions antidyssentériques, des lavemens astringens, vineux et gommeux, des cataplasmes stimulans et des vésicatoires sur l'abdomen, à cause des cures inespérées que je leur dois, et des précieux services qu'ils ont rendus. Dans plusieurs dyssenteries, où la débilité excessive précipitoit les malades au tombeau, j'en ai sauvé quelques-uns par des lavemens vineux réitérés dans le jour, et par une boisson éminemment stimulante, prise à petites doses répétées, telle que le vin blanc cannelé, accompagnée de l'opium ou des pilules antidyssentériques.

Je répète ici que le choix des alimens est une partie intéressante dans le traitement de la dyssenterie, et que dans celles qui viennent à la suite de l'affection intestinale, la partie diététique est la plus essentielle, et j'ose dire la seule en qui consiste la guérison. Cela paroîtra étonnant ; mais toutes les fois que les praticiens observeront ces espèces de dyssenterie d'un œil attentif, je suis sûr qu'ils partageront mon avis. Les rôties au sucre, les crêmes de riz, le riz sucré et cannelé, les purées de lentilles et de petites fèves, les poulets rôtis, les côtelettes de mouton cuites de même, les pieds de veau et de mouton bouillis ou rôtis avec un peu de vinaigre, la tête de veau de la même manière, la cervelle

de mouton frite à tranches minces, les œufs bouillis et peu durcis, les omelettes sèches, le blanc de poule rôtie ou bouillie, les pommes de terre frites, les fécules de sagou (*sagus farinifera, Gaertner*), de pommes de terre, de Ianvers (*canna angustifolia L.*), de Salep (*orchis L.*), etc., le pilau, sont les alimens qui conviennent le plus, et qui doivent être ordonnés de préférence aux autres : l'assaisonnement du sel et du poivre ou du piment est très-utile, et ne doit pas être négligé. Quand on peut se procurer les grenades et la compote de coing, on doit les compter pour une ressource de plus. Les bons vins rouges, sur-tout ceux d'Espagne, doivent seconder l'action bienfaisante des alimens. Le café, considéré comme boisson ou remède, est un bon secours dans la dyssenterie, malgré le préjugé des empiriques. La confiture ou les compotes de goyave (*Psidium pyriferum L.*) et de tamarin, cueillies avant leur maturité, sont également bonnes à être mises en usage aux Antilles.

Mois de floréal ; chaud, sec, nébuleux et venteux. Il est entré à l'hôpital 282 malades ; il en est sorti 192, et mort 25. Le plus grand nombre a monté à 200, et le plus petit à 121.

Les corvées auxquelles étoient exposées nos troupes par la guerre active qu'elles faisoient, ont augmenté prodigieusement les maladies de la saison, lesquelles devenoient d'autant plus dangereuses, que les moyens curatifs étoient foibles et de mauvaise qualité : les fièvres rémittentes et intermittentes pernicieuses ont été très-communes, et on n'en auroit pas guéri une seule si l'on avoit été contraint de les combattre avec le mauvais quinquina que nous avions, et que je ne prescrivois qu'en lavemens. La privation du vin formoit un autre obstacle ; de sorte que je n'ai pu obtenir quelques succès qu'avec mes bols fébrifuges, les vésicatoires, le muriate de mercure doux, le bain chaud, le piment, et les frictions spiritueuses sur la tête : je voulois tenter l'emploi de l'oxide blanc d'arsénic, que j'ai ordonné dans des occasions pareilles avec beaucoup d'avantage, à l'imitation du docteur Fowler (1) et d'autres praticiens estimables, quoique ce ne soit pas l'avis de Lind ; mais j'ai craint de

---

(1) *Medical reports of the effects of arsenic in the cure of agues.* London, 1786.

confier ce remède à des mains inexpérimentées, car son action, avec la moindre imprudence, auroit été suivie d'un résultat funeste.

Il y a eu dans ce mois plusieurs jaunisses idiopathiques ; et la diarrhée, ainsi que la dyssenterie ont continué en petit nombre : les premières affections s'évanouissoient promptement avec les mêmes remèdes que j'ai employés contr'elles dans le mois de pluviose. J'ai proposé le voyage de terre et de mer pour les dyssentériques qui pouvoient le supporter : les circonstances de la guerre s'y sont opposées, et nous avons suspendu cette mesure en attendant un temps plus favorable. Cet exercice est très-efficace dans la dyssenterie, quoique les praticiens n'y aient pas fait beaucoup d'attention. Je l'ai appris en Egypte par l'expérience faite sur moi-même et sur les malades de l'armée. Ceux qui étoient envoyés du Saïd au Kaire, et de cette ville sur les côtes, à Alexandrie, Rosette et Damiette ; et mutuellement de ces dernières au Kaire, dans la Haute-Egypte et dans celle du centre, comme à Ssalehyéh, Menouf, etc., se guérissoient en route, et acquéroient une force dont ils n'avoient jamais joui auparavant. J'ai connu à la Martinique plusieurs individus qui avoient été jetés, par la dyssanterie, dans un état affreux, entreprendre le voyage de l'Amérique septentrionale, et revenir de là, après quatre

mois, très-bien portans, et étonner, par leur embonpoint, tous ceux qui les avoient vus pendant leur maladie. Les vins amers et chalybés avec l'éther sulfurique, les lavemens astringens, les cataplasmes stimulans sur l'abdomen, et l'opium ont agi très-avantageusement dans les diarrhées.

La dyssenterie aux Antilles fait perdre plus de monde proportionnellement que la fièvre jaune, lorsqu'elle n'est pas épidémique : en Egypte, eu égard aussi à la proportion du nombre des malades, il meurt plus de dyssentériques que de pestiférés (1). La mortalité produite par la dyssenterie ne frappe pas autant que celle causée par la peste et la fièvre jaune, parce que ces dernières maladies tuent subitement ou en peu de jours, au lieu que l'autre traîne souvent en longueur ; et quand elle est très-aiguë, fait mourir en dix ou douze jours : de sorte que dans un an il peut mourir autant de dyssentériques que de pestiférés ou de malades de fièvre jaune en deux mois. Je me proposois d'employer, contre la dyssenterie, la méthode du docteur Clark, qui consiste à procurer la salivation par le

(1) Il en a été ainsi par rapport aux malades de notre armée ; mais il n'en est pas de même parmi les Egyptiens, qui ne se garantissent pas de la peste, et ne s'en traitent pas en général.

moyen des préparations mercurielles, et que ce médecin a pratiquée avec avantage dans les climats chauds (1); mais les circonstances ne m'ont pas permis de faire ces tentatives, dont je voulois m'occuper dans ces derniers temps.

Je pense qu'on ne trouvera pas mauvais que je dise un mot sur les maladies du sexe féminin aux Antilles, avant que je finisse l'histoire des constitutions. Les femmes créoles, ayant la fibre molle et délicate, et leur système nerveux étant très-mobile et sensible, elles sont sujettes aux dérangemens de l'estomac et de l'utérus plus particulièrement qu'à ceux des autres organes; par conséquent la leucorrhée, la ménorrhagie, la chlorose, l'aménorrhée, la passion hystérique, les avortemens, les chutes et les renversemens de la matrice et du vagin, les squirres, les cancers et les ulcères de l'utérus sont les maladies qui affligent le plus communément le sexe féminin de toutes les couleurs. L'abus des bains froids, la vie sédentaire, les boissons aqueuses, les fruits et les alimens végétaux ou peu substantiels, des confitures laxatives ou trop acides, toutes choses qui constituent en grande partie les plaisirs des femmes créoles, et forment la base de leur manière de vivre, relâchent le

(1) Observations on the diseases in long voyages to the East Indies, and in the hot climates. Vol. II, p. 334.

système général, et coopèrent certainement au développement de ces maladies : les mouvemens fréquens ou l'action trop véhémente de l'utérus, qui succède à une fonction naturelle quand elle est trop répétée, contribue aussi, et plus puissamment qu'on ne pense, à déterminer les causes. Ayant traité plusieurs de ces maladies, et ayant été souvent consulté à ce sujet dans les villes et les habitations, j'ai eu occasion de faire des observations sur l'action des remèdes que j'ai employés pour les combattre : en général tous ces vices locaux sont rebelles, et offrent d'autant plus de résistance, qu'ils sont invétérés. La chlorose et la passion hystérique, quoiqu'affections générales, sont plus dociles au traitement : les uns et les autres se compliquent avec la fièvre, lorsqu'ils arrivent à un degré très-avancé, et que le malade est d'un certain âge. Je ne parlerai pas de ceux qui étoient du ressort de la médecine opératoire ; mais pour les autres, je dirai que les martiaux, les vins chalybés, les teintures spiritueuses de castoréum, de musc et d'assa-fætida ; la teinture fétide de la pharmacopée d'Edimbourg ; le mélange d'ammoniaque, d'éther sulfurique et de laudanum liquide ; l'opium, l'acide sulfurique, les vins généreux, le sulfate acidule d'alumine, la gomme Kino, le quinquina, le bain chaud, les injections de vin avec les

décoctions de bistorte, de tormentille et de quinquina, ou des astringens du pays, faites dans l'utérus, et les frictions stimulantes sur l'hypogastre, ont guéri quelques-uns de ces vices moins invétérés, et chez des sujets jeunes, en ont soulagé un grand nombre, et ont échoué complétement dans plusieurs cas. J'abandonnois aux soins des chirurgiens les squirres, les cancers et les ulcères; je ne faisois qu'ajouter mes conseils à leurs efforts, et nous finissions par nous apercevoir que tous les soins étoient inutiles. Dans le quartier du Marin, j'ai examiné une mulâtresse de 28 ans environ, qui, après avoir fait quatre enfans et après avoir mené une vie très-lubrique, étoit tombée dans un état de langueur et d'amaigrissement, et étoit attaquée d'une espèce de tympanite de l'utérus que les nosologistes appellent *hystérophyse* ou *physomètre* (*hysterophysa* et *physometra*). Je n'ai pas pu la guérir entièrement; mais j'ai beaucoup diminué sa maladie et ses souffrances avec l'usage du vin blanc, des bains chauds, des savonneux combinés avec l'opium, des alcalins anodins, camphrés et volatils sur la région hypogastrique, et l'exercice modéré à pied et à cheval, long et continué.

Mois de prairial ; très-chaud, généralement sec et nébuleux ; pluvieux vers la fin. Il est entré à l'hôpital 265 malades ; il en est sorti 226, et mort 26. Le plus grand nombre a monté à 231, et le plus petit à 185.

Je n'ai traité, dans ce mois, que les mêmes maladies, dont j'ai fait mention précédemment, et de plus quelques infiltrations leucophlegmatiques et des obstructions, lesquelles ont eu lieu à la suite des mauvais traitemens des fièvres intermittentes ; inconvéniens qui ne manquent jamais de survenir lorsque le quinquina a été donné infructueusement à grandes doses, ou que l'on a administré mal à propos les purgatifs et les émétiques. Les œdèmes qui ont paru quelquefois à la fin de ces fièvres, ont cédé facilement aux frictions d'eau-de-vie camphrée ou de vin aromatique, aux ligatures qui serroient sur les jambes des compresses trempées dans les mêmes liqueurs et au pédiluve chaud. La limonade nitrique ou du vin blanc, la potion diurétique, les linimens volatils sur les parties les plus relâchées, et du thé des Antilles édulcoré et acidulé suffisoient pour guérir les infiltrations : si l'on a l'imprudence de laisser invétérer ces affections par les simples palliatifs, elles deviennent incurables et se terminent par la mort, après que les malades ont acquis une grosseur

énorme. Je me suis servi, contre les obstructions, du même traitement que j'ai indiqué ailleurs, et le résultat en a été également avantageux.

Les nègres malades que j'ai traités dans les deux hôpitaux pendant l'an XI et XII, étoient affectés communément de dyssenterie, de fièvres nerveuses, de maladies syphilitiques, des pians, des malingres et des crabes. Les *pians*, ou le *pian* et l'*épian*, est le *yaws* des Anglais et la *framboesia* des nosologistes; c'est une maladie contagieuse qui n'attaque les personnes qu'une seule fois dans leur vie: les blancs sont susceptibles de la contracter, et elle se communique de la même manière que les affections vénériennes. Des ulcères répandus sur la surface du corps, et particulièrement près des parties sexuelles, ressemblant à des framboises ou à des mûres noires par leur chair fongueuse élevée au-dessus de la peau d'une à deux lignes, et exsudant une liqueur muqueuse, âcre, qui enflamme et durcit leurs bords, une lassitude pénible, perte d'appétit, l'émaciation du malade, l'éruption des dartres farineuses avec une démangeaison insupportable, et quelquefois des douleurs ostéocopes, sont les symptômes qui la caractérisent. Il y en a de trois espèces, qui sont connues sous les noms de *pians rouges*, de *petits pians* et de *gros*

pians, ou *pians blancs* : ces derniers sont les plus benins, les plus étendus et les moins élevés, ayant une chair blanchâtre ; les seconds se terminent en pointes, sont les plus petits, les plus élevés et d'un mauvais caractère ; et les premiers, qui portent bien leur nom, étant les plus rouges, occupent, par leur grandeur, le milieu entre les deux autres, et sont les plus malins de tous. Les préparations mercurielles, prises intérieurement, les frictions du même remède, l'infusion de gayac, et la décoction de la racine de Pareira brava (*securidaca volubilis L.*), ou du bois costière (1), administrés journellement et sans discontinuer, réussissent assez souvent à guérir cette maladie dégoûtante : les bains chauds sont utiles et aident beaucoup l'action des remèdes mentionnés. A mesure que le traitement avance, les pians sèchent peu à peu et tombent en poussière ; ceux situés près des parties génitales sont les derniers à disparoître.

Les *malingres* sont des ulcères des jambes et des pieds qui surviennent à la suite de l'extirpation de la *chique*, ou de sa multiplication dans la chair quand on a négligé de l'en faire sortir : cependant il n'y a rien de

---

(1) Bois de la Martinique qui est un diaphorétique puissant : n'ayant pas vu l'arbre en fleur, j'ignore à quel genre il appartient.

plus facile que de les extraire de dessous la peau ; c'est avec une épingle ou avec la pointe d'un canif, des ciseaux, etc. qu'on le fait, et ensuite on met sur la partie une pincée de tabac, ou d'acétite de cuivre pulvérisé ; mais les nègres sont insoucians, et laissent empirer les maladies les plus simples. Cet insecte singulier, qui s'introduit dans la chair, y fait son nid entouré d'une membrane très-mince, et y pond des milliers d'œufs, est le *pulex penetrans* de Linné, invisible à l'œil nu : les Anglais le nomment *chiger*, les Français *chique*, les Espagnols du Pérou *pico*, et ceux du Mexique *nigua*. Je l'ai examiné plusieurs fois avec le microscope au milieu de ses œufs, après l'avoir tiré du bas des jambes ou des pieds des hommes. On l'attrape dans les endroits mal propres, dans les cases à nègres, dans les cuisines et dans tous les lieux où il y a des cendres ; ils attaquent indistinctement les nègres et les blancs : les Européens, en général, en sont tourmentés aussitôt qu'ils arrivent aux Antilles. Les malingres ne résistent pas longtemps à un traitement régulier, si on les touche sur-tout avec la dissolution mercurielle, et si on y applique de la poudre cathérétique pour réduire les excroissances et pour faire tomber les escarres ; si on ne sait pas s'y prendre, ils dégénèrent en ulcères

malins, s'invétèrent et amènent quelquefois la gangrène (1).

Les crabes sont des ulcères qui viennent à la plante des pieds, et qui ont une légère excroissance de chair fongueuse avec des racines qui s'étendent tout autour : une liqueur sanieuse, qui ne paroît pas avoir d'âcreté, découle de ces ulcères. Elles se guérissent par l'application du même traitement que nous avons employés pour les malingres.

Je crois nécessaire de faire mention ici d'une maladie singulière et hideuse qui afflige assez rarement les nègres des deux sexes dans l'âge adulte : ce sont des taches blanches, pâles ou jaunâtres, ayant de l'affinité avec la vitilige ou l'éléphantiasis blanche, qui viennent sur la peau et rendent le nègre affreux à voir. Quand elles ne causent pas de douleur, et qu'elles sont accompagnées d'un état cachectique, le nègre est condamné à mener une vie languissante ; mais si elles deviennent douloureuses et s'enflent aux extrémités des membres, alors elles dégénèrent en ulcères qui attaquent et rongent les parties

(1) G. Pison a été obligé plusieurs fois de couper des orteils, à la suite de la gangrène, à des personnes qui avoient négligé les chiques, que les Brasiliens appellent *tunga*, et les Portugais *bicho dos pes*. Voyez : *De Med. Brasiliensi, lib. II, cap.* 21.

molles des doigts et des orteils, et les font tomber successivement ; de sorte qu'au bout de cinq à six mois ou un an, les malades restent sans pieds et sans mains. Cette maladie inconnue est appelée *cacabay* par les Anglais de la Jamaïque. Je serois enclin à l'appeler *cancer des nègres*, ou *éléphantiasis cancéreuse*, *cancer nigritarum*, *aut elephantiasis cancrosa*. De tous les auteurs que j'ai consultés à ce sujet, il n'y a que le docteur John Hunter qui en parle. On prétend qu'elle est incurable. Le même Hunter assure que les tentatives que l'on a faites pour la guérir avec le mercure, ont été inutiles.

Je ne m'étends pas sur les autres maladies des nègres communes aux blancs, parce que je les ai traitées comme celles de ces derniers, et avec le même succès : je dirai seulement en passant, que l'administration des sudorifiques américains, sur-tout du gayac et de la salse pareille dans les affections syphilitiques des individus des deux sexes, agit avec une efficacité dont on n'a pas d'exemple dans les climats froids ou tempérés, et guérit ordinairement avec plus de promptitude que les substances mercurielles ; observation neuve qui ne m'a pas échappée en Egypte, et que je n'ai trouvée dans aucun des auteurs qui ont parlé des maladies des climats chauds.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

De l'origine et des progrès de la Fièvre jaune, des différentes dénominations sous lesquelles elle est connue, et du caractère contagieux qu'on veut lui donner.

Aucun écrivain de l'ancien continent, depuis les temps les plus reculés de l'histoire jusqu'à nos jours, ne nous a laissé des renseignemens qui prouvent ou fassent conjecturer qu'une maladie identique de la fièvre jaune ait dévasté quelque partie de l'ancien monde, ou qu'elle ait sévi contre les nations policées et les peuplades sauvages qui l'ont toujours habité. La fièvre jaune est une maladie indigène de l'Amérique ; elle a son foyer sous la zone torride occidentale, soit dans les îles, soit dans le continent, et elle étend quelquefois son domaine au-delà des tropiques vers le midi et vers le septentrion ; mais depuis un siècle elle porte plus particulièrement sa dévastation vers ce dernier point, où il paroît cependant que les froids et les glaces du St.-Laurent lui servent de limites, car elle n'a jamais dépassé le New-Hamphsire.

C'est dans la configuration du sol de l'Amérique et dans la végétation étonnante qui le couvre ; dans la position de ses deux continens et de son archipel ; dans ses golfes et le gisement de ses côtes ; dans les vents qui y règnent et dans les autres météores qui y sont plus communs que par-tout ailleurs ; dans les désordres qu'y a causé la volcanisation ; dans les variations subites du thermomètre et du baromètre ; dans les changemens brusques du temps et de l'état de l'atmosphère ; dans la prompte évaporation des eaux pluviales ; dans la formation et les qualités de l'air ; dans les exhalaisons des terres nouvellement défrichées, et dans son insalubrité perpétuelle causée par l'humidité, la température chaude et humide, les miasmes marécageux, et les nombreux foyers de corruption et de putréfaction répandus sur toute sa surface ; c'est, dis-je, dans ces circonstances réunies, propres plus ou moins à toute l'étendue de l'Amérique, qu'il faut chercher les causes de la fièvre jaune, et non pas dans une contagion étrangère, qui a existé seulement dans l'imagination de certains médecins, et que l'on a fait importer tantôt d'Afrique, tantôt d'Asie et tantôt des Antilles dans les deux continens.

Tout porte à nous faire croire que depuis la découverte du Nouveau-Monde, les Européens ont été affligés de cette maladie toutes

les fois qu'ils ont voulu s'y établir ; et il est plus que probable que les premiers Espagnols qui furent laissés à la garde de St.-Domingue par Christophe Colomb, ont été, en partie, victimes de l'intempérie du climat, et non uniquement de la vengeance des peuples qu'ils vouloient subjuguer. Le défaut de documens historiques ne permet pas de porter un jugement assuré sur ce point, et nous laisse dans l'obscurité pendant plus d'un siècle : nous ne commençons à trouver de faits exacts que dans les historiens français, qui nous ont transmis des données certaines sur la fièvre jaune dans l'histoire des établissemens de leur nation aux Antilles. Quoique les auteurs Anglo-Américains (1) nous apprennent que quelques années avant la fondation de la Nouvelle-Angleterre, au commencement du XVII.e siècle, plusieurs tribus de sauvages avoient été presque détruites par une maladie épidémique, et que les premiers colons anglais aient trouvé ces lieux dépeuplés, circonstance favorable pour les recevoir, nous ne pouvons pas conclure rigoureusement que cette maladie pestilentielle eût été une véritable fièvre jaune, malgré que Gookin ajoute avoir su

(1) Belknap's biography ; Gookin's historical collections of the Indians in New-England ; Prince's chronological history of New-England.

des vieux Indiens, que le corps des malades devenoit jaune avant la mort et après. Ces récits ne nous éclairent pas suffisamment : il est vraisemblable que cette épidémie étoit la fièvre jaune ; mais nous ne pouvons former que des conjectures à cet égard, et nous resterons toujours dans l'incertitude sur la vraie nature de ce fléau. Il n'est pas moins vrai que toutes les expéditions militaires de quelque importance, que toutes les émigrations qui ont eu lieu chez les différentes nations de l'Europe pour former des colonies entre les deux tropiques, et les conquêtes qui s'en sont suivies, ont été marquées par des époques d'une grande mortalité. Les Anglais se rappelleront toujours avec douleur que l'acquisition de la Jamaïque a fait périr beaucoup de monde, et que leur expédition contre Carthagène leur a fait essuyer des pertes considérables en hommes ; souvenirs pénibles, qui ne les ont pas rendus plus circonspects, et qui n'ont pas empêché, dans ces derniers temps, que les plaines de Léogane et de la Basse-Terre n'aient été engraissées par leurs cadavres, selon la propre expression du docteur Thomas Trotter.

Les Espagnols, les premiers Européens qui s'emparèrent du Nouveau-Monde et y commirent des horreurs, furent aussi les premiers à payer le tribut aux maladies meurtrières

du nouveau climat, et furent moissonnés en grand nombre. Dès les premiers temps de leurs conquêtes, l'insalubrité de l'Amérique a été pour eux une calamité très-funeste, qui a souvent fait avorter leurs projets ou retardé leur agrandissement, et qui sembloit leur opposer un obstacle invincible; mais la soif de l'or a tout surmonté. L'illustre Robertson, dans son histoire de l'Amérique, compilée exactement sur les historiens espagnols les plus authentiques, a mis, dans un jour si lumineux, l'influence destructive du climat et ses effets prodigieusement mortels, que nous croyons nécessaire d'emprunter ses propres paroles pour les peindre avec plus de force. « Toutes les provinces d'Amérique, » dit-il, furent trouvées extrêmement mal » saines lorsqu'on en fit la découverte. C'est » ce que les Espagnols éprouvèrent dans » toutes les expéditions qu'ils firent dans le » Nouveau-Monde, soit pour tenter des con- » quêtes, soit pour former des établissemens. » Quoique la vigueur naturelle de leur cons- » titution, leur température habituelle, leur » courage et leur constance les rendissent aussi » propres qu'aucun autre peuple d'Europe à » une vie active dans un climat brûlant, ils » éprouvèrent les qualités funestes et nuisibles » de ces régions incultes qu'ils traversoient, » et où ils tâchoient de planter des colonies.

» Il en périt un grand nombre de maladies
» violentes et inconnues dont ils furent at-
» taqués. Ceux qui échappèrent à la fureur
» meurtrière de cette contagion, ne purent
» se dérober aux pernicieux effets du climat.
» On les vit, selon la description des anciens
» historiens espagnols, revenir en Europe
» foibles, maigres, avec des regards languis-
» sans et un teint jaunâtre, signes non équi-
» voques de la température mal saine des
» pays où ils avoient résidé (1) ». Les Espa-
gnols qui étoient à St.-Domingue en 1494, au
second voyage de Colomb, et qui habitoient
la nouvelle ville d'Isabelle, que celui-ci venoit
de fonder, « se voyoient en danger de mourir
» de faim, et étoient déjà réduits à une petite
» ration. Ils commençoient en même temps
» à être attaqués des maladies particulières à
» la zone torride, et dont les ravages sont
» toujours plus grands dans les pays sans
» culture, où les travaux de l'homme n'ont
» point ouvert les bois, séché les marais et
» contenu les rivières dans un lit constant.
» Effrayés de la violence et des symptômes
» du mal, ils accusoient Colomb et les com-
» pagnons de sa première expédition, qui, par
» leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola,

(1) L'histoire de l'Amérique par Robertson, tom. II, liv. IV, p. 167.

» les avoient engagés à quitter leur patrie pour » un pays barbare et stérile, où ils alloient » périr de faim ou de maladie (1). » Colomb lui-même fut attaqué d'une « fièvre violente, » qui se termina par une léthargie dans » laquelle il perdit la mémoire et le senti- » ment, et fut sur le point de perdre la » vie (2) ». Ce fut après les dangers qu'il courut et les peines qu'il essuya pour se rendre de l'île de Cuba à Isabelle, que Colomb gagna cette fièvre. Ce grand navigateur, homme d'un génie transcendant, d'un caractère inébranlable, et guerrier habile, avant de livrer aux indigènes d'Haïti la bataille de *Vega Real*, qui eut lieu le 24 mars de 1495, assembla ses troupes qui « étoient réduites à » un très-petit nombre : les maladies causées » par la chaleur et l'humidité du pays avoient » fait des grands ravages. L'expérience n'avoit » pas encore montré aux Européens les re- » mèdes du mal, ni les précautions néces- » saires pour s'en garantir. Les deux tiers » des premiers aventuriers étoient morts, » et plusieurs de ceux qui restoient étoient » incapables de service (3) ». En 1504, « plusieurs de ceux qui étoient arrivés à

(1) *Id.* tom. I, liv. II, p. 242.
(2) *Id. ibid*, p. 246.
(3) *Id. ibid*, p. 252.

» Hispaniola avec Ovando furent attaqués des » maladies particulières au climat, et dans » un court intervalle il en périt plus de » mille (1) ». La première tentative que firent les Espagnols en 1509 pour s'établir sur le continent, eut un mauvais succès, et *les maladies particulières à un climat le plus mal sain de toute l'Amérique* (vers le golfe de Darien), contribuèrent beaucoup à faire échouer entièrement l'entreprise en 1510 (2). Balboa n'osa pas pénétrer dans le Pérou en 1513; *il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigues et affoiblis par les maladies* (3). Las Casas, ecclésiastique vénérable, ami chaud de l'humanité, et défenseur opiniâtre des malheureux Indiens, de retour à Porto-Rico, où il avoit projeté d'établir une colonie sans esclaves, *trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé une grande partie de ses gens* (4).

Les ravages qu'ont essuyé les premiers Européens qui ont eu l'audace de découvrir le nouveau continent, et de s'y établir, ainsi que les maladies épidémiques auxquelles étoient sujets les sauvages de l'Amérique septentrio-

---

(1) *Id.* liv. III, p. 2, tom. II.
(2) *Id. ibid*, p. 36.
(3) *Id. ibid*, p. 61.
(4) *Id. ibid*, p. 121.

nale, nous permettent de conjecturer ou de présumer, avec vraisemblance, que la fièvre jaune, ou une maladie analogue, a toujours existé dans ces contrées, et qu'elle n'épargnoit pas même les indigènes; mais nous ne pouvons pas assurer que c'étoit véritablement la fièvre jaune, puisque les historiens n'ont pas laissé, comme Thucydide a fait de la peste, la description de ses symptômes, les seuls renseignemens qui auroient pu nous instruire et nous faire décider de sa nature et de son caractère. C'est depuis la première expulsion des Caraïbes, vers le milieu du XVII.e siècle jusqu'à nos jours, que nous pouvons affirmer, avec certitude, que la fièvre jaune a toujours accablé, de son action meurtrière, quelques peuples indigènes, et les Européens qu'amenoient en foule au Nouveau-Monde, ou les expéditions militaires suggérées par le fanatisme des conquêtes, ou les expéditions coloniales entreprises par un esprit d'avidité, aveugle et mal entendu. Je vais rassembler les nombreuses époques dans lesquelles la fièvre jaune a éclaté avec fureur, et que j'ai trouvé éparses dans les ouvrages des médecins, des voyageurs et des historiens, toujours appuyées de leur témoignage que je cite, ou que je transcris soigneusement.

Le père Dutertre, le premier historien des colonies françaises, en nous donnant les traits

principaux de la fièvre jaune, nous apprend que de son temps on la nommoit *le Coup de Barre*, *la peste* et *l'épidémie ;* et qu'à la Guadeloupe, entre 1635 et 40, à la naissance de la colonie, après une famine qui dura quelques années, il régna, parmi les premiers colons, une maladie appelée communément *le Coup de Barre* : « Elle cause ordinairement, » à ceux qui en sont surpris, un mal de tête » fort violent, accompagné d'un battement » d'artères aux tempes, et d'une grande dif- » ficulté de respirer, avec une lassitude et » douleur de cuisse, comme si l'on avoit été » frappé de coup de barre, ce qui a donné » sujet au nom qu'on lui a imposé (1) ». Le même, en parlant des étrangers ou premiers cultivateurs qui arrivoient dans les îles, dit : « La plupart tombe malade quelques jours » après leur arrivée, et plusieurs y meurent » faute de secours, soit par l'absence des mé- » decins, soit par le peu d'expérience des » chirurgiens, dont la plupart ne savent autre » chose que saigner et raser (2) ». Durant l'année 1648, la peste, continue le père Durtertre, « jusqu'alors inconnue dans les » îles, depuis qu'elles étoient habitées par les

(1) Histoire générale des Antilles habitées par les Français. Paris, 1667, *in*-4.°, tom. I, chap. III, p. 81.

(2) *Id.* chap. IV, p. 99.

» Français, y fut apportée par quelques na-
» vires : elle commença par St.-Christophe,
» et en dix-huit mois qu'elle y dura, elle
» emporta près du tiers des habitans. Cette
» peste, appelée épidémie, causoit, à ceux qui
» en étoient attaqués, un mal de tête violent,
» une débilité générale de tous les membres,
» et un vomissement continuel ; de sorte
» qu'en trois jours elle mettoit un homme
» au tombeau (1) ». Ce missionnaire zélé ajoute : « Le mal qu'ils appellent *le coup* » *de barre*, qui n'est autre qu'une douleur
» qui leur prend sur le milieu des cuisses,
» qui les empêche de se remuer, et tout cela
» est accompagné d'une soif enragée..... Une
» bile jaune se répand quelquefois par tout
» leur corps, et la tristesse et la mélancolie
» s'emparent, pour l'ordinaire, de leur esprit,
» les achève et les met au tombeau (2).

Le médecin hollandais Guillaume Pison, qui a vécu sept ans dans le Brésil, assure que cette contrée de l'Amérique méridionale, placée sous la zone torride, et où le climat est à-peu-près le même que celui des autres régions situées entre les tropiques (3), n'est

---

(1) *Id.* chap. XIII, p. 423.

(2) *Id.* tom. II, p. 479-80.

(3) D'après sa propre description du climat du Brésil, contenue dans le I.er livre *De Med. Brasiliensi*, et

sujette ni aux épidémies, ni à plusieurs maladies de l'Europe qu'on observe également dans le Pérou et le Chili; mais que dans l'été très-chaud de 1643, il parut des anthrax (1), et que les fièvres qui règnent le plus communément dans le Brésil sont des *synochus* et des fièvres putrides, ainsi que d'autres fièvres, caractérisées par l'auteur comme il suit : *Febres continuæ ardentes, ex bile eruginosa ortæ, et cum furore aliquando insurgentes, omnium sæpissime, hic reperiuntur* (2). Il ne pouvoit mieux peindre la fièvre jaune en peu de mots; d'ailleurs nous savons du père Labat, comme on lira ci-après, que vers 1680

---

qui a pour titre : *De Brasiliæ aere, aquis et locis;* ainsi que celle de George Marcgrave, dans le VIII.e livre de son *Historiæ rerum naturalium Brasiliæ*, chap. III, *de aeris temperie atque anni tempestatibus.*

(1) *Ab iis (morbis) tamen qui epidemici dicuntur..... immunis semper fuit habita (Brasilia). Anno* 1643, *æstate admodum sicca anthraces apparuerunt..... pestis (sicut in Peruvia a tergo Brasiliæ fit) aut morbus pesti affinis..... a nemine unquam compertum est.* De Med. Brasil., lib. I, p. 13. Et plus bas, dans le II.e livre : *In regno Peruano et Chilensi provincia..... pestem, omniumque febrium genera, sicut in Europa reperiri..... Brasilia peste, cæterisque epidemiis et grassantibus quidem plane destituitur : non æquo tamen febribus, synochis et putridis.....* Lib. II, cap. I, p. 15.

(2) *Id. ibid.*

cette maladie y faisoit des grands ravages. Les empiriques brésiliens les plus habiles, les traitent avec des saignées réitérées (1). Il paroît que le mot *pestis*, ou l'expression *morbus pesti affinis* sont employés, par Pison, pour désigner des fièvres très-aiguës, ou des maladies épidémiques particulières qui ravagent le Chili et le Pérou. Dans la même année 1643, les Hollandais, pour se faciliter une entrée dans la mer du Sud, se rendirent maîtres de Baldivia, qui appartenoit aux Espagnols, et qui est située sur la côte du Chili par le 39° et 26' de latitude australe; « mais » la disette, les maladies, et particulièrement » la mort de leur général les ayant affoiblis, » ils furent contraints de se retirer et d'aban» donner leur bagage (2) ». La ville de *Santiago*, capitale du Chili, essuya deux forts tremblemens de terre en 1647 et 1657 : après le premier, il y eut une épidémie qui emporta presque tous les habitans (3). Ce sont sans doute ces maladies dont parle Pison, et qu'il

---

(1) *Empyrici solertiores synochos illas atque ardentes continuas, promiscue sanguinis creberrima missione..... passim emendant. Id.* ibid, p. 16.

(2) Frezier, Relation du Voyage de la mer du Sud, aux côtes du Chili et du Pérou, fait en 1712, 1713 et 1714. Paris, 1716, *in*-4.°, p. 41.

(3) *Id.* p. 91.

nomme pestilentielles. Le port d'*Arica*, sur la côte du Pérou, est très-mal sain l'été, et on attribue les causes des maladies qui y règnent, aux chaleurs excessives et à la puanteur des fientes d'oiseaux dont est couverte l'île de *Guano*, qui est devant le port (1). Frezier, qui a voyagé dans ces contrées, et duquel j'ai tiré ces renseignemens, raconte, qu'en 1713, une espèce de peste, qui devoit être certainement la fièvre jaune, dévasta Ylo, Moquegua et Ariquipa, situés sur une longue étendue de la côte du Pérou, et détruisit plus de la moitié des équipages des vaisseaux français qui se trouvoient mouillés dans la rade d'Ylo, où l'on attribua la maladie à la sécheresse que l'on y éprouva cette année-là (2).

Le père Labat, écrivain rempli de préjugés, qui a traité toutes sortes de sujets, et qui a cependant observé quelquefois avec assez d'exactitude, n'a pas manqué de parler longuement de la fièvre jaune, qui portoit alors le nom de *Maladie de Siam*, par la circonstance qu'on lira bientôt, et qui faisoit périr les missionnaires français qui étoient aux Antilles. « Une maladie contagieuse, dit-il, » ayant emporté la plupart des missionnaires » qui étoient aux îles françaises de l'Amérique,

(1) *Id.* p. 134 et 135.

(2) *Id.* p. 155.

» les supérieurs des ordres qui y sont établis » écrivirent des lettres circulaires en France, » pour engager leurs confrères à les venir » secourir (1) ». Plus bas nous verrons que ce religieux nous prouve, par le fait, que le mal de Siam n'étoit pas contagieux ; et il est facile de concevoir, au reste, qu'il n'emploie pas cette épithète dans le sens médical. Il débarqua à la Martinique au commencement de 1694, et il raconte ainsi ce dont il fut témoin : « Le père Loyer avoit gagné la » maladie contagieuse en arrivant de la Gre- » nade ; depuis seize ou dix-huit jours il » étoit abandonné du médecin, on l'avoit cru » mort quatre ou cinq fois, on avoit creusé » sa fosse ; cependant il en est revenu..... *On* » nous défendit d'entrer dans sa chambre, de » crainte que nous ne prissions son mal. On » appeloit cette maladie *le Mal de Siam*, » parce qu'il avoit été apporté à la Martinique » par le vaisseau du roi *l'Oriflamme*, qui, » revenant de Siam avec les débris des éta- » blissemens que l'on avoit fait à Merguy et » à Bancok, avoit touché au Brésil, où il » avoit gagné cette maladie, qui y faisoit des » grands ravages depuis sept ou huit ans..... » Ordinairement *la maladie* commençoit par

(1) Nouveau Voyage aux iles d'Amérique. Paris, 1722, tom. I.er, chap. I, p. 1.

» un grand mal de tête et de reins, qui étoit
» suivi tantôt d'une grosse fièvre, etc. . . . . ;
» souvent il survenoit un débordement de
» sang par tous les conduits du corps, même
» par les pores ; quelquefois on rendoit des
» paquets de vers par haut et par bas : il
» paroissoit à quelques-uns des bubons sous
» les aisselles et aux aines. . . . . Ce que cette
» maladie avoit de commode, c'est qu'elle
» emportoit les gens en fort peu de temps ;
» six ou sept jours tout au plus terminoient
» l'affaire. . . . . Il est arrivé à quelques per-
» sonnes, qui ne se sentoient qu'un peu de
» mal de tête, de tomber mortes dans les
» rues. . . . . , et presque tous avoient la chair
» aussi noire et aussi pourrie un quart-d'heure
» après qu'ils étoient expirés, que s'ils eussent
» été morts depuis quatre ou cinq jours. Les
» Anglais, que nos flibustiers prenoient tous
» les jours, portèrent cette maladie dans leurs
» îles ; elle se communiqua de la même façon
» chez les Espagnols et chez les Hollandais :
» elle faisoit encore des grands ravages lorsque
» je partis des îles en 1705. J'en ai été attaqué
» deux fois : j'en fus quitte, la première fois,
» après quatre jours de fièvre et de vomis-
» sement de sang ; mais la seconde fois, je
» fus pendant six ou sept jours en danger (1) ».

(1) *Id.* chap. IV.

Le

Le père Labat, en parlant de son capitaine de bâtiment qui le conduisit aux Iles et qui contracta la maladie de Siam, nous apprend qu'il alla le voir : son supérieur le blâma, parce qu'il s'exposa à gagner cette maladie ; il répondit *qu'il ne la craignoit pas, et qu'il avoit déjà vu et enterré, dans sa paroisse, plusieurs individus qui en étoient morts* (1). Le même cite un religieux de ses confrères, mort très-promptement du mal de Siam, quelques jours après son arrivée, et un jeune homme qui fut atteint, en dormant, du même mal, accompagné de gangrène, qui fit des progrès si rapides, que peu d'heures après s'être éveillé et beaucoup plaint, il eut à peine le temps d'être visité par des médecins, et expira (2). Nous savons, du même auteur, qu'un jeune créole fut attaqué de la maladie de Siam, et qu'il en mourut : cet accident fut le premier, dans ce genre, que l'on vit, quoique la maladie régnât dans la colonie depuis sept ans. C'est en 1695 qu'il écrivoit cela ; donc la fièvre jaune ou la maladie de Siam n'a commencé à faire des progrès sensibles, à la Martinique, que vers 1688. Le malade créole dont il est question termina ses jours avec une sueur très-abondante de

(1) *Id.* chap. XVII.

(2) *Id.* tom. II, chap. V.

sang (1). Ce missionnaire, après nous avoir informé trop minutieusement de ses confrères et amis qui étoient victimes du mal de Siam, rapporte qu'en 1699 cette maladie recommença ses ravages à la Martinique plus fortement qu'elle n'avoit encore fait ; qu'elle attaqua les Français, les Anglais, les Hollandais, les Portugais et tous les autres Européens qui habitent l'Amérique ; qu'elle régnoit aussi à la Barbade, à St.-Domingue, à St.-Christophe et à la Guadeloupe ; que le comte d'Esnots, gouverneur-général des Iles, en mourut, au Fort-Royal de la Martinique, dans l'été de 1701 ; et qu'enfin les troupes et les matelots de l'escadre anglaise qui attaqua la Guadeloupe en 1703, en furent terriblement désolés (2).

Griffith Hughes, dans son *Histoire naturelle de la Barbade* (3), rapporte, en citant le docteur Gamble, que la fièvre jaune fut très-fatale à cette île dans l'année 1691, époque de sa première apparition, et qu'alors elle étoit appelée la *Maladie nouvelle* : elle reçut

---

(1) *Id.* chap. X.

(2) *Id.* tom. I, chap. VIII ; tom. IV, chap. VI, VIII, XII et XIX ; tom. V, chap. V, VIII, XVI et XVIII ; tom. VI, chap. II, IV et VII.

(3) Natural history of Barbadoes, édit. *in-fol.*, p. 37 et 38.

après les noms de *Fièvre de Kendal*, *Fièvre pestilentielle* et *Fièvre bilieuse*. Cet auteur remarque que les symptômes n'étoient pas les mêmes chez tous les malades, ni semblables dans chaque année que la maladie les visitoit : elle régnoit plus communément en mai, juin, juillet et août, particulièrement parmi les étrangers, quoiqu'une grande partie des habitans en soit morte en 1696, et à différentes époques postérieures. Le docteur Town, qui pratiquoit aux Antilles vers 1730, n'a pas manqué de l'observer, et a été le premier à en traiter (1) : c'est aussi vers ce temps que les Anglais donnèrent à cette maladie le nom de *Yellow fever*, *Fièvre jaune*, dénomination qui, selon les apparences, lui restera affectée, et qui prévaut déjà sur toutes les autres. Les deux témoignages que je viens de citer suffisent pour nous convaincre de la fausseté du récit du docteur Warren, qui ne se trouvoit à la Barbade qu'en 1739, et qui prétendoit donner, à la fièvre jaune, la même origine qu'à la peste de Marseille de 1720 ; il avance qu'elle avoit été importée de cette ville à la Martinique par des bâtimens contaminés, d'où elle avoit été introduite à la Barbade en 1721, et derechef en 1733 (2). La ville de Phila-

(1-2) Voyez le dernier chapitre de ce volume aux articles des docteurs Town et Warren.

delphie, qui fut fondée en 1683 par Guillaume Penn, fut affligée, pour la première fois, de la fièvre jaune en 1699 ; plusieurs de ceux qui nous ont transmis le souvenir de cette épidémie, crurent qu'elle avoit été importée des Antilles (1).

Pendant le cours du XVIII.e siècle, la fièvre jaune a toujours régné dans les grandes et petites Antilles, a paru, à différentes reprises, dans les deux continens, et a constamment fait plus de ravages parmi les Européens que parmi les indigènes, soit créoles, soit de la race d'Amérique, qui en sont plus ou moins respectés. La Guiane, le Pérou, le Chili, le Brésil, le Mexique, la Terre-Ferme, la Nouvelle Espagne, la Californie, les Florides, la Haute et Basse-Louisiane, les Etats-Unis en ont été dévastés. Ulloa, en parlant des maladies de Carthagène, et en faisant mention de la fièvre jaune que les Espagnols appellent *vomito prieto*, *vomissement noir* ou *violent*, dit : « Ces maladies » sont si dangereuses, qu'elles emportent une » infinité de monde, et font périr quantité » de gens des vaisseaux qui viennent d'Europe. » Elles ont cela de particulier, qu'elles ne

(1) Tytler's Treatise on the plague and yellow fever, p. 378, et la VIII.e Lettre de Noah Webster au docteur Currie.

» font pas languir long-temps ; trois ou quatre
» jours suffisent pour décider du sort de
» ceux qui en sont attaqués. Au bout de ce
» court espace, ou l'on est mort ou l'on est
» hors de danger. La nature de cette maladie
» est peu connue ; ordinairement elle vient
» à quelques personnes pour s'être refroidies ;
» à d'autres par quelque indigestion (1), d'où
» s'ensuit bientôt le *vomito prieto* ou *vomis-*
» *sement violent*, qui expédie le malade dans
» l'espace de temps susdit ; car il est très-rare
» qu'on échappe dès qu'on est venu à ce
» symptôme. Il y en a qui, dès qu'ils com-
» mencent à vomir, entrent dans un délire
» si furieux, qu'il faut les lier pour les
» empêcher de se déchirer en pièces. Ils
» expirent au milieu de leurs transports ;
» comme s'ils étoient atteints de la rage. Il
» est bien étonnant que cette cruelle maladie
» respecte les gens du pays et ceux qui y
» sont habitués depuis long-temps, tandis
» qu'elle fait de si cruels ravages parmi les
» Européens nouvellement arrivés : cependant
» la chose est certaine ; on voit ceux-là
» jouir d'une santé parfaite, tandis que cette
» funeste épidémie porte la mort parmi les

(1) Que l'on fasse attention que Vlloa n'est pas médecin, et qu'il explique, à sa manière, les causes de la fièvre jaune ou du *vomito prieto*.

» autres (1). Et plus bas le même auteur ajoute : « Le *vomito prieto* étoit inconnu à » Carthagène et sur toute cette côte avant » 1729 et 1730. A la première de ces deux » époques, *Don Domingo Justiniani*, com- » mandant les vaisseaux de guerre gardes- » côtes, perdit une partie de ses équipages » par cette maladie à *Santa Marta*. Ceux » qui échappèrent, furent épouvantés des ra- » vages que ce mal avoit fait et de la mort » d'un si grand nombre de leurs camarades. » A la seconde époque, les équipages des » galions, commandés par *Don Manuel Lopez* » *Pintado*, en furent affligés à Carthagène, » et les accidens en furent si soudains, que » tel qu'on voyoit se promener un jour, étoit » porté le lendemain à la sépulture (2) ». Ulloa, en faisant la description du climat de Porto-Belo, parle également de ses maladies et dit : « Dans quelques occasions on a amené » des médecins de Carthagène, afin que, » comme étant mieux au fait de la méthode » de traiter les maladies ordinaires dans ces » climats, ils assistassent les malades de Porto- » Belo ; mais tout cela n'a servi de rien, et

---

(1) Voyage historique de l'Amérique méridionale. Paris, 1752, tom. I.er : voyage au Pérou, liv. I.er chap. V, p. 39 et 40.

(2) *Id. ibid*, p. 41.

» n'a pas empêché que la moitié des galions » ou autres vaisseaux d'Europe, obligés à faire » quelque séjour dans ce port, n'ait péri de » cette manière. C'est pour cela qu'on donne, » non sans raison, à cette ville, le nom de » *Tombeau des Espagnols* ; mais on peut, » sans exagérer, l'appeler le tombeau de » toutes les nations qui y viennent. En 1726, » ce terrible climat détruisit plus d'Anglais » que le canon ni les mousquets..... » La maladie fit de si grands ravages parmi les Anglais, que leur amiral « se vit contraint » d'abandonner son entreprise (1) et de re- » tourner à la Jamaïque, après avoir fait jeter » à la mer plus de la moitié de ses gens, » victimes de l'inclémence de ce climat (2) ». Ce voyageur espagnol, à l'article de Guayaquil, continue ainsi : « Outre ces maladies (les » fièvres intermittentes) qui y sont très-ordi- » naires, on y a aussi éprouvé le *vomito* » *prieto* en 1740, lorsque les galions de la » mer du Sud ayant quitté Panama à cause de » la guerre, et étant venus à Guayaquil pour » mettre le trésor en sûreté, y apportèrent » cette maladie épidémique dont il mourut » beaucoup de gens, la plupart appartenant

---

(1) Il vouloit s'emparer de Porto-Belo et des trésors qui y étoient réunis.

(2) *Id.* liv. II, chap. V, p. 84 et 85.

» aux vaisseaux, ou des étrangers, mais peu » de personnes du pays. J'ai dit que les » galions apportèrent cette maladie à Guaya- » quil, et j'ai suivi en cela l'opinion générale, » fondée sur ce qu'avant cette époque elle y » avoit été inconnue (1) ».

La fièvre jaune fit sa première apparition à Charleston, dans la Caroline méridionale, en 1699, et continua jusqu'en 1700 ; elle y a reparu en 1732, 1739, 1745 et 1748 : le docteur Lining en a été témoin et l'a décrite (2). On étoit persuadé aussi qu'elle avoit été apportée des Iles Caraïbes : il y en a eu, dans la même ville, quelques cas individuels en 1753 et 1755. Cette fièvre visita Philadelphie de nouveau en 1741, 1747 et 1762 ; elle se déclara, pour la première fois, à New-Haven de Connecticut, et à New-York en 1743, et en Virginie, sur-tout à Norfolk, en 1741 et 1747 : le docteur Mitchell, qui a fait l'histoire de celle-ci, l'attribue à une contagion particulière que répandirent, en Virginie, des vaisseaux de guerre britanniques. La Nouvelle-Orléans, Pensacola et Savannah en ont été désolées assez fréquemment : l'épidémie de Pensacola, de 1765, est citée, par Lind,

---

(1) *Id.* liv. IV, chap. VI, p. 149.

(2) Essays and observations, physical and litterary, read before a society in Edinburgh, vol. XI.

comme une des plus fatales aux troupes anglaises. Il s'est écoulé une longue suite d'années avant que cette maladie épidémique reparût dans les Etats - Unis : elle sembloit s'être évanouie tout-à-fait ; mais depuis 1790 jusqu'à nos jours, elle a sévi avec plus ou moins de fureur dans les principales villes de ces états, et ses attaques se sont répétées très-fréquemment. Philadelphie a essuyé une forte épidémie en 1793 ; et depuis 1796, année où la maladie fut légère, elle l'a eue assez forte chaque année jusqu'à 1802 (1). Charleston en a été affligée en 1792, 1794, 1795, 1796, 1797, 1799 et 1800 ; en 1796 et 97 elle y a enlevé beaucoup de monde. Elle a frappé beaucoup de victimes à Norfolk en 1795 et 1797, a été modérée en 1798 et 1799, et violente en 1800 et 1801 ; elle y a été sporadique en 1796, ainsi qu'à Portsmouth et dans son voisinage. A Baltimore, en 1794, elle y a causé une forte mortalité, et elle s'y est manifestée avec autant de fureur, tous les ans, depuis 1797 jusqu'à 1802 (2). New-York l'a sentie foiblement en 1790, et en a été ravagé en 1791, 1795, 1796, 1798, 1799, 1800,

(1) En 1793, il y est mort 4044 personnes, à-peu-près autant en 1797, et 5000 en 1798.

(2) Le nombre des morts, dans cette ville, en 1800, a monté à 1197.

1801 et 1802 (1); il y a aussi eu une épidémie en 1794, mais elle a été légère. Les épidémies de Wilmington en Delaware, de 1798 et 1802; celle de Harrisbourg en Pensylvanie sur la Susquehannah, en 1793; de New-Haven en Connecticut, de 1794; de New-London, de 1798; de Newburyport et de Sheffield en Massachusetts, ont été funestes à leur population : Boston, capitale du Massachusetts, a essuyé ce désastre en 1796, 1797, 1798 et 1799. A Porstmouth, dans le New-Hampshire, en 1798; à Bristol et à Providence, dans l'état de Rhode-Island, en 1597, 1796 et 1797, la fièvre jaune a occasionné considérablement de pertes. Dans l'intérieur des Etats-Unis, au-delà des monts Alleghenys et dans la Haute-Louisiane, tel qu'à New-Design et St.-Louis près de l'embouchure du Missouri dans le Mississipi, elle y a parue en 1797. Le docteur Watkins, cité par le docteur Valentin, assure que, deux ou trois ans auparavant, elle avoit dépeuplé un village indien, et qu'elle règne également dans le Kentucky et dans le territoire du sud-ouest. En 1798, Alexandrie, sur le fleuve Patowmack, et Pétersbourg sur la rivière Appomatox en Virginie, ont été sujettes à cette calamité. La

(1) Il est mort, pendant l'épidémie de 1795, à New-York, 732 personnes, et 2086 en 1798.

fièvre jaune s'est aussi montrée, en 1796, à Galliopolis sur la rive occidentale de l'Ohio, presque vis-à-vis l'embouchure du Grand-Kanhaway, établissement fondé par les Français et habité par eux. Enfin ce fléau s'est fait sentir quelquefois dans plusieurs contrées de l'ouest, sur les bords du lac Seneca, en 1795 et 1799, où on le nomme *Lake Fever*, *Fièvre des Lacs*, et jusqu'au Fort anglais sur la rivière Miami du lac Erié. En 1803 et 1804, il s'est beaucoup ralenti et n'a fait que des légères apparitions dans la Caroline du sud, à New-York et à Philadelphie. Les quarantaines étoient en vigueur dans tous les ports des Etats-Unis, sur-tout dans ceux du Nord, pour les bâtimens qui arrivoient des Antilles, de la Guiane et de la Caroline du sud, où l'on a senti l'inutilité de cette précaution pour une maladie qui y est endémique; mais cette opinion n'est pas adoptée dans tous les Etats, ou, pour mieux dire, une telle vérité n'y est pas connue universellement (1).

---

(1) J'ai extrait tous les détails relatifs à l'histoire de la fièvre jaune des Etats-Unis de Rush (*An account of the bilious remitting yellow fever*), de Valentin (*Traité de la Fièvre jaune d'Amérique*), de Tytler (*A treatise on the plague and yellow fever*) et de Volney (*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*). L'orthographe des noms propres est prise de Morse (*The American Gazetteer*. Boston, 1804).

Pouppé-Desportes, médecin du roi au Cap-Français, est arrivé à St.-Domingue en 1732, et y a décédé en 1748. Il a fait l'histoire des constitutions épidémiques jusqu'en 1747, dans lesquelles il a eu soin de marquer exactement toutes les fois que la maladie de Siam, qui, d'après sa description, est la vraie fièvre jaune, a régné avec fureur : il en a été attaqué lui-même la première année de sa résidence dans l'île. J'ai extrait de ses constitutions l'énumération qui suit, ou les principales époques de la fièvre jaune. L'été de 1733 a été chaud et humide, le vent du sud a soufflé aussi. « Le » mal de Siam a mis une infinité d'hommes » au tombeau en très-peu de temps ». En 1734, pendant l'été, « le mal de Siam reparut, et » fit périr plus de la moitié des marins ». La même maladie fit des ravages pendant l'hiver de 1735 : elle fut très-meurtrière aussi dans l'été de 1740, et eut des effets analogues l'été suivant, ainsi qu'à la fin de l'automne de 1741. Pendant l'hiver de 1742, la maladie de Siam fut assez maligne ; elle exerça des ravages dans l'été de 1743, et l'année suivante également. En 1746, dans la saison chaude, elle fut assez générale, et continua avec la même force dans l'automne, à cause de la quantité des marins qu'il y avoit au Cap. En général cette fièvre épidémique a toujours régné parmi les nouveaux arrivés, et elle n'attaque que

rarement les créoles ou les sauvages de l'île (1). Poissonnier - Desperrières, qui a succédé à Pouppé-Desportes en 1749, est resté trois ans à St. - Domingue, pendant lesquels la fièvre jaune, ou la maladie de Siam, qu'il a caractérisée le premier de vrai *causos* (καυσος) d'Hippocrate, en l'appelant aussi *Fièvre ardente*, a continué à s'y montrer, sur-tout parmi les nouveaux arrivans (2).

La Condamine, en allant au Pérou, relâcha à la Martinique en juin de 1735 : pendant les derniers jours de ce mois, il fit « diverses » observations, et en particulier sur la mon- » tagne *Pelée* près du Fort St.-Pierre. Le 2 » juillet, un sergent suisse embarqué sur notre » bord, dit-il, homme robuste, fut emporté, » en moins d'un jour, de la maladie de Siam, » si commune dans nos îles. Le 3, une fièvre » violente et d'autres symptômes firent croire » que j'étois attaqué du même mal. Nous » devions partir le lendemain. On me traita » avec toute la rapidité qu'exigeoit un terme » si court; je fus malade, saigné, purgé, guéri » et embarqué en vingt - quatre heures (3) ».

---

(1) Pouppé-Desportes, Histoire des Maladies de St.-Domingue. Paris, 1770, vol. I.er

(2) Traité des Fièvres de l'Ile de Saint - Domingue. Paris, 1780.

(3) Voyage à l'Equateur, etc. Paris, 1751, *in*-4.°, p. 3.

Cet illustre voyageur et astronome, après avoir parlé d'un mal de gorge épidémique qui régna en Europe en 1733, et qui, d'après lui, fit le tour du monde, puisqu'il désoloit l'Amérique en 1740, il dit : « Un autre fléau plus » terrible encore se manifesta dans le même » temps à *Guayaquil ;* un grand nombre de » gens moururent du vomissement noir ou » mal de Siam, jusqu'alors inconnu sur les » côtes de la mer du Sud (1) ». Thibault de Chanvalon, qui a fait un voyage à la Martinique en 1751, nous apprend que, de son temps, cette maladie avoit les noms de *Maladie de Siam, Maladie du Pays* et *Maladie matelotte*, parce qu'elle enlève beaucoup de matelots (2). Son compagnon de voyage en fut assailli deux heures après avoir été débarqué, malgré sa sobriété et les précautions qu'il prit. Chanvalon lui-même, qui étoit créole de la Martinique, l'eut un an après son arrivée (3). Il dit que l'on faisoit, à ceux qui en étoient affectés, *jusqu'à quinze ou dix-huit saignées dans vingt-quatre heures*, et qu'un « homme n'étoit pas plutôt tombé » malade, qu'il voyoit à ses côtés le médecin,

---

(1) *Id.* p. 104.

(2) Voyage à la Martinique fait en 1751, etc. Paris, 1763, *in*-4.°, p. 77.

(3) *Id.* p. 79.

» le notaire et le confesseur, tous trois presqu'au même instant. Tel est le tribut effrayant par lequel on se naturalise aux Iles (1) ». En parlant de l'hivernage de 1751, il ajoute : « La maladie matelotte a régné dans ces trois mois, mais sans malignité. Il est mort peu de personnes, tandis que les autres années elle fait, dit-on, beaucoup de ravages, sur-tout dans ce bourg (au Mouillage), et dans cette saison (l'hivernage) (2) ». Et pour nous donner une idée de la rapidité avec laquelle le mal de Siam met les hommes au tombeau, il raconte qu'un « jeune homme étant arrivé de France en bonne santé, *devoit se rendre le lendemain chez lui ; mais que ne l'ayant pas vu aller*, il apprit, le jour suivant, qu'il étoit enterré. Telle est la promptitude avec laquelle on est enlevé par cette maladie du pays (3) ». Les docteurs Rouppe et Fermin, médecins hollandais qui pratiquoient vers 1760, l'un dans l'île de Curaçao et l'autre à Surinam, ont également observé la fièvre jaune qui, dans les deux endroits, se manifeste plus communément parmi les étrangers et les matelots, comme par toute la zone torride ; ils en dé-

(1) *Id.* p. 76.
(2) *Id.* p. 148.
(3) *Id.* p. 160.

signent ses principaux degrés à-peu-près de la même manière : le premier emploie les dénominations de *febres biliosæ ardentes seu æstatis, putridæ, colliquativæ, exanthematicæ* (1); et le second les nomme *causus* ou *fièvre ardente*, et *fièvre putride et maligne* (2).

Il régnoit en 1769, sur la côte orientale de la Californie, et particulièrement à S.-Joseph, une épidémie affreuse qui fit périr la plupart des naturels et presque tous les étrangers qui s'y trouvoient : l'astronome Chappe-d'Auteroche qui y étoit pour observer le passage de Vénus sur le soleil, en fut victime. D'après les principaux symptômes qui l'affectèrent, et qui sont rapportés par Cassini fils, ainsi que d'après le sentiment de Don Alzate, cette maladie épidémique étoit le *vomito prieto*, appelé *matlazahualt* par les mexicains qui y sont très-sujets, et dont le même Don Alzate fait une courte description, où l'on reconnoît parfaitement la fièvre jaune. Je vais le faire parler lui-même : « Selon ce que j'ai pu conclure du rapport de » M. Pauly, M. Chappe doit être mort d'une » maladie épidémique que nous appelons ici, » en langue mexicaine, *matlazahualt*, et qui

---

(1) *De morbis navigantium*, pars. III, cap. II. Lugduni Batavorum, 1764, *in*-8.°

(2) Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam. Amsterdam, 1765.

se

» se nomme vomissement noir à la Vera-Cruz,
» à Carthagène et ailleurs. Cette maladie est
» le fléau du Mexique. En 1736 et 1737, elle
» enleva à Mexico plus du tiers de ses habi-
» tans; et en 1761 et 1762 (1), elle fit encore
» les plus grands ravages et dépeupla ce
» royaume. Il mourut au moins vingt-cinq
» mille personnes dans l'enceinte de cette ville;
» il est vrai qu'à cette reprise la maladie conta-
» gieuse fut accompagnée de l'épidémie de la
» petite vérole, qui ne contribua pas peu à la
» destruction ». —— « Le *matlazahualt* n'a
» d'autres causes, à ce qu'il me paroît, que le
» mélange de la bile avec le sang. En effet,
» les personnes qui en sont attaquées ont une
» couleur pâle, et rendent, pour la plupart,
» le sang par le nez et par la bouche; acci-
» dent qui arrive à l'approche des crises. La
» rechute est plus dangereuse que la première
» attaque, qui est rarement seule. Dans l'épi-
» démie de 1761 (la seule que j'aie pu obser-
» ver, étant né dans le cours de la première),
» j'ai remarqué que les purgatifs et les saignées
» étoient très-dangereux, jusques-là même que
» les personnes qui se faisoient saigner ou pur-
» ger pour d'autres maladies, étoient aussitôt

(1) Notez que dans la même année Philadelphie étoit en proie à cette fièvre.

» attaquées du *matlazahualt*. Cette maladie » d'ailleurs s'attache principalement aux In- » diens, et c'est toujours par eux qu'elle com- » mence. En 1761 et 1762, dans l'espace de » douze mois seulement, il entra dans l'hô- » pital Royal (qui ne sert qu'aux seuls Indiens) » plus de neuf mille malades; il n'en réchappa » qu'environ deux mille (1)». Une partie des faits contenus dans ce récit, ajoutés à ceux de Gookin, de Belknap et de Prince, historiens anglo-américains, que j'ai déjà cités, prouvent avec évidence que si la population d'Amérique semble avoir subitement disparu, ce n'est pas par les seules causes qu'on en donne ordinairement, c'est-à-dire, par la tyrannie des Européens qui s'en sont rendus possesseurs, et par l'état d'esclavage de ses indigènes; mais que la fièvre jaune et d'autres fléaux épidémiques ont contribué puissamment à la destruction presque totale de la race américaine dans plusieurs par-

---

(1) Voyage en Californie par Chappe-d'Auteroche, de l'Académie Royale des Sciences; rédigé et publié par M. Cassini fils, de la même Académie. Paris, 1772, *in*-4.° Voyez, dans cet ouvrage, l'*Extrait d'une lettre adressée de Mexico à l'Académie Royale des Sciences, par Don Joseph Antoine de Alzaté y Ramirez, correspondant de ladite Académie, contenant des détails intéressans sur l'Histoire naturelle des environs de la ville de Mexico*, avec une note de Cassini fils, p. 54.

ties du Nouveau-Monde. A la Vera-Cruz, port du Mexique, le *vomito prieto* s'y développe presque tous les ans avec des sympômes très-graves, tels que des parotides, des anthrax et des gangrènes partielles. Les expéditions les plus mémorables pour la perte effrayante en hommes, et le manque de succès dû à la destruction rapide des troupes et des équipages de vaisseaux, ou des nouveaux colons, sont la conquête de la Jamaïque faite par les Anglais sur les Espagnols en 1665, sous Cromwell, après qu'ils eurent tenté d'envahir Saint-Domingue; l'expédition de Sainte-Lucie par les Anglais pendant la guerre des États-Unis d'Amérique; celle de S.-Domingue par les mêmes pendant la révolution; et tout récemment l'expédition française dans la dernière île, où l'armée a essuyé de terribles atteintes de la fièvre jaune. En 1763, 1764 et 1765, les européens que l'on envoya à la Guiane pour y faire des nouveaux établissemens, périrent presque tous d'une épidémie qui les emportoit à mesure qu'ils arrivoient. D'après les descriptions que nous en ont donné Bajon (1) et Campet (2),

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire de Cayenne et de la Guiane française, etc.; vol. I. Paris, 1777.

(2) Traité-pratique des maladies graves qui règnent dans les contrées situées sous la zone torride. Paris, an X.

c'étoit une espèce de fièvre jaune, quoique Barrère ait avancé qu'on n'y connoissoit pas la maladie de Siam (1). Ces nouveaux colons, dont la plupart étoient des Allemands, furent partagés sur plusieurs points de la Guiane, comme à Cayenne et sur les bords du Kourou, de l'Oyapoc et de l'Aprouague, où l'on avoit établi des postes pour commencer à fonder des nouvelles colonies. Bajon, qui nous a transmis ces détails, nous apprend entr'autres choses que dans celui de l'Aprouague on envoya dans le mois de septembre de 1765, trois cents Allemands, et qu'ils essuyèrent un tel assaut de la maladie épidémique, qui se déclara parmi eux, qu'au commencement de novembre il n'en restoit que trois; l'un d'eux n'en avoit pas été atteint, et les deux autres vivoient dans un état valétudinaire duquel on n'a jamais pu les tirer (2). Les Anglais ont vu disparoître en très-peu de temps des régimens entiers à la Jamaïque et à Sainte-Lucie vers 1780, et au Port-au-Prince vers 1796. Nous avons eu la douleur de voir notre dernière armée de Saint-Domingue s'anéantir presque entière dans les hôpitaux. Mais

(1) Nouvelle relation de la France équinoxiale. Paris, 1743, p. 61 et 62.

(2) Bajon, *id* p. 66.

toutes ces terribles leçons ne suffisent pas pour rendre les Européens plus circonspects; la triste et précieuse expérience du passé est toujours perdue pour l'avenir; au commencement d'une nouvelle guerre, soit dans les Antilles, soit dans le continent, on oublie les précautions sages, dictées par des médecins que les désastres ont rendu éclairés et prévoyans, et l'on recourt à de nouveaux moyens qui jettent dans l'hésitation et l'embarras; moyens proposés par des médecins, d'ailleurs fort instruits, mais qui n'ont pas étudié la fièvre jaune et les autres maladies de la zone-torride.

En 1791, lorsque le général Béagues aborda à la Martinique avec un corps de troupes considérable, il mourut à l'hôpital du Fort-de-France (Fort-Royal) sept cent vingt-deux hommes de la fièvre jaune, dans l'espace de vingt jours, à la fin de mars et au commencement d'avril; événement extraordinaire dans cette saison, et dont la cause occasionnelle se trouve dans l'affluence de monde qui se livra en arrivant à l'excès de la bonne chère et à tous les autres excès qui accompagnent les troubles d'une révolution prochaine. Le docteur Roux, médecin du roi, le père Elzéar, chirurgien de la Charité et administrateur de l'hôpital, et onze officiers de santé périrent à la suite des soins qu'ils donnèrent aux malades de cette

épidémie. Ce médecin avoit trouvé dans le traitement qu'il employoit, le moyen sûr d'entretenir une si grande mortalité ; ses remèdes favoris étoient l'émétique, la saignée et les purgatifs, qui expédioient les malades en trois ou quatre jours au plus tard, et à peine osoit-il leur prescrire une potion cordiale quand ils étoient à l'extrémité : lui-même, pour ne point déroger à ses principes, fut victime d'une fièvre nosocomiale et de sa méthode curative. Deux ans après, lors des grands troubles révolutionnaires de la Guadeloupe et de la Martinique, et en même-temps où les colons français se réfugièrent dans les îles anglaises, on vit éclore dans ces îles et dans toutes les Antilles, une fièvre jaune très-violente, qui fit périr beaucoup de monde, et qui attaquoit aussi les créoles et les nègres, chose également extraordinaire et très-rare, sur-tout pour les derniers. Les docteurs Chisholm et Clark en ont été témoins, l'un à la Grenade, et l'autre à la Dominique ; le premier, épouvanté par ses symptômes graves, et la supposant contagieuse, lui attribua une origine étrangère, crut qu'elle étoit une autre maladie différente de la fièvre jaune, et qu'elle avoit été importée de l'île de Boullam, située sur la côte de Guinée, près les îles Bisagos, par le bâtiment anglais *le Hankey ;* il estima lui donner un nom nouveau, et l'appela *fièvre*

maligne pestilentielle (1) : le second qui observa mieux et ne s'en laissa pas imposer par les apparences, s'aperçut que la maladie n'avoit point de contagion, qu'elle naissoit dans les Antilles, et la reconnoissant pour la fièvre jaune, il lui conserva son nom (2). J'ai extrait de son ouvrage les détails suivans : « En 1793, les émigrés de la Martinique, blancs et noirs qui se réfugièrent à la Dominique, furent atteints de la fièvre jaune : il en mourut environ huit cents; la maladie étoit si violente et tellement répandue, que les nègres qui arrivoient d'Afrique en étoient aussi attaqués. Cette fièvre dévastoit les Antilles : S.-Vincent, la Grenade, la Dominique, la Martinique, Saint-Domingue, la Jamaïque, étoient les plus vastes théâtres de ses ravages. A la Grenade, on prétendoit que cette espèce de contagion avoit été apportée de l'île de Boullam, située sur la côte de Guinée; et à Philadelphie on assuroit qu'elle venoit de Saint-Domingue. En 1794, les émigrés de la Guadeloupe arrivèrent à la Dominique ; ils furent également atteints de la fièvre jaune ; mais elle ne régnoit pas avec autant de vio-

(1) Chisholm's an essay on the malignant pestilential fever. London, 1795.

(2) Clark, on the yellow fever of Dominica. London, 1797.

lence que celle de l'année précédente, et il mourut bien moins de monde. Ce qui est particulier et intéressant à savoir, c'est que dans les deux épidémies, les créoles et les gens de couleur y étoient aussi sujets que les Européens. La misère de leur état, et tous les maux qui accompagnèrent leur émigration, joints à l'intempérie de l'air à laquelle ils furent exposés pendant quelque temps, furent les causes prédisposantes qui leur firent contracter cette maladie épidémique. Dans le mois d'octobre de 1793, il y eut à Caracas une épidémie de fièvre jaune qui emporta beaucoup de monde, entre autres un grand nombre de soldats qui y étoient en garnison : les divers traitemens que les médecins employèrent, guérirent très-peu de personnes, et on fut obligé de recourir aux remèdes des vieilles, lesquels eurent un heureux succès, s'il faut en croire le rapport du docteur Rush (1), qui est porté à ravaler la médecine et à la mettre dans les mains du peuple.

Depuis le commencement de 1794, les Anglais s'emparèrent de différentes îles françaises, qu'ils ont gardées jusqu'en 1802, excepté la Guadeloupe qu'ils évacuèrent peu de temps après l'avoir prise : ils y ont fait des pertes incalcu-

(1) An account of the bilious remitting yellow fever, p. 322.

lables par les maladies et sur-tout par la fièvre jaune qui s'est déclarée presque chaque année, avec plus ou moins de violence, parmi les équipages des bâtimens, soit de guerre soit de transport, et parmi leurs soldats. Dans le mois de novembre de 1794, l'armée commandée par le général Charles Grey, qui partit de Portsmouth à la fin de 1793, étoit presque détruite, après les fatigues qu'elle essuya pour occuper la Guadeloupe, la Martinique, S.^e-Lucie, etc. A la même époque les équipages des bâtimens étoient violamment attaqués de la fièvre jaune, sur-tout ceux des navires de transport : au Fort-Royal (Fort-de-France), en avril de 1795, la mortalité se répandit de nouveau parmi les derniers équipages : en juin, les troupes anglaises cantonnées à la Martinique, essuyoient une fièvre jaune effroyable ; les remèdes que l'on mit en usage, et qui augmentèrent la destruction, étoient la saignée et les drastiques combinés avec le calomel. Pendant les deux années, les chirurgiens anglais employés sur les vaisseaux de la station des Iles-sous-le-Vent, ainsi que les médecins de l'armée, périrent en grand nombre de la fièvre jaune, et en plus grande proportion que les officiers, ce qui arrive également chez les Français et les Espagnols. Vers les derniers mois de 1795, la maladie régna à bord des vaisseaux commandés par le

vice-amiral Caldwell, et ensuite par l'amiral John Laforey, et particulièrement sur *le Majestueux* (*the Majestic*) de 74, où étoit embarqué, comme chirurgien, le docteur Leonard Gillespie, de qui nous tenons tous ces renseignemens (1). Le général Abercrombie et le contre-amiral Christian, abordèrent à la Barbade dans le mois d'avril de 1796, avec une escadre nombreuse, portant une armée de dix-huit mille hommes, qui furent répartis dans les différentes îles, et qui étoient destinés pour plusieurs expéditions. En juillet, la fièvre jaune se développa sur le vaisseau de ligne *le Foudroyant* (*the Thunderer*), portant pavillon du contre-amiral Christian, et sur le vaisseau de 98, *le Prince de Galles* (*the Prince of Wales*), portant pavillon du vice-amiral Harvey, commandant en chef des forces navales britanniques, tous les deux mouillés dans la baie du Fort-Royal. Pendant l'automne de la même année, le vaisseau de 74, *l'Invincible* (*the Invincible*), étant à l'ancre dans le port anglais à Antigues (*English Harbour*), eut beaucoup de malades de cette fièvre, et

---

(1) Voyez *Leonard Gillespie's, observations on the diseases which prevailed on board a part of his Majestyl's squadron, on the leeward island station.* London, 1800, *in*-8.°

perdit environ trois cents hommes dans l'hôpital de cette île, qui étoit dirigé par le docteur Rutherford, lequel employoit contre la maladie des saignées copieuses jusqu'*ad deliquium animi*, comme s'exprime le docteur Gillespie : les chirurgiens qui servoient dans cet hôpital, entre autres M. Rumney, ont attesté que cette pratique étoit très-meurtrière, et ils y renoncèrent aussitôt qu'ils s'en furent aperçus. Pendant l'été, le vaisseau de ligne *l'Avant-Garde* (*the Vanguard*), mouillé au carénage à Ste-Lucie, eut la fièvre jaune à son bord : les troupes formant la garnison de l'Ile étoient en même temps accablées de maladies, tellement que des corps entiers périssoient en quelques mois. A la Guadeloupe, depuis l'époque qu'elle fut reprise par les Français vers la fin de 1794 jusqu'en septembre de 1796, il périt 4000 Anglais prisonniers, la plupart atteints de la fièvre endémique. Dans le cours de l'année, cette fièvre ne discontinua pas de régner parmi les troupes anglaises qui occupoient presque toutes les Antilles : l'armée du général Abercrombie avoit déjà perdu, en novembre, c'est-à-dire, au bout de six à sept mois, 6000 hommes, y compris une trentaine d'officiers de santé, et on comptoit dans les hôpitaux autant de monde de malade. En 1797, il n'y eut que quelques cas individuels de fièvre

jaune à la Martinique. En février de la même année, les Anglais s'emparèrent de la Trinité, après que l'escadre de l'amiral Harvey eut pris, dans cette île, quatre vaisseaux de ligne et une frégate espagnols, lesquels bâtimens ne purent faire une belle défense, ayant perdu, par la fièvre jaune, plus de la moitié de leurs équipages depuis leur arrivée en juillet 1796, et le reste étant en partie très-affoibli par les suites de cette calamité : les chirurgiens espagnols faisoient grand usage de l'émétique, d'après les conseils du docteur Masdeval, à qui ce remède réussit dans l'épidémie de Catalogne en 1783, et qui le recommande dans toutes les fièvres, comme un remède supérieur, dans ces maladies, à tous ceux que nous connoissons depuis Hippocrate jusqu'à nos jours (1). Il n'est pas moins vrai que cette préparation antimoniale est très-pernicieuse dans la fièvre jaune par l'effet évacuant qu'elle produit. Dans les derniers mois de 1797, la fièvre jaune a encore été fatale aux troupes anglaises dans les îles de la Martinique, S.te-Lucie, la Dominique, la Barbade, la Grenade et la Trinité. L'envahissement des îles fran-

(1) *Relacion de las epidemias de calenturas putridas y malignas nel principado de Cataluna*, etc., por Don Joseph Masdeval, M. D. Madrid, 1786.

çaises et espagnoles, par les Anglais, dans la dernière guerre, leur a coûté un nombre d'hommes exorbitant et à peine croyable : la seule colonie de S.te-Lucie a été le tombeau de 12,000 Anglais au moins (1), et il a été calculé qu'à-peu-près 14,000 soldats sont morts au Fort-Royal et dans ses dépendances, depuis mars 1794, époque où la Martinique se rendit aux Anglais, jusqu'en 1799 ou 1800 (2). Enfin, des officiers anglais que j'ai connus à la Martinique, m'ont assuré que depuis 1793 jusqu'à la paix d'Amiens, le gouvernement de la Grande-Bretagne avoit perdu, dans les grandes et petites Antilles, plus de soixante mille hommes, marins et soldats des deux armées de terre qui avoient été occupées dans différentes expéditions, et particulièrement contre les Iles françaises : un bon tiers des troupes étoit composé d'Allemands et de Français émigrés.

La restitution des îles de la Martinique, de

---

(1) *S.ta-Lucia, an island which has been the grave of at least twelve thousand soldiers during the last and present war.* Gillespie, p. 17.

(2) *It is computed, that from ten to fourteen thousand British soldiers have died at Fort-Royal ad its dependencies, since March* 1794. *Id. p.* 138. Notez que le docteur Gillespie écrivoit en 1799 ou 1800, et que la guerre n'étoit pas encore finie.

Sainte-Lucie et de Tabago, faite par les Anglais à la France, d'après le traité d'Amiens, exigea l'envoi d'une escadre avec un corps de troupes pour en prendre possession. A peine l'escadre qui avoit été conduite par l'amiral Villaret-Joyeuse, mouilla-t-elle dans la rade du Fort-de-France, vers la fin de fructidor de l'an X, que nous apprîmes que les armées de Saint-Domingue et de la Guadeloupe faisoient des grandes pertes (1) par les attaques redoublées de la fièvre jaune, lesquelles étoient bien plus redoutables que celles des ennemis qui avoient été déjà domptés : le Préfet Colonial de Saint-Domingue, et plusieurs officiers généraux, en avoient été frappés et victimes : le général Richepanse, commandant l'armée de la Guadelouppe, et le médecin en chef Gremillet, finirent leurs jours dans les plus grandes souffrances à la suite de la même maladie. Aussitôt que nous prîmes possession des trois îles, la fièvre jaune éclata avec violence parmi nous : à Tabago, elle emporta le capitaine-général Sahuguet, une partie de sa famille, presque tout son état-major, et plus de la moitié de la

(1) L'armée de la Guadeloupe, qui étoit composée de 3500 hommes, a perdu, dans l'espace de huit à neuf mois, plus des trois quarts de son monde : à la fin de brumaire de l'an XI, il ne restoit plus qu'environ 800 hommes.

garnison. La corvette *la Badine*, commandée par le capitaine de frégate Deniéport, officier de marine habile, eut la maladie à son bord, et dans la courte traversée qu'elle fit pour la seconde fois de Tabago à la Martinique, on jeta une quarantaine de cadavres à la mer, les chirurgiens étant du nombre des morts; à son arrivée au Fort-de-France elle mit à terre beaucoup de matelots, dont la plupart étoient gravement malades; à Sainte-Lucie, l'épidémie déployoit un caractère mortel, et à la Martique elle exerçoit ses ravages parmi les troupes, les équipages des vaisseaux *le Berwick* et *le Jemmappes*, et ceux des autres bâtimens de l'Etat et de tous les navires du commerce.

Dans le seul mois de vendémiaire de l'an XI, la fièvre jaune moissonna plus de 400 personnes, entr'autres plusieurs chefs de corps militaires administratifs; la mortalité diminua successivement dans les mois suivans, et ne s'arrêta qu'en prairial, époque où elle disparut entièrement. La garnison de Cayenne en souffrit beaucoup, et l'adjudant-commandant Degouges, qui étoit à sa tête, y succomba un des premiers. Les forces anglaises qui débarquèrent à la Trinité espagnole pour l'occuper définitivement, essuyèrent en même temps une épidémie d'une égale intensité. Plusieurs villes de la Terre-Ferme, comme Carthagène,

Caracas, Barcelone et Cumana comptoient des victimes du *vomito prieto* parmi les nouveaux débarqués, et sur-tout parmi les militaires. Dans l'hiver de l'an XI, nous reçûmes la nouvelle funeste de la mort du général en chef Leclerc, qui fut regretté universellement de l'armée qu'il commandoit, et des habitans de toutes les colonies françaises : au commencement de l'hivernage de la même année, nous perdîmes, à la Martinique, le général Devrigny, commandant des troupes, qui avoit été précédé, dès long-temps, par ses aides-de-camp ; et quelques jours après nous fûmes instruits de la mort du général anglais Greenfield, officier qui jouissoit d'une grande réputation parmi ses compatriotes, et qui s'occupoit, à la Dominique, à préparer une attaque contre notre île, où tout étoit disposé à faire échouer son entreprise.

Je finis ici l'histoire des progrès et des dévastations de cette terrible maladie, qui, sous tous les rapports, doit occuper le second rang après la peste, comme un des plus grands fléaux du genre humain : je vais parler des autres noms que les auteurs lui ont donnés, et je tâcherai ensuite de détruire l'impression effrayante qu'a faite sur les esprits la qualité contagieuse qu'on lui a mal à propos et trop légèrement attribuée, et dont elle est, heu-

heureusement

reusement pour l'humanité, tout-à-fait exempte. Il ne sera pas hors de place de faire remarquer à nos lecteurs que la coincidence des époques de la fièvre jaune, dans différentes contrées du Nouveau-Monde, très-éloignées l'une de l'autre, n'est pas l'effet d'un pur hasard, et qu'elle prouve, jusqu'à l'évidence, l'uniformité générale, dans toute l'Amérique, de la constitution de l'air, qui est la source des épidémies : en effet, il n'y a rien de plus frappant que la coincidence de la maladie charbonneuse du Brésil avec celle de Baldivia en 1643; l'épidémie de Santiago en 1647, et la *peste* de la Guadeloupe en 1648; la fièvre jaune de la Martinique, de Charleston et de Philadelphie en 1699; celle de Charleston en 1732 et de la Barbade en 1733; et de Charleston, de St.-Domingue et de Carthagène en 1739; celle de Guayaquil et de St.-Domingue en 1740; de New-York et de St.-Domingue en 1743; de Norfolk, de St.-Domingue et de Philadelphie en 1741 et 1747, et de Charleston en 1748; le *matlazahualt* du Mexique et la fièvre jaune de Philadelphie en 1762, et de la Guiane française en 1763; la fièvre jaune de la Martinique et de New-York en 1791; celle de Caracas, de toutes les Antilles et de Philadelphie en 1793, etc., etc., etc.

Le célèbre Boissier de Sauvages qui, en

créant la nosologie, n'a pu éviter l'erreur de multiplier les mêmes espèces, ce qui étoit déjà arrivé aux botanistes, sur les traces desquels il marchoit, a rapporté la fièvre jaune dans trois genres différens, en faisant trois espèces distinctes et éloignées, et en assignant à chacune des dénominations particulières ; elles sont : *Typhus icterodes, la Fièvre jaune d'Amérique*, dont il a pris le caractère dans la description de Lining, insérée dans le Journal de Médecine, rédigé par Vandermonde, du mois de mai de 1758 (1) ; *Pestis Siamœa, le Siam, Mal de Siam*, d'après l'histoire qu'en a donnée le P. Labat (2) ; et *Tritœophya americana, Fièvre de Saint-Domingue*, « fièvre ardente qui attaque les » Européens nouvellement débarqués en Amé» rique, et qui en emporte souvent la moitié. » Cette espèce a deux variétés : l'une *très-aiguë* » et l'autre *aiguë* (3) ». Cullen, qui a réformé et réduit les systèmes nosologiques des auteurs qui l'ont précédé, n'a adopté et

(1) Nosologia methodica. Amstelodami, 1763 ; vol. II, p. 258 ; et la traduction du docteur Gouvion. Lyon, 1777 ; 10 vol. *in*-12.

(2) Nosol. meth. *Ibid* p. 361.

(3) Cette espèce n'est pas rapportée dans l'édition latine d'Amsterdam ; mais je l'ai trouvée dans la traduction française, tom. II, p. 593.

confirmé que la première espèce, qui est le *typhus icterodes* (1), dont il avoit puisé des notions précises dans les ouvrages de Warren, d'Hillary, de Lining et du Mackittrick ; il a douté de l'existence de la seconde, ou de la *Pestis Siamœa* (2), et il ne fait aucune mention de la *tritæophya americana*. Moseley, en suivant l'exemple de Poissonnier-Desperrières et de Fermin, s'est plu à nommer la fièvre jaune *causus endémique* (*endemial causus*), ou *causus des Indes occidentales* (*West-India causus*), qui, d'après lui et le vrai καυσος d'Hippocrate et d'Arétée (3) : le docteur Gillespie a imité les autres comme le précédent, et a cru que les dénominations de *causus*, de *fièvre ardente*, ou *de fièvre brûlante* (*causus, ardent or burning fever*) convenoient à la fièvre jaune mieux que toute autre (4) ; mais en leur opposant le raisonnement de Jackson (5) et le mien, le causus, qui est une fièvre continue ou rémittente, et

---

(1) Synopsis nosologiæ methodicæ. Ticini, 1790 ; p. 35.

(2) *Id. ibid*, p. 95.

(3) Treatise on the tropical diseases, etc. London, 1792.

(4) Observations on the diseases which prevailed on board a part of squadron on the leeward islands station. London, 1800, p. 59.

(5) A treatise on the fevers of Jamaica, etc. London, 1791.

qui est bien décrit par ces deux pères de la médecine grecque, ayant, à la vérité, quelque ressemblance avec la fièvre jaune, est la *fièvre ardente* de tous les modernes, la *febris ardens* de Boerhaave (*aph.* 738), la *remittens ardens* de Macbride, maladie très-connue dans l'Archipel, sur toutes les côtes de la Méditerranée, et même dans les pays tempérés de l'Europe, laquelle attaque indistinctement leurs habitans et les étrangers, et ne se jette pas, de préférence, sur les derniers ; en outre elle manque des symptômes les plus frappans, ou pathognomoniques de la fièvre jaune, et des accidens, si communs dans celle-ci, provenant de l'affection des principaux organes : par conséquent ces maladies forment deux espèces distinctes, et ne doivent pas être confondues pour la clarté et la précision si nécessaire à notre science. Dalmas, qui vient de publier tout récemment un ouvrage sur la fièvre jaune, pense que le nom de *fièvre essentiellement nerveuse et maligne*, peut lui convenir et en donner une idée exacte (1). On verra, dans le cours de cet ouvrage, que la dernière dénomination a de l'affinité avec celle que j'ai donné à cette fièvre.

---

(1) Recherches historiques et médicales sur la Fièvre jaune. Paris, an XIII, p. 11.

Plusieurs médecins anglo - américains, et quelques autres qui ont pratiqué dans les Antilles, ont présumé, ou plutôt ont osé affirmer avec assurance que la fièvre jaune est contagieuse, et qu'elle peut se communiquer, ou par le contact ou par le moyen de l'atmosphère, ce qui nous feroit supposer que cette contagion seroit bien plus subtile et plus active que celle de la peste. Je dois combattre cette opinion erronée par des motifs qui m'y engagent fortement, 1.° pour l'amour de la vérité ; 2.° pour m'opposer à ce que cette funeste croyance ne soit introduite dans les Colonies ; 3.° et pour rassurer ceux qui veulent ou doivent s'y rendre. Si la contagion de la fièvre jaune existe, d'où vient que les Européens, qui y débarquent, y sont les seuls sujets, et qu'elle respecte les créoles, les nègres, les étrangers acclimatés et tous les gens de couleur ? Ce seroit une contagion bien bizarre, d'un genre nouveau, et bien différente de toutes celles que nous connoissons et que nous étudions tous les jours, tandis que nous observons aux Antilles même, que les Européens, les créoles, les nègres et les hommes de couleur sont également soumis à la syphilis, à la petite vérole, à la rougeole, à la scarlatine, aux dartres, à la gale, aux pians, à l'éléphantiasis, etc. Que l'on se rappelle ici que la peste

d'Egypte attaque indistinctement les Egyptiens, les Arabes, les Turcs, les Européens, les nègres, etc., et qu'elle ne respecte aucune nation et aucune couleur de la peau. Il me semble que la population des Antilles étant susceptible, comme nous, de contracter les autres contagions, elle ne pourroit pas se soustraire au fléau de la fièvre jaune, et alors elle seroit détruite, par la mortalité, dans l'espace de trois à quatre mois. Comment donc certains praticiens ont-ils pu admettre les miasmes contagieux de cette maladie et leur étonnante activité, puisqu'il n'est jamais venu à l'idée de personne, dans les Antilles, de rien supposer de pareil ? Ce caractère terrible est trop manifeste pour se dérober à l'observation, et il seroit aperçu de tout le monde; au lieu que ni les colons, ni les gens de couleur, ni les chirurgiens du pays, ni les Européens, depuis l'établissement des Colonies où la population a toujours été en croissant, ne l'ont jamais reconnu; aucun d'eux ne l'a vu et n'en a parlé (1). La contagion de la

(1) Tous les médecins français qui ont traité de la maladie de Siam, ou du *Causos* des Antilles, n'ont pas dit un seul mot qui se rapporte à la contagion : comment est-il possible que Pouppé-Desportes, Poissonnier-Desperrières, etc. ne s'en fussent pas aperçus si elle avoit existé ?

fièvre jaune, dans l'Amérique septentrionale, n'offriroit pas une moindre anomalie : les Anglo-Américains, les indigènes, les nègres nés dans le pays, les étrangers de toutes les nations de l'Europe en sont attaqués avec plus ou moins de violence ; et les créoles de la zone torride, soit Français, soit Anglais, soit Espagnols, ainsi que tous ceux qui se sont acclimatés sous ce ciel brûlant, n'y sont pas sujets. Ce fait est incontestable, et se vérifie tous les jours dans les États-Unis. De plus, les Anglo-Américains, atteints de la fièvre jaune, qui vont mourir dans les campagnes ; et ceux qui sortent des villes pour s'en soustraire, ne la répandent jamais dans les nouveaux lieux qu'ils vont habiter ; observation connue depuis long-temps, et qui a été faite même à Charleston en 1748 (1). Dans nos hôpitaux de la Martinique, les malades de fièvres simples, de diarrhées, d'affections chroniques, étoient pêle-mêle avec ceux de fièvre jaune, et je n'ai jamais pu recueillir une seule observation qui m'autorisât à soupçonner la contagion. Les lits de ceux qui en mouroient, étoient occupés par des nouveaux arrivans, atteints de toute autre maladie ; leurs vêtemens

(1) Lining, on the yellow fever of south Carolina. Edimb. Essays and Observations, etc. vol. XI.

étoient pris par des hommes bien portans, et cela n'a fourni aucun fait pour la constater. Les officiers de santé qui ont eu la fièvre jaune, l'ont contractée en arrivant, comme la plupart des autres Européens, parce qu'ils étoient exposés aux mêmes causes, et ce n'est pas dans les hôpitaux qu'ils l'ont gagnée. Ni moi, ni mes collaborateurs qui m'ont aidé dans mes recherches anatomiques, n'avons jamais été attaqués de la fièvre jaune par les ouvertures de cadavres que nous faisions assez souvent, et qui nous incommodoient seulement par la fétidité. Trois chirurgiens (1) qui disséquoient ordinairement avec moi dans l'hôpital du Fort de France, se sont coupés les doigts, qui se trouvèrent ainsi en contact avec les humeurs du cadavre et la chair morte. Cette espèce d'inoculation n'a rien produit, et ils en ont été quittes pour la peur. La matière du vomissement noir que le docteur Cathrall a fait avaler à des chiens, des chats, des poules, ne leur a donné aucune maladie (2); au lieu que le pus des bubons, les escarres des charbons et les humeurs d'un cadavre pestiféré,

(1) Manizan et Ducasse, chirurgiens de seconde classe; Party, chirurgien de troisième classe.

(2) Memoir on the analysis of the black vomit, etc. Philadelphia, 1800.

injectés dans le corps des chiens et des cochons, ou léchés et avalés par eux, leur inoculent la peste et les fait mourir en peu de temps. Comment concilier ces faits avec l'opinion de Rush, et croire, d'après lui, que la prétendue contagion de la fièvre jaune est plus active que celle de la peste (1) ? J'ai vérifié, à Damiette en Egypte, pendant l'épidémie pestilentielle de l'an VII, que sur un certain nombre de personnes qui étoient en contact avec les pestiférés, les neuf dixièmes contractoient la peste ; et j'ai observé, à Saint-Pierre-de-la-Martinique, en l'an XI, que sur une douzaine d'infirmiers européens qui vivoient constamment dans les salles de l'hôpital, et qui soignoient les malades, il y en eut deux seulement affligés de la fièvre jaune, et cela fut quelques jours après leur débarquement. Il est démontré, par des milliers d'exemples, qu'un bâtiment infecté de fièvre jaune s'en délivre en mettant à la voile et en s'éloignant de la terre, et que les navigations continuelles entre les deux tropiques garantissent les bâtimens de cette maladie (2). Comment concevoir,

(1) An account of the bilious remitting yellow fever.

(2) Voyez à ce sujet les deux premiers volumes de la *Medicina nautica* de Trotter, et l'ouvrage de Gillespie (*Observations on the diseases which prevailed on board a part of squadron on the leeward island*).

d'après ce fait, qu'elle puisse être transportée en Europe de la côte atlantique ou de la zone torride occidentale en traversant des mers immenses ? Tous ces faits réunis, vérifiés en partie par d'autres écrivains (1), sont autant de preuves pour fermer la bouche aux partisans de la prétendue contagion attribuée à la fièvre jaune.

Si la maladie de ce nom, que nous connoissons d'une manière imparfaite, et qui a ravagé tout récemment plusieurs villes d'Espagne et Livourne en Toscane, ressemble, par quelques-uns de ses symptômes, à celle des Antilles et de l'Amérique, elle en diffère essentiellement par sa contagion qui se propage très-rapidement, d'après quelques rapports, et de laquelle on pourroit dire avec Ovide, si on ne connoissoit pas le système des lazarets, des cordons et des autres mesures prophylactiques :

——*Nova pestis adest : cui nec virtute resisti,*
Nec telis, armisve potest......

Cette maladie de l'Espagne me paroît de nature endémique, puisqu'elle ne se déclare que lorsque son développement est favorisé par une constitution particulière de l'atmos-

(1) Le docteur Valentin est un de ceux qui a fait plusieurs observations conformes aux miennes. Voy. son *Traité de la Fièvre jaune d'Amérique.*

phère, et par plusieurs autres circonstances qui se concentrent dans le même lieu. Il est certain, quoiqu'on en dise, qu'elle n'y a pas été importée de l'Amérique, car si l'importation eût eu lieu, je ne vois pas pourquoi les navires des Antilles, et sur-tout ceux des Etats-Unis, ne la porteroient pas dans tous les points du globe, abordant, par leur commerce, dans toutes les terres connues. Si la fièvre jaune étoit contagieuse, et qu'elle eût été apportée d'Amérique en Espagne, ces vaisseaux devroient la répandre par-tout, et l'Espagne ne seroit pas destinée elle seule à la recevoir et à la fomenter. Pourquoi cette maladie n'est-elle pas venue dans les temps passés, depuis l'établissement des Européens dans toute l'Amérique, et dans ses époques les plus désastreuses?..... Il seroit bien étonnant qu'elle eût attendu la fin du XVIII.e siècle pour paroître en Europe. Je m'affermis dans mon opinion, lorsque je vois que dans le laps d'un siècle la maladie de l'Espagne s'est réitérée plusieurs fois à Cadix, et qu'elle y a reparu en 1705 (1), 1740, 1764, 1800 et 1804.

(1) Le père Labat, à son arrivée à Cadix, dans le mois d'octobre de 1705, apprit, des médecins qui étoient chargés de la salubrité de la ville, et qui visitèrent son bâtiment, qu'ils avoient la précaution de ne faire débarquer personne avant leur visite, depuis qu'un vais-

De tous les médecins qui ont traité de la fièvre jaune, et dont les écrits sont parvenus à ma connoissance, il n'y en a qu'un petit nombre qui ait admis sa nature contagieuse. Les médecins anglais des Antilles ont été les premiers à propager cette opinion, qui est aussi dangereuse que la contagion même, et la plus grande partie des médecins anglo-américains qui sont, en général, ainsi que leurs compatriotes, imitateurs des Anglais, n'ont pas manqué de l'adopter, et d'ajouter que cette maladie étoit toujours importée des îles Caraïbes. Cependant il faut avouer, pour rendre justice aux progrès des sciences médicales dans la partie septentrionale du Nouveau-Monde, que l'Académie de Médecine de Philadelphie, la Faculté de Médecine de Baltimore, la Société médicale de Charleston (1), et

---

seau, venant des îles de l'Amérique, fut soupçouné en avoir apporté une maladie très-pernicieuse. « Ils n'a-» voient pas tout le tort, dit-il ; c'étoit en effet la » maladie de Siam, qui avoit fait assez de ravages chez » nous, pour ne pas souhaiter qu'elle s'allât répandre » chez nos amis ». C'étoit évidemment la même maladie que celle qui règne de nos jours en Espagne, et que l'on confondoit aussi alors avec celle d'Amérique (*le Mal de Siam*, ou *la Fièvre jaune*). (*Nouv. Voy. aux îles d'Amérique*, tom. VI, p. dernière.)

(1) Voyez les informations que nous en a données le

quelques médecins en particulier (1) n'ont pas partagé ces opinions, et ont eu le courage de s'opposer aux décisions des médecins du collége de Philadelphie, qui, deux fois, ont prononcé avec une opiniâtreté aveugle en faveur de la contagion et de l'importation, étant appuyés, d'un côté, par le docteur William Currie, et de l'autre, par le professeur Benjamin Rush, qui, par son autorité et son poids, a réuni les suffrages de beaucoup de médecins, et qui a attribué la première origine de la fièvre jaune de 1793, aux exhalaisons de plusieurs balles de café putréfié. Le célèbre docteur Mitchill de New-York, presque tous les médecins de cet Etat, et la plupart de ceux de la Virginie, sont convaincus que les sources de la fièvre jaune sont dans leur pays, et qu'elle est engendrée principalement dans leurs villes : cet aveu les rend très-estimables, et doit les exciter à purger leur patrie de cette infection, en détruisant les causes de la putréfaction et de l'insalubrité. Les médecins français qui ont traité de la

---

docteur Valentin dans son excellent *Traité de la Fièvre jaune.*

(1) Tels que les docteurs David Ramsay de Charleston, Samuel Brown de Massachusetts, Watkins de Kentucky, etc.

fièvre jaune, sous cette dénomination et sous celle de Mal de Siam ou de Fièvre ardente, n'ont pas à se reprocher d'avoir induit les hommes en erreur, en disant que cette maladie étoit contagieuse (1), ou en accréditant la fable qu'elle venoit de Siam ou du Brésil; au contraire, ils ont presque tous reconnu qu'elle avoit son berceau dans les Antilles.

---

(1) Mon collègue Pugnet est le seul médecin français qui eût cru qu'elle étoit contagieuse. Voyez le dernier chapitre de ce volume.

CHAPITRE III.

Description du climat de la Martinique, avec la topographie physique et médicale de ses villes.

Les praticiens ont senti combien il importe de connoître la topographie physique et médicale d'un lieu ou d'une contrée avant d'entreprendre de développer les causes des maladies qui y règnent, sur-tout pour celles qui sont endémiques ou épidémiques. Le savant livre *De Aere, aquis et locis*, attribué communément à Hippocrate, a été le guide de tous les médecins qui se sont occupés de cet objet, et nous a convaincus de la nécessité d'étudier soigneusement les climats dont nous voulons décrire les maladies. Prosper Alpin, Bontius, Bartholin, Pison, Rosen, Lind, Hillary, Sarcone et tant d'autres qui ont écrit sur la médecine des pays situés hors de l'Europe ou dans cette partie du monde, ne se sont pas écartés de cette règle fondamentale, et nous ont laissé des modèles, imparfaits peut-être, mais capables d'exciter en nous le désir de les imiter et de perfectionner ce point de physique. Ayant reconnu depuis long-temps l'avantage qui

résulte de ce principe, j'en ai fait l'application aux Antilles françaises, dont nous avons ignoré les maladies jusqu'à ces derniers temps, par l'insouciance et l'ineptie des médecins qui y pratiquent, ou par l'inexactitude et l'insuffisance des ouvrages que l'on a déjà publiés à ce sujet. Je commencerai par la description du climat de la Martinique, qui est analogue à celui des autres Antilles, et je la ferai suivre immédiatement par la topographie physique et médicale des villes de la Martinique et de leurs environs.

Le climat produit une impression très-sensible sur un Européen qui arrive à la Martinique, et lui fait apercevoir immédiatement la différence énorme qu'il y a entre la zone tempérée et celle qu'il va habiter. Autant cette impression influe sur le corps humain, autant elle agit sur les denrées, sur les produits des arts, et sur tous les objets préparés et manufacturés en Europe avec les substances des trois règnes de la nature. La position géographique, les localités physiques, les vents, la pluie, la chaleur, le froid, l'état de la culture et l'action de l'air et de l'humidité sur tous les corps constituent, selon moi, le climat. L'Européen transporté sur le sol de la Martinique, se trouve accablé tout-à-coup par la chaleur, éprouve des lassitudes fréquentes,

fond

fond en sueur, ressent vivement le besoin de boire et peu celui de manger ; ses facultés intellectuelles s'affoiblissent, et il a un penchant pour le repos et l'indolence ; sa respiration se trouve un peu gênée, son sommeil est un peu interrompu, et il oublie, pour ainsi dire, les plaisirs auxquels il étoit accoutumé. Cet état de souffrances et d'apathie dure à-peu-près trois mois, si l'on arrive dans la saison chaude, qui est la plus longue, et la moitié de ce temps, si l'on arrive pendant l'hiver, qui est très-court, et qui est comparable aux printemps des pays méridionaux de l'Europe ; ce qui suppose que l'on soit respecté par les maladies ; car souvent on est saisi par elles en débarquant, avant d'avoir pu se livrer à ses affaires, et l'on est enlevé à la fin de la première semaine ou de la première quinzaine, comme par une mort tragique.

L'homme européen n'est pas le seul être animé de son pays sujet à ces incommodités et à cette catastrophe ; les animaux transportés d'Europe à la Martinique y deviennent aussi victimes de l'intempérie du climat. Les bœufs, les moutons, les chiens, les oies et les poules de France, que nous avions sur nos vaisseaux lors de notre arrivée, ont traîné une vie languissante à terre, et sont morts en grande partie dans les premiers jours.

Les chevaux de l'Amérique septentrionale, et même ceux de l'Amérique méridionale espagnole sont sujets, en arrivant à la Martinique, à une maladie épidémique, à la vérité peu dangereuse. Parmi les bœufs indigènes de la colonie que l'on appelle *créoles*, il y a, tous les quinze ou vingt ans, des épizooties charbonneuses qui en emportent un grand nombre. La race des chiens européens s'y établit encore très-difficilement ; les petits provenant d'un chien ou d'une chienne d'Europe, succombent au deuxième ou troisième mois à une maladie glandulaire, vermineuse ou cutanée. Les poussins, pendant la saison sèche, périssent à la suite d'une espèce de gale.

Quand les nouveaux nègres arrivent des côtes d'Afrique, quoiqu'accoutumés à la chaleur et nés dans un climat analogue, il en périt à-peu-près le quart dans six mois, et plus de la moitié au bout d'un an ou quinze mois, malgré les précautions que l'on prend pour leur conservation.

La sueur du corps humain a le goût un peu salé ; elle perd l'odeur particulière qui la caractérise en Europe, et en acquiert une autre un peu nauséabonde ; on s'aperçoit de ce changement très-sensible dès que l'on est arrivé. Cette excrétion liquide et aqueuse, qui a lieu presque continuellement chez les hommes

qui habitent la zone torride, décolore les draps, les soieries, les toiles, les papiers et les cuirs teints ; elle oxyde ou souille fortement les métaux qui se trouvent en contact avec elle, et n'épargne pas même l'or, l'argent et le platine qu'elle couvre de taches noirâtres ; elle est douée aussi d'une force corrosive, puisque le linge qui en est imbibé plusieurs fois, sur-tout les chemises, se déchirent au moindre effort ou à un léger frottement. Dans les temps humides, il est de toute impossiblité de faire sécher les hardes qui en ont été mouillées, à moins qu'on ne les expose à la chaleur du feu : les sels qu'elle contient en dissolution en sont la cause.

Après quelques jours de demeure à la Martinique, l'Européen souffre des démangeaisons sur toute la surface du corps ; bientôt l'éruption de petites pustules ou papules rouges que les auteurs appellent *sudamina* et *hydroœ*, se manifeste ; le prurit s'accroît ; on se gratte avec fureur jusqu'à s'écorcher la peau : le penchant à se gratter est irrésistible, ou plutôt c'est un besoin absolu et qu'on a du plaisir à satisfaire ; mais après on est tourmenté d'une sensation semblable à celle que produiroient des épingles ou des épines enfoncées dans la peau, et qui, par bonheur, ne dure que quelques minutes. Au bout de deux jours ces pustules blanchissent, se crèvent, et

il en sort une humeur lymphatique ; elles se sèchent ensuite, et la peau reste couverte de petites écailles luisantes et transparentes, qui tombent peu-à-peu. En un mot ces boutons ressemblent beaucoup à l'éruption que l'on essuie en Egypte pendant le débordement du Nil. L'interruption du sommeil ajoute à leur incommodité, ainsi que la sortie de quelques furoncles, qui ne paroissent pas toujours, et qui sont accompagnés ordinairement de tension et de vive douleur, et finissent par la suppuration. On a ces boutons plusieurs fois dans l'année, et il y a certains tempéramens robustes qui ne peuvent jamais s'en débarrasser, comme je l'ai éprouvé moi-même ; ceux-ci finissent par ne plus en ressentir de malaise, soit qu'ils s'y accoutument, soit aussi parce que l'affection perd de son intensité. Les créoles et les gens de couleur, surtout ceux qui se portent le mieux, les ont dans toute leur force ; et ils les appellent *boutons de chaleur*. Les bains chauds suffisent pour les faire disparoître et pour rendre à la peau son poli et sa beauté. Dans le pays on prétend que cette éruption garantit de la fièvre jaune et des maladies de la constitution annuelle ; malheureusement l'expérience a prouvé le contraire (1).

(1) Voici ce que dit Rouppe à ce sujet : *Diræ et incommodissimæ hæ affectiones ab incolis pro signis*

L'air doit avoir des qualités occultes et particulières dans un pays où la machine électrique ne donne ordinairement aucune étincelle, excepté dans les jours les plus secs et sur les mornes les plus élevés (1), et où le baromètre est à-peu-près un instrument inutile : ce dernier ne descend jamais au-dessous de 28°, et ses variations sont de demi-ligne à deux, plusieurs fois dans le jour (2). Tel est l'air de la Martinique et des Antilles. Les substances métalliques s'y oxydent promptement; on ne peut conserver, en bon état, aucun outil, aucun instrument d'acier ou de fer : l'or ainsi que

---

salutis habentur, sed quantum observare mihi licuit, ad sanitatem conservandam nihil fecerunt, imo ei plus nocere quam prodesse, excitatis doloribus, turbandoque placidum somnum, existimo. De morb. navig., p. 280.

(1) M. de Villarson, ancien colonel de l'artillerie à Saint-Domingue, homme instruit et amateur distingué de physique, possède une machine électrique dans son habitation qui est sur le sommet d'un morne très-élevé, entre le quartier de la Rivière-Pilote et celui du Marin, et il n'en tire des étincelles que dans les temps de grande sécheresse. Comme j'étois chez lui, à la fin de germinal de l'an XII, nous avons réussi à charger médiocrement cette machine, et à en éprouver des secousses assez fortes.

(2) Voyez mes Observations météorologiques à la seconde partie de cet ouvrage.

l'argent, devient mat et se ternit ; le mélange mercuriel des miroirs se détache et tombe. Un grand nombre d'étoffes, le linge, les chapeaux, les cuirs, étant neufs et n'étant pas exposés à l'air, se recouvrent d'une efflorescence de moisissures qui altèrent leur couleur, ou deviennent la proie des insectes qui les percent dans tous les sens ; par conséquent tout ce qui est confectionné avec ces matières, doit être mis en usage pour ne point être perdu en peu de temps. Les livres et les papiers sont aussi dévorés par les insectes, ce qui rend impossible de conserver des bibliothèques et des dépôts d'écritures. Les salaisons de tout genre acquièrent un mauvais goût et se pourrissent ensuite, particulièrement les anchois salés ; mais la morue bien sèche et bien imprégnée de sel, en est préservée pour un certain temps. Les confitures et les sirops le mieux préparés fermentent ; le chocolat se moisit, les vins s'aigrissent, et les huiles deviennent rances ; le fromage perd son goût et ses qualités, et plusieurs espèces de vers s'en emparent ; les farines et le biscuit se détériorent en poussant des moisissures accompagnées d'une odeur caractéristique : les précautions que l'on prend ne peuvent empêcher que ces substances ne se gâtent à la longue. Le beurre ne peut se garder que salé.

Les fèves, les haricots, les lentilles, le riz et tous les grains secs, conservés bien soigneusement dans des tonneaux, changent de couleur, sont attaqués par les mittes et laissent émaner une odeur particulière qui a un peu d'analogie avec celle de la fermentation. Les bois blancs, soit indigènes, soit exotiques, qui ne sont pas bien durs et bien compactes, et que l'on distingue des bois de couleur très-pesans, appelés vulgairement *bois incorruptibles*, résistent peu d'années à l'action de l'air et de l'humidité, et engendrent des insectes qui les minent.

Les pluies, une des causes de l'insalubrité des Antilles, et de toutes les régions situées entre les tropiques, tombent très-abondamment et presque tous les jours, depuis la fin de messidor jusqu'en pluviose ou ventose, c'est-à-dire, pendant huit à neuf mois; quelquefois ce sont des avalasses (1), suivies d'éboulemens de terre et de débordemens de rivières. La saison pluvieuse peut se diviser en trois : celle d'été, appelée communément hivernage (2), et qui

(1) On nomme *avalasses*, dans les colonies, les pluies fortes, les plus abondantes et les plus prolongées, qui font toujours du dégât.

(2) Les créoles, à la suite d'une longue expérience, ont fixé l'hivernage du 15 juillet au 15 octobre; mais la partie la plus orageuse et quelquefois la plus funeste, est du 15 août au 15 septembre.

est accompagnée d'ouragans ou coup de vents violens et de rats-de-marée (1), d'éclairs et de tonnerre, et de vents du Sud ou d'Est; celle d'automne avec des vents du Nord et Nord-Est très-forts, quelques tremblemens de terre, des temps sombres et fort orageux, ainsi que des éclairs et du tonnerre; et celle d'hiver seulement avec des pluies légères. Les mois entre ventose et messidor, ce qui comprend tout le printemps avec une petite partie de l'hiver et de l'été, forment la saison sèche, pendant laquelle il tombe quelquefois des pluies très-fines. Les vents du Nord-Est soufflent dans cette dernière saison, et ceux du Sud et de l'Ouest paroissent à sa fin, lesquels amènent l'hivernage. Quoique ce pays soit pluvieux, il arrive cependant qu'après une suite de plusieurs années, on essuye des sécheresses qui font beaucoup de tort aux récoltes des denrées coloniales. Il n'y a donc que deux saisons ou constitutions à la Martinique et aux Antilles, *la sèche*, et *la chaude et humide*; la première est très-salubre, confond le printemps avec la fin de l'hiver et le commencement de l'été, et dure de trois à quatre mois; la seconde est très-morbeuse,

(1) Des houles de la mer, sans vent, qui vont se briser avec impétuosité contre le rivage.

sur-tout pendant l'hivernage ou la première partie des pluies, renferme le reste des saisons annuelles, et dure de huit à neuf mois.

L'Européen qui n'a pas vu pleuvoir aux Antilles, ne peut pas se former une idée exacte des fortes pluies et des bourrasques inattendues de la zone torride, appelées *grains* par les marins et les créoles : ce que je vais en dire, je le considère comme incapable d'en donner une idée complette ; car il y a autant de difficultés à concevoir le spectacle de ces petits déluges, qu'il y en a à s'imaginer les effets du *Kamsin* ou vent de Sud-Ouest d'Egypte. Par un beau temps et tout d'un coup le vent se lève avec force, le ciel s'obscurcit, la pluie tombe à gros grains et bien serrés, et se précipite avec une grande célérité, faisant un bruit comme la forte grêle d'Europe : l'observateur physicien a les sens vivement frappés par ce phénomène, les premières fois qu'il en est témoin ; on diroit que ces volumes d'eau qui se versent sur la terre sont des nuages ou des courans qui enveloppent et qui entraînent tout ce qu'ils rencontrent ; ces nuages sont bas, rasent les hauteurs, descendent dans les vallées, et passent avec une rapidité étonnante, en laissant derrière eux une queue de vapeurs : le moins que le grain dure, c'est dix ou quinze minutes, et

le plus c'est une heure ; pendant ce court intervalle, le spectateur émerveillé voit ces masses aqueuses, roulées par un vent impétueux et soudain, paroître et disparoître promptement. Le tonnerre qui les accompagne, déchire leur sein et gronde avec force ; l'éclair, plus lumineux qu'en Europe, saisit de frayeur en rompant l'obscurité pour un instant ; la mer écume sur ses bords qui sont escarpés, et au large elle est violemment agitée. Cet assemblage de météores forme une scène imposante, qui m'a rappelé ces beaux vers de Pacuvius, cités par Cicéron dans les livres de l'Orateur :

. . . . . *Inhorrescit mare,*
Tenebræ conduplicantur, noctisque et nimbum occœcat nigror,
Flamma inter nubeis coruscat, cœlum tonitru contremit ;
Grando mista imbri largifluo subita præcipitans cadit,
Undique omnes venti erumpunt, sævi existunt turbines,
Fervet æstu pelagus. . . . . . (1).

Les petites plaines sont inondées, les canaux et les ruisseaux regorgent, les rivières grossissent et se troublent en un moment. Bientôt le soleil reparoît aussi ardent qu'avant la pluie, les vents s'appaisent, les eaux s'écoulent, les campagnes se sèchent, la mer se calme, et

(1) Cicéron a tiré ce passage d'une des tragédies de Pacuvius, dont le nom est perdu, et dont il ne reste que ces cinq vers.

l'on admire l'arc-en-ciel. Quelques instans après la pluie recommence de même, et souvent ce phénomène se répète sept à huit fois dans le jour, suivi chaque fois du beau temps. Il n'arrive pas communément qu'il pleuve toute la journée; ce qui a lieu pourtant plusieurs fois dans l'automne, saison infiniment plus pluvieuse que les autres, et particulièrement sujette aux contrastes des vents et à l'apparition de tous les météores. Les lieux bas deviennent alors marécageux, ainsi que les terrains sans pente; les routes étant mal tracées, non pavées, et leur sol étant argileux, elles cessent d'être praticables par la boue glissante qui s'y forme, et qui est très-incommode pour les piétons sur-tout. Il arrive souvent que l'on est menacé d'un temps affreux; le ciel est couvert de nuages noirs et épais; la foudre tombe avec un bruit épouvantable; on s'attend à être inondé d'un déluge de pluie; et les vents qui mugissent, dissipent l'orage au bout d'une heure ou deux, sans qu'il tombe une goutte d'eau; le calme renaît, et le ciel redevient clair.

La pluie ne tombe jamais perpendiculairement; elle est toujours portée, par l'impulsion de quelque vent, dans une direction oblique; ce qui est cause que souvent on est mouillé, ayant un beau ciel au-dessus de sa

tête, et sans se trouver sous le nuage, qui peut même être assez éloigné. Les vents ne soufflent pas avec une force constante et continue; ordinairement ils se calment le matin et le soir : c'est vers les onze heures du matin qu'ils commencent à croître et à souffler fortement; ils finissent à deux heures environ de l'après-midi. Mais vers la moitié de l'hivernage et au commencement de l'hiver, on a des nuits venteuses qui endommagent un peu les campagnes et les maisons : à ces deux époques, le vent commence à l'entrée de la nuit et cesse à deux ou trois heures du matin. Toutes les pluies en général, et les temps fortement nébuleux, sont précédés et accompagnés de vents : aussitôt que la pluie passe ou que les nuages noirs et épais s'agrandissent, se rompent et se dissipent, le vent se tait. Les saisons dans lesquelles il vente avec impétuosité sont la fin de l'été, l'automne et une partie de l'hiver. J'ai remarqué constamment que le souffle du vent aux Antilles est irrégulier plus qu'ailleurs, et qu'il n'a jamais une durée bien longue ; il se fait toujours sentir par reprises, et de temps en temps par rafales, sur-tout sous le vent des Iles. Les vents qui soufflent avec le plus de constance dans l'année, et durent le plus long-temps, sont ceux qui viennent de la direction du

Nord à l'Est, nommés alisés par les marins, c'est-à-dire N., N. N. E., N. E., E. N. E., E.: ils amènent infailliblement le beau temps, rafraîchissent l'atmosphère, et font respirer avec plus d'aisance. Les soirées des derniers jours de l'hivernage sont absolument privées de vent; et elles sont d'un calme si parfait, que malgré l'ombre de la nuit on ressent une chaleur insupportable, on respire avec difficulté et on s'endort avec peine : alors l'atmosphère, cet autre Océan qui a aussi ses flots et ses courans habituels, reste complettement immobile; tous les animaux, sur-tout l'homme, sont, pour ainsi dire, écrasés par son poids; tout paroît triste, la nature est sans mouvement, les plantes herbacées languissent, les arbres ne produisent aucun murmure, et la mer ressemble à un vaste lac d'huile : il règne enfin un silence parfait qui, heureusement, est rompu le matin par un zéphir qui se lève avec le soleil. Les vents les plus nuisibles et les plus incommodes sont le N. O., l'O., le S. O., le S., et le S. E.; ils sont précurseurs des temps pesans et nébuleux, et ils apportent ordinairement des pluies lentes et continues, différentes de celles qui viennent avec les autres vents, et qui sont brusques ou par boutade; ils paroissent de temps en temps dans toutes les saisons, cessent généralement

pendant la nuit, et leur durée est d'un à trois jours. L'O., le S. O. et le S. sont les plus étouffans, et soufflent le plus souvent dans l'hivernage et le printemps : le N. O. est d'ordinaire assez frais.

L'alternative continuelle de la pluie périodique et du beau temps, et celle de la sécheresse et de la pluie, à une seule époque de l'année, donne naissance à des exhalaisons qui doivent être malsaines, et qui s'annoncent en affectant l'odorat d'une façon désagréable. Le pavé des rues, les murs des maisons soit en bâtisse, soit en planches, les toits de bois ou d'*essentes* (1), et les tuiles sont mouillés et séchés plusieurs fois dans le jour; ce qui fait répandre une mauvaise odeur que les créoles ne sentent pas par la force de l'habitude : l'Européen qui finit aussi par s'y accoutumer, le distingue en le humant. Quand il pleut après quelques jours de sécheresse, il se développe une odeur plus forte encore, et il faut nécessairement se boucher le nez si l'on se trouve dans les rues, ou fermer les croisées si l'on est dans une maison. Ces deux odeurs proviennent certainement de l'émanation d'un gaz un peu irrespirable, à en juger par l'af-

(1) On appelle ainsi des petites planches en forme de tuiles.

fection des poumons : la seconde est plus caractérisée, parce qu'on sent distinctement le gaz hydrogène et une odeur terreuse produite par l'humectation de la terre. Les avantages réels que produisent les pluies dans les villes de la Martinique, sont la propreté des rues qu'elles lavent, et le défaut de poussière : on jouit de celui-ci, excepté dans les temps très-secs, dans toute l'étendue de l'île ; mais en revanche on a quelquefois de la boue.

La chaleur du soleil, sous la zone torride, cause sur le corps humain un effet particulier et différent de celui que l'on ressent dans les parties méridionales de l'Europe et en d'autres lieux de la zone tempérée, même lorsque les circonstances y portent la chaleur à un degré supérieur à celui de l'autre zone. Les rayons du soleil entre les deux tropiques tombent perpendiculairement sur la tête de l'homme, qui reçoit également leur réflexion ; et c'est, selon moi, ce qui constitue la différence dans leurs effets, que je vais faire connoître amplement. L'homme qui s'expose, en marchant ou en travaillant, à l'ardeur du soleil en Italie, en Espagne, dans le midi de la France, en Grèce, et même en Egypte qui, à cause des sables, est un des pays les plus chauds de l'Univers, sue considérablement, s'affoiblit en conséquence, éprouve des lassi-

tudes, a soif, sommeil, rarement mal de tête, et son visage brunit : sous le ciel de la Martinique et des Antilles, si un homme à peau blanche (car les nègres en sont exceptés) est dardé par le soleil pendant quelques heures, il sue d'abord abondamment, mais ensuite les pores se ferment (1); il a des douleurs de tête lancinantes, ses yeux s'enflamment, il est tourmenté par la soif, il a la bouche sèche, il sent un petit mal de reins, il est accablé de fatigue, il n'urine pas de la journée, et le visage rougit. Aux Antilles, pendant les mois les plus chauds de l'année, la chaleur s'élève, au soleil, du 34° au 38° du thermomètre de Réaumur, et il est extraordinaire de la voir au-delà ; en Egypte, dans les endroits secs et sablonneux que j'ai souvent traversés à cheval, elle monte communément du 45° au 50°, et quelquefois elle surpasse ce degré ; dans la Basse-Italie, dans l'Espagne, le Portugal, la Provence, les chaleurs, pendant l'été, y sont insupportables et plus fortes, d'un ou deux degrés, que celles de la zone torride ; dans la France septentrionale (2),

(1) Ce phénomène s'explique très-bien par la doctrine du stimulus.

(2) Il y a des provinces, dans la France centrale, où il fait des chaleurs excessives pendant l'été. Voici ce dans

dans toute l'Allemagne, dans quelques contrées de la Russie européenne, dans les Etats-Unis de l'Amérique on a, de temps en temps, certains étés si brûlans, qu'ils font oublier aux voyageurs ce qu'ils ont essuyé dans les régions sablonneuses de l'Afrique et de la Syrie, et sous le ciel ardent des deux tropiques. Ce n'est donc pas l'intensité de la chaleur, mesurée exactement par le thermomètre, et plus grande quelquefois dans les pays situés sous la zone tempérée, qui produit la différence dont il est question, mais il paroît évident que c'est la direction des rayons du soleil; cause qui est combinée dans l'atmosphère d'une zone avec des principes inconnus, et dans l'autre avec des qualités particulières et bien analysées : car en Egypte, l'obliquité des rayons d'une partie, et de l'autre le renouvellement des saisons, la végétation suspendue, l'électricité de l'atmosphère et les variations de la pesanteur de l'air occasionnent, sur le corps

---

que j'ai trouvé, à ce sujet, dans un ouvrage de Duhamel : « Nous avons observé qu'en Angoumois, par les beaux » jours de juillet et d'août, le thermomètre (de Réaumur) » exposé au grand soleil, le long d'un mur, monte à 60 » degrés ». *Histoire d'un Insecte qui dévore les grains de l'Angoumois, par MM. Duhamel-Dumonceau et Tillet.* Paris, 1762, p. 235.

humain, un effet qui n'est pas aussi pénible et qui est bien moins pernicieux que celui qu'on éprouve aux Antilles, où la perpendicularité des rayons, jointe à l'influence d'une végétation prodigieuse et non interrompue, des pluies perpétuelles ou de la sécheresse, de la constante monotonie des saisons, et de l'atmosphère qui contient des principes occultes, et qui est privée de l'électricité, comme de fortes variations dans sa pesanteur, où toutes ces causes, dis-je, agissent sur l'homme, ainsi que nous l'avons exposé plus haut (1).

Examinons maintenant quels peuvent être dans l'atmosphère, entre les deux tropiques, ces principes occultes qui échappent à nos sens, et à quelles causes ils doivent naissance, autant que des réflexions faites sur les lieux peuvent le permettre : je les expose comme des recherches et des simples tentatives capables peut-être de nous mettre sur le chemin.

Aux Antilles, le plus long jour est de treize heures, et le plus court est de onze; par con-

(1) Un phénomène digne d'attention qui peut avoir du rapport avec ce que je viens d'avancer ; c'est que dans toutes les Antilles il n'y a pas d'écho, ni simple ni polyphone. Malgré toutes les expériences et les recherches que j'ai faites, à cet égard, dans plusieurs de ces îles, je n'ai jamais pu remarquer la réflexion des rayons sonores qui constitue l'écho.

séquent le jour moyen est de douze heures ; et, pour faciliter le calcul que je vais faire, on pourroit supposer la surface des Antilles éclairée régulièrement par le soleil douze heures de la journée, car les crépuscules n'y sont que de quelques instans : la Martinique ne devroit donc recevoir, dans une année de 365 jours, que 182 jours et demi de lumière complète ; mais, comme les jours sont rarement sereins (1), qu'ils ont au moins trois à quatre heures de nuages pendant neuf mois, et que pendant les trois autres de l'hivernage le ciel est presque toujours sombre, nous pouvons par approximation augmenter l'ombre de six heures par jour, et alors la Martinique seroit à-peu-près éclairée 130 à 140 jours par an. Mes observations météorologiques prouvent que ce calcul s'approche considérablement de la vérité ; et, si l'on se donne la peine de les examiner rigoureusement, on sera convaincu que la Martinique et les autres Antilles, dont le climat est semblable, ne peuvent pas avoir plus de cent jours de lumière vive. Ce calcul comprend aussi les

(1) Thibault de Chanvalon est un de ceux qui ont observé ce fait : il dit qu'il est très-rare « à la Martinique d'avoir un ciel entièrement net pendant quelques momens de suite ». *Voyage à la Martinique*, p. 44.

temps de sécheresse ; car si les pluies manquent, ce n'est pas faute de nuages qui obscurcissent continuellement le ciel.

Le sol de la Martinique et des Antilles est immensément riche en plantes, qui végètent toute l'année sans aucune interruption : dans cette île on ne connoît aucun lieu aride ; excepté quelques rochers sur ses bords, toute sa surface est couverte d'une végétation étonnante, dont plus de la moitié se fait à l'ombre des vallées très-profondes. S'il est vrai, d'après Priestley et Ingen-Houtz, que toutes les plantes dégagent à l'ombre du gaz acide carbonique, après avoir absorbé de l'air une partie de son oxygène, et qu'au soleil elles dégagent ce dernier principe, sur-tout quand elles croissent dans l'eau, il est clair que le volume du premier gaz qu'elles fournissent pendant les deux tiers de l'année est énorme, et surpasse de beaucoup la quantité d'oxygène qu'elles exhalent pendant les quatre autres mois, laquelle, quoiqu'elle soit aussi diminuée par la consommation que les plantes en font, se réunit à la portion qu'en contient l'air commun, et alors sa masse totale l'emporte sur la somme de l'autre gaz. Cependant le gaz acide carbonique répandu dans l'atmosphère dans une proportion plus abondante que de coutume, lui donne nécessairement des mauvaises propriétés ; et je

pense même qu'il seroit suffisant pour agir sur les animaux d'une manière très-pernicieuse, s'il ne se combinoit pas avec d'autres principes qui le neutralisent ou qui affoiblissent son action ; par conséquent sa disposition délétère peut être considérablement diminuée ou atténuée, mais non pas tout-à-fait détruite. Je ne prétends pas donner cette théorie comme démontrée, mais un des faits qui mettent hors de doute l'existence dans l'air d'un principe analogue au gaz acide carbonique, c'est que lorsque le temps est beau et tranquille, ou calme et sans vent, chose qui n'est pas très-rare, on peut à peine respirer ; on s'aperçoit bien que les poumons n'exercent pas librement leurs fonctions; que le corps est accablé, et que le système musculaire sur-tout perd de son énergie. Cette remarque n'est pas appuyée sur des conjectures, ou hasardée pour soutenir une opinion systématique; mais c'est un fait réel dont chacun peut s'assurer, et qui n'exige pas un physicien habile pour être vérifié ou confirmé.

Les observations suivantes lui donneront un degré de certitude palpable, et le mettront dans une telle évidence, qu'il ne pourra être révoqué en doute par les sceptiques les plus sévères.

Le quartier de Sainte-Anne, qui est très-sec, et où la végétation n'est pas riche comme dans

les autres cantons de la Martinique, est aussi la contrée la plus saine de cette île; il tombe de 100 à 120 pouces de pluies dans les autres quartiers, et ici il en tombe tout au plus la moitié; les nuages y passent rapidement, affoiblissent peu la lumière, et vont se fondre ailleurs : la fièvre jaune n'y paroît jamais, les maladies graves y sont rares, et la mortalité, par conséquent, est petite (1). Ces circonstances sont dues à la position du quartier, à ses pluies, et à ses petites élévations ou mornets. De plus, les incendies devroient avoir lieu tous les jours à la Martinique, soit dans les villes, soit dans les campagnes : les maisons en bois, les chaumières que l'on appelle *cases*, un foyer dans toutes ces maisons et dans la moindre case, l'usage presque général d'avoir la lumière pendant la nuit, les nombreux magasins de matières

---

(1) Je rappelle ici à mes lecteurs, que le docteur Lind a été le premier à développer une vérité médicale qui a du rapport avec l'observation que je viens de faire connoître : dans son ouvrage sur les *Maladies des Européens dans les climats chauds*, il parle des *cantons malsains dans les pays les plus sains*, et vice versâ des *cantons sains dans les pays les plus malsains*. Les médecins qui ne sont pas sortis de l'enceinte des grandes villes, doutent de l'existence de ces faits; mais ceux qui ont voyagé les ont observés plusieurs fois, et sont convaincus de leur réalité.

combustibles, l'habitude où sont les nègres des deux sexes de fumer continuellement, et leur négligence à l'égard du feu, sont autant de causes qui devroient faire craindre des incendies à tout moment; ils commencent en effet assez souvent; mais les flammes s'arrêtent d'elles-mêmes, ou on les éteint avec la plus grande facilité. J'ai vu, dans la saison sèche, commencer deux incendies, un au Lamentin d'une maison en planches; et l'autre au Gros-Morne d'une pile de bois sec; les flammes se sont à peine élevées et elles ont cessé spontanément; les propriétaires n'y ont porté aucun secours, parce qu'ils savoient qu'il n'en résulteroit pas de suites fâcheuses : il faut nécessairement qu'une forte brise souffle, ou qu'il y ait des substances bitumineuses ou inflammables, pour que le feu fasse des progrès et qu'une maison en bois ou une chaumière à nègres devienne la proie des flammes. En 1793, lorsque les deux partis dévastoient la colonie, et qu'ils brûloient mutuellement leurs habitations, il falloit enduire de soufre les bâtimens en bois pour que le feu les détruisît sans ressource, autrement il n'auroit pas bien pris. Il est facile de concevoir que les conséquences que l'on doit déduire de ces deux observations, tendent à faire reconnoître l'existence d'un gaz malfaisant, analogue au gaz acide carbonique, et la nature des

causes qui peuvent lui donner naissance (1). Dans le chapitre suivant je reviendrai sur cet article, et j'ajouterai d'autres éclaircissemens.

L'évaporation de la mer, dont la nature est peu connue, les vents et les pluies sont trois causes qui peuvent corriger, à ce que je pense, les mauvais effets dont nous venons de parler, quoique les deux dernières soient insalubres dans quelques cas. La mer, circonscrivant les Antilles, doit influer certainement en quelque chose sur la formation de l'atmosphère de chacune d'elles, sur-tout des plus distantes de la terre ferme, comme la Martinique qui est une petite île, formée de plusieurs sommets de montagnes, placée à l'ouverture d'un golfe immense, assez éloignée des deux continens de

(1) On pourroit m'objecter que les villes du Cap-Français et de Saint-Thomas ayant été, en grande partie, réduites en cendres par un incendie, les flammes n'ont pas été arrêtées par la présence de ce gaz; mais je ne prétends pas avancer que l'atmosphère des Antilles ou de la zone torride occidentale, en soit chargée au point d'empêcher totalement la combustion, car alors aucun animal ne pourroit y vivre, et la végétation seroit morte; j'entends seulement que ce principe est mêlé, dans l'air, dans une telle proportion, qu'il s'oppose au progrès des incendies, et qu'il influe, d'une manière pernicieuse, sur les hommes et les animaux: on sait que l'air libre ne contient à-peu-près que $\frac{1}{500}$ de son volume de gaz accide carbonique.

l'Amérique, et ayant à l'est un vaste océan. L'influence des vents est plus considérable; elle apporte le plus souvent la salubrité, tantôt un air étouffant, et tantôt les pluies, les nuages ou l'humidité : sans les vents qui agitent violemment l'atmosphère et tous les fluides à l'état aériforme, peut-être que les évaporations de la mer ne seroient d'aucune utilité, parce qu'elles ne seroient pas transportées et introduites dans toutes les parties de l'île : les pluies, outre qu'elles communiquent de la fraîcheur à l'air, et qu'après leur chute on respire avec plus d'aisance, sont les moyens les plus puissans qu'employe la nature pour fertiliser le sol des Antilles, pour les rendre habitables, et pour que les animaux qui y vivent, trouvent de quoi se désaltérer; si elles en étoient privées, ces îles seroient des terres brûlées par le soleil, telles que les supposoient les anciens (1), ou

(1) Les anciens croyoient que la zone torride et les zones glaciales étoient inhabitées, l'une par rapport à la chaleur extrême qui devoit la brûler, et l'autre à cause des froids rigoureux. Les passages de Cicéron, de Strabon, de Pline, de Virgile, d'Ovide et de tous les géographes de l'antiquité, ne laissent aucun doute sur leur croyance. L'Orateur romain dit, dans le Songe de Scipion : *Medium autem illum* (cingulum) *et maximum* (zonam torridam), *solis ardore torreri : duo sunt habitabiles* (zonæ duæ temperatæ) *quorum*

des rochers stériles et affreux, battus par les vagues de la mer ; avec des pluies moins co-

---

australis ille, in quo qui insistunt, adversa vobis urgent vestigia. Le Géographe grec s'exprime ainsi, à cet égard, dans le second livre *Rerum geographicarum : Temperatas* (zonas) *vocant eas, quæ habitari possunt, reliquas inhabitatas, unam ob æstum, duas propter frigus.* Le naturaliste se sert des paroles suivantes : *Media vero terrarum* (zona torrida), *qua solis orbita est, exusta flammis et cremata, cominus vapore torretur.* (Lib. II, cap. LXVIII.) Et Pomponius Mela dit : *Eadem* (terra) *in duo latera, quæ hemisphæria nominantur, ab oriente divisa ad occasum, zonis quinque distinguitur, mediam æstus infestat, frigus ultimas : reliquæ habitabiles paria agunt anni tempora, verum non pariter.* (De situ orbis, lib. I, cap. I.) On trouve, à ce sujet, dans Virgile, ces beaux vers du premier livre des Géorgiques :

Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni :
Quam circum extremæ dextra læva que trahuntur,
Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divum. . . . . .

et dans Ovide, ces autres vers pleins de précision :

Ut que duæ dextra cœlum, totidemque sinistra
Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis,
. . . . . .
. . . . . .
Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu,
Nix tegit alta duas : totidemque inter utramque locavit,
Temperiemque dedit, mista cum frigore flamma.

METAMORPH., lib. I.

pieuses et moins fréquentes, il seroit impossible qu'un terrain d'une étendue limitée comme celui de la Martinique fût arrosé en tous les sens par une infinité de rivières, comme l'est cette colonie. Il est certain que les plus beaux jours, à la Martinique, s'observent immédiatement après les pluies, les grains et les vents impétueux; et je répète que s'il ne ventoit ou ne pleuvoit pas, et que le calme fût persistant, les animaux ne pourroient y vivre qu'avec beaucoup de peine. Je regarde ces deux faits comme des appuis solides de mon opinion, et je n'aperçois d'autres agens qui puissent influer sur le principe nuisible que je crois avoir découvert dans l'atmosphère et en expliquer les changemens, que les trois causes que je viens d'avancer.

Les vents méridionaux, ces terribles ennemis de l'homme sur presque toute la surface du globe, peuvent aussi altérer la constitution atmosphérique en la surchargeant d'un autre gaz

---

Ajoutons encore les vers de Lucain et de Silius Italicus :

Ire libet qua zona rubens atque axis inustus
Solis equis. . . . . .

PHARS., lib. IX, v. 852.

Æoliis candens Austris, et lampade Phœbi
Æstifero Libye torretur subdita cancro,
Aut ingens Asiæ latus, aut pars tertia terris.

PUNIC., lib. I, v. 193.

malin ; et, en effet, ils agissent d'une manière pernicieuse ; mais cette action est différente de celle du principe analogue au gaz acide carbonique, et ils affectent particulièrement la tête et l'organe de la peau ; ensuite la pluie est souvent leur compagne inséparable, et produit alors l'atmosphère chaude et humide. Ces vents passent sur des plaines arides et d'une vaste étendue, comparables à celles de l'Afrique ; ils s'échauffent dans leur trajet et se chargent de l'air impur des régions baignées par l'Orénoque, et de celles qui environnent ses embouchures ; de là ils arrivent sur les îles les plus au Sud, à moitié incultes, un peu marécageuses, et enfin insalubres, placées entre le continent et la Martinique, telles que la Trinité, Tabago et Sainte-Lucie ; ils continuent à ramasser des principes nuisibles et les transportent sur les Antilles, mieux cultivées et qui sont plus au Septentrion, telles que la Martinique, la Dominique, la Guadeloupe, etc. Les villes de la Martinique étant situées sur la côte S. O., l'une adossée à un morne comme est Saint-Pierre, l'autre bâtie sur la base du morne comme le Fort de France, forment un obstacle à leur marche, et retiennent dans leur bassin une partie des gaz délétères que ces vents y ont jetés.

Les vents du Sud seuls sont débilitans ; ils

donnent la céphalalgie et la soif, excitent au sommeil, font perdre l'appétit et rendent la peau sèche : c'est pendant qu'ils soufflent, que la fièvre jaune règne constamment ; lorsqu'ils sont accompagnés de l'humidité des pluies, ce qui généralement est infaillible, il en résulte l'atmosphère chaude et humide, qui est la plus nuisible, et dont l'action cause des désordres dans l'économie animale, et amène les degrés les plus terribles du fléau des Antilles. Les ouragans ou les coups de vent très-impétueux qui moissonnent les plantations, détruisent les arbres, emportent les maisons, et bouleversent des masses énormes, ont été regardés, par divers auteurs, et notamment par Clark (1), comme des puissances dévastatrices à la vérité, mais qui purifient éminemment l'air des Antilles et chassent les gaz malins. Il est de fait qu'après ces désatres on a toujours été exempt, pendant quelques années, de maladies graves ou épidémiques, et que les Européens en étoient bien moins maltraités que de coutume. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que j'ai avancé, et me fournit une raison de plus pour admettre dans l'atmosphère une puissance malfaisante à l'état de fluide aériforme.

L'île de la Martinique, appelée *Madanina*

(1) On the yellow fever of Dominica.

par ses anciens habitans, les Caraïbes (1), est une des Antilles les plus estimées pour sa fécondité, ses productions, sa population et ses localités physiques, qui la rendent un entrepôt de commerce par les abris sûrs qu'elle offre aux bâtimens, et par sa position au vent et au milieu de l'Archipel américain. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas dissimuler que cette île est une des plus insalubres et des plus funestes aux Européens, ou indistinctement à tous ceux qui y arrivent des climats tempérés et froids : il semble que la nature nous ait défendu de franchir impunément les limites de notre zone ; car la plus grande partie des habitans des contrées septentrionales qui se transportent, pour différens motifs, sous le ciel brûlant de la zone torride, soit orientale, soit occidentale, y trouvent leur tombeau. On n'ignore pas les pertes incalculables en hommes que les Anglais, les Hollandais, les Français et les Espagnols y ont faites, depuis l'origine de leurs établissemens, par la seule action des maladies : les Espagnols étant plus sobres que les autres, et étant nés dans une région plus chaude, s'y acclimatent avec plus de facilité et y meurent en moindre nombre. Il est vraisemblable que si les Italiens eussent embrassé le système de

(1) Dutertre, Hist. des Ant., part. II, chap. I.

colonisation, dans le temps qu'ils pouvoient le faire plus aisément que les autres nations, ils ne perdroient aujourd'hui que peu de monde, ou guère plus que les Espagnols.

La Martinique est située entre le 14 et le 15.e degré de latitude boréale, et au 63° 20' de longitude méridien de Paris ; sa longueur est d'environ vingt lieues, et sa largeur de dix : elle a la Dominique au Nord, séparée par un canal de quinze lieues ; Sainte-Lucie au midi, éloignée de six lieues, et la Barbade à quarante lieues au Sud-Est ; de telle manière que si l'on réunit, par des lignes droites, les points où sont les trois îles qui l'environnent, il en résultera un triangle au milieu duquel se trouve placée la Martinique, dont le gisement va de Nord-Ouest au Sud-Est. Les villes de Saint-Pierre et du Fort de France, les seules de cette île, sont situées sur la côte qui est sous le vent, appelée aussi *Basse-Terre*, et celle qui regarde le Sud-Ouest. La première, toute commerçante, est plus au Nord que la seconde, et près du canal de la Dominique, ce qui l'expose davantage aux vents alisés ; au lieu que la seconde, plus militaire que commerçante, est au Sud de l'île, près du canal de Sainte-Lucie, et par conséquent plus soumise à l'action des vents d'Ouest et du Sud : aussi cette différence de situation est-elle sensible

dans l'atmosphère ; car l'air de Saint-Pierre est un peu plus frais et plus agité, quoiqu'en disent les habitans du Fort de France, qui s'obstinent à soutenir le contraire. Plus bas je ferai connoître les autres causes qui contribuent à augmenter sa fraîcheur.

La ville de Saint-Pierre est placée au fond d'une rade au Sud Ouest de l'île : cette rade, en forme d'un quart d'ellipse, a une extrémité au Sud, au-delà du Carbet, appelée *Morne aux Bœufs*, et une autre à l'Ouest nommée *Pointe à la Mare*, en-deçà du Prêcheur entre *la Rivière la Mare* et *la Rivière Blanche*. La ville est bâtie sur le bord de la mer, au-dessous de l'extrémité d'une courte chaîne de montagnes, les mornes *Dorangé*, *Mirail* et du *Fort*, qui aboutissent là, partie coupées à pic et partie en talus à pente douce, ou à pente précipitée. Elle est étroite, longue de 800 toises à-peu-près, et large de 20 à 80 toises, s'étend du Nord au Sud, est partagée en deux par la *Rivière de Saint-Pierre*, et limitée par celle des *Pères* au Septentrion, et par un petit prolongement d'un morne au Midi, derrière lequel passe la *Rivière Belle-Vue*. Cette ville se divise en quatre parties ou quartiers, que je compterai dans l'ordre du Sud au Nord : la première, située en plaine, s'appelle *Mouillage*, parce que les bâtimens mouillent

mouillent devant ce quartier pendant neuf mois de l'an, depuis la fin de vendémiaire jusqu'aux derniers jours de messidor, et vont passer au Fort de France le reste de l'année, ou les trois mois que l'on désigne par le nom impropre d'*hivernage ;* le second est le *Quartier du Fort*, nommé ainsi à cause d'une vieille redoute construite entre la rive gauche de la rivière et la mer ; ce quartier est un peu montueux, et jouit de la rivière qui le partage : le troisième quartier appelé *la Galère*, consiste en une ligne de maisons, disposées sur un plan étroit et horizontal, depuis le fort jusqu'à la rivière des Pères ; le quatrième est *la Nouvelle Cité*, ou le quartier moderne ; c'est la partie la plus aérée, la plus saine et la plus montueuse de la ville, ayant au N. O. une côte de plaine ou d'une pente très-douce, et qui forme un local très-convenable, où il auroit fallu bâtir toute la ville de St.-Pierre. Au commencement du XVIII.e siècle, cette ville étoit déjà assez considérable, et avoit trois grands quartiers (les trois que j'ai cités les premiers), tandis qu'à cette époque la ville du Cap-Français à Saint-Domingue n'étoit, d'après le P. Labat, qu'un amas de cabanes qui, en moins de soixante ans, se sont changées en une ville d'Amérique du premier ordre par l'effet de ses grandes richesses coloniales.

En 1774, on fit monter l'eau de la *Rivière Pérès* à la Nouvelle Cité, dont on construisit les rues de manière qu'elles avoient un petit canal au milieu, où l'eau couloit et formoit des ruisseaux. Les habitans s'étant aperçus qu'indépendamment de la commodité qu'offroient ces ruisseaux pour entraîner à la mer les balayures des maisons et des rues, ils entretenoient la salubrité et la fraîcheur, ils se déterminèrent d'en faire autant dans les autres quartiers de la ville, et cela fut effectué pendant les années 1776 et 1777; on arrangea le pavé des rues comme celui de la *Nouvelle Cité*, et on prit l'eau de la rivière *Porié*. Ces deux rivières que je viens de nommer sont des branches qui viennent former, par leur jonction près de Saint-Pierre, la rivière de ce nom : celle *Pérès* est la branche principale qui descend du côté droit; la dernière vient en se précipitant du côté gauche, et son cours présente de belles cascades et des sites pittoresques. L'utilité de ces ruisseaux est généralement reconnue, et elle seroit bien plus grande, s'ils n'étoient pas infectés par les ordures que l'on y jette. Il est d'ordinaire, dans les villes, que les établissemens fondés pour l'utilité publique, dégénèrent par l'introduction des abus, qui viennent à bout de dénaturer l'institution; c'est ce qui est arrivé à Saint-

Pierre. Ces petits canaux, destinés, dans le principe, à rafraîchir l'air et à conserver la propreté des rues, deux choses essentielles pour la santé, servent plutôt d'égoût actuellement, qu'ils ne remplissent le premier objet; on y jette, à toute heure du jour et de la nuit, les excrémens des hommes et des bêtes, des eaux et des liqueurs corrompues, des animaux morts, tels que des rats, des chiens, des chats, des poules, etc., des bouteilles cassées, des végétaux pourris, et tant d'autres vilenies qui vont s'accumuler là où aboutissent les ruisseaux au bord de la mer ou de la rivière. Ces tas de matières infectes qui fermentent avec la chaleur habituelle et l'humidité périodique des pluies, et qui après subissent la putréfaction, donnent lieu au dégagement de gaz délétères. Si les lois de la police coloniale étoient exécutées, ces inconvéniens n'existeroient pas, parce qu'on est en droit d'obliger les habitans à faire transporter, à certains endroits du bord de la mer, éloignés de la ville et sous le vent, tout ce qu'ils jettent dans les ruisseaux, et à construire des latrines chez eux. On est fondé à dire que les agens de la police manquent à leur devoir, et qu'au lieu de veiller à la répression des abus, ils ne pensent qu'à faire des gains illicites.

Dans une ville comme Saint-Pierre, où l'on

observe un luxe ruineux, et où l'on jouit de presque toutes les commodités de la vie, on manque de lieux d'aisance, soit pour les maîtres, soit pour les affranchis, soit pour les esclaves : de là il arrive que l'on voit avec étonnement des petits enfans faire leurs ordures au milieu des rues, dans les canaux; d'un autre côté le bord de la mer se remplir d'immondices faites par les hommes, ce qui rend cet endroit impraticable, et les gens aisés s'infectent volontairement dans leurs maisons. On pourroit obvier à ces inconvéniens par l'établissement de plusieurs fosses d'aisance au bord de la mer, solidement construites et tenues avec propreté; et, par l'injonction aux propriétaires d'avoir chez eux, comme j'ai proposé plus haut, des latrines assez spacieuses pour n'être évacuées que tous les quatre ou cinq ans, ce qui les utiliseroit davantage par l'emploi qu'on pourroit faire des matières stercorales vieillies, dans les engrais.

Les rues de Saint-Pierre sont balayées assez souvent; comme elles sont en pente, les fortes pluies les lavent de manière à les laisser aussi nettes que le pavé d'une galerie : si l'on n'y étoit pas exposé aux exhalaisons dont on a parlé plus haut, et qui forcent les passans à se boucher le nez, elles rivaliseroient de propreté avec celles des villes les mieux policées

de l'Europe. Cependant elles ne sont pas toutes également propres ; une partie de la Grande-Rue du Mouillage, depuis l'église jusqu'à l'extrémité de la ville, et toute la rue du bord de la mer où il n'y a pas de ruisseaux, à cause de son défaut de pente, sont assez sales, et leur pavé est continuellement encombré de pailles, de débris de tonneaux, de caisses, etc. Il faut dire aussi que ce sont les rues les plus peuplées et les plus commerçantes, et qu'elles attirent beaucoup de monde, et c'est précisément ce qui occasionne la malpropreté; aussi dans ce quartier les maladies sévissent cruellement contre les Européens qui ont le malheur d'y demeurer. Les places des marchés ne sont pas bien tenues; quand on y passe, on éprouve un effet pénible dans les organes de l'odorat et de la respiration, par une surabondance de gaz qui en émanent, tels que les gaz hydrogène sulfuré et phosphoré. Ajoutons que dans les ruelles qui percent le quartier du Mouillage vers le morne, on voit une infinité d'énormes chaudières en fer, destinées à la confection du sucre, dont l'ouverture est tournée vers le ciel de manière qu'elles reçoivent la pluie et se remplissent d'eau qui y croupit, se corrompt et devient verdâtre par l'action de la chaleur, de l'oxyde de fer et des corps étrangers que

les enfans y jettent. Il n'y a rien de plus simple que de détruire cette source de méphitisme : il faudroit seulement renverser les chaudières ; mais les habitans et la police de Saint-Pierre sont d'une telle indolence, qu'ils n'y pensent pas, et que je ne leur ai jamais entendu parler de cette cause d'insalubrité, quoiqu'on ne puisse pas marcher long-temps dans les ruelles du Mouillage sans l'avoir devant les yeux. Une autre chose qui étonne plus que cela, parce que les effets qui en résultent sont terribles, c'est qu'à plusieurs coins de rues, et notamment à la Place de l'Hôpital, on jette des bouteilles cassées : ceux qui sont pieds nus et qui y passent la nuit, courent risque de se blesser; et, lorsque cet événement fâcheux arrive, ce qui n'est pas rare, si l'aponévrose plantaire est divisée, le tétanos survient infailliblement, et l'individu est emporté en deux ou trois jours.

Ici je ne dois pas passer sous silence certains foyers d'infection dont on ne se doute pas seulement à Saint-Pierre, et qui ont causé des grands ravages dans le Monde entier : je veux parler des émanations des prisons, des hôpitaux et des cimetières. La prison ou la géole, est le bâtiment le plus malsain, le plus mal tenu et le plus mal placé de la colonie : c'est un entonnoir où les distributions de lo-

gement sont faites sur ses parois internes, et qui ne reçoit la lumière et l'air que par son évasement supérieur ; par conséquent ce local est humide, obscur, étouffant et fétide : les malheureux qui en sortent ne sont jamais en bonne santé, et ceux qui sont condamnés à y demeurer sont toujours maladifs. Mon devoir m'y a appelé trois fois pour une inspection de santé, et toutes les trois fois j'en suis sorti avec un violent mal de tête. Cette géole est située au milieu de la ville : il n'y a pas de doute que les exhalaisons auxquelles elle donne lieu, se mêlant à l'atmosphère, n'influent sur la santé des habitans.

L'hôpital militaire que les Pères de la Charité ont fait bâtir, est placé dans un des endroits malsains de la ville, au quartier du Mouillage, qui est le plus bas et le plus chaud, et immédiatement sous la falaise du morne qui couvre à l'Est une partie de Saint-Pierre ; les vents du Nord et de l'Est ne le rendent pas plus salubre, et il reçoit en plein les vents pernicieux du Midi et de l'Occident : il est d'une fraîcheur humide par la proximité du morne, et par cette même raison il n'est éclairé du soleil que vers les neuf heures du matin. Quand le vent d'Est est violent, il pénètre, par sa force, dans les salles de l'hôpital, donne une commotion à l'air de la vallée où il est

situé, et entraîne avec lui les miasmes des latrines, du cimetière, de la chambre des morts et ceux qui sont répandus dans tout le local : cette opération naturelle est avantageuse pour l'hôpital, mais elle n'est pas bienfaisante pour la ville, qui reçoit l'air impur dont l'autre se débarrasse. La construction de cet établissement est très-mal entendue ; l'architecte qui en a donné le plan n'a jamais connu ce que c'étoit qu'un hôpital, ses divisions et ses dépendances. Cet édifice, dont une moitié est en pierre et la seule habitable, et dont l'autre est en charpente et en très-mauvais état, est composé d'une salle basse, grande, en ligne droite, coupée au milieu par une chapelle, et terminée, à ses extrémités, par des petites salles inégales qui sont à angle droit avec la grande, et d'une salle haute qui a la même capacité et les mêmes dimensions : on peut y placer tout au plus cent cinquante malades ; de sorte que, en temps d'épidémie, on est obligé de les mettre dans les maisons de la ville les plus proches de l'hôpital. Il est vraiment surprenant que dans un pays où les hôpitaux sont essentiellement indispensables, on ait mis si peu de soin à choisir leur emplacement, et qu'on ait mis si peu d'intérêt à leur bonne construction. Le local de la ville de Saint-Pierre offre plusieurs endroits élevés

et salubres, dans un desquels on auroit pu aisément l'établir ; mais la dévotion y a placé des couvens et des églises en persuadant aux hommes de négliger la guérison de leurs maux pour honorer Dieu. Malgré tous ces inconvéniens et ceux du cimetière dont je parlerai bientôt, l'hôpital de Saint-Pierre vaut mieux que celui du Fort de France.

La ville de Saint-Pierre ayant deux églises paroissiales, elle a aussi deux cimetières qui en dépendent : celui du Mouillage est placé au centre de ce quartier, tout autour de l'église, comme une espèce de cour, fermé par un mur : c'est celui où l'on entasse le plus de monde à raison de la population de la paroisse, et sur-tout à cause du concours des étrangers qui débarquent tous là. L'église du Fort a le sien placé assez loin d'elle à une des extrémités de la ville, au-dessous de la batterie Villaret, et faisant un des côtés de l'allée des Jésuites : toutes les fois que je suis passé de nuit par cette allée, j'ai senti l'odeur des émanations cadavéreuses. L'hôpital a son cimetière derrière ses murs : il étoit, à mon arrivée, tellement près des salles, qu'en faisant la visite j'étois incommodé des exhalaisons qui s'en élevoient. Sentant combien cet inconvénient est grave, je fis reculer le cimetière tout-à-fait sous le morne, en insistant pour qu'on

l'entourât d'un mur, et que le terrain fût mis de niveau ; mais on n'exécuta rien, et à chaque avalasse les cadavres et les squelettes étoient découverts par l'écoulement des eaux. Indépendamment de ces trois cimetières, qui seroient suffisans pour donner à l'air des qualités nuisibles, les Anglais qui sont restés maîtres de la Martinique depuis 1794 jusqu'en 1802, et les Anglo-Américains qui y affluent en grand nombre pour le commerce, ne pouvant pas enterrer leurs morts dans les cimetières des catholiques, ont été obligés de choisir des terrains pour les affecter à cet emploi ; mais ces terrains y sont peu propres, parce qu'ils sont situés d'une manière désavantageuse pour la ville. Les Anglais avoient le leur près de la prise d'eau, dans la vallée de la rivière, dans une petite plaine jonchée d'arbustes, au Nord-Est de la ville ; et les Américains avoient disposé, pour cela, d'une partie du bord de mer au-dessous de la batterie Sainte-Marthe, à l'extrémité méridionale de Saint-Pierre, où j'ai vu des ossemens et des squelettes à découverts et battus par les vagues : il est clair que le vent du Nord et celui du Sud emportent, dans la ville, les miasmes de ces cimetières. Quoique l'on fasse beaucoup d'inhumations avec une petite quantité de chaux, que l'on croit ob-

vier à tous les inconvéniens qui peuvent résulter des enterremens, sur-tout lorsque les fosses sont peu profondes, il n'est pas moins vrai que ces cimetières qui existent dans le sein de la ville, sont dangereux et funestes à ses habitans, et augmentent indubitablement son insalubrité, en communiquant à l'air des principes délétères.

Que l'atmosphère de Saint-Pierre abonde en gaz nuisibles, c'est un fait que l'on ne peut révoquer en doute : j'ai développé, jusqu'à présent, les causes de ce mal; j'ai montré quels sont les foyers de méphitisme et les sources qui fournissent les matières propres à rendre l'air impur; actuellement je vais rapporter une observation qui est à la portée de tout le monde, et qui confirmera pleinement le fait dont il est question. Toutes les fois que l'on revient de la campagne à la ville, précisément au moment que l'on y entre, on se sent à moitié suffoqué et on respire avec peine; peu-à-peu on s'habitue à cette incommodité, et au bout de vingt-quatre heures on ne s'en aperçoit plus : il arrive tout le contraire lorsqu'on sort de la ville, soit par mer, soit par terre; on se trouve un peu soulagé, et la respiration, de pénible qu'elle étoit, devient aisée et libre, et on l'effectue avec une certaine satisfaction. J'ai fait cette

remarque maintes et maintes fois. Le Père Edouard Henry, ancien chirurgien de la Charité et directeur de l'hôpital, qui habite la campagne depuis plusieurs années, m'a assuré qu'il avoit constamment observé la même chose, et qu'il ne peut s'empêcher de ressentir cet effet presque tous les jours ; ceux même qui réfléchissent à peine aux fonctions de l'économie animale, ne peuvent s'abstenir d'en être frappés.

Les préjugés ridicules qu'ont les créoles relativement à la construction des maisons et des habitations, et qu'ils croient être des raisons invincibles, méritent, par leurs conséquences funestes, d'être combattus ici en peu de mots. Les maisons sans étages et celles à étages sont basses et étroites, disproportionnées généralement par la longueur, la largeur et la hauteur, et recouvertes d'un toit qui est absolument sur le modèle des climats froids ; elles sont construites ou en bois, ou en maçonnerie et charpente : les portes, les fenêtres et les balcons, s'il y a de ces derniers, ne correspondent pas à la grandeur de l'édifice : la principale pièce est une galerie au rez-de-chaussée, les appartemens sont mal distribués, incommodes et formés par des cloisons en planches : les chambres ont des fenêtres trop multipliées, donnent dans les rues ou

dans les cours qui sont derrière la maison, et quelquefois elles ont des ouvertures en claire-voie pour la communication de l'air : sous le toit on trouve, en général, un galetas qui est habitable seulement la nuit, car le jour on risque d'y étouffer de chaleur : en un mot, ces maisons ne garantissent complettement ni de la chaleur, ni de l'humidité, ni de la pluie, ni des vents, ni de la grande lumière : quant à l'architecture (si l'on peut employer ce nom pour des bâtimens qui sont privés de symmétrie et ne sont élevés sur aucuns principes), elle est d'un très-mauvais style et d'un goût rustique ; il y a cependant quelques façades passables, mais qui sont irrégulières (1).

Pourquoi donc construit-on si mal à la Martinique ? pourquoi les maisons sont-elles extrêmement basses, et pourquoi sont-elles faites de manière à ne point préserver entièrement ceux qui les habitent des intempéries du climat ? C'est, selon les créoles, pour

(1) A Saint-Pierre, on n'observe que deux maisons qui soient belles, pour le pays ; l'une est celle de Jésuites, appartenant actuellement à la famille Perinelle, et l'autre est au centre de la Grande-Rue, et appartient au négociant Tort : toutes les deux néanmoins ont une mauvaise distribution, et elles ne renferment pas toutes les commodités nécessaires.

obvier aux effets terribles des tremblemens de terre et des coups de vent, qui renverseroient infailliblement les maisons, si elles présentoient beaucoup de résistance ; raisons futiles, dictées seulement par la peur de ces prétendus *effets terribles* qui sont purement chimériques, et par le préjugé d'habitude qui est devenu une erreur fatale : car 1.° les tremblemens de terre de la Martinique, quoique fréquens, sont des secousses très-légères, qui ne sont pas comparables aux plus petites secousses que l'on ressent en Europe, et qui n'abattent jamais de maisons, sur-tout quand elles seront solidement élevées (1) ; 2.° les coups de vent ont très-peu de prise sur les villes de S.t-Pierre et du Fort de France, dont la première est adossée à un morne et couverte à ses côtés par les hauteurs, et située au fond d'une rade ; la seconde est placée dans l'enfoncement d'une rade beaucoup plus sûre, et se trouve à l'abri des efforts d'un vent violent par les mornes très-élevés qui l'entourent. C'est un spectacle bizarre et vraiment ridicule que de voir, sous la zone torride, de petites maisons propres au

(1) Tout le mal qu'ont fait jusqu'ici les plus forts tremblemens de terre à la Martinique, consiste en quelques bâtimens lézardés, et quelques angles de vieilles maisons ou d'édifices mal bâtis qui sont tombés.

50.e degré de latitude boréale ou australe, et faites comme s'il y geloit tous les jours. Il auroit fallu adopter la construction d'Italie ou du Levant, bâtir les maisons de manière qu'elles eussent de grandes ouvertures au Nord, et de petites à l'Est et à l'Ouest pour jouir d'une fraîcheur saine; et presque aucune, ou seulement celles qui sont indispensables, au Sud, pour ne point être échauffé par le soleil et se soustraire à l'action du vent méridional; avec des distributions telles que l'air pût circuler librement sans nuire aux habitans, ce qui éloigneroit beaucoup de maladies; avec des corniches assez avancées en-dehors sur les fenêtres, les balcons et les portes, pour que la pluie, qui tombe toujours obliquement, n'entrât pas dans les appartemens, ce qui dispenseroit de s'enfermer pour être à l'abri; et enfin en employant différens moyens connus pour modifier la réflexion et les impressions de la lumière, sans négliger non plus de faire les cloisons et les planchers plus épais, avec les pièces mieux jointes, afin que l'humidité pénétrât moins dans les chambres pendant la nuit, et que ces planchers ne pussent s'enfoncer sous le poids du corps, comme il arrive assez fréquemment (1).

(1) Dans l'espace de deux ans, cet accident a eu lieu

La construction basse des maisons est applicable seulement aux habitations situées à la cime des mornes, à celles qui sont sur leurs pentes, et qui ne sont pas couvertes par des hauteurs, et en troisième lieu à celles situées dans certains vallons où le vent s'engouffre et devient très-impétueux; ce sont les seules positions dangereuses, et dans lesquelles les maisons risquent d'être enlevées par les coups de vent : les habitations, placées différemment, pourroient être construites de la manière que je viens d'indiquer pour les villes. La plus grande partie des habitations que j'ai vues ont un inconvénient fatal, qui consiste en une infinité d'ouvertures qui rendent la maison percée à jour et exposée à tous les airs de vent. Une triste expérience nous apprend quels dangers l'on y court; mais le créole sera toujours aveugle et n'y croira jamais, avant de se dépouiller entièrement des préjugés qui lui persuadent intimément qu'il doit se rafraîchir sans cesse par des boissons relâchantes, des bains froids et l'exposition à l'air frais, et lui font éviter une transpiration

---

cinq fois à S.t-Pierre, et quatre fois au Fort de France. Dans un pays où les dangers naturels sont en grand nombre, on peut se dispenser raisonnablement de leur ajouter encore des maux artificiels.

abondante. Ces lieux charment le voyageur et l'étranger qui y arrivent échauffés et tout mouillés de sueur ; ils y trouvent l'hospitalité et l'accueil le plus engageant de la part des habitans ; ils se reposent en passant brusquement du mouvement à l'inertie, et restent au grand air invités par une fraîcheur très-agréable dans un tel moment : ce plaisir séducteur est suivi quelquefois par des effets mortels, et il est indubitablement une source des maladies funestes de la Martinique, surtout pour les Européens, qui y paient bien cher leurs imprudences.

Ayant parlé de la construction des maisons dans les villes et de celle des habitations des colons, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose sur la demeure des nègres que l'on appelle cases : elles sont placées près des habitations et forment de petits villages ; leur figure est carrée ; elles ont une petite porte, et en général une fenêtre par derrière : elles sont construites en argile, mêlée avec de la paille, en roseaux ou en planches, soutenues par une légère charpente et couvertes de chaume : il y a cependant quelques habitations où elles sont en maçonnerie. L'ordre dans lequel on les a disposées n'est pas le même par-tout ; il y en a en lignes droites et parallèles, d'autres en lignes transversales,

et d'autres ne conservent aucun ordre : les nègres ont le soin de les entourer d'arbres, et de ne point souiller leur approche d'ordures : quand les commandeurs exercent une surveillance stricte, alors seulement la propreté intérieure y est assez bien entretenue.

Je vais passer à la topographie physique et médicale du Fort de France. En traçant cette topographie, il est nécessaire, pour éviter les longueurs et les répétitions, que j'omette les circonstances qui sont analogues à celles déjà rapportées dans la description de Saint-Pierre, ou qui sont tout-à-fait communes aux deux villes ; et, pour cela, il est indispensable de prévenir qu'indépendamment de ce que nous dirons des localités et de l'emplacement du Fort de France, cette ville n'est pas exempte des inconvéniens et des vices qu'on observe à Saint-Pierre, et qui sont causés par la négligence de la police et par l'insouciance des habitans, soit qu'ils tiennent à la construction défectueuse des maisons, soit qu'ils proviennent de l'intempérie de l'air : qu'au contraire, elle les réunit tous. Je me bornerai, par conséquent, à décrire ce que la ville du Fort de France et ses environs présentent de particulier.

Cette ville occupe une petite plaine à l'entrée et dans un enfoncement de la côte sep-

tentrionale de la baie la plus grande et la plus sûre de la Martinique, circonscrite par différens mornes, dont deux s'avancent dans la mer, le morne *Tartenson* et celui des *Capucins*; un autre au milieu, le morne *Garnier*, sur lequel est le fort *Desaix*, et qui a une vallée de chaque côté; et deux autres situés entre le premier et le dernier, appelés mornes *Patate* et *Larcher*. La couronne des mornes que nous venons de décrire s'élève tellement autour du Fort de France, qu'elle empêche les vents de Nord et d'Est, quand ils sont d'une force médiocre, de faire jouir la ville du bienfait de leur fraîcheur : il faut des vents assez forts pour que cela arrive; aussi on y étouffe de chaleur dans les temps calmes ou légèrement venteux : ces mornes ou montagnes retiennent également emprisonnées, dans les vallées, les vapeurs qui y sont poussées par les vents du Sud et de l'Ouest. Dans la vallée qui est à l'Est, coule un petit ruisseau qui rase le morne des Capucins, et se jette près du port nommé vulgairement *cul-de-sac*. Cette vallée étoit un marais infect; et, comme son voisinage étoit funeste à la ville, on résolut de le combler. Cette importante opération s'exécuta en 1783, au moyen d'un remblai de quatre pieds de terre; on y traça ensuite un polygone pour l'instruction de l'artillerie;

actuellement ce polygone n'existe plus, et le terrain, malgré les changemens qu'il a subis, est toujours un peu marécageux. Sur la pente douce du morne Garnier, du côté gauche de ce morne, des gens de couleur pauvres y ont construit des petites cases qu'ils habitent, et cela fait une espèce de village ou de faubourg. Dans la vallée qui est à l'Ouest, descend la rivière du *Petit-Brésil*, qui, bornant la ville de ce côté là, reçoit, dans cette dernière position, le nom de *Rivière - Madame*, et débouche dans la mer au pied du morne Tartenson. L'emplacement où est le Fort de France actuellement, étoit, en 1674, lorsque l'amiral hollandais *Ruyter* attaqua la Martinique, un marais plein de roseaux, garni de quelques cases ou cabanes vers le bord de la mer (1) : et j'ai appris, des personnes âgées qui l'habitent, qu'il y a à-peu-près quarante ans, le sol étoit encore marécageux, et qu'il a fallu l'exhausser dans plusieurs cantons pour y bâtir des maisons et les garantir des eaux stagnantes qui s'y ramassoient. Cette ville est assez régulièrement bâtie ; ses rues se coupent à-peu-près de l'Orient à l'Occident, et du Septentrion au Midi ; elles sont, par conséquent,

(1) Labat, nouveau voyage aux Iles de l'Amérique, vol. 1, chap. VIII.

presque toutes parallèles : son plan s'approche d'une figure rhomboïdale de 480 toises dans sa plus grande longueur, et de 275 toises dans sa plus grande largeur; son terrain est, dans plusieurs endroits, un peu au-dessous du niveau de la mer dans ses hautes eaux ; il n'offre aucune montuosité, et il est plat, bas et uni. La *savanne* (1) de la promenade, qui est très-grande, carrée, entourée d'une belle allée d'arbres, partie en sabliers et partie en tamarins, et qui termine la ville à l'Est, et la savanne du collége, presque au milieu de la ville, d'une figure trapéziforme et d'un espace peu considérable, avec quelques arbres, sont deux prairies toujours verdoyantes et couvertes d'une superbe végétation, lesquelles, à la suite d'une forte pluie ou d'une petite pluie de plusieurs jours, se changent en terrains marécageux qui restent, par le beau temps, mous ou légèrement fangeux. Les pluies quelquefois sont si serrées, que le temps s'obscurcit au point qu'on a presque besoin de chandelle en plein jour, et que le fort Desaix et les mornes Tartenson et Patate, qui dominent immédiatement la ville, malgré leur proximité, sont

(1) Dans les Colonies françaises on appelle ainsi des prairies naturelles : ce mot est emprunté de l'Espagnol, *savana*, qui signifie la même chose.

tout-à-fait dérobés à la vue par la colonne d'eau qui tombe. La place du Marché, située du côté de la rivière, est assez grande, d'une forme quadrangulaire, et ornée d'une petite fontaine au milieu; mais son terrain est battu, et n'a ni arbres, ni prairies : on peut en dire à-peu-près autant de la place qui est devant l'église, à l'exception qu'il y a une rangée d'arbres.

La ville du Fort de France présente ses quatre côtés à-peu-près aux quatre points cardinaux; celui qui regarde la mer et que l'on pourroit embellir d'un quai magnifique, est au Midi; le côté exposé à l'Est est celui du port et du fort qui donne le nom à la ville, et qui est construit sur une éminence d'un prolongement de terre au coin de la grande savanne, ce qui contribue à former le port ou *cul-de-sac*; le côté de la rivière est vis-à-vis le morne Tartenson, et se trouve au couchant; et celui qui est en face du morne Garnier est situé au Nord. Ce dernier côté est baigné par un canal presque sans pente, de dix à vingt pieds de large, ayant, à cause de deux petites sinuosités, un peu plus de longueur que la ville; il sort de la rivière et va aboutir au fond du port, ce qui rend la ville une île parfaite, qui communique avec le dehors par deux ponts. Le

but pour lequel ce canal a été creusé, étoit de procurer à la rivière, dans ses débordemens, un double écoulement vers la mer, afin que les terrains adjacens ne fussent pas inondés; mais en cicatrisant une plaie on en a ouvert une autre. Le flux et reflux de la mer, ainsi que les hautes et basses eaux de la rivière influent sur l'état du canal, et lui font éprouver différentes variations : lorsque la rivière est enflée par les pluies, il a un courant de celle-ci à la mer; lorsque la marée est haute, le courant du canal va de la mer à la rivière; et si l'une et l'autre fournissent en même temps un volume égal de fluide, les eaux restent en équilibre dans le canal : si à la marée basse la rivière se trouve appauvrie, alors le canal a un cours extrêmement lent dépendant de la rivière, son lit vaseux paroît dans quelques endroits, et il ne contient que des eaux presque stagnantes en petite quantité : c'est son état le plus ordinaire. Dans cet état, le vent du Sud venant à souffler, la haute marée remonte la rivière, et entre ainsi pleinement dans le canal. Sur ses bords il végète des mangles (*Rhizophora mangle* L.) et d'autres plantes du pays, lesquelles pourrissent dans l'eau : les tourlouroux et les crabes y vivent en grand nombre et dans des trous assez profonds.

Le port du Fort de France, ou *cul-de-sac*, est une anse dont le fond est l'extrémité orientale de la ville, comme nous avons dit plus haut, et ses côtés ou ses bras sont formés par la continuation du morne des Capucins et par le promontoire où est situé le fort ou la citadelle, qui a trois cents toises de l'extrémité Nord à l'extrémité Sud, et cinquante dans sa plus grande largeur. Les bâtimens de guerre et les navires de commerce y mouillent pendant l'hivernage, et ils y trouvent, dans toutes les saisons, un abri contre les tempêtes et les coups de vent : les navigateurs de tous les temps l'ont regardé comme le point le plus sûr et le plus commode de toutes les Antilles, et l'ont toujours préféré aux autres pour s'y réfugier pendant les bourrasques. Ce port n'a pas été nettoyé depuis une douzaine d'années ; son lit est très-fangeux, jonché d'algues et d'autres plantes marines, sur-tout vers la partie qui est aux pieds du morne, au-dessous du grand chemin qui passe près de là. Plusieurs vieilles carcasses de bâtimens et de grosses pièces de bois provenant de leur destruction, s'y putréfient à l'action continuelle de l'air, de l'eau et de la chaleur. Lorsque la marée descend, une émanation très-abondante de gaz hydrogène sulfuré, qui se dégage de différens endroits du port, laissés à découvert

par la mer, infecte les environs et se répand dans la ville. Un petit testacé dévorateur, une espèce de taret *(Teredo navalis)*, qui attaque et perce toute sorte de bois, sans épargner les plus durs et les plus incorruptibles de l'Amérique, est très-multiplié dans les eaux de ce port, et il est la cause de la dévastation des bâtimens de commerce qui y séjournent long-temps : c'est cet insecte, plus ou moins commun dans toutes les Antilles, et déjà transporté dans les mers de l'Europe, qui a obligé les puissances européennes à doubler les vaisseaux en cuivre, pour les garantir de sa voracité, très-destructive entre les deux tropiques.

Les rues du Fort de France sont assez bien pavées, et ont presque toutes un petit canal ou ruisseau au milieu ; mais elles sont privées de la pente nécessaire, et qui seroit d'un grand bienfait pour la ville : plusieurs sont plus basses que le niveau de la mer, dans la haute marée ; de manière que les eaux des pluies qui trouvent une issue vers la mer, vers la rivière et vers le canal dont nous avons parlé, ne s'écoulent que très-lentement, et qu'il en reste toujours dans les petits canaux, où elle se croupit et exhale des mauvaises odeurs, sur-tout pendant la nuit. Pour obvier à cet inconvénient, on est forcé d'em-

ployer les bras des hommes : la police se sert, à cet effet, des nègres condamnés à la chaîne, lesquels curent une ou deux fois par mois ces petits canaux, en poussant, avec des balais, les eaux infectes vers les trois points d'évacuation que nous avons mentionné, et en ramassant, au coin des rues, la fange que l'on transporte ensuite à la mer, ou dans des tombereaux ou sur des charrettes. Cette opération, comme on peut aisément le concevoir, est très-sale, et par conséquent malsaine; car, quand on l'exécute dans une rue, toutes les maisons sont empestées de gaz fétides et peu respirables, et les passans sont contraints de se boucher les narines pour éviter ces exhalaisons. Les matières excrémentielles se jettent à la rivière et à la mer, le matin de bonne heure et le soir à la brune : ceci est plus convenable que ce qui se pratique à S.t-Pierre, et les passans ne sont pas, comme dans cette ville, infectés dans toutes les rues et plusieurs fois le jour. On observe plus communément au Fort de France, que les petits enfans font leurs ordures dans les rues, et que pendant la nuit les gens de couleur y vident, par paresse, l'urine et d'autres immondices. Les nègres et la populace ont adopté, pour lieux d'aisance, les bords de la mer, de la rivière et du canal; de sorte que quand on passe

par ces endroits, à toute heure du jour on y rencontre des individus, souvent des deux sexes, occupés à leurs fonctions évacuatoires. On pourroit donc considérer la ville comme environnée de cloaques. Au-delà du canal on observe les deux vallées, dont j'ai fait mention, qui sont très-plates et marécageuses; l'une à la droite du morne Garnier, et l'autre à la gauche : dans celle-ci, le ruisseau qui y passe, nommé *Ravine-Gras*, ayant un lit inégal, entretient plusieurs fossés d'eau croupissante; dans l'autre, près du fond, la rivière du Petit-Brésil fait un coude, qui est très-fréquenté par les blanchisseuses, lesquelles y vont laver le linge, et sont causes que les mares s'imprégnent de parties savonneuses, graisseuses, etc., et se corrompent plutôt. En descendant vers la ville, on rencontre l'hôpital, avec ses dépendances, à la droite, et un peu plus loin le cimetière de la paroisse à la gauche; vis-à-vis de celui-ci et devant la grille de la savanne de l'hôpital, est située la caserne des grenadiers, ayant d'un côté le canal qui sépare ces trois emplacemens de la ville.

L'hôpital est donc placé dans une vallée marécageuse au-delà de la ville, entre la rivière, le canal et le cimetière de la paroisse, ayant, dans les temps peu pluvieux ou secs,

des eaux dormantes tout autour : par conséquent cet établissement, qui devroit être essentiellement le plus sain et le mieux salubrifié, et que nous devons considérer comme le seul propre à sauver les soldats et les marins de la fureur des maladies, est, par sa position, pleinement exposé aux causes morbiques. Mais ce n'est pas tout ; l'hôpital renferme, dans ses dépendances, d'autres causes d'insalubrité non moins nuisibles : son cimetière qui est très-vaste, ses latrines avec un canal qui les nettoie, la chambre des morts, un jardin dont le terrain est vaseux et forme souvent de petits marais, l'aqueduc qui porte les eaux à la ville et qui est découvert, étant délabré en grande partie, laisse regorger une certaine quantité d'eau des deux côtés ; tous ces endroits se trouvent au vent et immédiatement derrière l'hôpital ; en outre une grande savanne, où les eaux pluvieuses croupissent vers son centre presque toute l'année, entourée d'un mur avec une grille que nous avons déjà citée, ayant d'un côté les cases de nègres au service de l'hôpital, et auprès d'elles une magnifique allée de tamarins qui commence à la grille et aboutit au bureau des entrées, et de plus un jardin fangeux qui est compris dans la savanne, et qui borde les salles des malades, sont au-devant de l'hôpital et sous

le vent. Cette savanne devroit être un lieu d'agrément pour les malades ; mais on en a fait un parc de mulets, de bœufs et de moutons qui, non-seulement gâtent l'allée par leurs ordures, mais qui en remplissent toute la prairie : abus révoltant que l'on n'a jamais voulu corriger, malgré mes réclamations. On peut dire, avec raison, que l'on a cherché à faire de ce lieu le foyer de l'infection, tandis qu'il devroit être la source de la santé.

L'hôpital est tout à-la-fois mal distribué et mal construit (1) : quand on examine cet édifice avec l'œil de l'architecte et du médecin, on juge qu'il auroit dû être plutôt destiné à faire un magasin ou une écurie, qu'à être l'asile des malades. Une très-longue salle au rez-de-chaussée, suffisamment haute et longue, dont le pavé est plus bas que le sol environnant, et une petite salle à son extrémité droite, faisant un angle droit avec elle et parallèle à la rivière, une chapelle à l'extrémité gauche, dans le sens de la conti-

---

(1) « Dans presque toutes nos colonies, la construc-» tion des casernes et des hôpitaux est vicieuse, con-» traire à tous les principes de la physique et de la » raison ». Observation très-juste, faite par le docteur Dazille, dans ses *Observations sur les Maladies des climats chauds*, p. 6.

nuation de la grande salle, et un étage au-dessus, recouvert par un toit, forment tout l'hôpital, que l'on peut diviser en salles inférieures et supérieures, dont les premières sont plus belles, plus propres et moins chaudes. Les fenêtres et les autres ouvertures sont trop rapprochées et trop basses; la cuisine et le laboratoire de la pharmacie sont derrière et trop près des salles inférieures, ce qui fait que la fumée y entre souvent et incommode les malades. Le pavillon des officiers, qui est contigu à l'extrémité gauche, et qui renferme aussi les bureaux, s'avance au-devant des salles, et fait presque le pendant de la petite qui est à l'extrémité droite. La pharmacie est au centre de la grande salle, fort près des malades, et par conséquent mal placée. Si les Pères de la Charité, qui ont fait bâtir cet hôpital et celui de Saint-Pierre, jouissoient, peut-être à juste titre, de la réputation de bons chirurgiens et de bons médecins (1), ils n'ont pas, à mon avis, mérité celle de gens

(1) Chevalier ne leur accorde point cette réputation. Les malades « qui ont, dit-il, le malheur d'être relégués » dans les hôpitaux (de Saint-Domingue) où les Frères » de la Charité veulent être apothicaires, chirurgiens et » médecins, ceux-là périssent presque tous ». *Lettres sur les Maladies de S.t-Domingue*, p. 6. Paris, 1752.

entendus dans la construction des hôpitaux, car ceux de la Martinique nous fournissent des preuves évidentes du contraire.

Le cimetière de la paroisse, qui est remué fréquemment à cause de la mortalité au Fort de France, est un terrain carré, entouré partie d'un mur et partie d'une haie épaisse de bois de campêche, avec un petit fossé tout le long, et il est séparé de l'hôpital et du canal par deux chaussées, dont l'une conduit au fond de la vallée, et l'autre, bordant le canal, passe près du port et va dans les campagnes. Les vents d'Est ou de Nord balaient ce cimetière, et vont frapper ensuite contre la caserne et l'extrémité occidentale de la ville. Nous pouvons en dire autant de l'hôpital et des autres lieux dans lesquels la nature du sol et celle des eaux font exhaler des miasmes qui contiennent différens principes nuisibles, sur-tout aux hommes, et sont emmenés ensuite dans l'intérieur du Fort de France; mais je me dispense de répéter les conséquences de ces observations, parce que le médecin ou le physicien qui lira cet ouvrage, les sentira infailliblement lui-même.

Le golfe ou la baie du Fort de France peut se diviser rigoureusement en deux parties, antérieure et postérieure : la première, connue sous le nom propre de *rade*, a l'entrée exposée

à l'O. S. O., et formée par deux pointes ou caps, appelées *la Pointe des Nègres*, qui est au Nord, et *le Cap Salomon*, qui est au Sud : ces deux pointes sont à-peu-près également avancées dans la mer, de telle manière qu'une ligne perpendiculaire, tirée du point septentrional, s'uniroit au point méridional, et sa longueur seroit d'une lieue et quart : les vents d'Ouest et du Sud y entrent en plein ; le dernier sur-tout frappe directement contre la ville du Fort de France, et lui fait éprouver toute son influence pernicieuse. La seconde partie, qui est proprement la baie, a son entrée presque parallèle à celle de la première, moins longue de moitié, et faite par la pointe où est posée la citadelle, et par l'autre vis-à-vis nommée *Pointe du Bout*. Cette baie a différens enfoncemens, dont le plus considérable, et qui mérite le plus notre attention, est celui qui est au Nord, et dont le fond est occupé par un bourg appelé *Lamantin*. Ce bourg, et une grande partie de son quartier, qui est située dans la région au Nord-Est du Fort de France, est malsain, à cause des marécages qui l'environnent, et d'un bas-fond de la mer, de l'étendue de demi-lieue, lequel est jonché d'un bois touffu de mangles et de paletuviers, où plusieurs espèces de fougères et de plantes marines croissent et se corrompent

pent avec des crabes et des poissons morts : un canal y a été pratiqué à travers le bois pour faire communiquer le Lamantin avec le reste de la baie. L'air ambiant y est très-impur, humide et comme encombré d'une quantité prodigieuse d'insectes, soit maringouins, soit cousins ou moustiques, qui entrent dans les yeux, dans les narines, dans la bouche, et quelquefois jusques dans les bronches, par le moyen de la respiration, et qui incommodent aussi les passans par leur piqûre, particulièrement si l'on se trouve dans le canal par un temps sombre ou de nuit. Un autre enfoncement de cette baie est celui *des Trois îlets*, situé au Sud-Est, où les vaisseaux de ligne vont mouiller pendant la saison orageuse, et où l'on est tellement abrité par des mornes très-hauts, que l'on est privé des brises fraîches des vents alisés.

Maintenant, si l'on compare les topographies des deux villes de la Martinique, on s'apercevra aisément que le Fort de France a plus de foyers d'infections qui rendent l'air impur ; que les miasmes marécageux y sont plus abondans ; que l'humidité y est plus intense et plus continue ; que la chaleur y est plus forte et plus incommode ; et que par conséquent l'insalubrité doit y être infiniment plus grande qu'à Saint-Pierre : aussi ses effets sont-ils bien

plus funestes au Fort de France que dans cette dernière ville ; la mortalité des habitans y est plus considérable en proportion de la population, et les pertes des Français, en soldats et en marins, y ont été, de tous les temps, excessives, et le seront également à l'avenir, supposé que l'on ne fasse rien pour améliorer sa position physique.

CHAPITRE IV.

Des Causes de la Fièvre jaune.

Après avoir mûrement réfléchi sur le sujet que je vais traiter, et avoir étudié la topographie physique et médicale des villes de la Martinique, ainsi que le climat des Antilles, je réduis, en dernière analyse, les causes de la fièvre jaune aux suivantes :

1.° Le passage presque subit du centre de la zone tempérée à la zone torride près de l'équateur ;

2.° La chaleur du climat combinée avec la perpendicularité des rayons du soleil ;

3.° Les vents méridionaux ;

4.° L'atmosphère chaude et humide ;

5.° L'air vicié par un principe nuisible et inconnu ;

6.° La continuité de la chaleur et la presque invariabilité des saisons ;

7.° Les pluies perpétuelles pendant les deux tiers de l'année ;

8.° La traversée d'Europe aux Antilles, dont le terme moyen est de quarante jours ;

9.° L'état pléthorique dans lequel se trouvent les arrivans, soit soldats, soit marins, soit passagers ;

10.° L'insalubrité des villes de la Martinique ;

11.° Le régime excitant que continuent à suivre les étrangers européens, ou Anglo-Américains, à leur arrivée ;

12.° La légéreté des vêtemens qui diminuent la transpiration et ne garantissent pas de l'humidité ;

13.° Les excès en femmes et ceux de table, auxquels on se livre ordinairement après une longue traversée ;

14.° La grande activité des arrivans, qui les expose nécessairement à l'action du soleil, de la chaleur et de la pluie ;

15.° Les affections morales en général, les chagrins, les passions vives, et l'impression produite par le premier aspect du pays, lequel ne satisfait pas toujours les Européens, qui s'en étoient formé une idée plus avantageuse ;

16.° Le changement du régime alimentaire.

Toutes mes réflexions et mes recherches m'ont conduit à ces causes, comme les seules qui regardent la fièvre jaune sous la zone torride : quant à celles qui la développent dans les deux continens de l'Amérique, elles doivent être, en grande partie, de la même nature, et ne pourront être bien déterminées, que lorsque des médecins habiles et des physiciens instruits auront observé à fond le climat et les peuples de ces deux vastes régions. Je

vais donner, sur les articles qui paroissent l'exiger, plusieurs éclaircissemens que je crois propres à faire évanouir tous les doutes dans l'esprit du lecteur.

La traversée fait passer tout-à-coup le voyageur, de la nourriture fraîche, à l'usage des alimens secs, et de l'état d'exercice à celui d'inertie, qui dure assez long-temps, et qui donne lieu à une augmentation de forces et à la détermination de la pléthore : il est clair que l'état pléthorique doit dominer chez les personnes qui abordent aux Iles Caraïbes, surtout chez les soldats et les passagers, qui ne font pas les manœuvres des bâtimens; et on croiroit par-là, peut-être, que les matelots ne doivent pas y être sujets; mais ils le sont aussi, parce que dans leurs bords ils se stimulent, plus qu'il n'est nécessaire, par la boisson vineuse ou spiritueuse, et ils mangent sans modération. Les soldats, et en général tous les individus qui étoient sur nos vaisseaux lors de la dernière expédition, sont arrivés bien portans à la Martinique, et avec un embonpoint un peu augmenté. On ne dira pas, je pense, qu'ils sont arrivés avec *un principe putride* ou *scorbutique dans le sang*, d'après le faux langage de la vieille théorie.

Il est certain que le transport subit des pays froids aux régions près de l'équateur, avec le

régime diététique, cause un bouleversement complet dans les habitudes de l'économie animale. En parlant du climat, je l'ai fait voir en partie : actuellement je vais ajouter en quoi consiste le changement du régime alimentaire, et quel est son effet. L'Européen, arrivé à la Martinique ou dans une autre île des Antilles, est nourri avec des productions qui sont transportées de toutes les parties du Monde, et prend peu d'alimens du pays même. Le pain est fait avec des farines qui viennent, toutes moulues, de l'Amérique septentrionale ou de l'Europe : la viande est celle des bœufs ou des moutons de l'Amérique méridionale, ou des Etats-Unis; les vins viennent de France, d'Espagne et de Madère; le beurre, le saindoux et les salaisons, tels que bœuf et porc salé, morue et harengs, sont apportés par les Anglo-Américains; les autres, tels que tons, anchois, etc., par les Français : l'huile est fournie par la Provence et l'Italie; les épices, par les Indes orientales et de Cayenne : les légumes, tels que haricots, pois ronds, lentilles et fèves arrivent du territoire français; la bière et le cidre, d'Angleterre et de France: ces denrées, qui sont, chez toutes les nations policées, les bases de la nourriture ordinaire, sont préparées bien loin des Antilles, et, par conséquent, avant d'y arriver, elles doivent

perdre de leur bonne qualité, hormis le vin de Bordeaux, qui devient exquis. Les productions que fournit la colonie même, et que je regarde comme des alimens accessoires, sont différentes espèces de volailles dont les races proviennent d'Europe et d'Afrique : le gibier du pays, qui n'est ni abondant, ni riche en espèces; les poissons, les crustacés et les testacés de mer et d'eau douce, dont les deux derniers sont consommés, en grande partie, par le bas peuple; quelques herbes potagères d'Europe, qui sont cultivées à la Martinique, mais qui dégénèrent et perdent la faculté de se reproduire; les fruits des Antilles, qui sont, en général, dépourvus de sucs nutritifs, et qui relâchent singulièrement les intestins; les confitures et les liqueurs spiritueuses du pays; enfin, quelques légumes et racines farineuses qui s'y trouvent en abondance, et qui généralement ne plaisent pas aux Européens. La partie des alimens venant du dehors, celle précisément qui est fondamentale pour la nutrition de l'homme, et qui devroit contenir le plus de principes succulens, transportée d'un climat à l'autre, traversant de vastes mers, et cahotée dans les bâtimens, est infailliblement altérée, excepté quelques vins qui s'améliorent, mais qui influent en mal sur le corps humain par un stimulus trop

actif : je me suis toujours aperçu que l'action de ces vins se manifeste plutôt en irritant excessivement, qu'en délibitant d'une manière indirecte. Les alimens indigènes, tirés de la Martinique même (sans parler des animaux à sang chaud), et spécialement les végétaux, sont laxatifs, venteux et un peu indigestes : ils sont présentés aux Européens comme de nouveaux mets et avec une préparation particulière ; les créoles leur en recommandent beaucoup l'usage, et ont le préjugé de les croire généralement sains. Les animaux à sang chaud ont la chair plus gélatineuse et moins riche en sucs nutritifs, que celle des animaux d'Europe : les poissons tiennent le milieu entre les animaux à sang chaud et les végétaux, par rapport à la nutrition.

Les boissons les plus communes, telles que le tafia ou la guildive, et les eaux potables, doivent aussi appeler notre attention, comme partie inséparable de la nourriture, et pouvant, par leur mauvaise qualité, être considérés comme des causes de maladies. Le tafia est généralement distillé dans des alambics de cuivre mal étamés, et dont la plupart ont la surface externe couverte d'oxyde de ce métal ; il s'ensuit que cette liqueur spiritueuse peut contenir, en dissolution, une petite portion du métal avec lequel elle a été en contact :

j'ai reconnu, plusieurs fois, une saveur un peu cuivreuse au tafia frais, soit qu'elle provienne des alambics ou d'une opération frauduleuse; et souvent j'ai remarqué que cette boisson a occasionné des nausées, des vomissemens et des coliques ordinaires ou sèches, quelques minutes après avoir été prise en quantité médiocre ou peu excessive (1). Les soldats et les matelots en font un usage journalier. Je voulois m'assurer, par l'analyse chimique, si le tafia contenoit réellement du cuivre en dissolution, ou de la chaux vive et du sulfate acidule d'alumine que les revendeurs y dissolvent, dit-on, pour le rendre fort; mais je n'ai pas eu le temps de m'en occuper.

Au Fort de France, les gens aisés boivent les eaux pluvieuses que l'on conserve dans des jarres : ces eaux sont excellentes; le reste de la population boit l'eau de la rivière du Petit-Brésil, qui alimente les fontaines publiques; elle parcourt des tuyaux en fer et en plomb, et y séjourne dans les endroits sur-

---

(1) Le docteur Dazille a également reconnu que « le » tafia est une boisson âcre et malfaisante, lorsqu'on en » use peu après sa distillation, et sur-tout avec excès ». *Observations sur les Maladies des Nègres*, p. 268. Paris, 1776.

tout où les tuyaux se sont affaissés ou font des courbures, et près du robinet dans certaines maisons. A Saint-Pierre, on ne se soucie pas de ramasser l'eau des pluies, et tout le monde y boit de l'eau de la rivière, qui est distribuée, par des tuyaux semblables, dans la plupart des maisons et dans les fontaines, lesquelles y sont assez multipliées à raison de sa population et de sa grandeur. Il est vraisemblable que les eaux des rivières se combinent dans les tuyaux avec de nouveaux corps étrangers. Quoique les riches boivent de l'eau de la rivière de Saint-Pierre, après l'avoir fait passer par le grès filtrant des Antilles, elle ne peut être dépouillée que des substances qu'elle contient en suspension, et non pas de celles qui y sont dissoutes.

Je ne peux que déplorer les imprudences que commettent les Européens et les autres étrangers en arrivant aux Antilles ; ils semblent persuadés que ce climat n'exige aucun ménagement, et ne font presque point de cas des conseils des médecins : ce n'est que lorsqu'ils sentent approcher le danger de la mort, qu'ils réclament leurs secours, et souvent il est trop tard. Ils continuent à vivre comme s'ils étoient encore en Europe : ils se nourrissent amplement, prennent des boissons échauffantes, et font un usage immodéré de

tous les stimulans. Au lieu de soustraire le surabondant de leur état pléthorique et de diminuer l'excès des forces, ils les augmentent de toutes les manières, même en s'habillant légèrement, ce qui supprime, en partie, la transpiration dans un climat où les pores doivent être continuellement ouverts. Il est bien facile de concevoir que les déréglemens des Européens sont des puissances nuisibles qui prédisposent à la fièvre jaune ; mais la puissance excitante la plus nuisible et délétère, est l'exposition au soleil, sur-tout quand elle alterne avec la pluie, c'est-à-dire, qu'elle en est précédée ou suivie ; elle porte des coups mortels qu'il est difficile de parer, et les nouveaux arrivés ne sauroient avoir trop de circonspection pour s'en garantir. L'action stimulante du soleil sur ces individus est telle, et son effet si prompt, qu'après avoir demeuré un certain temps à l'ardeur de ses rayons, ils sont immédiatement accablés de la fièvre jaune, et succombent tout d'un coup, comme s'ils étoient frappés de la foudre. J'ai eu fréquemment l'occasion de faire cette remarque, pendant les trois mois qui ont suivi notre arrivée à la Martinique : ces exemples terribles, joints à la grande mortalité qui constitue l'épidémie, ne contribuoient pas peu à répandre de l'épouvante parmi les Européens.

En admettant, d'après des effets réels, un principe nuisible et inconnu combiné dans l'air, ce principe doit être plus actif, plus répandu et mieux développé dans les temps nébuleux, sombres et humides, comme le raisonnement le plus plausible paroît le prouver, que dans les temps clairs, et sans nuages épais, où il est plus délié, plus atténué, et ne peut être engendré qu'en petite quantité. Effectivement, dans la saison sèche, lorsque les jours sont beaux, clairs et sereins ; lorsque le soleil luit, pendant quelque temps, d'une manière uniforme, et que ses rayons ne sont pas extrêmement brûlans ; lorsqu'enfin cette lumière agréable, cette douce température est toujours combinée avec le souffle bienfaisant des vents alisés, l'homme respire avec plus d'aisance ; il ressent de nouveaux stimulus, il jouit d'un degré parfait de santé, et semble avoir acquis un autre essor. La fièvre jaune ne se manifeste presque jamais dans cette saison : les étrangers qui abordent alors à la Martinique et dans les autres Antilles, y arrivent dans le temps le plus propice et le moins dangereux pour eux ; il est extrêmement rare d'en voir quelques-uns attaqués, à moins qu'il n'y en ait grande affluence. Ce temps sec dure ordinairement depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au sols-

tice d'été, et quand il se prolonge, le règne végétal en souffre; mais jamais les hommes ne s'en plaignent, et son influence leur est constamment salutaire. Il est donc évident que les pluies, les temps nébuleux et pesans, les vents du Sud, le calme ou l'inertie de l'Océan atmosphérique, réunis à la perpendicularité des rayons lumineux et à la présence d'un gaz délétère, forment, tous ensemble, une masse de forces excitantes nuisibles, qui sont les principales causes de la fièvre jaune.

Les Français et les Anglais ont observé, de tous les temps, que les équipages de leurs vaisseaux de guerre, en station aux Antilles, ne contractoient presque jamais la fièvre jaune en tenant la mer; mais qu'ils y étoient exposés aussitôt qu'ils descendoient à terre, ou qu'ils mouilloient dans les rades et dans les ports, soit des îles, soit du continent voisin. Les docteurs Rouppe (1), John

---

(1) *Aerem, qui maris tegit superficiem, æque salubrem esse ac ullum alium quem inspirare possumus..... Id exemplis affirmatur Anglorum, qui observaverant, naves quæ prope terram ancoras jecerunt, morbis sæpius affici, quam quæ longius ab ea distiterunt. Unde non inepte concluserunt, exhalationes morbosas a terra postquam breve fecerint iter super mari innocuas evadere.* De Morbis navigantium, pars II, p. 65.

Hunter (1), Gillepsie (2) et Trotter (3) ont rapporté cette observation ; le dernier, surtout, l'a appuyée par des faits bien intéressans, et a jeté, sur cette partie de la médecine navale, un jour nouveau : il prouve même, par l'exemple, qu'un bâtiment à l'ancre près des terres des Antilles, dans lequel la fièvre jaune commence à se développer, s'en délivre bientôt en mettant à la voile et prenant le large au loin de ces terres. Le docteur Lind a été un des premiers à nous faire connoître que dans plusieurs endroits malsains des climats chauds, pour garantir la santé des équipages des bâtimens, il ne falloit pas permettre aux marins de descendre souvent à terre ou d'y coucher, et se tenir à une certaine distance des côtes (4). Ainsi, pour être sujet à la fièvre jaune, il faut respirer nécessairement l'air de terre, c'est-à-dire, l'air qui est modifié ou altéré par l'influence de la végétation, ou des autres qualités du sol. Il est donc certain que l'atmosphère ter-

---

(1) On the diseases of Jamaica.

(2) Observations on the diseases which prevailed on board a part of squadron on the leeward islands, etc.

(3) *Medicina nautica*, vol. I.

(4) Essais sur les Maladies des Européens dans les pays chauds, tom. I.

restre des Antilles a des qualités pernicieuses, et qui contribuent essentiellement au développement des maladies, et particulièrement de celle qui est le fléau des étrangers.

Comment pourra-t-on nier l'existence d'un principe nuisible dans l'air, ou ne point y reconnoître une atmosphère viciée, lorsque nous voyons que des Européens, à peine débarqués aux Antilles, quelques heures après avoir mis le pied à terre, sont attaqués de la fièvre jaune ? Ceci est arrivé du temps du Père Labat, du temps de Thibault de Chanvalon, et pendant mon séjour à la Martinique : j'ai compté une vingtaine de ces exemples alarmans et funestes ; j'ai vu de jeunes Français, attachés au commerce, descendre dans la ville de Saint-Pierre, à l'arrivée de leurs navires, pour chercher des logemens ou des magasins, se plaindre du mal de tête, de vertiges et de foiblesse, contraints de se coucher, atteints de la fièvre jaune, et mourir, pour la plupart, en deux ou trois jours. Comment se rendre raison de ce phénomène, comment expliquer ces attaques subites et meurtrières, sans admettre l'action, sur le corps humain et sur les fonctions vitales, en particulier, d'un gaz malin, qui est sur-tout pernicieuse quand elle est jointe à celle du soleil dardant ses rayons

d'aplomb, et des circonstances principales que j'ai souvent citées ?

Ceux qui débarquent à la Martinique avec de belles espérances et la persuasion intime qu'ils y feront fortune, subissent, dans leur moral, une révolution inexprimable quand ils s'aperçoivent que les moyens de s'enrichir ne sont ni communs, ni sûrs, ni faciles à acquérir ; ils s'agitent, se fatiguent et enfantent de nouveaux projets ; leur esprit est toujours tendu et leur corps en mouvement, et bientôt ils deviennent la proie de la fièvre jaune. C'est ainsi que les hommes sont toujours trompés dans l'exécution de leurs desseins, quand ils ne les ont pas approfondis, et particulièrement lorsqu'ils fondent des espérances sur des pays lointains qu'ils ne connoissent qu'imparfaitement.

Il est difficile, pour ceux qui n'ont pas vécu sous la zone torride, de s'imaginer qu'à la Martinique, ainsi que dans les autres Antilles, et généralement entre les deux tropiques, on ne jouit pas du changement des saisons, et que dans l'hiver l'abaissement du degré de température, s'il a lieu, est presque insensible. Les campagnes sont toujours les mêmes, les arbres sont en feuilles toute l'année, et la végétation herbacée est celle d'un printemps perpétuel pour les fleurs et la verdure. La

terre

terre ne se décore pas, comme en Europe, d'un manteau différent à chaque saison, et son aspect est invariable. Ce n'est ni la belle et riche floraison des arbres, ni le retour de la verdure, ni la chute des feuilles, ni le renouvellement des champs qui font distinguer les saisons; mais ce sont les pluies et les temps secs qui font diviser l'année en deux parties, que l'on a appelé saisons aux Antilles, comme je l'ai détaillé dans le chapitre précédent. L'hiver est accompagné ordinairement par des nuits un peu fraîches, et les jours sont semblables à ceux du printemps des parties les plus méridionales de l'Europe, comme je l'ai observé en l'an XI; et quelquefois ce simulacre d'hiver ne se fait pas sentir du tout, comme il est arrivé en l'an XII, où cette saison a été, à certaines heures du jour, plus chaude que l'hivernage. Les degrés de chaleur, au thermomètre de Réaumur, varient, à l'ombre, du 19 au 25 $\frac{1}{2}$, et au soleil, du 32 au 38; mais la chaleur que l'on ressent tous les jours, entre deux et trois heures du soir, est presque la même toute l'année, et devient fatigante et pénible pour l'Européen qui étoit accoutumé, dans son pays, à l'influence bienfaisante du renouvellement des saisons, et qui est écrasé par l'égalité de la chaleur et par la monotonie de la nature.

Les vents méridionaux, l'atmosphère chaude et humide, et les pluies abondantes et continues exercent par-tout une influence pernicieuse sur les hommes, et sont les principales causes des maladies les plus graves et les plus meurtrières : il n'y a aucune des épidémies désastreuses qui ont affligé le Monde, et dont le souvenir nous épouvante, dans laquelle ces intempéries de l'air n'aient joué un rôle important. Ces trois puissances nuisibles contribuent fortement à engendrer la peste, la fièvre jaune, le scorbut et les dyssenteries de mauvais caractère. Les deux premières suffisent, en Egypte, pour développer un principe pestiférant, ou le commencement de la contagion pestilentielle ; et aux Antilles, outre qu'elles sont des causes immédiates, elles multiplient toujours les cas de fièvre jaune : l'atmosphère chaude et humide de ces îles, qui est assez commune dans l'hivernage, est produite de deux manières ; soit par le concours des vents du Sud et de la pluie (et elle est alors la plus morbifique), soit par la privation des vents ou le calme, la chaleur naturelle du climat et une humidité particulière à ce pays, et elle constitue la moins pernicieuse. J'ai constamment observé, à la Martinique, que la fièvre jaune étoit plus intense, et attaquoit un plus grand nombre

de personnes dans les temps où il régnoit une des deux constitutions atmosphériques chaudes et humides, sur-tout pendant la première, que dans les temps qui en étoient exempts, ou qui étoient simplement chauds, pluvieux, venteux ou nébuleux. Pendant l'hivernage, dans les jours où il souffloit le vent du Sud et qu'il pleuvoit, il entroit immanquablement à l'hôpital des individus atteints de fièvre jaune très-grave.

Il me semble qu'il seroit superflu de donner des éclaircissemens semblables sur l'action des autres causes; leur influence, sur l'économie animale, est trop connue comme malfaisante, et ses mauvais effets sont trop constatés, pour qu'elle exige une explication : par conséquent, j'ai cru inutile de m'étendre sur cet objet.

La série des causes morbifiques que j'ai mentionnée, et que je viens de mettre sous un nouveau jour, peut se diviser en deux classes : la première est formée de causes naturelles attachées au climat des Antilles, lesquelles sont les plus dangereuses, et, pour cette raison, doivent occuper le premier rang; ce sont les sept premières : la seconde est composée de causes artificielles, qui sont les résultats du voyage, de l'insouciance de la police à la Martinique, ou de la vie déréglée des nouveaux arrivans, et forment les der-

nières. Les unes, ou celles de la première classe, sont des forces excitantes nuisibles; toutes seules, elles agissent en stimulant puissamment le système général, et déterminent la fièvre jaune avec la diathèse sthénique d'un degré élevé; si elles sont accompagnées des autres, c'est-à-dire, de celles de la seconde classe ou forces excitantes négatives, elles la font déclarer, avec la même diathèse, à un degré médiocre; et quand ces dernières sont isolées, ce n'est qu'à la longue qu'elles produisent la fièvre jaune avec la diathèse nerveuse. Ainsi l'étranger qui contracte la fièvre jaune dans les premières heures, dans les premiers trois jours ou la première semaine, l'a infailliblement à la suite de l'action véhémente des premières causes; celui qui en est frappé dans la première quinzaine, dans le premier mois ou dans le premier trimestre, l'a généralement par l'application des causes combinées; et celui qui en tombe victime dans le premier semestre ou dans la première année, l'a ordinairement par l'effet des dernières. Je dois à mes nombreuses observations les distinctions que je viens d'établir parmi les différentes actions des causes, et dans la manière dont leurs effets se manifestent plus ou moins tard, ou dont ils sont modifiés par le temps. Ce n'est que sur des faits bien

constatés, que je base mon étiologie de la fièvre jaune, et j'ai soigneusement évité de me servir, pour cet objet, de conjectures, de probabilités ou de vraisemblances.

Les objections que l'on pourroit opposer à mon explication des causes de la fièvre jaune, ne feront, si elles sont bien fondées, qu'éclairer cette partie intéressante de l'étude de la maladie, et rectifier les erreurs qui auront pu m'échapper : en attendant que des médecins savans et impartiaux m'instruisent et me corrigent, je vais examiner une objection qui se présente naturellement.

La zone torride orientale ayant des rapports d'analogie avec celle d'Amérique, devroit donner également naissance à la fièvre jaune, et cette maladie devroit éclater dans l'archipel des Indes, dans l'Indoustan, dans la presque île de Malaca, dans le royaume de Siam, et généralement dans toutes les régions situées en Asie entre les deux tropiques. Cette objection, qui paroît solide, en impose d'abord ; mais en réfléchissant un peu, elle se détruit aisément. En premier lieu, si la plupart des productions du sol, la chaleur, la perpendicularité des rayons du soleil, et plusieurs autres phénomènes sont les mêmes dans les deux climats, les positions physiques, les vents, l'étendue des îles et des continens,

la direction des montagnes, les côtes, les golfes, l'arrosement des rivières, etc., diffèrent essentiellement ; et en outre, si les maladies qui dévastent cette partie de la zone torride ne sont pas parfaitement semblables aux fièvres jaunes de l'Occident, elles ne s'en éloignent pas beaucoup par leur caractère, leur malignité et leur action mortelle ; elles se rapprochent considérablement par la nature de leurs symptômes, par la courte durée de leur période, et par la violence avec laquelle elles se manifestent ; ce qui a fait dire au docteur Lind de Haslar, et à plusieurs autres, que les fièvres jaunes régnoient sous toute l'étendue de la zone torride : cependant ces fièvres malignes des Indes orientales, ainsi que celles des régions africaines entre les deux tropiques, tels que le Sénégal, la Côte-d'Or, la rivière de Gambie, etc., au lieu d'être continues comme la vraie fièvre jaune, ne sont que rémittentes et intermittentes ; espèces bien voisines de celles du même genre qui sont connues en Amérique, et dont j'ai traité dans le premier chapitre. La description qu'en donnent les médecins Wade (1),

(1) On the disorders of seamen and soldiers in Bengal. London, 1793.

Niccolò Fontana (1), etc., prouve clairement la ressemblance que je viens de détailler ; mais celle qui a été consignée par le docteur Lind d'Edimbourg (ou Lind de Windsor, comme le désigne Jackson), est tellement exacte, et montre une analogie si frappante entre la fièvre jaune et la rémittente des Indes, que je ne puis pas me dispenser de la transcrire, pour faire disparoître tous les doutes qu'on pourroit conserver à cet égard : « *Impetus morbi plerumque subitaneus est,* » *et incipit sensu debilitatis ac ingenti spi-* » *rituum prostratione. Accedunt frigiditas* » *modo major, modo minor, vertigo, nau-* » *sea, capitis et lumborum acerrimi dolores,* » *manuumque tremore ; vultus est pallidus,* » *cutis vulgo arida et constricta, oculi lan-* » *guidi ac graves, celer ac exilis pulsus ;* » *anhelitus plerumque difficilis et singultibus* » *interruptus. — Progrediente paroxysmo al-* » *gores caloribus vagis intermiscentur. Hicce* » *calor brevi factus violentus permanet ; au-* » *getur nausea, et in quibusdam vomitus* » *supervenit, unde magna copia bilis reji-* » *citur ; nec raro per alvum bilis quoque*

(1) Osservazioni intorno le Malattie che attaccano gli Europei ne' climi caldi, e nelle lunghe navigazioni, ec. Livorno, 1781.

» *dejiciebatur : rubescit cutis , tumidi oculi*
» *et interdum , haud parum inflammati sunt.*
» *Pulsus evadit plenior , et anhelitus dif-*
» *ficilior cum magna inquietudine et siti*
» *importuna. Attamen propter nauseam po-*
» *tiones æger fastidit omnes ; lingua fit*
» *sordida ac dolores capitis et lumborum*
» *ingravescunt , delirium supervenit , lenis in*
» *facie apparet mador qui sensim deorsum*
» *diffusus decrescente symptomatum vio-*
» *lentia remissionem instare demonstrat ;*
» *eaque profusis sudoribus perficitur. — Re-*
» *mittente febre , pulsus fere ad naturalem*
» *conditionem redit : manent tamen capitis*
» *atque lumborum dolores , licet leviores ;*
» *ut et sapor oris ingratus , ac prostratus*
» *appetitus. — Ingravescente morbo remis-*
» *sionem vix notabilem mox sequebatur*
» *alius paroxysmus qui sane haud ita ma-*
» *gno tremore incipit , majore tamen capitis*
» *dolore , summa sollicitudine , cardialgia ,*
» *nausea , vomitu , bilisque dejectionibus.*
» *Vomitus et dejectiones tamen plerumque*
» *albi coloris erant , calcis aqua commistæ ,*
» *vel lactis illius quod lactentes evomunt*
» *ad instar , quando materia coagulata plu-*
» *rimum contrita est. Fervor , immodica sitis ,*
» *ac deliria eveniunt. Lingua evadit squal-*
» *lidior , ac una cum dentibus et interiore*

» *labiorum parte nigra crusta obtegitur. Spi-*
» *ritus calet fœtetque : inchoatur de novo*
» *remissio cum sudore, ea tamen spatio*
» *temporis est brevior, nec æque ac prior*
» *conspicua. — Alteram hancce remissionem*
» *sequitur paroxysmus in quo symptomata*
» *prioribus longe erant violentiora : vomitus*
» *ac dejectiones magis fœtebant ; lingua,*
» *dentes ac labiorum interiora non modo*
» *atra integebantur crusta, verum linguæ*
» *adeo arebat, rigebatque, ut voces parum*
» *distincte efferentur. Deliria gravia, inquie-*
» *tudo et molestia durante pyrexia maxime*
» *fiebant, nec prius tollebantur quam super-*
» *venerint remissio ac sudores. — Si febris*
» *ita invaluerit in tertio paroxysmo ut mors*
» *sequatur, quod sæpius obtigit, nonnulli*
» *ægri comatosi evaserunt. In aliis delirium*
» *est vehementius, excreta fœtida ac haud*
» *secus quam cadaver olent. Exonerationes*
» *sunt involuntariæ, pulsus celer, exiguus,*
» *et irregularis, adeo ut vix denumerare*
» *aut sentire queas. Gelidus toto manat*
» *corpore sudor, præcipue circa caput et*
» *collum; facies fit hippocratica et convulsa,*
» *ægroti stragula carpunt, et floccos legunt,*
» *subit tendinum subsultus. In tergo solum*
» *recumbunt. Sensim ad imam lecti partem*
» *dilabuntur. Extremitates evadunt frigidæ*

» *ac lividæ, dein corripiuntur convulsionibus* » *quæ tragœdiam claudunt* (1) ». En lisant ma description de la fièvre jaune dans le chapitre suivant, et en la comparant à celle-ci, on verra facilement que ce que j'ai avancé est très-vrai.

---

(1) *Dissertatio inauguralis medica, de febre putrida in Bengalia, anno* 1762 *observata, authore Jacobo Lind, M. D.* Edimburgi, 1765.

CHAPITRE V.

Histoire pathologique de la Fièvre jaune; de son caractère, de sa diathèse, et sa description; précédée de quelques considérations sur sa dénomination actuelle.

PLUSIEURS auteurs qui ont traité de la fièvre jaune, et entr'autres Jackson, ont pensé que cette dénomination étoit impropre pour désigner la maladie qui désole les Européens dans les Antilles, et qu'on devroit en proscrire l'usage. J'ai pensé comme eux dans un temps; mais ayant médité sur l'origine et les noms de toutes les maladies, et sur la jaunisse particulière qui accompagne cette fièvre, j'ai trouvé que la dénomination que l'on voudroit rejeter n'est pas impropre, et qu'elle est seulement inexacte pour désigner les diverses espèces de la fièvre dont il s'agit, et ses différens degrés. Et considérant que sous la zone torride occidentale plusieurs maladies sont quelquefois accompagnées de jaunisse, comme les fièvres rémittentes, intermittentes et nerveuses, ainsi que certaines dyssenteries, on pourroit les appeler toutes *maladies* ou *fièvres*

jaunes, et ce ne seroit que par antonomase, diroit-on, que l'on pourroit appliquer cette expression à la fièvre continue qui y fait le plus de ravages. Je fais observer d'abord que le premier et second degré de cette fièvre continue, comme on le verra bientôt, sont constamment accompagnés de jaunisse générale; que les deux autres degrés, ainsi que la fièvre jaune de diathèse nerveuse, n'ont pas toujours de jaunisse, et que lorsque celle-ci paroît, elle est incomplète; enfin que la teinte extrêmement foncée de la jaunisse des deux premiers degrés, est un motif assez puissant pour donner à la maladie le nom de fièvre jaune.

Les anciens ont donné des noms aux maladies d'après leurs effets les plus sensibles, d'après les héros ou les personnages illustres qui en étoient accablés, les désordres et les calamités qu'elles produisoient dans la société, le siége où on les supposoit établies, et le dérangement des fonctions animales; selon les rapports ou la ressemblance qu'on leur trouvoit avec certains objets, les bienfaits qu'on leur attribuoit, l'effroi causé par leur aspect, ce qu'on voyoit en elles de divin ou de céleste, etc. etc.; et ils ont conservé, dans leurs livres, sans aucun scrupule, les dénominations vulgaires de beaucoup de maladies, desquelles nous faisons usage tous les jours,

sans les critiquer et sans les regarder comme impropres ou inconvenantes ; mais comme les langues orientales ne sont pas familières à tous les médecins, et que les étymologies, tirées de ces langues, leur sont en général inconnues, ils sont persuadés que les noms de maladies qui en dérivent, expriment exactement leur nature ou leur caractère (1). Il faut avouer que plusieurs

---

(1) Pour confirmer tout ce que je viens de dire, il nous suffira de rapporter quelques exemples tirés des langues grecque et latine, tels que πυρετος, *fièvre*, qui vient de πυρ, *feu*, et désigneroit seulement la chaleur de la fièvre ; le mot *febris*, qui est son équivalent, dérive de l'ancien *ferbis*, du verbe *ferbeo* ou *ferveo*. La μελαινα νοσος, *maladie noire* d'Hippocrate, n'est appelée ainsi qu'à cause du vomissement noir, ce qui pourroit encore faire donner ce nom à la peste et à la fièvre jaune. Ικτερος, tire origine d'ικτις, *viverre*, espèce de civette qui a les yeux jaunes d'or ; aussi les Romains appeloient cette maladie *aurigo*, et *morbus regius* d'après Varron, l'or étant le roi des métaux ; et *arquati* les ictériques, parce que leurs yeux ont les mêmes couleurs que l'arc-en-ciel. Je renvoie au premier chapitre, pour ce que j'ai dit de l'origine d'ελεφαντιασις, τυριασις, σατυριασις et λεοντιασις. Le mot Επιλημψια, *epilepsie*, signifie *surprise*, du verbe επιλαμβανομαι, *surprendre* : cette maladie avoit, chez les Grecs et les Romains, différens noms que les auteurs ont conservés, et qui sont : Ιερος νοσος, *morbus sacer*, parce que, selon

dénominations nosologiques sont, dans ce cas, particulièrement celles d'origine grecque créées par les modernes ; mais une infinité d'autres s'en éloignent, sur-tout celles employées par les anciens auteurs. Si la fièvre

---

Platon (*in Tim.*), c'est une affection ou langueur de la partie sacrée qui est contenue dans le corps, l'ame ; ou, comme veut Aretée (*lib. I, cap. IV, diuturnorum affectuum*), que toute maladie grave et tout ce qui est grand, est sacré ; Ηρακλεος νοτος, *Maladie d'Hercule*, par la raison qu'Hercule en étoit affligé, selon Aristote (*in problem.*), ou, selon Galien (*lib. VI, epid.*), parce qu'elle est invincible comme Hercule ; *morbus major*, chez les Latins, à cause de la résistance qu'il présente ; *morbus divinus*, des mêmes (*Appul. in apol. Plat.*), parce qu'il attaque les facultés de l'esprit ; *morbus sonticus*, de *sons*, maladie nuisible ; *morbus comessalis*, de *comessare*, parce qu'elle provient quelquefois de l'excès d'alimens et de boissons ; enfin *morbus comitialis*, expression la plus usitée des Romains, pour indiquer l'épilepsie, parce que si quelqu'un en étoit surpris et tomboit au milieu des assemblées, *comitia*, elles étoient dissoutes sur-le-champ. La *chlorosis*, maladie des femmes, dans laquelle la peau devient pâle et verdâtre, dérive de χλωρος, *viridis*, verd. Le nom *scarlatina*, que les *nosologistes* ont donné à une fièvre inflammatoire très-connue, et qui s'appelle, dans plusieurs pays de l'Europe, *Fièvre rouge*, vient de l'Italien *scarlatto*, qui signifie *écarlate*. Je ne finirois plus, si je voulois continuer à citer et à analyser les exemples.

jaune eût été désignée par celles d'*Ochrodes*, *Xanthodes*, *Crocodes* ou *Icterodes* (1), on ne les auroit pas trouvées triviales ; et leur ancienne tournure, ainsi que la désinence grecque, les auroit fait accueillir par tous les médecins, quoiqu'ils soient à-peu-près les équivalens de fièvre jaune. Je crois être autorisé à conclure de tout ce qui précède, que la dénomination de fièvre jaune mérite d'être conservée, avec quelques changemens et additions, malgré ce qu'en disent certains médecins, qui objectent sa prétendue trivialité, et jettent du ridicule sur un nom qui est clair, simple et expressif, mais qui n'a pas été inventé par eux, et qui ne se présente pas avec l'appareil d'une érudition inutile. Y a-t-il rien de plus vulgaire et de plus impropre, que l'expression de *fièvre maligne* ou *fièvre putride*, que les plus grands auteurs ont employée, et dont jusqu'à présent on n'a pas encore aboli l'usage ? La fièvre jaune pourroit être aussi désignée par l'addition du nom du lieu où elle fait des ravages ; comme nous disons *fièvre des prisons*, *fièvre des hôpitaux*, *fièvre des camps*, on pourroit dire, avec

---

(1) D'ὠχρος *pallidus*, de Ξανθος *flavus*, de Κροκωδης *luteus*, et d'Ικτερος *icterus*. On auroit pu en tirer aussi du mot composé ξανθοχροος, *qui flavam cutem habet*.

autant de justesse, *fièvre des Antilles ;* mais il vaut mieux tirer son nom d'un de ses principaux caractères, que de l'endroit où elle naît.

La fièvre jaune attaque les Européens en général, et tous ceux indistinctement qui sortent de la zone tempérée et arrivent sous la zone torride occidentale. Les créoles et les gens de couleur n'y sont pas sujets (1) ; mais s'ils passent les tropiques et vivent quelque temps dans les climats froids, à leur retour, dans le pays natal, ils risquent de la contracter, et souvent ils en périssent : ceci n'est pas rare, et j'en ai fait moi-même l'observation plusieurs fois. Les étrangers sont communément affectés de cette maladie une seule fois pendant leur demeure aux Antilles, et c'est dans l'espace de la première semaine, du premier mois ou de la première année ; mais il n'est pas extraordinaire d'observer qu'elle afflige une seconde fois, dans le courant de

(1) Depuis que les Antilles sont habitées par les Européens, il y a à-peu-près deux siècles, la fièvre jaune a attaqué rarement quelques individus de cette classe (les créoles et les gens de couleur), et ne s'est montrée épidémique parmi eux, que par des circonstances extraordinaires en 1793 et 1794, comme nous avons dit dans son histoire. *Voy. le chap. II.*

l'année

l'année ou après un an, les personnes très-vigoureuses et à constitution d'athlète qui paroissent d'abord inattaquables. Quand il débarque une multitude d'hommes, la fièvre jaune en atteint beaucoup à-la-fois, et prend toujours le caractère épidémique ; ceux qui abordent isolément en sont assaillis aussi, et c'est ce qui induit à croire qu'elle est endémique, pour les étrangers, dans toutes les saisons, notamment dans celle qui est chaude et pluvieuse, mais moins pendant la sécheresse. Les fièvres rémittentes et intermittentes pernicieuses, qui ont un peu de ressemblance avec elle, n'en préservent pas, de même que la fièvre jaune ne garantit pas de celles-ci ; car j'ai souvent vu que les nouveaux arrivans contractoient ces fièvres périodiques avant et après l'avoir eue, ou, pour parler plus clairement, que ces trois maladies alternoient ensemble : ceci néanmoins ne doit pas se généraliser, l'observation n'ayant été faite que sur un certain nombre de sujets. Les vésicatoires, les cautères, la gale, les dartres sèches ou celles qui suintent, les furoncles, les boutons de chaleur (*sudamina*, *hydroæ*, *papulæ sudoris*), les plaies et les ulcères suppurans, les affections syphilitiques n'empêchent pas de contracter la fièvre jaune : les exemples ne m'ont pas manqué pour établir

ce fait. Je répète ici, parce que je le crois nécessaire, que je ne me suis jamais aperçu que cette fièvre fût contagieuse : les faits que j'ai cités, dans le second chapitre, et que tout médecin pratiquant sous la zone torride peut recueillir aisément, doivent convaincre les incrédules et dissiper entièrement le soupçon mal fondé que quelques praticiens ont conçu à cet égard.

Les personnes nées dans toute l'étendue de la zone torride, sont hors de la sphère d'activité de la fièvre jaune, c'est-à-dire, que les nègres de l'Afrique, depuis la côte de Guinée jusqu'au canal de Mozambique et au Madagascar, ainsi que les indigènes des Indes ou les descendans des Européens qui y naissent, ont le privilége d'être exempts de la fièvre jaune lorsqu'ils viennent aux Antilles. Cette prérogative s'étend même jusqu'aux Européens et Anglo-Américains qui ont séjourné long-temps dans les Indes, et qui arrivent aux Antilles sans être sortis des tropiques. Ce fait, qui est généralement constant, et que j'ai eu occasion de confirmer par l'observation que je vais rapporter, me fit rejeter, comme une fable, l'histoire de l'origine asiatique de la fièvre jaune, ou *du Mal de Siam* importé de ce pays dans les Indes occidentales. En pluviose de l'an XI, le navire

l'*Apollon*, négrier de l'Ile de France, aborda à Saint-Pierre, chargé d'un nombre considérable de nègres de Madagascar et de Mozambique, après une traversée de six mois, et ayant toujours parcouru les mers de la zone torride : je fis la visite de santé à bord de ce navire, et je reconnus que tout le monde se portoit bien, parmi les nègres et l'équipage, lequel montoit à trente hommes, dont la plupart étoient blancs, de l'Ile de France, et quelques-uns Français. Pendant tout le temps que ces gens sont restés à la Martinique, il n'y a pas eu un seul homme de l'équipage, matelot ou officier, qui soit tombé malade de la fièvre jaune, et ils ont toujours joui d'une bonne santé, à quelques indispositions légères près, que le capitaine et deux autres ont essuyées.

Les constitutions robustes, les santés florissantes, les hommes actifs, entreprenans, inquiets, impatiens; ceux doués d'un esprit vif, turbulent, remuant, ou animés par une imagination mobile, ardente, active; ceux ayant la peau blanche, les cheveux roux, blonds ou châtains, sur-tout ceux qui ont le cou gros et court, de taille moyenne, à poitrine large; ou ceux qui suent et urinent peu, qui sont constipés du ventre et ayant le besoin de provoquer les selles, tels sont les sujets

que choisit, de préférence, la fièvre jaune, et sur lesquels elle se lance avec fureur et acharnement, et qu'elle conduit souvent au tombeau : les personnes lentes, réfléchies, rassises, capables de pensées fortes; les caractères armés de sang-froid, de courage et de patience; les hommes tranquilles, systématiques, aimant peu l'exercice et d'une occupation régulière; ceux d'une existence chétive, valétudinaires, maigres, pâles, débiles, d'une taille longue et mince; ceux ayant la peau brune, les cheveux noirs, les pores ouverts, ou suant facilement et abondamment, urinant de même, et étant un peu relâchés du ventre, sont moins attaqués de cette maladie meurtrière, se sauvent en plus grand nombre, et quelquefois en sont épargnés. J'ai toujours remarqué que la fièvre jaune fait plus de ravages parmi les Normands, les Bretons et les Français des départemens septentrionaux, que parmi les Provençaux, les Languedociens, les Bordelais et ceux qui sont nés dans la France méridionale : aussi remarque-t-on que le sang du Midi a la prépondérance dans la population des Antilles françaises, et sur-tout à la Martinique.

La fièvre jaune varie dans la cause de la diathèse et dans le degré d'intensité selon les circonstances de l'âge, du sexe, de l'époque

de l'arrivée, du séjour déjà fait dans les Antilles, du tempérament, de l'état de santé, des infirmités éprouvées, et de la nature du lieu où on la contracte. La diathèse, dans tous les cas, est ou devient asthénique ; mais elle a deux origines différentes : l'une dérivant de l'excès des forces, qui forme une prédisposition vraiment sthénique ou inflammatoire, et l'autre de la foiblesse. Pour parvenir à cette connoissance, et pour établir une telle distinction, je me suis fondé sur les causes de la maladie, sur les circonstances qui la favorisent, la développent ou la retardent, sur les symptômes et signes pathognomoniques, et sur l'effet prompt et décisif de l'usage des stimulans. Le lecteur ne manquera pas de s'en apercevoir dans le cours de l'ouvrage. Ces deux états de diathèse, qui se ressemblent parfaitement, en apparence, dans un cas seulement, étant les résultats de causes diverses, ils ne doivent pas être désignés par la même dénomination ; par conséquent j'appellerai la première espèce *diathèse asthénique indirecte*, parce qu'elle provient d'une sthénicité réelle, momentanée, qui constitue, comme j'ai dit plus haut, la prédisposition sthénique ou inflammatoire, et qui passe de suite à la foiblesse indirecte, laquelle se divise en quatre degrés bien dis-

tincts, dont le quatrième ressemble à la seconde diathèse, comme je viens de le dire : celle-ci, ou seconde espèce de diathèse, je l'appellerai *diathèse nerveuse*, parce qu'elle est de la même nature que la diathèse asthénique déterminant le *typhus* simple ou fièvre nerveuse.

L'étranger jouissant d'une bonne santé, et qui débarque à la Martinique, est soumis immédiatement aux causes de la fièvre jaune, en recevant un surcroît de forces stimulantes, propres au climat, et il est en général sujet à contracter le premier ou le second degré de la maladie, s'il est dans la vigueur de l'âge et d'un tempérament robuste, musculeux, et doué d'une fibre forte et énergique, ou s'il a un tempérament sanguin, pléthorique, et dont le sang soit riche en fibrine. Les tempéramens mous, phlegmatiques, nerveux, surabondans en tissu cellulaire, ou d'un sang trop fluide et copieux en sérosité, ne peuvent que contracter le troisième ou quatrième degré, et sont ceux qui échappent à la mort le plus communément. Les enfans, les femmes, les vieillards, ou les hommes au-dessus de cinquante ans, si, en arrivant, ils ne sont pas assaillis du troisième ou quatrième degré de la maladie, peuvent, par la suite, avoir la fièvre jaune de diathèse nerveuse, ce

qui leur arrive assez ordinairement ; mais il y en a toujours plusieurs d'exceptés. Il en est de même de ceux qui débarquent malades, ou qui, en mettant pied à terre, sont attaqués de diarrhée, de dyssenterie, de fièvres gastriques, de fièvres intermittentes ou d'affections scorbutiques ; quelque temps après la guérison, ils courent risquent d'être atteints de la fièvre jaune nerveuse, par la raison que leur corps a été débilité par une des maladies précitées. Le séjour de la ville ou de la campagne, d'un endroit sain ou mal sain pour les nouveaux venus, influe puissamment sur le degré d'intensité de la diathèse indirecte, s'ils en sont affectés ; à la campagne et dans un endroit sain, ils l'ont du troisième ou du qnatrième degré ; à la ville et dans un endroit insalubre, ils peuvent l'avoir du premier et du second degré, sur-tout les jeunes gens vigoureux. Ceux qui ont déjà vécu un certain temps à la Martinique, n'ayant pas eu, dès le commencement, la première espèce de fièvre jaune, sont aussi sujets à avoir la seconde espèce au bout de six mois ou un an, et quelquefois en sont exceptés : d'autres individus qui, après plusieurs mois de séjour font des maladies ordinaires, croient, pour cela, être en sûreté, ne redoutent plus l'épidémie, et s'abandonnent à cet espoir trom-

peur ; mais on en voit beaucoup qui, à peine sortis du traitement ou de la convalescence, sont frappés, la plupart, de fièvre jaune de diathèse nerveuse, et le reste est tout-à-fait préservé de la maladie.

Pour un plus grand éclaircissement, je dois ajouter que les enfans, les femmes et les vieillards, qui ont de l'analogie dans leurs constitutions, ce qui est cause que dans les épidémies leur maladie respective est du même degré, ont l'avantage réel de n'être jamais attaqués, en débarquant, d'aucun degré de la première espèce de fièvre jaune, ou le contraire n'arrive que très-rarement, quand ils ont, comme je l'ai dit, le troisième ou quatrième degré, et ils n'ont à craindre que d'être surpris, dans le courant de l'année, par la seconde espèce de fièvre jaune, qui est la moins dangereuse, après avoir vécu plusieurs mois en sûreté. Les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de huit ans, sont ceux qui s'acclimatent le plus facilement, et ils se soustraient assez généralement à la fièvre jaune. J'ai eu lieu d'observer une trentaine d'enfans européens, entre quatre et six ans, arrivés à la Martinique dans l'espace de trois à quatre mois, soit sur nos vaisseaux, soit avec des familles françaises qui alloient s'y établir : plusieurs ont eu le malheur de per-

dre leurs parens ou de rester orphelins, à la merci de la générosité des colons, qui les ont accueillis comme des seconds pères, et se sont chargés de leur éducation; mais aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune.

Les conséquences qui résultent de tous ces faits, sont 1.° que l'état de vigueur contribue fortement à développer la fièvre jaune de diathèse asthénique indirecte, et 2.° que l'état valétudinaire ou de foiblesse, et l'état de forces médiocres en exempte, ou ne coopère qu'à développer la fièvre jaune de diathèse nerveuse. Le caractère essentiel de la première espèce de fièvre jaune, est dans la foiblesse indirecte, qui se présente sous l'aspect d'une diathèse éminemment inflammatoire, et de l'existence d'une sthénicité qui paroît bien évidente : celui de la seconde espèce, est la foiblesse directe, qui ressemble à l'état du *synochus*, et qui est voisin de celui de la fièvre nerveuse.

Il est nécessaire, pour ne point nuire à la clarté et à la précision, de donner des noms différens à des espèces qui diffèrent essentiellement. Par conséquent, ces fièvres étant des espèces appartenant au genre nosologique *typhus*, je nommerai *typhus ictérique* la fièvre jaune de diathèse asthénique indirecte, lequel sera divisé en deux *variétés*, dont la

première portera la dénomination de *typhus ictérique régulier*, et comprendra les premier et second degrés *parfaits ;* et la seconde sera distinguée par l'expression contraire de *typhus ictérique irrégulier*, et renfermera les troisième et quatrième degrés *imparfaits*, auxquels j'affecte les épithètes d'*irrégulier* et d'*imparfait*, parce qu'ils sont assez souvent sujets à l'anomalie d'être dépourvus de l'ictère ou jaunisse. J'appellerai, en outre, *typhus occidental* ou *américain*, la fièvre jaune de diathèse nerveuse, espèce unique, dont aucun auteur n'a fait mention, ni pour le caractère, ni pour la nature. Dans le tableau ci-annexé on verra, d'un coup-d'œil, les différentes espèces, variétés et degrés de cette fièvre.

TABLEAU des espèces, des variétés et des différens degrés de la Fièvre jaune.

LA FIÈVRE JAUNE EST DE DEUX ESPÈCES:

PREMIÈRE ESPÈCE.				SECONDE ESPÈCE.
FIÈVRE JAUNE *De diathèse asthénique indirecte, ou typhus ictérique qui se divise en deux variétés.*				FIÈVRE JAUNE *De diathèse nerveuse, ou typhus américain ou occidental.*
PREMIÈRE VARIÉTÉ.		SECONDE VARIÉTÉ.		
typh. ictériq. régulier du		*typh. ictériq. irrégul.* du		
1.er degré, parfait.	2.e degré, parfait.	3.e degré, imparfait.	4.e degré, imparfait.	

1.° *Du Typhus ictérique.*

Cette fièvre est continue (1), elle dure ordinairement trois ou quatre jours dans les cas les plus mortels, et cinq ou six dans ceux moins graves : son état de prédisposition est très-court, et il consiste proprement dans l'excès des forces, qui porte le stimulus au dernier degré d'élévation, d'où résulte un excitement vigoureux dans l'universalité du système, et c'est ce qui cause la fièvre jaune, qui se manifeste plus souvent la nuit que le jour. Elle est précédée par une augmentation de chaleur, par des vertiges et des étourdissemens, la plénitude du pouls, la rougeur de la figure, un léger mal de reins, la sécheresse de la langue, la suppression des sueurs, et une foiblesse particulière dans les membres inférieurs, tellement que les individus qui en sont frappés, sentent une perte de force dans les mouvemens des cuisses ou des jambes, et disent, en se plaignant, qu'on les leur coupe (2); ils sont obligés de se

(1) Moseley, Jackson et plusieurs autres praticiens qui ont étudié la fièvre jaune sous la zone torride, ont observé, comme moi, qu'elle étoit continue, et l'ont distinguée de la fièvre rémittente de ces climats.

(2) C'est pour cette raison, que du temps du Père Dutertre, on appeloit la fièvre jaune, *le coup de barre*.

mettre immédiatement au lit, ou de s'y faire transporter : au bout d'une ou deux heures, on est affligé d'une petite douleur de tête, des envies de vomir, la peau se racornit en imitant la chair de poule ; et un frisson assez foible, obscur ou peu sensible, de la durée de dix à quinze minutes, accompagné de tremblemens, surprend les malades, qui, tourmentés par une soif excessive, demandent ordinairement à boire, et rejettent tout ce qu'ils ont avalé : c'est l'invasion de la maladie dans les quatre degrés, pendant laquelle s'effectue le passage du commencement de la diathèse sthénique, ou prédisposition inflammatoire, à la foiblesse indirecte, et elle est suivie, sans interruption, par le développement entier de la fièvre jaune, qui s'annonce avec les symptômes dont je vais donner l'énumération.

Symptômatologie.

Les symptômes généraux et communs aux trois premiers degrés, à l'invasion de la maladie et au premier jour, qui constituent les symptômes pathognomoniques, doivent, d'après leur importance et l'ordre naturel de leur apparition, précéder la description complète des espèces et de tous les degrés

de fièvre jaune : je vais par conséquent les exposer avec autant de détail que de précision, et faire suivre ce tableau symptômatique, qui est le principal, par celui du quatrième degré de la seconde espèce, ainsi que par une séméiotique basée sur le nombre des signes les plus fidèles et les plus constans que j'ai pu apercevoir et saisir.

Le cours de cette maladie, dans l'une et l'autre espèce, est divisé en deux époques, états, stades ou périodes distinctes, qui sont celle de la présence de la fièvre ou celle de son absence.

L'invasion de la fièvre, pour les trois degrés indifféremment, se manifeste par les symptômes suivans : La figure rouge, les yeux enflammés et douloureux, les narines et les lèvres tuméfiées, avec inflammation de leurs membranes, ainsi que de celles de la bouche ; la langue sèche et d'une rougeur vive ; grave douleur de tête, se faisant particulièrement sentir aux bosses frontales ou aux régions susorbitaires ; picotement pénible à la région épigastrique, et proprement au-dessous de la pointe xiphoïde ; grand mal de reins ; la région hépatique assez généralement douloureuse ; respiration difficile ; quelquefois une forte douleur au-dessous du sternum ; le ventre un peu tendu, météorisé ou en état

naturel ; les pupilles assez dilatées ; la pulsation des carotides visible dans certains momens ; le scrotum relâché ; soif ardente ; les urines rares, et produisant une forte cuisson, souvent d'une couleur sanguinolente ; nausées ; chaleur intense, sur toute la surface du corps, de 38° à 40° du thermomètre de Réaumur ; peau sèche universellement, et rouge dans plusieurs parties ; transpiration nulle, ou très-rare et partielle ; pouls plein, dur, accéléré, donnant de 80 à 90 pulsations par minute ; en touchant le pouls, la pointe des doigts ressent quelque chose de particulier que ne présente pas le pouls des autres fièvres ; c'est une petite sensation désagréable, difficile à être expliquée, et consistant dans un fourmillement au-dessous de la peau ; lassitude profonde dans les membres supérieurs et inférieurs, avec des douleurs vagues ; inquiétude, impatience, insomnie, anxiété, foiblesse ; les cheveux s'entremêlent un peu, mais pas autant que dans la peste ; le malade ne trouve, dans son lit, aucune position convenable, se tourne, s'agite, et ne peut pas fixer la lumière ; il gémit ou il pousse de profonds soupirs de temps en temps, et il sent que le découragement et la tristesse s'emparent de son esprit.

Voilà le tableau de l'invasion des trois

premiers degrés de fièvre jaune, telle qu'elle se déclare naturellement. Il est intéressant de prévenir que ce qui suit est de la description de la maladie entière, influencée par le traitement que j'ai mis en usage, et telle que je l'ai observée dans ses deux périodes, et pendant toute la durée de son cours. Quoique cette maladie, abandonnée à la nature ou soumise aux puissances antiphlogistiques, ait à-peu-près la même durée, mais avec une intensité constante et à-peu-près au degré le plus élevé, ne diminuant jamais, empirant ordinairement, et ayant presque toujours une mauvaise fin, je ferai connoître, en parlant de la thérapeutique, en quoi cette maladie négligée diffère d'elle-même quand elle est bien traitée, et quels en sont les motifs.

Lorsque dans le court espace de six à huit heures tous ces symptômes, excepté la chaleur et le pouls, se renforcent ou deviennent plus graves, c'est le seul signe certain qui nous fait reconnoître le premier degré de typhus ictérique dans les premières vingt-quatre heures. Dans ce degré, ordinairement la douleur de tête et des yeux est si violente, que les malades se plaignent, avec un air de vérité qui étonne, de ce qu'on leur fend le crâne, ou que les yeux vont sortir de l'orbite. Si les symptômes continuent à subsister,

pendant le premier jour, dans l'état où ils ont paru, ils constituent le second degré : tous les deux sont mieux caractérisés par les accidens qui surviennent le deuxième et le troisième jour, qui est généralement le dernier de la période de la fièvre de ces deux degrés ; cependant il arrive quelquefois que la fièvre du second degré dure jusqu'à la moitié du quatrième jour : le troisième degré ne peut être bien distingué qu'au commencement du second jour ; et, quant à l'invasion du quatrième degré, on verra, dans la suite de cette description, comment elle a lieu. La fièvre de ces deux degrés finit assez communément au déclin du quatrième jour ; quelquefois celle du dernier degré passe au cinquième, et se prolonge très-rarement jusqu'au sixième ou au septième. Dans tous les quatre degrés, la cornée opaque devient jaune au commencement des secondes vingt-quatre heures.

Au second jour, le malade atteint du premier degré de typhus ictérique, commence à changer de figure ; sa rougeur rubiconde devient foncée et bleuâtre ; les yeux s'abattent ; les traits s'altèrent, se rapetissent ; une dyspnée d'un genre particulier l'accable ; la respiration est pesante et laborieuse ; c'est un pénible travail, pour le malade, que de respirer,

respirer, et il se plaint de ressentir un poids énorme sur la poitrine ; une extrême foiblesse d'estomac lui fait rejeter tout ce qu'il avale, et il vomit, de temps en temps, des matières glaireuses, acides ou amères, gluantes et par flocons ; le hoquet se manifeste et a lieu de loin en loin ; la chaleur et le pouls sont les mêmes, ou un peu abaissés ; la sueur est un peu gluante et rare ; les urines moins copieuses qu'à l'ordinaire ; les coliques ou la douleur de l'hypocondre droit deviennent plus fortes ; les selles sont liquides et jaunâtres ; le son de la voix subit un changement remarquable ; un principe de coma s'empare du malade ; une petite hémorragie du nez ou de la bouche fait paroître un sang noirâtre, épais, qui passe sur-le-champ à l'état concret et grumeleux ; le cou, la poitrine et une partie du dos prennent une teinte un peu pâle, qui est le précurseur de la jaunisse ; la prostration des forces s'accroît et va toujours progressivement.

Au troisième jour, on aperçoit une pâleur plus marquée sur la poitrine, le cou, le dos, et qui s'étend jusqu'à la figure, quoique les taches bleuâtres y persistent ; les traits s'altèrent davantage, et le malade est méconnoissable pour ceux qui l'ont fréquenté en bonne santé ; son corps exhale une odeur cadavéreuse

qui offense l'odorat le plus familiarisé avec les mauvaises odeurs ; il parle en bégayant, et sa langue est très-sèche, quelquefois noire, ou enduite d'un mucus brun ou jaunâtre ; les urines sont presque supprimées, et s'il en fait quelques gouttes, elles teignent le linge en jaune ; le mal de reins est diminué ; les selles sont noirâtres ; les hémorragies sont plus abondantes et le sang plus fluide ; je l'ai vu sortir par toutes les ouvertures du corps, excepté par les oreilles et les pores (1), c'est-à-dire, par le nez, la bouche, les yeux, la verge, l'anus et l'utérus ; mais le plus ordinairement, c'est par les deux premières voies, et le sang qui y pratique son issue, coule sans douleur ; le malade en est inondé sans s'y attendre ; et quand il est assoupi, il ne s'en aperçoit pas ; il n'en est incommodé que quand il sort en grande quantité par la bouche, il dit alors qu'il se sent suffoquer ; il le rejette cependant sans effort de vomissement, et comme par expectoration ; la prostration des forces est excessive ; le malade se couche sur le dos, et ne change plus de position jusqu'à la mort, ou ne la quitte que lorsqu'il est sorti de danger ; les rougeurs du corps disparois-

(1) Ce symptôme effrayant étoit, autrefois, très-commun à la Martinique, et on l'appeloit *Sueur de Sang*.

sent tout-à-fait, et la peau ternit un peu ; ce changement est bien remarquable sur les personnes à peau bien blanche ; la chaleur est moins grande et le pouls moins dur, petit et plus accéléré ; l'apparition d'un phlegmon, qui devient charbon, et l'engorgement des parotides, ont lieu assez souvent ; l'affection comateuse prend un caractère plus grave, et l'abattement augmente ; le hoquet commence à devenir plus fréquent ; enfin, vers le déclin de ce troisième jour, le délire et le vomissement noir se déclarent (1) ; les matières vomies sont généralement semblables à du marc de café ; d'autrefois sont très-noires, épaisses et luisantes comme de l'encre ; elles sont contenues dans une liqueur plus fluide et de couleur brune ; ce vomissement n'est pas continuel, et souffre quelquefois de longues interruptions : le trouble de l'imagination précède le délire, et représente au malade des idées funestes, ou des scènes tristes et douloureuses.

A l'entrée du quatrième jour, commence le

(1) Le vomissement noir de la peste et de la maladie noire, est d'une nature différente de celui-ci : les auteurs qui, par la gravité de ce symptôme, ont voulu rapprocher ces deux maladies de la fièvre jaune, se sont trompés grossièrement.

second stade de la maladie, qui dure quelques heures ou plus, ou même deux à trois jours; la suffusion ictérique est universelle, tout le corps est d'une couleur jaune foncé d'orange, et la peau un peu rude et sèche; la surface et les extrémités un peu froides; c'est ce que je nomme l'ictère complet : la jaunisse est tellement générale, tellement répandue et d'une telle intensité, que les dents, les lèvres et les ongles deviennent jaunes, et les cheveux et les poils de toute espèce de couleur, même les plus noirs, acquièrent une forte tendance à la teinte générale du corps; il n'y a pas de fièvre, le calme paroît renaître, le malade est tout étonné, semble jouir de la tranquillité, et dit lui-même qu'il est bien portant, de sorte qu'il demande à manger : ceci trompe bien les assistans et le médecin peu exercé dans cette maladie, jusqu'à leur faire prononcer que le malade est sauvé; quelquefois il annonce une débilité inexprimable qui l'empêche de parler et de remuer, et lui-même ne paroît pas satisfait, tandis qu'au fond il est assez tranquille sur sa situation : cet état apparent de bien-être, quand il a lieu, ne dure que deux ou trois heures chez les sujets qui périssent à la fin du quatrième, ou à l'entrée du cinquième jour, avec des accidens terribles, tels qu'un délire furieux, des

convulsions, les soubresauts des tendons, l'éruption des pétéchies, le charbon, une ou deux parotides qui deviennent bubons, la gangrène qui s'étend autour de ces deux points, l'amaigrissement hideux de la figure, des cris lamentables et aigus, la langue noire, le sang qui coule copieusement par plusieurs ouvertures, des déjections involontaires, la suppression totale des urines, le hoquet très-fréquent, une grande stupeur; le pouls très-petit et abattu ordinairement, intermittent et vif par reprise; le vomissement noir avec moins d'interruption, le râlement et la mort. Chez ceux qui échappent, la tranquillité continue toujours, accompagnée d'une foiblesse accablante; les symptômes diminuent graduellement de leur force, et disparoissent peu-à-peu; les phénomènes alarmans dont j'ai fait mention ne s'observent qu'en partie, et sont moins intenses, comme les convulsions moins fortes, le délire ordinaire, le charbon et l'engorgement des parotides sans aspect gangreneux, un léger coma, le pouls restant assez vif, et l'excrétion des urines plus abondante, le meilleur signe que l'on puisse espérer; les autres, qui sont les précurseurs infaillibles de la mort, ne paroissent pas du tout; il faut seulement craindre les effets de la grande débilité, depuis le cinquième jour

jusqu'au dixième, et même au-delà dans quelques cas; mais le médecin prévoyant ne se laissera pas surprendre. Il arrive assez rarement que le malade passe aux symptômes effroyables du quatrième jour, sans avoir l'apparence de la fausse tranquillité, et alors il subit une mort certaine avant la fin du même jour : ces cas rares sont les plus mortels, et les sujets qui en fournissent l'observation, sont les hommes les plus robustes.

Le second degré est caractérisé par tous ces symptômes, en suivant l'ordre de leur apparition, excepté le charbon, les parotides, la gangrène partielle, les pétéchies et les grandes pertes de sang : il a de plus un vomissement très-abondant de matières glaireuses et visqueuses au troisième et quatrième jour, et le vomissement noir paroît à peine. Le bubon ou l'anthrax paroissent quelquefois dans ce degré, ou pendant le second état, ou au commencement de la convalescence.

Pour ce qui constitue le troisième degré, outre les symptômes exceptés que je viens de mentionner pour le deuxième degré, il faut en retrancher encore l'ictère complet, la figure hideuse, la langue noire, les soubresauts des tendons, les déjections involontaires, l'odeur cadavéreuse, le délire furieux, la fréquence du hoquet, le vomissement noir,

le mal violent de tête et des yeux, et l'affection comateuse. Dans ce degré, les envies de vomir sont très-fortes au second et troisième jour ; le malade rejette en général ce qu'il boit, et il vomit quelques glaires gluantes, et par flocons, au quatrième ; le délire est d'une force médiocre, la douleur de tête et des yeux moins considérable, et les hémorragies sont très-légères. L'éruption de la jaunisse ne se fait pas constamment ; sa couleur n'est pas d'un jaune foncé, ou plutôt c'est un jaune paille, et elle consiste proprement dans une forte pâleur qui affecte tout le corps ou une de ses parties, et c'est ce que j'appelle ictère incomplet ; il se déclare quelquefois au troisième ou au quatrième jour, et le plus souvent quatre à cinq jours après la fièvre : il survient un petit hoquet interrompu, avec l'assoupissement et les convulsions avant la mort, si elle termine ce degré.

Le quatrième degré, au premier jour, a ses symptômes particuliers en moindre nombre, et moins véhémens que ceux des autres ; ce qui le rend plus simple et plus facile à déterminer : la chaleur de la surface du corps est de 34 à 35 degrés de Réaumur ; le pouls est fort, plein, vif, donnant de 70 à 75 pulsations par minute ; la figure rouge ; la langue

naturelle ; il y a soif, douleur de tête et des reins, lassitude dans les jambes, nausées, abattement, foiblesse, agitation, peau assez sèche et rarement de la sueur, insomnie, respiration pénible, affection soporeuse, passagère au deuxième ou troisième jour ; quelques soupirs ; petite hémorragie du nez au troisième jour ; le vomissement des glaires est rare, et ne s'observe qu'au quatrième ; la fièvre est suivie immédiatement d'une débilité médiocre, dont les effets ne sont pas si à craindre que de celle des autres degrés à la même époque : la mort est toujours précédée du délire et des convulsions, ou d'un assoupissement avec la bouche ouverte et le hoquet, ou le râlement ; l'ictère est incomplet, son éruption ne se développe pas constamment, et quand elle survient, c'est au quatrième jour, ou cinq à six jours après la fièvre, et quelquefois plus tard.

D'après ce tableau symptomatologique, contenant la description des quatre degrés du typhus ictérique, tracé avec toute l'exactitude dont je suis capable, et qui est le résultat d'un nombre très-considérable d'observations faites, deux fois par jour, pendant deux ans consécutifs, il est facile de déterminer, reconnoître et distinguer chaque degré, et d'assigner à chacun sa place respective dans

leur série ou ordre naturel. Pour donner à cet article une plus grande clarté, et pour lui faire atteindre la dernière précision, je dois ajouter que le premier degré est très-reconnoissable aux différentes époques de sa période, par la violence de ses symptômes, par la rapidité de ses progrès, et par les accidens terribles qui le terminent; que les second et troisième degrés se distinguent, le premier jour, aux symptômes généraux qui n'acquièrent pas de force jusqu'au soir, et en ce qu'on ne peut établir leur différence qu'au second jour, par leurs phénomènes particuliers que j'ai détaillés, et qui se manifestent aux époques indiquées; de plus, que l'un a la plus grande partie des symptômes du premier degré, et un vomissement glaireux très-abondant, au lieu que l'autre ou le troisième degré est caractérisé par un bien moindre nombre de ces symptômes, avec une diminution sensible de leur intensité et l'anomalie de l'ictère; et enfin que le quatrième degré ne peut être confondu avec les autres, par sa simplicité et par la constante invariabilité de ses symptômes qui se déclarent au premier jour, et qui sont aussi bien moins forts.

La suppression d'urine est commune aux quatre degrés, et quelquefois ne se manifeste

pas du tout dans le troisième et quatrième degré. Elle dure de vingt-quatre à quarante-huit heures, et rarement au-delà; elle ne cause aucune douleur et aucune gêne au malade; de sorte qu'il ne s'en aperçoit pas, et il est tout étonné quand on le lui fait apercevoir. L'ictère complet est constant pour les deux premiers degrés; il fait son entière éruption à la chute de la fièvre, quelquefois trois ou quatre jours après, et rarement pendant la convalescence; il commence à paroître ordinairement le troisième jour, il augmente dans la nuit du quatrième, en même temps que la fièvre abandonne le malade, et, le lendemain, on l'aperçoit d'un jaune foncé, quelquefois verdâtre; il accompagne le malade au tombeau, ou ne le quitte, s'il y a guérison, que quinze, trente ou quarante jours après; le hoquet est un compagnon inséparable des deux premiers degrés, depuis le second jour jusqu'au quatrième. Dans certains cas, qui sont extrêmement rares, cette éruption jaune foncé est remplacée par une espèce d'ictère noir ou livide. L'ictère incomplet est commun aux deux derniers degrés, et il n'a pas lieu toujours; il peut survenir pendant la fièvre et plusieurs jours après la fièvre; il dure de dix à vingt jours, quand la maladie ne finit pas par la mort. Les deux

ictères, le complet et l'incomplet, sont inséparables de la suppression de la transpiration et de la fraîcheur à la surface de la peau. Les malades délirent assez ordinairement du troisième jour au soir jusqu'au cinquième, ce qui n'est pas sans exception; car j'ai observé quelques cas du troisième et quatrième degré dans lesquels il n'y a pas eu de délire. Les parotides et l'ictère complet ne sont jamais séparés dans le premier degré; les premières paroissent quelquefois toutes seules, dans le second et troisième degré, sept à huit jours après la fièvre. La foiblesse de l'estomac, ou son état spasmodique, est excessif dans tous les degrés; ce qui fait que ce viscère ne retient pas la plupart des substances qu'il reçoit. Le vomissement abondant du troisième degré n'a lieu que pendant l'éruption de l'ictère : les malades n'ont point de sommeil dans les trois premiers degrés; ce n'est que dans certains cas du quatrième degré qu'ils se trouvent un peu soulagé en dormant.

Si les malades, atteints du premier et second degré, périssent, c'est invariablement à la fin du quatrième jour, ou pendant le cinquième, que la catastrophe arrive. Celui qui est atteint du troisième degré, devant mourir, s'il ne meurt pas le cinquième jour, termine sa carrière indubitablement le sixième ou le

septième ; et celui du quatrième degré risque de perdre la vie le sixième, septième ou huitième jour, et rarement au neuvième : ainsi, c'est toujours à la seconde époque de la maladie, ou pendant l'absence de la fièvre, que les malades meurent. Le râlement, chez ceux qui sont victimes, dure de six heures jusqu'à douze ; mais il n'a pas lieu constamment. Les cas mortels des deux derniers degrés ont des accidens analogues près du terme de la vie, tels qu'un petit hoquet, des tremblemens, un délire obscur et l'assoupissement. On voit, par tout ce que j'ai rapporté dans la description générale du typhus ictérique, que cette terrible maladie est sujette, dans sa marche, à plusieurs variations pendant la fièvre et après, ou dans les deux époques, notamment dans les deux derniers degrés, qui offrent le plus d'anomalie ; mais elle est bien plus anomale, quand sa force meurtrière tue le malade, à l'improviste, en quarante-huit heures ou en trois jours ; cas effrayans qui, heureusement, sont très-rares, et qui ne sont dus qu'à l'accélération subite de l'état gangreneux.

Tous les quatre degrés sont dangereux ; cependant ils ne le sont pas également, et le danger est proportionné à la force de chacun : le premier degré est en général assez

mortel, et les autres le sont graduellement moins ; c'est-à-dire, que leur disposition délétère diminue à mesure que leur degré s'abaisse. Au reste, la mortalité n'est pas seulement relative à la malignité de la maladie, mais aussi au traitement ou aux puissances dirigées pour la combattre, qui, supposées convenables et bien appropriées, modifient considérablement la perte qu'on éprouveroit par l'onction d'un traitement contraire : c'est ce que nous examinerons dans la méthode curative.

2.° *Du Typhus occidental.*

La fièvre jaune de diathèse nerveuse, ou le typhus occidental, a beaucoup d'analogie avec le typhus ictérique du quatrième degré, et suit entièrement sa marche : le médecin le plus habile les confondroit, s'il ne faisoit pas attention aux circonstances qui déterminent ce dernier et qui le font distinguer, et que j'ai détaillées entièrement pour ne laisser aucune ambiguité : j'ajouterai de plus, que l'ennui, la tristesse, les chagrins, l'hypocondriasis et la nostalgie contribuent à le donner. Il n'y a absolument que la diathèse qui fait la différence entre cette espèce et le quatrième degré ; les symptômes sont presque les mêmes ;

l'agitation, la rougeur du visage et la douleur des reins sont moindres ; il n'y a jamais d'hémorragie, et l'ictère incomplet, ainsi que la suppression d'urine, n'accompagnent que rarement cette fièvre ; le délire est rare aussi, et il n'y a point d'affection soporeuse ; une simple rétention d'urine est assez commune au troisième et quatrième jour : elle est à-peu-près aussi dangereuse que le quatrième degré, et on sauve assez ordinairement quelques malades de plus.

Séméiotique.

La séméiotique de cette maladie, dans les deux espèces et dans chaque degré, fournit peu de signes favorables pour présager un succès heureux, et plusieurs pour nous faire prévoir ou craindre une fin funeste, particulièrement pour la première espèce et la première variété ; le retour des urines ou l'augmentation de leur excrétion, les sueurs copieuses, une légère diarrhée, le sommeil naturel au quatrième jour, avec la cessation des vomissemens, du délire et du coma, assurent la vie au malade, et sont les signes les plus infaillibles et les plus satisfaisans que l'on puisse espérer : toutes les fois que la suppression d'urine n'est pas bien établie, on

doit regarder le malade comme flottant entre le danger de mort et le salut. La gangrène, les hémorragies abondantes, et sur-tout celle de la bouche, et l'ischurie symptômatique, ou la suppression totale d'urine, joints ensemble ou seuls, annoncent une mort certaine ; le vomissement noir progressif, le hoquet continuel, le charbon, les parotides d'un rouge foncé et dures, sont des signes également mortels quand ils se trouvent réunis ; un profond coma, ou la suspension subite des douleurs et des souffrances, fait entièrement perdre l'espoir ; l'ictère complet, le vomissement noir, la suppression des selles, les excrémens noirs striés de sang, l'affection comateuse ou le délire simple, forment ensemble un pronostic fatal ; le bégaiement, les yeux hagards, le délire furieux et sans interruption, l'odeur cadavéreuse persistante, la figure changée, amaigrie et hideuse quand ces symptômes coïncident, sont aussi des augures funestes ; le silence forcé ou surnaturel, le vomissement glaireux opiniâtre, l'abattement total, les extrémités froides et la transpiration tout-à-fait supprimée, existent simultanément, condamnent de même à une fin tragique ; le râlement annonce une mort immanquable, et la précède de plusieurs heures, sur-tout dans les cas de la première

variété. Tous les signes que je viens d'énumérer, et dont plusieurs doivent être réunis pour nous faire pronostiquer la perte du malade, quand ils se trouvent séparés, ne cessent pas d'être défavorables; mais le risque n'est pas si grand, et le malade ne succombe pas toujours. Dans les deux derniers degrés, ou dans les cas de la seconde variété, quand il n'y a pas de suppression d'urine, on ne peut rien prononcer en mal : si les malades de ces mêmes degrés, ainsi que ceux du typhus occidental, sont surpris, tout d'un coup, par les convulsions, le délire, l'affection comateuse, l'ictère incomplet et l'hémorragie de la bouche ou du nez, la mort suit de près : il arrive quelquefois aux mêmes qu'ils sont enlevés au moment que l'on s'y attendoit le moins, et sans que l'apparition d'aucun signe l'eût fait prévoir; aussi il faut être très-circonspect à porter un jugement sur leur fin. La tranquillité, le sommeil naturel, les sueurs, l'écoulement des urines, l'éruption des furoncles, la formation des dépôts sur plusieurs parties du corps, préservent infailliblement de la mort. Les bubons et les charbons, après la fièvre, sont un bon signe, et, dans les rechutes, deviennent d'un mauvais présage. Dans les deux espèces de typhus, comme on meurt constamment sans fièvre,

on

on ne peut tirer, du pouls, que des signes incertains et trompeurs : ce n'est que près de l'agonie, lorsque la mort est voisine et déjà évidemment annoncée par la réunion des autres signes, que le pouls devient petit, obscur, intermittent ou accéléré, et marquant des irrégularités particulières. Il n'en est pas de même des plaies des vésicatoires ; elles fournissent des signes qui méritent d'être observés attentivement : lorsque, au quatrième jour, ces plaies sont d'un beau rouge, humides, et donnent un pus benin, elles n'indiquent rien de sinistre, et il faut beaucoup espérer ; mais si, à la même époque, elles sont livides, sèches avec une petite suppuration fétide, épaisse et jaune, ayant leurs bords noirs, c'est un signe très - fâcheux. Le vésicatoire renouvelé qui ne prend pas, ou une nouvelle application de cantharides qui ne trouvent pas de quoi mordre par l'épuisement de l'excitabilité, est un des pronostics les plus funestes. Les malades agonisans sont tourmentés par des convulsions affreuses, poussent, de temps en temps, des cris plaintifs et sourds, ont la bouche écumante, leur visage subit des contorsions, leur corps posé sur le dos, les yeux se ferment graduellement, et s'enfoncent dans les orbites, les gencives se noircissent et se sèchent,

les lèvres se retirent, se roidissent, se gercent, et affectent la couleur pâle ou violette, rouge de sang ou noire ; les dents restent à découvert, et sont enduites d'une substance visqueuse jaunâtre, brune ou sanguine ; une sueur visqueuse et froide, ou un râle continu et accéléré ferme la scène lugubre. Les agonies tranquilles sont extrêmement rares, sur-tout dans la première variété ; et, dans ce cas, les malades font, avec leurs mains, les mouvemens irréguliers et les gestes involontaires si communs dans les derniers momens de la vie. L'aspect des agonisans, particulièrement celui des malades ensanglantés par les hémorragies, et tachés des matières noires du vomissement, émeut le spectateur le plus froid, et inspire de la frayeur aux hommes les plus courageux.

Les praticiens des vieilles écoles seront surpris de ne point trouver, dans ce chapitre, un article sur les crises ; ils doivent, par conséquent, supposer que je n'en ai pas reconnues : s'ils entendent par ce mot, qui n'est pas encore bien défini, un effort de la nature qui opère la guérison, ou un changement favorable ou funeste dans la maladie sous l'influence des jours critiques, il est certain qu'il n'y a pas de crises de cette sorte dans la fièvre jaune, comme je l'ai

observé avec la plupart des auteurs, et comme on peut s'en convaincre par sa description, quoique quelques médecins assurent le contraire; mais s'ils veulent désigner, par mouvemens critiques et par crises, un simple changement en bien ou en mal, qui peut avoir lieu pendant les deux époques de la maladie sans distinction de jours, ils en compteront un certain nombre, et tels que je viens de les exposer parmi les signes et les pronostics.

La fièvre jaune de l'Amérique septentrionale est parfaitement semblable à celle des Antilles que je viens de décrire; elle en diffère seulement par moins de malignité et par des circonstances qui tiennent aux localités, à l'éducation et à l'acclimatement : celle des Antilles est souvent accompagnée d'ischurie symptômatique, de bubons aux parotides et au cou, d'anthrax, de gangrènes partielles et d'ictère complet, qui sont les symptômes les plus mortels; celle de l'Amérique septentrionale ne les a jamais, excepté le premier et le dernier, qui encore paroissent très-rarement. Le bubon de cette fièvre est différent de celui de la peste; il affecte ordinairement les parotides et quelquefois les glandes du cou ou des aisselles; il est plus dur, plus rouge, plus étendu, plus volumineux, et accompagné de plus forte tension

et douleur, que le bubon pestilentiel ; il reste de même jusqu'à la mort, ou il se termine par la gangrène ou par la suppuration. Dans les Iles, la fièvre jaune est endémique et épidémique pour les étrangers ou tous ceux qui arrivent des zones tempérées, et jamais, ou très-rarement, pour les créoles, les nègres, les gens de couleur et les étrangers acclimatés, au moins ceux-ci n'en ont été attaqués qu'une seule fois, depuis que les Antilles sont habitées par les Européens, et elle se déclare indistinctement dans les villes et dans les campagnes avec les différences que j'ai déjà établies. Dans le continent septentrional, la fièvre jaune attaque, tout au contraire des Antilles, les indigènes, la population issue des Européens, des nègres et des naturels, et les étrangers de toutes les nations, excepté les créoles et tous ceux qui ont vécu longtemps sous la zone torride ; elle fait beaucoup de ravages dans les villes, et fort peu, ou presque point, dans les campagnes : et elle est également endémique et épidémique ; ce dernier caractère sur-tout s'y prononce fortement. Dans les régions américaines, entre les deux tropiques, la fièvre jaune est continue, toujours de diathèse asthénique, et se développe dans la saison des pluies, ou saison chaude et humide, dure pendant tout

le règne de cette constitution, et ne cesse qu'à l'apparition des temps secs ; au lieu que dans la zone tempérée de l'Amérique septentrionale, cette fièvre, qui est tantôt continue, tantôt rémittente ou intermittente, de nature nerveuse ou inflammatoire, se manifeste pendant la sécheresse, et ne finit entièrement qu'aux premières pluies ou aux premiers froids : enfin la fièvre jaune des Antilles ne portant sa rage que sur les étrangers en général, ne peut empêcher aux maladies sporadiques de se montrer, et elle se borne à leur imprimer une partie de sa malignité et de sa physionomie, indiquant par là sa grande influence ; tandis que l'autre, aussitôt qu'elle se déclare, chasse toutes les maladies, règne généralement toute seule, et permet rarement à une autre affection de paroître. Ce tableau que je viens d'esquisser sur les différences que présentent les deux fièvres jaunes les plus communes de l'Amérique, n'a été, jusqu'à présent, fait par personne ; il contribuera sans doute à faire acquérir, aux praticiens de l'Europe, des notions plus exactes sur ces maladies, et à leur faire connoître que les différences mentionnées ne sont dues qu'à la situation respective des pays, à la diversité des climats et aux divers caractères des peuples. Quant à la prétendue

ressemblance de la fièvre jaune avec la peste, je renvoie le lecteur au neuvième chapitre de ce volume, et spécialement à l'endroit où je fais l'analyse de l'ouvrage du docteur Tytler.

Pour prouver, d'une manière plus claire, que la fièvre jaune des Antilles est plus maligne, plus compliquée et plus mortelle que celle du continent américain du Nord, je vais rapporter des observations toutes neuves, excepté une, dont le sujet s'est offert au docteur Hunter : 1.° La fièvre jaune des Antilles se complique, avec le tétanos, chez quelques individus très-robustes et d'une taille puissante : c'est ce que l'auteur anglais, que je viens de citer, a observé à la Jamaïque. Ce fait, qui n'est pas commun, est noté, lorsqu'il a lieu, comme un tétanos idiopathique, par ceux qui n'ont pas assez étudié le caractère de la fièvre jaune : ainsi ce cas exige beaucoup de sagacité et d'intelligence de la part du médecin pour distinguer les maladies, et il doit être convaincu que l'apparition d'un symptôme nouveau, ou extraordinaire, ne fait changer de nature aucune maladie, quelle qu'elle soit. Cette réflexion, comme on le verra, est applicable aussi aux observations suivantes. 2.° La fièvre jaune est accompagnée, quelquefois, d'épi-

lepsie ou de paralysie, soit hémiplégique, soit paraplégique. 3.° La manie se mêle également, avec cette fièvre, chez quelques sujets doués d'une grande mobilité d'imagination. 4.° Je l'ai observée aussi étant compliquée avec l'esquinancie nerveuse, *cynanche maligna*, ou *gangrœnosa* des auteurs. Les cas de fièvre jaune appartenans à ces quatre divisions, sont extrêmement rares et très-mortels : il a fallu des épidémies aussi désastreuses que celles que nous avons essuyées à la Martinique, pour que je pusse rencontrer et observer les phénomènes les plus extraordinaires de cette maladie. Je n'ai pu sauver que deux malades de ceux qui m'ont fourni les observations de ces cas rares ; l'un appartenoit à la première division, ayant un tétanos latéral ou hémiplégique, et l'autre à la dernière, ayant une angine maligne.

Ceux qui interprètent Hippocrate à leur manière, et qui attribuent à ce Père de la Médecine des idées auxquelles il n'a jamais pensé, ont appliqué à la fièvre jaune des signes dont il est fait mention dans les aphorismes, et qui sont relatifs à d'autres maladies, lesquelles pouvoient avoir cependant une certaine analogie avec la fièvre jaune : pourquoi donc vouloir trouver en faute ce grand homme, tandis qu'il n'a pu

commettre d'erreur à ce sujet, n'ayant pas connu la maladie dont je traite ? Les signes extraits de ses aphorismes, et qui sont cités par Pouppé-Desportes et d'autres médecins, qui ont cru les devoir appliquer à la fièvre jaune, comme lui étant très-convenables, sont les suivans : *Morbis quibusvis incipientibus, si bilis atra, vel sursum, vel deorsum prodierit, lethale*, ce qui est généralement vrai dans toutes les fièvres où ce symptôme paroît; mais dans la fièvre jaune, cela n'arrive pas toujours. *Quibuscumque ex morbis acutis, aut ex diuturnis. . . . . bilis atra, vel qualiscunque sanguis niger prodierit, postridie moriuntur* : ceci ne peut pas être généralisé non plus dans la fièvre jaune. *Quibus in febre morbus regius supervenit ante septimum diem, malum est. (Nisi confluxus humorum per alvum fiant)*, chose que je n'ai jamais observée. *Quibus in febre septima, aut nona, aut undecima, aut quartadecima morbus regius supervenit, bonum est* (1) : division de jours et pronostic qui

(1) *Sectio IV, aphorism.* 22, 23, 62 et 64. *Parisiis*, 1784; edit. Ann. C. Lorry. Νεσημάτων οκοσων αρχομενων, ην χολη μελαινα, η ανω, η κατω επελθη, θανασιμον. Κβ. τμημα τεταρτον.

Οκοσοισιν εκ νεσημάτων οξεων, η εκ πολυχρονιων.....

ne peuvent pas convenir à la fièvre jaune. Je conviens que la justesse de ces signes est bien reconnue dans les fièvres qui ont été décrites par Hippocrate ; mais leur application à la fièvre jaune est fausse. Dans cette fièvre, la suffusion ictérique a lieu, ou pendant la première époque, ou après, c'est-à-dire, pendant la seconde époque et pendant la convalescence : ce phénomène n'arrive pas invariablement dans tous les degrés, excepté dans le premier et second ; et, quand il paroît, c'est presque toujours avant le septième, pendant et après la fièvre, dans la première variété, et quelquefois c'est après le septième dans la seconde variété et dans le typhus occidental : ensuite on ne peut rien établir de fixe, comme pronostic, sur ce symptôme isolé ; car j'ai guéri de ceux qui ont eu la jaunisse dans le temps de la fièvre, après la fièvre et pendant la convalescence.

χολη μελαινα, η οποιον αιμα μελαν επελθη, τη υστεραιη αποθνησκουσι. Κγ.

Οκοσοισιν εν τοισι πυρετοισιν ικτεροι επιγιγνονται προ των επτα ημερων, κακον (ην μη ξυνδοσιες υγρων κατα την κοιλιην γενονται). ξβ.

Οκοσοισιν εν τοισι πυρετοισι τη εβδομη, η τη ενατη, η τη ενδεκατη, η τεσσαρεσκαιδεκατη ικτεροι επιγινονται, αγαθον. ξδ.

Le vomissement noir et les hémorragies ne sont pas constamment mortels, et leur apparition précède souvent la mort de plus d'un jour : j'ai vu sortir de danger des malades affectés du vomissement noir, ou d'hémorragies assez copieuses. Quant au flux de ventre qui a lieu pendant la durée du second stade, accompagné de l'ictère ou sans ictère, et qui a été mentionné par plusieurs médecins comme pronostic favorable, je ne l'ai observé que très-rarement, et il a toujours fini par emporter le malade. Il est à désirer que les médecins qui voient dans Hippocrate tout ce qui leur vient à l'imagination, se guérissent de cette manie, et qu'ils n'induisent pas en erreur leurs collègues.

CHAPITRE VI.

Du Traitement de la Fièvre jaune, suivi des Observations cliniques, et des Cas rares.

Si les médecins qui parlent avec emphase des prétendues guérisons de la nature, et ceux qui débitent, du même ton, les prestiges de la médecine symptômatique et expectante, se trouvoient dans le cas de combattre la fièvre jaune, ils seroient contraints (les supposant capables d'ingénuité) d'avouer l'insuffisance de leurs méthodes, et de répéter, avec nous, ce que j'ai déjà avancé à l'égard de la peste, que les maladies très-aiguës qui attaquent violemment le système général et les organes vitaux, qui bouleversent l'économie animale, ou qui enlèvent souvent, par une mort presque subite, les sujets qu'elles choisissent, deviennent plus graves, plus insidieuses et plus mortelles, soit en les abandonnant à la ressource de la nature, soit en suivant strictement et se réglant sur l'apparition des symptômes, soit en attendant les crises salutaires qui doivent sauver du danger; moyens trop vantés, dont l'utilité est purement imaginaire,

et qui doivent être considérés, par la médecine, comme de seconds fléaux. Le traitement de la fièvre jaune ne peut être dirigé que sur la distinction de ses espèces, la connoissance de ses diathèses, et la détermination de ses degrés, ainsi que sur l'application des puissances curatives proportionnées à la force de la maladie et à la différence des derniers, de manière à ce que l'action des remèdes puisse lutter avec supériorité contre les obstacles que présentent les effets morbifiques. Lorsque l'ensemble de ces conditions, et la disposition que je recommande n'ont pas lieu, la mort s'ensuit, ou par la violence inattaquable du mal résistant à tous les efforts de l'art, et surpassant l'énergie des moyens qu'on lui oppose; ou par le retard que l'on a mis à les employer; ou par leur disproportion, consistant dans leur foiblesse et dans la plus ou moins grande quantité. J'ai développé fort au long, dans le chapitre précédent, la théorie pathologique de la fièvre jaune avec la clarté qu'elle exige, tellement qu'un praticien attentif, en s'imprimant dans la mémoire ses principaux traits, peut la reconnoître au premier aspect, caractériser sa diathèse, et fixer entièrement son diagnostique, d'où l'on tire les indications convenables, que l'on remplit en ramenant le malade sur le chemin

d'une diathèse opposée, voie par laquelle on parvient à la guérir.

L'existence de la foiblesse indirecte dans la première espèce de fièvre jaune ou le typhus ictérique, et celle de la foiblesse directe dans la seconde espèce ou le typhus ictérique occidental, étant connue et ayant déterminé, dans les deux espèces, les diathèses asthéniques qui sont des résultats de la même nature, mais produits par des voies contraires, il faut que la méthode curative soit stimulante. Ces diathèses diffèrent seulement dans leur degré d'asthénie; par conséquent l'application du stimulus qu'on leur oppose doit différer pour chacun d'eux. Ainsi, le premier degré parfait du typhus ictérique régulier étant éminemment asthénique, exige, pour être dompté, l'action des remèdes excitans de la plus grande force; le second degré de la même variété a besoin de moyens moins énergiques, qu'il faut diminuer encore dans une série décroissante pour le troisième et quatrième degré imparfait du typhus ictérique irrégulier, ou de la seconde variété. Il est d'autant plus nécessaire d'attaquer ces différens degrés de la première espèce par des stimulus très-actifs variant dans leur proportion, que leur diathèse est asthénique indirectement, c'est-à-dire, qu'ils sont tombés

dans cette diathèse à la suite d'un état très-sthénique. A l'égard de la seconde espèce ou du typhus occidental, dont la diathèse est nerveuse, ou directement asthénique, on doit employer les excitans presqu'aussi énergiques et en moindre dose que ceux que l'on dirige contre le quatrième degré, qui est à-peu-près de la même intensité, et qui se rapproche du typhus occidental par plusieurs points d'analogie. La différence marquée que l'on doit établir avec soin entre les traitemens des deux espèces, et qu'il faut observer avec rigueur, sans jamais s'en écarter, c'est que dans le premier l'application des puissances stimulantes doit décroître insensiblement jusqu'à la fin de la fièvre, supposé qu'on ne prévoie pas de rechutes, et que la guérison marche de concert avec l'action des remèdes ; ensuite elle doit baisser rapidement jusqu'à la convalescence : au lieu que dans le second traitement, les puissances stimulantes doivent augmenter insensiblement avec le progrès de la fièvre, ou jusqu'à sa détermination, et diminuer depuis cette époque jusqu'à ce que le malade devienne convalescent. Il est important d'ajouter qu'au commencement de l'état fébril, au premier et au second jour de la maladie, l'administration des lavemens anodins, mucilagineux ou huileux, et légè-

rement laxatifs, est nécessaire, sur-tout si la météorisation et la tension de l'hypogastre sont fortement prononcées, et que les lavemens excitans sont plus utiles et agissent mieux pendant l'absence de la fièvre : les bons effets qui résultent de cette pratique, et que j'ai toujours observés, me la font citer comme un point essentiel du traitement : je ne l'exécutois pas cependant lorsque le bas-ventre étoit bien souple, sans tension ni douleur, et je m'en écartois aussi lorsque les intestins étoient relâchés, commençant tout au contraire par prescrire les lavemens toniques. Comme dans cette maladie la constipation opiniâtre du bas-ventre n'arrive jamais, ou doit être extrêmement rare, un clystère quelconque est rendu aisément, ou tout de suite, ou quelques heures après. Dans le cas de rechute, pour les deux espèces, ou lorsque l'efficacité des moyens curatifs, administrés d'après ces règles, ne se manifeste pas selon l'attente, il faut toujours relever le traitement, et le continuer ensuite comme j'ai déjà indiqué. Pendant la convalescence, l'usage des toniques ne doit pas être négligé jusqu'à l'entier rétablissement des malades, et ayant la précaution de réduire graduellement leurs doses. Quoique la fièvre jaune attaque le système général du corps dans toutes ses parties,

il arrive assez souvent qu'elle se jette avec plus de véhémence sur un des organes essentiels, et en altère sa structure, quelquefois même en change la forme et la configuration, soit en grossissant et en rapetissant le volume, soit en rétrécissant les cavités. Les organes sujets à être le plus maltraités sont le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, les reins et la vessie urinaire. Ainsi, lorsque la sagacité du médecin lui fait apercevoir que le mal va porter ses ravages sur tel organe, la prudence exige qu'il en prévienne les effets funestes, et qu'il réunisse, aux stimulans ordinaires, ceux qui ont une action particulière sur les parties les plus affectées : par exemple, lorsque je voyois que l'affection des reins ou de la vessie étoit manifeste, je réunissois l'acide nitrique aux potions excitantes, etc. Telle a été ma conduite, et le succès, comme on le verra dans les observations cliniques, a répondu merveilleusement à mon attente.

Lorsqu'il m'a été impossible de réprimer le vomissement noir ou glaireux, par les remèdes qui le calment ordinairement et le font disparoître, et que sa continuation opiniâtre empêchoit d'administrer les médicamens, ou d'introduire une substance quelle qu'elle soit par la voie de l'œsophage, obstacle qui fait le désespoir des médecins, j'ai été obligé d'inventer

d'inventer un autre traitement pour tâcher de triompher de cet accident fâcheux, et de recourir à la pratique par l'absorption de la peau ou par l'administration des clystères. Par conséquent, j'ai fait usage des liqueurs spiritueuses qui contenoient, en dissolution, des substances stimulantes, employées en friction sur toutes les parties du corps, notamment sur le tronc et la région frontale; je faisois appliquer le vésicatoire sur l'épigastre, et j'ordonnois en même temps, par la voie du rectum, une introduction copieuse d'excitans en forme liquide, et dont les principaux étoient le quinquina en poudre, le vin et la décoction de tabac. Cette méthode ne m'a réussi que trois à quatre fois dans les cas désespérés de vomissement, qui lient les mains aux médecins, et qui privent les malades de beaucoup de secours et de soulagemens, en les jetant dans un état cruel et les faisant périr dans des tourmens affreux. Je faisois les frictions avec le vinaigre antiseptique, l'alcohol camphré et la teinture de cantharides. Les moyens les plus utiles pour faire passer le vomissement sont la potion antispasmodique, le vésicatoire sur l'épigastre, et un mélange d'acétite ammoniacal et de teinture opiatique dans une décoction de quinquina, que j'appelle *mixture volatile*, ou

potion anti-émétique volatile, qui a même la force de faire cesser le vomissement noir pendant quelques heures.

Le vésicatoire étant un des remèdes les plus actifs, et qui, selon moi, coopère le plus à la guérison, son application a besoin d'être dirigée d'après la force d'un symptôme très-apparent, qui est la douleur céphalalgique, celle de l'épigastre ou celle des reins. Cette pratique m'ayant toujours réussi, je la recommande particulièrement, et pour cela j'ai cru nécessaire de donner le présent éclaircissement. Lorsque l'intensité d'une de ces douleurs mentionnées l'emporte sur celle des autres, l'indication est d'appliquer le vésicatoire sur la région affligée; par exemple, la douleur de tête étant la plus grave, il ne faut point hésiter d'appliquer le vésicatoire sur la nuque ou sur le crâne; et si la douleur des reins ou de l'épigastre est plus forte ou plus cuisante, elle exige la même conduite, et toujours avec promptitude. C'est d'après la sensibilité du malade, c'est d'après les plaintes qu'il en porte lui-même et les souffrances qu'il endure, que le médecin doit se faire une idée et juger du plus grand ou du moindre degré de la douleur; il n'a pas besoin de le lui demander, le malade ne s'en plaint que trop. En prescrivant le vési-

catoire, mon intention étant d'exciter, je l'employois seulement comme rubéfiant, et j'évitois de le faire suppurer autant que possible, tout en prolongeant son usage ; il suffit, pour cela, de lever l'appareil après huit à dix heures, de ranimer le vésicatoire avec quelques grains de cantharides en poudre, et de continuer cette méthode, selon les cas, une ou deux fois par jour, jusqu'à ce que la situation du malade l'exige, ou qu'il soit entièrement sorti de danger. L'action du vésicatoire n'a jamais manqué de calmer, de diminuer ou d'enlever tout-à-fait la douleur, preuve convaincante que le caractère de la maladie est asthénique. Quelques-uns pourroient croire que dans plusieurs cas la rareté des urines, leur rétention et la dysurie, ou leur excrétion difficile et douloureuse est l'effet des cantharides ; mais leur conjecture se détruira, quand ils réfléchiront 1.° que ces symptômes sont très-communs dans la fièvre jaune, et qu'ils précèdent souvent l'application des vésicatoires ; 2.° que la dysurie des cantharides est accompagnée d'irritation et de cuisson, appelée pour cela *dysuria ardens*, au lieu que celle de la fièvre jaune est dépourvue de ces caractères ; et 3.° qu'il arrive assez fréquemment que l'action du vésicatoire provoque les urines, et

c'est pour cette raison que je l'ai appliqué quelquefois sur l'hypogastre dans les suppressions d'urine confirmées, où malheureusement il n'a rien produit.

Dans la thérapeutique générale des deux espèces de fièvre jaune, la diététique occupe une place très-importante, et contribue, plus qu'on ne pense, à la guérison, et sur-tout au recouvrement de la santé. L'administration des alimens doit être réglée sur les diverses époques qui ont lieu dans le cours de la maladie et sa suite, lesquelles peuvent se fixer à trois, et sont le temps pendant la fièvre, celui de l'absence de la fièvre avec les premiers jours de convalescence, ou d'un état particulier de foiblesse et d'atonie, et le reste de la convalescence; à chaque époque, la qualité et la nature des alimens doit changer; dans la première, on prescrit des liquides, tels que le bouillon simple, le bouillon vineux et la crême de riz, lesquels ne manquent pas, en général, de soulager momentanément l'estomac qui est trop fatigué par les vomissemens; dans la seconde, il faut remettre peu-à-peu les voies de la digestion dans l'habitude de la nourriture, afin d'obvier à la foiblesse, et on ordonne des rôties au sucre, de légères soupes de riz, de pain et de vermicelle, et demi-portion de

vin ; dans la troisième, il faut augmenter graduellement les forces, satisfaire à l'appétit naissant, et réparer les pertes avec des alimens plus solides, que je nomme alimens légers ; tels que des œufs mollets, des côtelettes, du pigeon et du poulet rôtis, du mouton et du bœuf bouillis, ajoutés aux soupes, et avec une portion de vin. Il est nécessaire de prévenir que les bouillons et les soupes doivent être au gras, assaisonnés de très-peu de sel et de poivre, hormis dans le bouillon vineux, et que le vin rouge doit être toujours préféré au vin blanc, qu'il faut le faire boire pur, et le choisir d'une qualité généreuse. Pendant la fièvre, j'ai toujours fait prendre, aux malades, des alimens liquides ; pendant le second stade, je leur faisois administrer les soupes ; et, au retour de l'appétit, je leur ordonnois des alimens légers : je les suspendois, en général, à l'apparition des accidens les plus graves.

La méthode curative et la diététique que je viens de tracer, ont agi avec un grand succès, et m'ont fait opérer des cures inattendues. Les observations cliniques qui vont suivre, éclaireront davantage le point intéressant que je traite, feront mieux connoître les règles que j'ai établies, et montreront l'utilité de leur application, en mettant en

évidence les écueils que j'ai su éviter, ou les fautes que j'ai pu commettre, et fourniront aux auteurs, qui écrivent sur la même matière, l'avantage de comparer leurs méthodes avec la mienne, et de calculer les effets qui en résultent; moyen certain pour juger laquelle mérite la préférence, et pour reconnoître si celle que je propose doit être adoptée, rejetée ou corrigée. Tous les cas de fièvre jaune que j'ai traités dans l'hôpital de Saint-Pierre, seront cités ci-après, et je rapporterai, en entier, les histoires particulières des cas qui m'ont paru les plus intéressans et les plus instructifs : on y trouvera des exemples réitérés des quatre degrés; on y verra clairement combien il est difficile de sauver les malades qui arrivent ou qui demandent du secours trop tard; on s'apercevra aussi qu'il est impossible d'arracher, des bras de la mort, les malades atteints du premier degré, et que j'en ai guéri un très-petit nombre; enfin, on y trouvera des preuves fréquentes des grands efforts que j'ai faits pour vaincre ou dompter un fléau aussi puissant et aussi redoutable que la fièvre jaune. A cause du nombre exorbitant des malades que j'ai eu à soigner dans l'hôpital du Fort de France, et pour éviter les répétitions, je ne peux pas rapporter les cas en

totalité ; mais j'ai choisi des exemples rares, curieux pour l'observateur, et qui, sous tous les rapports, sont intéressans à connoître : parmi eux, j'ai rapporté également plusieurs cas de diathèse asthénique, que j'ai eu occasion d'observer assez fréquemment dans le dernier hôpital, ainsi que des cas de rechutes, qui indiqueront les moyens à mettre en usage pour tenter de relever promptement les malades retombés, et les effets salutaires que j'en ai obtenus. Si je n'ai pas eu le bonheur de réussir constamment, ce qui est physiquement impossible quand il y a destruction des viscères, ou dans leur état gangreneux produit par une forte inflammation, j'ai eu du moins la satisfaction de ramener, assez souvent à la vie, des hommes frappés d'une maladie très-mortelle, et de rendre des individus précieux à la société, au gouvernement et à leurs familles. Je dois m'applaudir d'avoir ouvert une route nouvelle qui, à la vérité, n'est pas tout-à-fait débarrassée d'entraves, mais je me flatte qu'elle sera frayée et applanie par les soins de ceux qui parcourent ou qui me suivront dans la carrière épineuse de la Médecine des Antilles.

L'application de la méthode antiphlogistique ou évacuante, est décidément destructive : à

ma connoissance, elle n'a jamais opéré une seule guérison. Lorsque, du commencement, j'ignorois l'origine et la nature de la diathèse, et croyant, d'après les apparences, à l'état sthénique de la maladie, j'employai une méthode à-peu-près semblable dans les premiers jours de la fièvre, et je vis, avec peine, que ses résultats n'étoient pas heureux, quoique je la fisse devenir tonique au passage supposé de la diathèse nerveuse. En ayant fait la triste expérience sur les premiers cinq à six exemples, je l'abandonnai sans attendre davantage, aussitôt que le raisonnement et mes méditations sur les faits observés me firent apercevoir la foiblesse indirecte de l'invasion de la maladie, et je reconnus la nécessité de mettre en usage le traitement stimulant. On trouvera, plus bas, les exemples mentionnés, et l'exposition des signes pathognomoniques de la diathèse, selon la doctrine de Weikard et mes propres observations. S'il est vrai que, dans les temps passés, on soit parvenu quelquefois à guérir la Maladie de Siam, ou la fièvre jaune, avec les saignées répétées, les purgatifs, les émétiques et les lavemens rafraîchissans, il faut supposer que la diathèse sthénique existoit chez quelques malades, et que le climat ou les constitutions annuelles des Antilles ont éprouvé des

changemens notables. Rendons compte maintenant de quelle manière agissent ces puissances antiphlogistiques, quand on s'en sert dans le traitement de la fièvre jaune.

L'usage de ces quatre remèdes, en général, abrége singulièrement la durée de la maladie; la saignée copieuse ou modérée, soulage momentanément et diminue beaucoup la chaleur; il survient ensuite le délire, l'éruption des vibices ou des pétéchies, l'assoupissement et la mort; les purgatifs, les lavemens rafraîchissans, ou les boissons délayantes, calment, en apparence, le malade, et on l'estime guéri: au bout de douze à vingt-quatre heures se manifeste le vomissement glaireux, les hémorragies, le hoquet et le coma, qui sont suivis de la mort: les émétiques ne produisent aucun bien apparent; ils assomment, pour ainsi dire, les malades, et augmentent réellement leurs souffrances; ils donnent lieu au vomissement noir, aux convulsions, aux hémorragies, au délire furieux, lesquels sont terminés par la mort. L'ictère complet ou incomplet ne paroissent pas toujours dans les circonstances précitées, ou se déclarent assez régulièrement lorsque le malade n'est pas précipité au tombeau avant la fin du troisième jour: il en est de même, à-peu-près, de la suppression d'urine. Voilà le tableau véri-

dique et affligeant des prétendus services de la médecine évacuante : que ses ravages puissent enfin dessiller les yeux aux médecins qui la pratiquent encore dans les fièvres analogues, les décider à y renoncer par une rétractation noble et généreuse, et leur faire adopter le traitement stimulant, le seul qui convienne aux diathèses asthéniques.

Les excitans dont je me suis servi, peuvent être distribués en trois classes de substances médicamenteuses, d'après la division des trois règnes de la nature : la première renferme le musc et les cantharides; la seconde contient l'opium, le camphre, la ciguë, le quinquina, le tabac, l'ipécacuanha, le thé, le vin, les teintures spiritueuses, l'acide acétique, etc.; la troisième comprend les acides sulfurique, nitrique et muriatique, l'ammoniaque, l'éther sulfurique, le muriate de mercure doux, l'oxide de zinc blanc, le fer, le carbonate de potasse, le sulfate acidule d'alumine, etc. Dans un des chapitres suivans, on trouvera les formules pharmaceutiques qui montreront de quelle manière j'ai combiné ces médicamens, sous quelle forme et par quels véhicules je les ai administrés (1). Il est nécessaire

---

(1) Il sera utile, pour le lecteur, de jeter un coup-d'œil sur les formules (au chapitre X.e), avant qu'il

d'avertir que j'ai toujours fait usage du quinquina jaune, tiré de l'écorce du *Cinchona lancifolia* de Mutis, m'étant aperçu qu'il avoit plus de force excitante que le quinquina rouge, ou l'écorce du *Cinchona oblongifolia M* (1), qui, par sa qualité plus astringente, convient mieux dans les diarrhées et dans les fièvres des Antilles. Ce remède, donné en substance, est un des meilleurs moyens contre la fièvre jaune, toutefois qu'on l'emploie dès le commencement de la maladie; mais l'estomac ne le supporte pas ordinairement dans un véhicule aqueux, et sans être accompagné d'un stimulant diffusible; par conséquent il faut l'administrer dans du vin et avec du camphre ou de l'opium, de l'ammoniaque, de l'éther sulfurique, etc.

La longueur des convalescences est proportionnée aux différens degrés, ou en raison directe de la force et de la malignité de chacun; par conséquent celle du premier

---

commence à lire le résumé pratique et les observations de clinique : précaution qui facilitera beaucoup l'intelligence de ce chapitre.

(1) C'est le *Cinchona magnifolia* de la Flore du Pérou, par Ruiz et Pavon. Voy. *Flora Peruviana et Chilensis*, tom. II, p. 55. Matriti 1799, *in*-fol.

Le quinquina jaune, ou le *Cinchona lancifolia M*, correspond au *Cinch. angustifolia* de cette flore.

degré est la plus longue, celle du second et du troisième degré sont d'une médiocre durée, et celle du quatrième degré ou du typhus occidental est assez courte; elles sont généralement pénibles et fatigantes, tellement qu'on pourroit les regarder comme une maladie de langueur à la suite de la fièvre jaune. La dyspepsie, l'anorexie, les évanouissemens, les vertiges, la foiblesse et l'engourdissement dans les membres inférieurs, l'interruption du sommeil, l'indolence, l'indécision l'accompagnent d'ordinaire; et si le convalescent n'en est pas tourmenté continuellement, il l'est du moins par intervalles. La diarrhée s'y joint quelquefois, et on est bien heureux lorsque la convalescence ne dégénère pas en dyssenterie, laquelle a lieu dans quelques cas, malgré la prévoyance et les soins du médecin le plus circonspect. La jaunisse diminue peu-à-peu, et ne passe tout-à-fait qu'avec l'entier recouvrement des forces. Les toniques en petite quantité, l'exercice à pied, l'air pur, les bains chauds de temps en temps, la nourriture animale légère et succulente, le café, le thé et les vins généreux sont les meilleurs moyens pour obvier aux inconvéniens de la convalescence, qui exige certainement autant d'attention que la maladie elle-même. Quand on observe que les

remèdes indiqués ne font pas disparoître le reste de la suffusion ictérique, quoique leur action ait été efficace pour les autres indispositions, on surmonte les difficultés avec l'emploi du vin blanc, des bols savonneux, et l'exercice modéré de cheval. Les voyages de mer contribueroient beaucoup à rétablir la santé des convalescens, s'ils se trouvoient tous dans la possibilité de voyager librement et avec aisance; mais, en général, ils sont retenus, soit par le service de l'Etat, soit pour les opérations du commerce, soit pour d'autres affaires.

Un résumé pratique de mon traitement, donnera une idée claire de l'application des règles, et servira d'introduction aux observations cliniques, lesquelles achèveront de donner la connoissance la plus exacte de ma méthode curative. Supposons donc qu'il se présente un cas de fièvre jaune du premier degré et au premier jour de la maladie, je commence le traitement par faire appliquer un large vésicatoire à la nuque ou sur le crâne, ou aux régions rénales, ou sur le creux de l'estomac (1); je prescris immédia-

(1) Comme la céphalalgie est la douleur qui domine le plus communément, je commençois, presque toujours, par faire appliquer le vésicatoire à la nuque.

tement une ou deux potions excitantes majeures à prendre par cuillerées, la limonade minérale ou l'eau vineuse cannellée pour boisson, un lavement huileux ou laxatif, et une ou deux pilules camphrées à l'entrée de la nuit : au second jour, on observe que l'action de ces remèdes a déjà causé du soulagement; je fais raviver le vésicatoire, je fais appliquer des cataplasmes stimulans au creux de l'estomac, et aux reins, si ces parties sont tourmentées par la douleur, et, si le cas l'exige de préférence, l'épispastique à la nuque; de plus, je n'oublie pas l'épithème de vinaigre antiseptique sur le front, si le mal de tête menace de revenir; je prescris deux autres potions excitantes majeures sulfuriques ou muriatiques (avec l'addition de dix gouttes de ces acides); un ou deux autres lavemens; le soir, une pilule camphrée opiatique, ou un bol sudorifique, ou une pilule de zinc, s'il y a un hoquet obscur (1), et la même boisson; alors le malade a donné quelques selles, et les urines ont diminué : au troisième jour, les mêmes potions, mais nitriques; un ou deux lavemens toniques; renouvellement de l'épithème,

(1) L'oxide blanc de zinc réussit à merveille pour réprimer le hoquet, quand il paroît pendant la fièvre.

des cataplasmes et du vésicatoire, s'il est nécessaire; poudre sudorifique ou pilule musquée pour le soir, si le trouble se manifeste au cerveau; continuation de la même boisson, ou limonade nitrique : au quatrième jour, le malade vomit tout ce qu'il prend, et ne peut retenir aucun remède, excepté les mixtures volatiles ou les potions antispasmodiques; ses urines sont très-diminuées ou supprimées; il a la suffusion ictérique, le vomissement noir, le délire, etc. : j'ordonne deux mixtures volatiles à prendre, par petites cuillerées, toutes les cinq minutes; les poudres sudorifiques, ou deux pilules de ciguë opiatiques ou musquées le soir; deux lavemens irritans, les frictions spiritueuses sur la surface du corps, et les vésicatoires fortement ranimés : si les cantharides ne mordent pas, et que la suppression d'urine soit confirmée, ou si le hoquet et le vomissement noir sont continuels, le malade meurt; si ces accidens n'ont pas lieu, le malade continue à vivre, et son état exige des soins bien dirigés et des secours puissans : on ordonne les mixtures volatiles ou les potions antispasmodiques jusqu'à ce que le vomissement soit entièrement passé; on administre ensuite les potions excitantes ordinaires, ou des potions de quinquina et toniques; les vins amers, les vins chalibés,

éthérés ou simples ; le bain chaud, le bon vin, et le malade guérit peu-à-peu. Le second degré n'est pas attaqué avec autant de vigueur ; je conserve absolument la même marche dans le traitement, mais les moyens curatifs sont moins énergiques : le vésicatoire n'est pas ranimé si fréquemment, et il m'arrive rarement d'en faire appliquer un second ; les potions excitantes majeures sont remplacées par les potions excitantes simples, qui ne contiennent pas d'opium ; les bols et les pilules sont les mêmes, et leur usage est alterné avec le bol mercuriel camphré ou mercuriel opiatique, que j'ordonne également dans le premier degré, et qui n'ont jamais produit de salivation ; les lavemens toniques et irritans sont administrés en moindre nombre, et l'emploi des remèdes topiques ne change point. Pour combattre le troisième degré, on se sert de ce second traitement modifié, sans rien changer à sa marche ; et, en faisant subir une légère diminution à cette dernière méthode curative, on agit efficacement contre le quatrième degré et la seconde espèce. Le lecteur, pour bien comprendre tout ce que je viens d'exposer dans ce résumé, et pour s'en rendre raison facilement, doit avoir présente à sa mémoire la description générale de la fièvre jaune ; il verra avec quelle

exactitude

exactitude les puissances curatives sont employées à propos, et si elles correspondent aux indications fournies par les différentes époques et par les accidens qui surviennent aux jours désignés. Dans le trouble du cerveau, je ne manque pas de faire usage d'une plus forte dose de camphre, de musc et d'ammoniaque ; j'augmente celle de l'acide nitrique dans l'affection des reins et de la vessie ; je me sers plus copieusement de l'acide muriatique ou sulfurique pendant l'éruption de l'ictère ; j'ai recours à l'opium dans les fortes dyspnées, ou dans les mouvemens retardés et irréguliers du cœur ; et j'emploie, dans les hémorragies, le sulfate acidule d'alumine, dont j'élève la dose à mesure que les pertes du sang augmentent : le muriate de mercure doux n'a pas été négligé, dans l'affection hépatique, quand elle dominoit. Le premier degré exige qu'on l'attaque, dès le commencement, par une plus grande dose d'ammoniaque et par l'addition de l'opium, pourvu que l'on ne voie pas approcher l'affection comateuse : l'état convulsif de l'estomac, dans les vomissemens, ne peut être soulagé ou tout-à-fait réprimé, que par l'usage des mixtures volatiles. Relativement aux rechutes, qui sont très-fréquentes, un traitement aussi énergique que celui destiné à triompher du

premier degré, accompagné de plusieurs immersions, dans l'eau chaude, au 34° ou 35° de Réaumur, avec l'addition, aux autres remèdes, des éthers sulfuriques et nitriques, est le seul qui convienne et qui m'ait réussi.

Si l'on rencontre, parmi les auteurs qui ont écrit sur la fièvre jaune, tant de contradictions sur le traitement de cette maladie, inconvénient qui jette dans l'irrésolution quiconque veut apprendre à la guérir, c'est qu'en général tous les auteurs qui m'ont précédé, ne se sont pas donné la peine de bien déterminer son caractère et sa diathèse : cette négligence est la source des avis divers et si opposés des médecins qui ont employé leurs méthodes respectives; car si les praticiens avoient commencé par établir que, dans tel lieu des Etats-Unis, par exemple, la fièvre jaune est de nature inflammatoire, et qu'elle n'est ni rémittente ni intermittente, on sauroit, à coup sûr, qu'elle exige un traitement antiphlogistique; mais les praticiens de l'Amérique septentrionale ne sont pas d'accord sur ce point, et il y en a qui croient que cette fièvre est de nature nerveuse. Quoi qu'il en soit, tout en plaignant les médecins dont le sort est de se disputer, pendant des siècles, sans pouvoir s'entendre, j'établis de nouveau, comme un fait réel, que la fièvre jaune des

Antilles est asthénique ; qu'elle ne peut être combattue que par les stimulans, et que la saignée, les évacuans et les antiphlogistiques ont toujours augmenté son influence meurtrière sous la zone torride. La méthode curative que j'ai pratiquée, se trouve avoir beaucoup de ressemblance avec celles des docteurs Adam Kuhn et Edouard Stevens, cités par le docteur Rush (1) ; je l'ai fondée en partie sur celles des docteurs Jackson, Clark et Chisholm, en m'éloignant cependant de l'application qu'ils en ont faite, en excluant tout-à-fait leurs purgatifs simples et drastiques, et ne conservant d'elles que les remèdes stimulans, ayant beaucoup à me louer, entr'autres, de l'efficacité de la poudre sudorifique, que j'ai prise, de Jackson ; et je suis parvenu, en ajoutant d'autres moyens curatifs, à en former une toute nouvelle, basée sur mes vues médicales et sur ma propre expérience, et dont l'application m'a été suggérée par la doctrine que je professe. En même temps que j'employois ma méthode curative avec succès, un chirurgien de la Martinique, homme de talent (2), introduisit, dans l'hôpital militaire

(1) An account of the bilious remitting yellow fever, etc.

(2) M. Boutarel, qui mourut quelque temps après,

du Fort de France, un traitement particulier de la fièvre jaune, qui consistoit à faire usage du muriate de mercure doux par la voie de l'absorption, et d'une manière différente de celle de Rush et de Chisholm. Tout en prescrivant le quinquina, il accompagnoit son action du stimulus produit par deux vésicatoires appliqués sur les bras; et après avoir enlevé l'épiderme, il saupoudroit les parties avec douze à quinze grains de calomel en poudre, qu'il continuoit, une fois par jour, jusqu'à la guérison, ou jusqu'à ce qu'on fût hors de danger; de sorte que le malade subissoit trois à quatre fois ce pansement, et étoit guéri avec un gros ou plus de muriate de mercure doux employé extérieurement, ainsi qu'avec l'usage du quinquina ou du camphre. Cette nouvelle méthode n'a jamais causé la salivation, et a réussi à sauver plusieurs malades des derniers degrés de fièvre jaune; mais d'après les essais que j'en ai faits et les résultats que j'en ai obtenus, elle est impuissante pour les degrés plus élevés, et même j'ai eu lieu d'observer que souvent elle ne réussit pas pour le troisième degré; elle ne peut donc pas être gé-

---

à la suite d'un accident fâcheux, et qui fut regretté universellement.

néralisée, et ce motif l'a fait tomber dans l'abandon.

Le célèbre Brown a cru, d'après les informations qu'il a reçues sur la fièvre jaune de la zone torride, qu'il étoit nécessaire de purger le malade au commencement de la maladie, pour évacuer la bile épanchée, et continuer ensuite le traitement par les excitans; mais ces renseignemens n'étant pas exacts, il n'a pu porter, sur la maladie, que de faux jugemens, et par conséquent il n'en a indiqué qu'un traitement incomplet et inconvenant, quoiqu'il y ait appliqué un de ses principes, qui est généralement vrai. Admettant, comme certain, que dans la fièvre jaune il se fait une secrétion extraordinaire de la bile, il en a inféré judicieusement qu'elle pourroit causer la foiblesse indirecte, si on ne la poussoit pas au-dehors (1). Mais 1.° cette secrétion abondante de la bile n'est pas suffisamment prouvée, ou n'est que vraisemblable; 2.° elle n'a pas lieu dans chaque cas de fièvre jaune, puisque l'ictère ne se manifeste pas constamment; et 3.° quand cela

---

(1) The Elements of Medecine of John Brown, M. D., new edition by Thomas Beddoes; part. II, chap. I, parag. 137. Il n'en est pas question dans son ouvrage latin, *Elementa medicinæ*.

arrive, la maladie est à la seconde époque, et alors les purgatifs sont inadmissibles ; chose reconnue unanimement par tous les praticiens qui ont traité la fièvre jaune. Ainsi Brown s'est trompé complètement sur cette maladie, et le peu qu'il en dit avoit besoin d'être rectifié ; ce que je ne ferois pas, si j'avois adopté aveuglément tous ses principes. Je pense, de plus, qu'on ne sera pas tenté de dire que la méthode curative que je viens de détailler, ne m'appartient pas exclusivement, ou que je l'ai empruntée soit de Brown, soit d'un autre auteur.

MÉDECINE CLINIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Observations de Médecine clinique, faites dans l'hôpital de Saint-Pierre, pendant l'an XI.

5 vendémiaire : fièvre jaune du second degré. Bertrand, commis de marine, âgé de vingt-quatre ans; peau blanche, cheveux blonds, cou court; ayant vécu quelque temps à S.t-Domingue; la fièvre s'est déclarée la nuit, en allant, en bateau, du Fort de France à S.t-Pierre; le pouls donnoit quatre-vingt-cinq pulsations par minute. J'ai cru à l'existence de la diathèse sthénique. Il a pris, pendant le jour, la tisane commune tartarisée pour boisson, et deux lavemens de casse. Le soir, après quelques selles, point d'amélioration. Le 6, j'ai cru m'apercevoir que la transition à la diathèse nerveuse avoit eu lieu : le nombre des pulsations étoit augmenté, et la force du pouls a diminué. Je lui ai prescrit *potion éthérique bis, demi-lavement tonique bis, limonade* pour boisson. Le 7, il étoit à-peu-près dans le même état; mais la foiblesse augmentoit : *limonade, poudre tempérante cinq petits paquets.* Le 8, diminution de fièvre, foiblesse; entré à la seconde époque : *bouillon, eau vineuse, bols d'opium et de camphre cinq.* Le 9, grande prostration de force sans fièvre, et vomissement continuel : *eau vineuse sucrée, lavement irritant bis :* il étoit tranquille, et son visage

s'alongeoit. Le 10, fort délire et vomissement : *potions anodines trois.* Le 11, mêmes symptômes ; la pupille très-dilatée, les yeux bien ouverts : *eau vineuse sucrée, lavemens irritans deux.* Mort à quatre heures du soir. Il a évacué, par le bas, presque tous les jours : l'ictère n'a paru qu'au cinquième jour.

7 vendémiaire : fièvre jaune du troisième degré. Galliot, musicien du théâtre, âgé de vingt-six ans ; peau blanche, cheveux châtains ; malade depuis le 4 au soir, et ayant été à l'usage des boissons délayantes : beaucoup d'agitations, nostalgie, peur de mourir : le passage à la diathèse asthénique étoit réellement effectué selon moi : *limonade, cinq paquets de poudre tempérante, demi-lavement tonique*, sueurs pendant le jour. Le 8, point de fièvre, calme, foiblesse : *bouillon vineux, eau vineuse* pour boisson ; *potion confortante* le matin, *bols d'opium et de camphre six*, vomissement, évacuation par le bas. Le 9, délire ; ictère, vomissement noir : *eau vineuse sucrée, lavement irritant bis.* Mort à midi.

10 vendémiaire : typhus ictérique du premier degré. Antoine, jeune Normand, blondin, âgé de douze ans, peau blanche, cou court ; mousse d'un bâtiment arrivé de France depuis trois jours : j'ai supposé le passage à la diathèse asthénique, la maladie étant au déclin du premier jour : *limonade minérale, bols camphrés trois, lavement tonique* : il n'a pas sué et a été à la selle. Le 11, délire, vomissement, suppression d'urine : *eau vineuse, lavement irritant bis, liniment spiritueux avec le camphre et l'opium*, pour frotter sur la région épigastrique ; *vésicatoire* à la nuque. Le 12, tranquillité : *crême de riz, potion antispasmodique* le matin, *trois bols camphrés* le soir ; vomissement, et pas une goutte d'urine. Mort à l'entrée de la nuit.

L'ouverture du cadavre n'a présenté aucun sujet d'observation : les organes des trois cavités étoient intacts, excepté la vessie urinaire qui étoit repliée et rétrécie : on auroit dit qu'il avoit été tué par un coup de foudre : le sang et les autres humeurs étoient dans leur état naturel.

11 vendémiaire : typhus ictérique du second degré. Vairon, mousse de bâtiment, âgé de dix ans ; cheveux bruns, peau blanche, cou court ; étant au premier jour de sa maladie, avec apparence de diathèse inflammatoire : *limonade, lavemens laxatifs bis ;* il a évacué par le bas et n'a point transpiré. Le 12, pouls plus vif, donnant par conséquent un plus grand nombre de pulsations ; foiblesse, ce qui m'a fait supposer le changement de diathèse : *eau vineuse, bols camphrés quatre.* Le 13, quelques selles ; même boisson ; *pilule camphrée et opiatique*, sueurs légères. Le 14, vomissement, point de fièvre : *rôtie au sucre,* même boisson, *trois pilules d'opium et de camphre.* Le 15, mêmes symptômes sans fièvre, continuation de la foiblesse : *rôtie au sucre, eau vineuse cannelée,* les mêmes pilules. Le 16, délire, grande débilité, vomissement, ictère ; même boisson, *potion confortante, lavement irritant.* Mort à une heure après-midi.

La rôtie au sucre est l'aliment léger que l'estomac du malade supporte le plus pendant la crise du vomissement ; elle est composée d'une tranche mince et petite de pain grillé, qui est trempé dans du vin chaud avec du sucre.

16 vendémiaire : cas rare et extraordinaire du premier degré de fièvre jaune. Lafitte, âgé de vingt-six ans, du département des Basses-Pyrénées, pharmacien de seconde classe, employé à l'hôpital, a ressenti un petit frisson pendant la nuit : je l'ai visité à sept heures du

matin ; en l'examinant, il me dit : *C'en est fait, je suis mort.* Sa peau étoit brûlante, la langue naturelle, son visage rouge, les yeux un peu rétrécis, ayant la douleur de tête, et se plaignant d'un mal d'estomac et de reins : la fièvre étoit légère, et avoit l'apparence d'être de nature catarrhale. Je rassurai le malade autant que je pus ; je lui rappelai le courage qu'il avoit en état de santé, et je lui prescrivis l'*infusion de thé* pour boisson, *lavement anodin* : le soir, délire et spasme cynique du côté gauche (1) ; *potion éthérique, vésicatoire* à la nuque : il a été à la selle. Le 17, mêmes symptômes, le bas-ventre un peu tendu ; *potion éthérique avec le camphre bis, limonade légèrement tartarisée* : à midi, vomissement, suppression d'urine, délire furieux ; *lavement irritant, vésicatoire* aux jambes, friction de *teinture de cantharides* sur l'hypogastre : aucun de ces remèdes n'a pu être appliqué ou administré, le malade faisant des mouvemens violens, et se battant avec tout le monde, malgré qu'il fût attaché sur son lit. Le 18, même état ; il m'a parlé et reconnu : on lui a donné, avec la plus grande peine, un quart de *lavement irritant*, et *une potion antispasmodique.* Il est mort en délirant, à six heures du soir. Point de jaunisse ; mais la figure du malade a pris le teint d'un rouge très-foncé vers les dernières heures de sa vie.

Ces exemples, avec d'autres également funestes que je ne cite pas, m'arrêtèrent dans l'application de cette première méthode curative, et je conclus que, dans la fièvre jaune, il ne falloit pas s'en laisser imposer

(1) Plusieurs auteurs appellent ainsi le spasme qui fait retirer les muscles des mâchoires vers l'une des oreilles, ce qui fait la bouche de chien, de Κυων, *canis.*

par l'apparence des symptômes : on croit d'abord qu'ils indiquent la sthénie, ou une synoque à un degré supérieur ; mais la diathèse sthénique n'existe véritablement que dans l'état de prédisposition, avant de sentir le frisson, lorsque la douleur de tête et des reins se manifeste, accompagnée de malaise et d'étourdissement. A l'invasion de la maladie, le malade a déjà passé à la foiblesse indirecte, et la maladie devient de diathèse asthénique, quoique les symptômes continuent à annoncer l'inflammation, et trompent le médecin. Ce qui doit nous guider dans la connoissance de la diathèse, c'est la débilitation, l'abattement, le trouble commençant dans les fonctions du cerveau, la peur de mourir, la position, sur le dos, que prennent les malades dans leurs lits, le relâchement du scrotum, la dilatation de la pupille qui a lieu quelquefois, et sur-tout la soif, qui s'assouvit par le vin ou par les autres boissons excitantes, et qui augmente par les boissons délayantes, en accélérant le vomissement. Je le répète, malheur aux médecins qui pratiquent la médecine symptômatique et expectante ; ils se fieront aveuglément aux signes du pouls et aux symptômes apparens de l'état inflammatoire, et ils ne manqueront pas de sacrifier tous leurs malades.

Réfléchissant que les remèdes prescrits dans les cas précédens n'avoient pas opéré un bon succès, et considérant que la méthode antiphlogistique mise en usage par mon collègue, au Fort de France (1), et par les médecins pratiquant dans l'Ile, étoit très-funeste, étant convaincu en outre qu'à l'invasion de la fièvre la diathèse inflammatoire n'existe plus, et que le malade est déjà tombé dans la foiblesse indirecte, je me

(1) Le docteur Gaubert.

décidai à employer une méthode très-stimulante, analogue, en quelques points, à celle qu'ont employée les médecins anglais qui m'ont précédé dans les Antilles. Pouvois-je raisonnablement m'en tenir aux évacuans, après avoir connu leurs mauvais effets, par des exemples réitérés à la Martinique, deux fois sous les médecins français, et une fois sous les anglais, à Antigues sous le docteur Rutherford, et à la Trinité sous les chirurgiens espagnols ? Je devois me rendre à la conviction de la raison et à l'évidence des faits.

27 vendémiaire : fièvre jaune du premier degré. Neufchatel, secrétaire de l'amirauté, jeune homme blondin, âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans; étant au premier jour de la maladie, visage allumé, grand mal de tête : *eau vineuse cannelée, trois potions excitantes majeures, lavement anodin, large vésicatoire* à la nuque, couvrant une partie de la région occipitale; évacuation excrémentitielle, point de sueurs. Le 28, même boisson et mêmes potions, lavement irritant : la peau a été en moiteur : une selle. Le 29, vomissement de matière foncée, délire; les mêmes remèdes, avec un lavement de plus; le soir, suppression d'urine. Le 30, continuation des mêmes accidens, et vomissement continuel; friction de *teinture* de cantharides sur l'épigastre. Mort à midi, pendant l'éruption de l'ictère.

Le même jour du mois, et le même degré de maladie. Ibert, employé de l'administration de la marine, natif de Versailles; cheveux bruns; ayant à-peu-près le même âge que le précédent : il a été guéri avec l'emploi des mêmes remèdes : la fièvre a disparu le 29 au soir, et il étoit hors de danger vers la fin de brumaire. La convalescence a duré plus de quarante

jours, accompagnée de défaillance, de dyspepsie et de foiblesse dans les membres inférieurs.

Voilà la première guérison, sur onze malades, de la première variété de typhus ictérique : depuis cet exemple, je me suis tenu constamment à ma méthode, et j'ai toujours cherché à l'améliorer ; je l'ai modifiée, ranimée, ou j'y ai fait des additions selon les cas.

1.er brumaire : fièvre jaune du quatrième degré. Pinkier, Bas-Breton, secrétaire du contre-amiral Villeneuve, âgé de vingt-neuf ans, d'un tempérament robuste, peau blanche ; à son premier jour de fièvre. Il avoit beaucoup d'abattement, et son bas-ventre étoit embarrassé : *vésicatoire* à la nuque, *potion éthérique bis, limonade minérale* pour boisson, *lavement purgatif* ; déjections alvines le soir. Le 2, moiteur ; même boisson et mêmes potions, *lavement anodin*. Le 3, beaucoup d'amélioration, continuation des mêmes remèdes, le clystère suspendu. Le 4, point de fièvre ; le même traitement. Le 5, hors de danger. La convalescence a été longue de vingt jours.

Le même jour du mois, fièvre jaune du premier degré. Kerguf, Bas-Breton, jeune blondin âgé de vingt ans, aspirant de la marine, embarqué sur le vaisseau de ligne *le Jemmappes* ; à son premier jour de fièvre. Il avoit le bas-ventre tendu et très-douloureux : *potion huileuse anodine, avec douze grains de camphre bis, limonade minérale, lavement anodin* ; quelques selles le soir. Le 2, foiblesse, beaucoup d'oppression : *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante* le matin, et le soir *potion huileuse* comme hier ; *eau vineuse* pour boisson, *lavemens toniques bis*. Le 3, vomissement, hémorragie du nez, délire et rétention d'urine depuis huit heures du soir de la veille : *potions excitantes quatre, lavement irritant, eau vineuse*. Le 4, les urines

ont coulé pendant la nuit, diminution de fièvre, la peau moite : *potions excitantes trois* ; même *lavement irritant* et même boisson. Le 5, point de fièvre, prostration excessive des forces, un peu d'appétit ; ictère complet : *deux potions excitantes, lavement anodin*, même boisson. Le 6, hors de danger, continuation du même traitement, avec quelques lavemens toniques jusqu'au 8 inclus, ensuite à l'usage des amers. La convalescence a été très-longue et pénible.

Le 2 brumaire : fièvre jaune du premier degré. Dubreuil, aspirant de la marine, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, vers le déclin du premier jour de la maladie : je l'ai visité le soir vers le tard, et je lui ai ordonné *une potion excitante*, et l'*eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 3, *vésicatoire* à la nuque ; *trois potions excitantes, lavement irritant*, et même boisson qu'hier soir : la fièvre étoit dans sa marche progressive. Le 4, légère transpiration, évacuation par le bas, vomissement ; *trois potions excitantes, lavement anodin, tisane amère cannelée* : il rejetoit tout, excepté cette boisson. Le 5, abattement, le bas-ventre un peu tendu ; *potion excitante majeure bis*, *lavement anodin* et la même boisson. Le 6, même état qu'hier, plus grande foiblesse, point de fièvre ; *bouillon vineux*, même potion et boisson, lavement irritant. Le 7, un peu d'amélioration ; continuation des mêmes remèdes. Le 8, bas-ventre très-douloureux, quelques selles, hémorragie de la bouche, suppression d'urine, délire, ictère complet depuis trois jours ; *trois potions excitantes majeures, trois demi-lavemens anodins.* Mort le soir à quatre heures.

Depuis le commencement de ce mois, j'ai perfectionné ma méthode curative, en la rendant plus

régulière, et en l'appliquant très-promptement, comme je l'ai montré dans le résumé que j'en ai donné plus haut. Le 2 de brumaire, il est entré encore six malades de fièvre jaune, desquels trois étoient atteints du premier degré avancé dans sa marche, et sont morts en vingt-quatre heures; et les trois autres, qui étoient au premier jour de la fièvre, ont été guéris, et sont les suivans.

Typhus ictérique du troisième degré. Faudan, matelot. Le 2 au soir, abattement; *potion excitante*, *vésicatoire* à la nuque, *eau cannelée*. Le 3, même *potion excitante bis*, *lavement anodin*, même boisson. Le 4, moiteur; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 5, amélioration, et continuation des mêmes remèdes. Le 6, point de fièvre; alimens légers, *potion excitante*, tisane amère. Le 7, hors de danger, et apparition de la jaunisse.

Typhus ictérique du second degré. Causan, matelot. Le 2 à midi, grand mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *limonade minérale*, *lavement huileux*. Le 3, selles; *potions excitantes trois*, *pilule camphrée* le soir, même boisson. Le 4, ictère commençant; *potion excitante muriatique bis*, et les autres remèdes comme la veille. Le 5, amélioration, prostration de forces, point de fièvre; mêmes remèdes, *lavement irritant*. Le 6, les mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 7, hors de danger; *alimens légers*, et *potion de quinquina* jusqu'au 10.

Fièvre jaune du troisième degré. Tandis, matelot. Le 2 au soir, malaise général; *potion excitante*, *vésicatoire* à la nuque, *lavement anodin*. Le 3, foiblesse; *trois potions excitantes*, *lavement tonique*, *limonade minérale*. Le 4, fortes nausées; continuation des mêmes potions et boisson. Le 5, urines copieuses, amélioration; *potions excitantes*. Le 6, point de fièvre, bas-ventre tendu; alimens légers, mêmes *potions*

excitantes, lavement anodin. Le 7, même état; *deux potions excitantes, pilule camphrée* le soir, *eau vineuse cannelée.* Le 8, mieux et hors de danger; continuation des mêmes remèdes jusqu'au 11, pour obvier à la foiblesse.

Le 3 brumaire, il est entré à l'hôpital huit malades de fièvre jaune à une période avancée, excepté un qui étoit au premier jour de la maladie, et qui s'est sauvé. Il en est mort sept dans vingt-quatre à trente-six heures. En voici un exemple :

Fièvre jaune du premier degré. Dasserotte, matelot. Le 3, au troisième jour de la maladie, *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis*, *lavement irritant*, *bol musqué le soir.* Mort à dix heures de la nuit.

Celui qui s'est sauvé avoit une fièvre jaune du second degré; c'est le suivant. Léroux, matelot. Le 3, grande agitation; *vésicatoire* à la nuque, *trois potions excitantes*, *limonade minérale*, *lavement huileux.* Le 4, la douleur de tête est disparue, et il y a eu des selles; *potion excitante bis*, *même boisson.* Le 5, amélioration, sueur gluante; mêmes remèdes. Le 6, point de fièvre, apparition de l'ictère, foiblesse, délire; *potions excitantes majeures bis, pilules opiatiques* le soir. Le 7, évacuation par le bas, excrétion d'urine, hoquet; mêmes remèdes. Le 8, mieux; alimens légers : *potions excitantes bis, eau vineuse cannelée.* Le 9, hors de danger, et continuation du traitement excitant jusqu'au 13.

Le 4 brumaire, j'ai reçu, à l'hôpital, cinq malades de fièvre jaune : il en est mort quatre; les trois premiers en vingt-quatre heures. Voici les cas les plus intéressans, avec celui qui a été guéri :

Typhus ictérique du premier degré. Delange, soldat de

de la 37.e demi-brigade, au premier jour de la fièvre, avec céphalalgie insupportable; *potion excitante majeure bis, pilule de camphre* le soir, *vésicatoire* sur le crâne, *lavement anodin.* Le 5, amélioration; mêmes remèdes. Le 6, selles, excrétions d'urines, sueur; *potion excitante bis, limonade minérale, bol opiatique* le soir. Le 7, ictère, point de fièvre, vomissement noir; mêmes remèdes, *lavement tonique.* Le 8, mieux; continuation des mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 9, je l'ai cru hors de danger; il a pris des alimens et les mêmes remèdes. Le 10, rechute complète, coma, délire, vomissement; *potion excitante majeure bis, vésicatoire* à la nuque, *lavement tonique bis, pilule camphrée* le soir. Le 11, un peu d'amélioration; même remède. Le 12, foiblesse excessive, suppression d'urine; *potions confortantes nitriques quatre, limonade minérale nitrique, lavement irritant.* Le 13, mêmes accidens et mêmes remèdes. Mort à deux heures du soir.

Typhus ictérique du premier degré. Keorgan, matelot du vaisseau *le Berwick,* au déclin du premier jour de la maladie. Le 4, respiration pesante, soupirs; *potion excitante majeure bis, vésicatoire* à la nuque, *limonade minérale, lavement anodin.* Le 5, grande foiblesse, et tous les accidens du second jour de la maladie; mêmes potions et boisson, *lavement irritant, bol sudorifique* le soir. Le 6, hoquet; les urines coulent; mêmes accidens, le lavement suspendu. Le 7, éruption de l'ictère, point de fièvre; *potion excitante bis,* et *le bol* pour le soir. Le 8, même état et mêmes remèdes. Le 9, mieux, et même traitement. Le 10, le 11 et le 12, même situation et même remède. Le 13, hors de danger; alimens légers, mêmes potions, et continuation de ce régime stimulant

jusqu'au 30, époque à laquelle le malade s'est levé pour la première fois.

Le 3 brumaire, il est entré à l'hôpital sept malades de fièvre jaune, parmi lesquels il en est mort cinq en moins de quarante-huit heures, tous atteints du premier degré de fièvre jaune. Je vais rapporter des exemples de ceux qui ont guéri, et un seul de ceux qui sont morts, choisissant les plus intéressans, ce que je ferai toujours dorénavant, croyant cet ordre le plus avantageux et le plus instructif.

Typhus ictérique du premier degré et au premier jour de la fièvre. Desbois, officier de marine. Le 5, soif excessive; *potion excitante majeure bis*, *vésicatoire* à la nuque, *lavement anodin*, *eau vineuse cannelée*, *pilule camphrée* le soir. Le 6, tous les accidens des progrès de la fièvre jaune de ce degré; même prescription, *lavement tonique*. Mort à une heure après-midi, avec l'engorgement des parotides.

Typhus ictérique du quatrième degré. Davis, canonnier. Le 5, étant à l'entrée du second jour de la fièvre, bas-ventre un peu tendu; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis*, *lavement huileux*, *eau vineuse*. Le 6, légère amélioration; mêmes remèdes. Le 7, évacuation par le bas; les mêmes potions et boisson; le soir point de fièvre. Le 8, mieux, et commencement de l'ictère incomplet; mêmes remèdes. Le 9, foiblesse; *potion excitante muriatique bis*, *lavement tonique*, même boisson. Le 10, amélioration; mêmes remèdes. Le 11, alimens légers, et entré en convalescence.

Fièvre jaune du premier degré, et à son invasion. Pinson, infirmier de l'hôpital, âgé de vingt-six ans, homme très-robuste et d'une belle taille. Le 5, grand mal de tête; *potion excitante majeure bis*, *vésicatoire*

à la nuque, *limonade minérale, lavement anodin, pilule camphrée* le soir. Le 6, la douleur de tête est diminuée ; évacuation par le bas, urines rares ; mêmes remèdes ; *lavement tonique.* Le 7, même état du malade et mêmes potions, mais nitriques ; *lavement anodin.* Le 8, délire, hémorragie du nez, ictère ; *potion excitante majeure styptique bis, lavement irritant, pilules musquées deux* le soir. Le 9, amélioration, écoulement des urines ; les mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 10, foiblesse excessive, douleurs dans le bas-ventre ; *potions excitantes majeures trois, lavement tonique huileux bis.* Le 11, un peu mieux ; mêmes remèdes. Le 12, même état ; continuation des mêmes remèdes, *lavement irritant.* Le 13, beaucoup mieux, et l'appétit renaît ; alimens légers, du vin ; les mêmes potions, et lavement irritant pour s'opposer à la foiblesse et pour prévenir la rechute. Le 14, sorti de danger ; *potion excitante muriatique bis,* et continuation de ce traitement stimulant jusqu'au 18.

Le 6 brumaire, il est entré à l'hôpital trois malades de fièvre jaune, sur lesquels je n'en ai perdu qu'un, qui étoit du second degré : ceux que j'ai guéris étoient du premier et du quatrième degré. Le 7 et le 8 j'en ai reçu trois, dont un seul est mort, et étoit du premier degré. Le 9, il en est entré trois également, desquels il en est mort deux.

Fièvre jaune du troisième degré. Raymond, matelot, au premier jour de la maladie. Le 9, agitation ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, eau vineuse.* Le 10, quelques selles, progrès de la fièvre ; mêmes remèdes. Le 11, mieux, mais les urines ne coulent point ; *potion excitante nitrique bis, lavement tonique, limonade minérale*

nitrique. Le 12, excrétion des urines, petite hémorragie du nez, ictère ; *potions excitantes styptiques deux.* Le 13, mieux ; continuation des mêmes remèdes, et alimens légers. Le 14, même état et même traitement. Le 15, hors de danger.

Fièvre jaune du second degré, et au second jour de la maladie. Angéron, matelot. Le 9, hémorragie du nez ; *potion excitante styptique bis, vésicatoire* à la nuque, *eau vineuse, lavement astringent.* Le 10, jaunisse sur le cou et la poitrine ; *potions excitantes muriatiques trois, limonade minérale ;* quelques selles le soir. Le 11, affection comateuse, vomissement, délire ; *potions excitantes majeures trois, lavement tonique,* même boisson. Le 12, vomissement noir, ictère complet ; *mixtures volatiles trois, lavement irritant.* Le 13, mort à cinq heures du matin.

Le 10 brumaire, il est entré un seul malade du premier degré de typhus ictérique, et il est mort en quarante-huit heures. Le 11, il en est entré trois, dont deux sont décédés en vingt-quatre heures ; et le troisième, qui étoit attaqué du quatrième degré, a été guéri. Le 13, j'en ai reçu un, le 14 un autre ; le premier est mort, et le second s'est sauvé. Le 15, il est venu à l'hôpital deux aspirans de marine du vaisseau *le Jemmappes,* atteints du premier degré : un est mort en moins de quarante-huit heures, et l'autre a été sauvé. Voici l'histoire du dernier :

Typhus ictérique du premier degré, et au commencement du second jour de la fièvre. Prévésot, aspirant du vaisseau *le Jemmappes,* jeune homme à peau brune, cheveux noirs. Le 15, abattement, dyspnée ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, lavement tonique, limonade minérale, pilule opiatique* pour le soir. Le 16, pâleur sur le cou et la poitrine ; les

mêmes remèdes. Le 17, selles, ictère complet; *potions excitantes majeures muriatiques bis, lavement tonique bis,* même pilule. Le 18, mieux; *potions excitantes muriatiques bis,* et même pilule. Le 19 et le 20, plus grande amélioration; les mêmes remèdes, alimens légers. Le 21, hors de danger, et continuation du traitement irritant jusqu'au 24, jour où il s'est déclaré des dépôts aux jambes, et de son entrée en convalescence.

Le 16 brumaire, il est arrivé à l'hôpital quatre malades de fièvre jaune, dont deux sont morts en vingt-quatre heures, et les autres ont été guéris. Le 17, il en est entré deux, qui sont morts en peu de temps. Voici le cas d'un d'eux:

Typhus ictérique du premier degré, et au-delà du premier jour de la maladie. Lemas, matelot, homme très-vigoureux. Le 17, grand mal de reins; *vésicatoire* aux reins, *eau vineuse cannelée, potion excitante majeure, pilule opiatique* le soir, *lavement tonique.* Le 18, les douleurs des lombes ont été apaisées; hémorragie de la bouche, vomissement; *potion excitante styptique bis, lavement tonique bis,* friction de *teinture de cantharides* sur le tronc. Le 19, délire, vomissement noir; *potion excitante majeure bis, lavement irritant, pilule musquée* le soir: rougeur à la fesse droite. Le 20, point de fièvre, ictère, vomissement; la rougeur de la fesse s'est transformée en charbon; *potions confortantes deux.* Mort à huit heures du matin.

Le 18 brumaire, sur deux malades de fièvre jaune du second degré, je n'en ai guéri qu'un. Le 19, il en est entré cinq, presque tous à une période avancée; ils sont morts tous les cinq en quarante-huit heures environ, excepté un seul. Le 21, j'en ai reçu cinq,

également, dont quatre ont été guéris, et ils étoient affectés du deuxième et troisième degrés du typhus ictérique. Je vais rapporter un seul exemple des seconds et derniers.

Fièvre jaune du premier degré, et au déclin du premier jour de la maladie. Leffroi, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 19, anxiété, grande soif; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, lavement irritant, eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 20, moins de malaise, selles; mêmes potions et boisson, *lavement tonique*. Le 21, douleurs vagues dans le bas-ventre, pâleur sur la poitrine et le cou; mêmes potions et boisson, *pilule opiatique* le soir, *embrocation huileuse* sur le bas-ventre. Le 22, entré au second stade, urines rares, et petites coliques; *potion excitante majeure nitrique bis, limonade nitrique*, même embrocation huileuse, et *lavement tonique*. Le 23, un peu de soulagement; mêmes remèdes. Le 24, odeur cadavéreuse, suppression d'urines, léger coma et convulsions; mêmes remèdes. Mort à sept heures du soir. Voyez son autopsie cadavérique au chapitre VIII.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Faisan, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 21, douleur insupportable des yeux et des bosses frontales; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, limonade minérale, pilule camphrée* le soir. Le 22, soulagement des douleurs, rétention d'urine, foiblesse excessive; *potion excitante majeure nitrique bis, lavement tonique bis*, même boisson et pilule. Le 23, même état et mêmes remèdes. Le 24, mieux, les urines coulent; douleur et tension dans le bas-ventre; prescription des mêmes remèdes, *lavement anodin bis*, et *embrocation huileuse* sur le bas-ventre; le soir, point de fièvre. Le 25, beaucoup

d'amélioration, l'appétit revient; *alimens légers, potion excitante muriatique, pilule d'opium* le soir, *eau vineuse cannelée.* Le 26, sorti de danger, et continuation des remèdes stimulans jusqu'au 30, où il est entré en convalescence.

Le 22 brumaire, il est entré à l'hôpital six malades de fièvre jaune, sur lesquels il s'en est sauvé quatre, qui étoient atteints du second et troisième degré.

Typhus ictérique du premier degré, et à l'entrée du second jour de fièvre. Laville, matelot. Le 22, grand abattement et souffrances atroces; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes majeures trois, lavement tonique bis, limonade minérale.* Le 23, un peu de soulagement; mêmes remèdes. Le 24, ictère, vomissement noir, coma, délire; *mixture volatile bis, lavement irritant,* suppression d'urine le soir. Le 25, même état et mêmes remèdes; *vésicatoire* aux jambes. Mort à midi.

Typhus ictérique du second degré, et à l'entrée du second jour de la fièvre. Doré, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 22, à-peu-près dans le même état que le dernier; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, eau vineuse cannelée.* Le 23, grande foiblesse, hémorragie du nez; *potions excitantes majeures styptiques trois, pilule camphrée* le soir. Le 24, ictère, amélioration; *potion excitante muriatique bis,* et la même pilule le soir. Le 25, même état et mêmes remèdes. Le 26, beaucoup mieux; mêmes remèdes. Le 27, hors de danger, et mêmes remèdes jusqu'au 30.

Typhus ictérique du second degré, et à son invasion. Froc-Laboullée, chirurgien de troisième classe, employé à l'hôpital, natif d'Orléans; jeune homme grêle, d'un caractère irritable, d'un tempérament sanguin

colérique. Le 22, fortes nausées; *potion excitante bis, lavement anodin, vésicatoire* à la nuque. Le 23, vomissement noir; *mixture volatile bis, pilule opiatique* le soir, *limonade minérale.* Le 24 et le 25, moins de spasme dans l'estomac; vomissement abondant de glaires; mêmes remèdes, deux pilules le soir. Le 26, grande prostration de forces, et continuation du vomissement; *mixtures volatiles trois, lavement tonique bis,* même boisson; *rôtie au sucre.* Le 27, mieux; mêmes remèdes et alimens. Le 28, encore mieux; l'estomac se rétablit, l'appétit revient; mêmes remèdes et alimens, les lavemens suspendus. Le 29, le vomissement est très-réduit; *mixture volatile bis, eau vineuse cannelée,* mêmes alimens. Le 30, le vomissement a tout-à-fait disparu; même traitement jusqu'au 6 frimaire, et le malade n'a pu se lever du lit que le 11 de ce mois. La convalescence a été très-pénible.

Le 24 brumaire, il est entré à l'hôpital douze malades de fièvre jaune, dont il en est mort six en moins de deux jours, et les autres ont été guéris.

Fièvre jaune du second degré, et au commencement du premier jour. Lasalle, maître de timonnerie du vaisseau *le Jemmappes.* Le 24, grand abattement et céphalalgie insupportable; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement tonique, tisane amère cannelée* pour boisson. Le 25, soulagement, et la douleur de tête a disparu; mêmes potions, *lavement anodin.* Le 26, amélioration; mêmes remèdes, *pilule opiatique* le soir. Le 27, ictère, point de fièvre, l'appétit se fait sentir; alimens légers et mêmes remèdes. Le 28, hors de danger et convalescent.

Le 25 brumaire, il est arrivé quatre malades de fièvre jaune, desquels il en est mort trois, et le quatrième s'est sauvé.

Fièvre jaune du premier degré, et commencement du troisième jour de la maladie. Belâge, matelot. Le 25, les accidens terribles qui se développent au troisième jour de ce degré; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure, pilules opiatiques cinq;* suppression d'urine le soir; *lavement tonique.* Mort à minuit. En examinant le cadavre, j'ai remarqué qu'il avoit les parotides engorgées.

Fièvre jaune du second degré, et à l'entrée du troisième jour. Mallet, matelot. Le 23 au soir, visage pâle; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante, lavement tonique.* Le 26, ictère, vomissement noir, suppression d'urine; *mixture volatile bis, lavement irritant, pilule d'opium* le soir. Le 27, mort à cinq heures du matin.

Le 26 brumaire, j'ai reçu, à l'hôpital, dix-sept malades de fièvre jaune, desquels j'en ai guéri huit, et les autres neuf sont morts. En voici quelques exemples:

Typhus ictérique du second degré, et au second jour de la fièvre. Sorye, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 26, grand mal de reins; *vésicatoire* aux lombes, *potion excitante sulfurique bis, pilule camphrée* le soir, *limonade minérale.* Le 27, coma, tension du bas-ventre; *potion excitante majeure bis, lavement anodin,* même boisson. Le 28, vomissement noir; *mixture volatile bis, embrocation huileuse* sur le bas-ventre, *lavement irritant.* Mort à midi.

Typhus ictérique comme le précédent, et à la même époque. Zimmerman, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 26, fortes nausées; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, eau vineuse.* Le 27, vomissement; *mixture volatile bis, pilule musquée* le soir, *lavement tonique, limonade minérale.* Le 28, même état, délire; *mixtures volatiles trois, pilules d'opium trois* le soir. Le 29, un peu mieux; le bas-ventre dur;

mêmes potions, et trois demi-lavemens anodins. Le 30, grande foiblesse ; délire, rétention d'urine ; *potion excitante majeure, mixtures volatiles deux, lavement anodin.* Le 1.er frimaire, mieux ; diminution du vomissement, quelques selles ; les mêmes *mixtures* et *lavement.* Le 2, bas-ventre toujours dur et météorisé, le vomissement disparu ; *potion excitante bis, lavement purgatif ;* le soir, évacuation par le bas. Le 3, amélioration ; les mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 4, hors de danger, et l'appétit qui revient ; *potion de quinquina, pilules d'opium* le soir ; *alimens légers.*

Typhus ictérique du quatrième degré, au commencement du second jour. Gineste, matelot. Le 26 brumaire, respiration gênée ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement huileux.* Le 27, la tête et la poitrine beaucoup soulagées ; mêmes potions, lavement tonique. Le 28, même état et mêmes remèdes. Le 29, amélioration ; une *potion excitante* et *pilule opiatique* le soir. Le 30, sorti de danger.

Typhus ictérique du troisième degré, et au second jour de la fièvre. Bousquet, chirurgien d'un bâtiment marchand, natif de Marseille, âgé de vingt-cinq ans. Le 26, profonde affection morale, nostalgie ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin bis.* Le 27, vomissement ; *mixture volatile bis, lavement tonique.* Le 28, continuation du vomissement, convulsions ; *trois mixtures* et *deux lavemens toniques.* Mort à huit heures du soir.

Le 28 brumaire, il est venu à l'hôpital douze malades de fièvre jaune, sur lesquels j'en ai perdu dix : ils étoient, en général, à une époque avancée de la fièvre, et trois atteints du premier ou du second degré. La plupart sont morts en vingt-quatre à trente-six heures.

Fièvre jaune du premier degré, et au troisième jour. Fleury, matelot. Le 28, vomissement noir, délire, coma, odeur cadavéreuses; *vésicatoire* sur l'épigastre, *mixture volatile, pilule musquée.* Mort à deux heures après-midi.

Cas semblable. Guiston, matelot. Le 28, affection comateuse; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 29, ictère complet, suppression d'urine, hoquet; *potion excitante muriatique bis, pilules camphrées trois.* Mort à une heure après-midi.

Fièvre jaune du troisième degré, et au premier jour. Morel, matelot. Le 28, anxiété, soif; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, limonade minérale.* Le 29, léger soulagement; mêmes remèdes et *lavement anodin.* Le 30, mieux; continuation des mêmes remèdes. Le 1.er frimaire, foiblesse excessive; mêmes remèdes, *pilule d'opium* le soir, *lavement tonique, eau vineuse cannelée.* Le 2, amélioration, de l'appétit; alimens légers; *potion excitante bis,* et la même pilule. Le 3, hors de danger; prolongation du traitement jusqu'au 8.

Le 29 brumaire, il est entré à l'hôpital cinq malades de fièvre jaune, desquels il s'en est sauvé trois, et les deux autres sont morts. Le 30, il en est entré treize, sur lesquels j'en ai perdu six. Je vais rapporter quelques exemples de ces derniers.

Fièvre jaune du quatrième degré, et au second jour de la maladie. Chatenier, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 30, grande chaleur, céphalalgie; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 1.er frimaire, le mal de tête est passé, sueur gluante; mêmes remèdes. Le 2, mieux; une seule potion, la même boisson, et pilule opiatique

le soir. Le 3, selles; mêmes remèdes. Le 4, point de fièvre; alimens légers, et continuation des mêmes remèdes. Le 5, hors de danger.

Fièvre jaune du second degré, et au déclin du premier jour de la maladie. Mèche, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 30, étonnement, dyspnée; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis*, *pilule d'opium* le soir. Le 1.er frimaire, apparence d'amélioration; les mêmes potions, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 2, même état; continuation des mêmes remèdes. Le 3, rétention d'urine, ictère, commencement de délire, petites douleurs dans le bas-ventre; *potion excitante nitrique bis*, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, *bol sudorifique* le soir, même lavement. Le 4, vomissement noir, suppression d'urine; *mixtures volatiles trois*, *lavement irritant*. Mort à deux heures du soir.

Le 1.er frimaire, il est arrivé à l'hôpital neuf malades de fièvre jaune, desquels il en est péri quatre, et les autres ont été guéris.

Typhus ictérique du second degré, et au déclin du second jour. Pressoir, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 1.er, fortes nausées; *potion excitante bis*, *vésicatoire* à la nuque, *lavement ordinaire*, *limonade minérale*. Le 2, vomissement glaireux, délire, hoquet commençant; *mixture volatile bis*, *lavement tonique bis*, *pilule de zinc* le soir. Le 3, empiré; *mixtures volatiles trois*, même pilule, *demi-lavement irritant*. Mort à trois heures du soir.

Fièvre jaune du troisième degré, et au premier jour de la maladie. Dumoutier, officier de marine. Le 1.er, fortes nausées; *vésicatoire* sur l'épigastre, *potion antispasmodique bis*, *pilule opiatique* le soir, *lavement tonique*. Le 2, les nausées ont diminué, le bas-ventre

est dur, foiblesse ; *potion excitante sulfurique bis*, et la même pilule le soir ; *lavement anodin, limonade minérale.* Le 3, mieux ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 4, point de fièvre ; alimens légers, *potion excitante*, et la pilule d'opium le soir. Le 5, hors de danger ; continuation du régime excitant jusqu'au 9.

Le 2 frimaire, j'ai reçu sept malades de fièvre jaune, desquels il en est échappé quatre, et trois ont succombé.

Typhus ictérique du deuxième degré, et au second jour de la fièvre. Duc, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 2, visage très-enflammé ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, eau vineuse cannelée.* Le 3, foiblesse, affection soporeuse ; *potion excitante majeure bis*, même lavement et boisson, *pilule opiatique* le soir. Le 4, vomissement léger, délire ; *potions antispasmodiques trois, lavement tonique.* Le 5, amélioration ; *potion excitante bis.* Le 6, point de fièvre ; les mêmes potions. Le 7, hors de danger, et mêmes remèdes stimulans jusqu'au 14.

Même cas de typhus ictérique, et à la même époque. Guillaume, matelot. Le 2, *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis.* Le 3, léger soulagement ; mêmes potions, *lavement anodin.* Le 4, quelques selles, vomissement ; *potion antispasmodique bis, lavement tonique.* Le 5, prostration de forces, hoquet ; *potions confortantes quatre, demi-lavement irritant, pilule de zinc.* Mort à trois heures du soir.

Le 3 frimaire, il est entré à l'hôpital neuf malades de fièvre jaune, desquels il en est mort trois en vingt-quatre heures, étant au troisième jour de leur maladie, et ayant le premier degré ; les autres six ont été sauvés.

Typhus ictérique du premier degré, et au commencement du troisième jour. Cornévac, matelot. Le 3, céphalalgie violente, peau très-sèche, délire commençant ;

vésicatoire sur le crâne, *potion excitante nitrique bis*, *bol sudorifique* le soir, *limonade minérale*. Mort à dix heures de la nuit.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour. Lebour, matelot. Le 3, abattement; *potion excitante sulfurique bis*, *vésicatoire* à la nuque, *lavement anodin*. Le 4, bas-ventre tendu; les mêmes potions et lavement, *pilule opiatique* le soir. Le 5, mieux; mêmes potions et pilules. Le 6, à-peu-près dans le même état; mêmes remèdes. Le 7, foiblesse; point de fièvre, continuation des mêmes remèdes, *lavement tonique bis*, *eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 8, légère amélioration; mêmes remèdes. Le 9, toujours mieux; alimens légers, les *potions excitantes*. Le 10 et le 11, bien; mais le système musculaire étoit toujours foible. Le 12, rechute; *vésicatoire* aux jambes, *lavement tonique bis*, *potions excitantes majeures deux*, *limonade minérale*. Le 13, le malade s'est relevé; *potion excitante bis*. Le 14, beaucoup d'amélioration; appétit, alimens légers; les mêmes potions, *eau vineuse cannelée*. Le 15, hors de danger, et continuation du traitement stimulant jusqu'au 20. La convalescence a été très-longue.

Le 4 frimaire, il est entré six malades de fièvre jaune, desquels il en est mort quatre, et deux ont été guéris. Le 6 frimaire, il en est venu cinq, dont il en est mort quatre également, et un seul s'est sauvé.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Montolard, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 6, bas-ventre météorisé; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *lavement anodin*. Le 7, évacuation par le bas; mêmes potions, mais *muriatiques*, *bol d'opium* le soir, *lavement tonique*. Le 8, vomissement noir, délire, suppression

d'urine ; *mixtures volatiles trois, demi-lavement irritant.* Mort à onze heures de la nuit.

Typhus ictérique du second degré, et au second jour de la fièvre. Repette, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 6, forte douleur au creux de l'estomac, soupirs profonds ; *vésicatoire* sur cette région, *potion excitante bis, lavement anodin, eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 7, diminution de la douleur ; mêmes remèdes. Le 8, prostration de forces, un petit délire ; *vésicatoire* à la nuque, mêmes potions, *pilule d'opium* le soir. Le 9, mieux, point de fièvre, commencement de l'ictère ; *petites coliques, cataplasme stimulant* sur le bas-ventre, *potions excitantes muriatiques deux.* Le 10, rétention d'urine ; *potion excitante nitrique bis.* Le 12, vomissement noir, odeur cadavéreuse ; *mixture volatile.* Mort à huit heures du matin.

Le 7 frimaire, j'ai reçu, à l'hôpital, dix malades de fièvre jaune, dont il en est échappé six, et quatre ont péri.

Typhus ictérique du premier degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Lequeulx, matelot. Le 7 au soir, grand mal de tête et forte chaleur ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure, lavement anodin, limonade minérale.* Le 8, soulagement de la tête, une selle ; *deux potions excitantes majeures, bol sudorifique* le soir, et même lavement. Le 9, vomissement ; *potion antispasmodique* le matin, et *potion excitante* le soir, mêmes lavement et boisson. Le 10, passé au second stade ; même état, bas-ventre tendu ; *potion antispasmodique bis, lavement anodin, tisane amère cannelée* pour boisson. Le 11, déjections alvines, petite sueur, foiblesse ; *potion excitante bis, pilule d'opium* le soir, *eau vineuse giroflée.* Le 12, un

peu d'appétit ; alimens légers, mêmes remèdes, la pilule suspendue. Le 13, sorti de danger, et continuation du traitement stimulant jusqu'au 19.

Typhus ictérique du quatrième degré, et au second jour de la maladie. Fontaine, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 7, douleur insupportable au creux de l'estomac; *vésicatoire* sur cette région, *potion excitante bis*, *limonade minérale*. Le 8, beaucoup de soulagement, et la douleur s'est évanouie; mêmes remèdes, *pilule camphrée* le soir. Le 9, beaucoup mieux; mêmes potions. Le 10, point de fièvre; alimens légers, une *potion excitante*, *vin amer* le soir. Le 11, convalescent.

Même degré, et à la fin du troisième degré. Nagade, matelot. Le 7 au soir, grand abattement, rétention d'urine, forte dyspnée; *vésicatoire* sur le sternum, *potion excitante nitrique*, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Mort à onze heures de la nuit.

Le 8 frimaire, il est entré à l'hôpital douze malades de fièvre jaune, sur lesquels j'en ai perdu cinq, dont quatre en moins de vingt-quatre heures.

Fièvre jaune du troisième degré, et au déclin du premier jour. Leconte, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 8, agitation, dyspnée; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis*, *lavement ordinaire*. Le 9, soulagement; les mêmes potions. Le 10, mieux; excrétion abondante d'urine; *potion excitante* le matin, pilule opiatique le soir. Le 11, point de fièvre, foiblesse; alimens légers et mêmes remèdes. Le 12, hors de danger, et continuation du traitement jusqu'au 14.

Fièvre jaune du premier degré, et à une période avancée. Bilaine, matelot. Le 8, vomissement noir, hoquet, ictère, odeur cadavéreuse; *vésicatoire* sur le crâne, *potions confortantes quatre*, *lavement irritant*. Mort à huit heures du soir.

Fièvre

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Crêne, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 8, soif, mal de tête violent; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, eau vineuse giroflée* pour boisson. Le 9, un peu soulagé; mêmes remèdes. Le 10, bas-ventre tendu; mêmes remèdes, *lavemens deux*; excrétion d'urine et selle le soir. Le 11, point de fièvre, foiblesse, petite hémorragie du nez, commencement de l'ictère; *potion excitante styptique bis, limonade minérale.* Le 12, un peu mieux; mêmes remèdes. Le 13, prostration de forces excessives, hémorragie abondante; *potion excitante majeure styptique bis, lavement tonique bis, pilule d'opium* le soir. Le 14, amélioration; les potions seulement. Le 15, rétention d'urine; *potion excitante nitrique bis, pilules camphrées deux* le soir. Le 16, appétit, urines copieuses; alimens légers, et potions excitantes muriatiques jusqu'au 22, jour de l'entrée en convalescence.

Le 9 frimaire, il est venu à l'hôpital huit malades de fièvre jaune, dont il s'en est sauvé trois, et cinq ont succombé. Le 10 frimaire, il en est entré huit également, sur lesquels j'en ai aussi perdu cinq; de sorte que sur seize, en deux jours, il ne s'en est sauvé que six. Je vais en rapporter quelques cas.

Fièvre jaune du second degré, et à l'invasion. Saldanger, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 9, forte douleur à l'hypocondre gauche, soif insupportable; *vésicatoire* sur cette région, *potion excitante sulfurique bis, eau vineuse cannelée.* Le 10, les souffrances un peu calmées, rétention d'urine, hypogastre tendu; *potion excitante nitrique bis, lavement anodin, pilule camphrée* le soir. Le 11, un peu d'amélioration, plus grande foiblesse, et rétention d'urine;

potion excitante majeure nitrique bis, deux pilules le soir, *limonade nitrique.* Le 12, point de fièvre, même état et mêmes remèdes. Le 13, écoulement d'urine ; continuation des mêmes remèdes. Le 14, beaucoup mieux, appétit, alimens légers ; *potion excitante, pilule opiatique* le soir. Le 15, hors de danger.

Fièvre jaune du premier degré, et au troisième jour. Schiltz, sergent de la 37.e demi-brigade. Le 10, ictère, convulsions, suppression d'urine ; *vésicatoire* à la nuque, *potions confortantes trois, lavement irritant.* Mort à sept heures du soir

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Girodias, matelot. Le 10, anxiété, sueur gluante ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, pilule opiatique* le soir, *limonade minérale.* Le 11, léger soulagement, fortes nausées ; mêmes remèdes, *lavement anodin.* Le 12, évacuation par le bas, vomissement ; *potion antispasmodique bis, pilule d'opium* le soir. Le 13, point de fièvre, et continuation du vomissement, ictère ; *trois potions antispasmodiques,* même pilule. Le 14, même situation, la foiblesse augmentée ; mêmes remèdes, *lavement tonique bis.* Le 15, petite hémorragie de la bouche ; *potions antispasmodiques styptiques trois.* Le 16, mieux ; même prescription. Le 17, le vomissement et l'hémorragie ont disparu ; *potion excitante bis.* Le 18, encore mieux, l'appétit revient ; alimens légers et mêmes potions. Le 19, hors de danger.

Fièvre jaune du premier degré, et au premier jour. Patureaux, fourrier de la 37.e demi-brigade. Le 10 au soir, coliques atroces, bas-ventre tendu ; *vésicatoire* sur l'abdomen, *potion excitante, lavement anodin, pilule opiatique* pour la nuit. Le 11, soulagement ; *potion excitante bis,* même pilule et lavement. Le 12,

vomissement noir, hoquet, convulsions, coma et suppression d'urine; engorgement des glandes sous l'aisselle gauche; *mixture volatile bis, lavement tonique, limonade minérale nitrique.* Mort à deux heures du soir.

Le 11 frimaire, il est arrivé, à l'hôpital, dix malades de fièvre jaune, desquels il en est mort cinq. Le 12 frimaire, il en est arrivé quinze, sur lesquels j'en ai perdu douze, la plupart en moins de quarante-huit heures, et étant, en général, affectés du premier degré à une époque avancée : des vingt-cinq malades entrés en deux jours, il ne s'en est sauvé que huit.

Fièvre jaune du premier degré, et au premier jour de la maladie. Corel, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 11, mal de tête insupportable, grande soif, forte dyspnée; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes majeures trois, lavement anodin, eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 12, soulagement remarquable; mêmes potions et boisson. Le 13, mieux; évacuation par le bas, urines copieuses; *potion excitante bis, pilule d'opium* le soir. Le 14, point de fièvre, foiblesse et ictère; mêmes remèdes. Le 15, encore mieux; même prescription. Le 16, appétit; alimens légers; mêmes remèdes. Le 17, hors de dangers, et continuation du régime excitant jusqu'au 24.

Cas semblable de fièvre jaune. Lecoisne, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 11, fortes nausées; *potion excitante majeure bis, vésicatoire* à la nuque; *lavement anodin, limonade minérale.* Le 12, les souffrances ont bien diminué; mêmes remèdes, et *pilule opiatique* le soir. Le 13, affection comateuse, et petite hémorragie du nez; *potion excitante styptique bis*, même pilule, lavement tonique. Le 14, hémorragie copieuse du nez et de l'anus, rétention d'urine, vomissement; *potions antispasmodiques styptiques trois,*

limonade minérale, lavement tonique. Le 15, même état, ictère complet; mêmes remèdes; *lavement irritant.* Mort à onze heures du matin.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Saint-Lambert, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 12, agitation, peur de mourir; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin.* Le 13, selle, sueur, foiblesse; mêmes potions, *lavement tonique, pilule d'opium* le soir, *eau vineuse cannelée.* Le 14, mieux, point de fièvre, rétention d'urine; *potion excitante nitrique bis, bol camphré mercuriel* le soir. Le 15, même situation et mêmes remèdes. Le 16 et le 17, les urines sont revenues, continuation des mêmes remèdes. Le 18, foiblesse excessive; *potions confortantes trois, lavement tonique bis, eau vineuse cannelée.* Le 19, même état et mêmes remèdes; *pilule d'opium* le soir. Le 20, vomissement; *potions antispasmodiques trois, même lavement, limonade minérale* pour boisson. Le 21, amélioration, le vomissement est passé; *potion excitante bis,* même boisson. Le 22, un peu d'appétit; continuation des mêmes remèdes, alimens légers. Le 23, encore mieux; même traitement. Le 24, sorti de danger. La convalescence a été très-longue.

Le 13 frimaire, j'ai reçu, à l'hôpital, six malades de fièvre jaune. Le 15, j'en ai reçu trois, et le 16, quatre: ils étoient tous à une période avancée du premier et second degrés, tellement que mes secours ont été inutiles: la plupart sont morts en moins de vingt-quatre heures, et les autres en trente-six heures.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du troisième jour de la maladie. Cercoul, matelot. Le 16 au soir, ictère commençant, délire, vomissement; *vésicatoire* à la nuque, *potions antispasmodiques*

muriatiques trois, lavement anodin. Le 17, point de fièvre, le vomisement s'est calmé, anthrax à la cuisse droite; *potion excitante majeure bis, lavement tonique bis, limonade minérale, cataplasme antiseptique* sur l'anthrax. Le 18, suppression d'urine; *potions confortantes trois, lavement irritant.* Mort à dix heures du matin. La gangrène s'étoit emparé de toute la cuisse et de la fesse droite.

Le 17 frimaire, il est entré, à l'hôpital, huit malades de fièvre jaune, sur lesquels j'en ai perdu cinq, et les autres ont été guéris.

Typhus ictérique du quatrième degré, et à l'entrée du second jour de la fièvre. Desessard, officier de la 37.e demi-brigade. Le 17, forte dyspnée et grand mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, pilule d'opium* le soir, *lavement anodin bis.* Le 18, soulagement notable, selles, urines copieuses; mêmes remèdes. Le 19, mieux; mêmes potions, un seul lavement, et la pilule opiatique suspendue. Le 20, point de fièvre, un peu d'appétit; mêmes potions et alimens légers. Le 21, hors de danger, et entré en convalescence.

Le 18 frimaire, il est venu, à l'hôpital, cinq malades de fièvre jaune. Le 20, il en est venu quatre, et le 21, cinq également : sur ces quatorze, il s'en est sauvé la moitié, et les autres ont péri.

Typhus ictérique du second degré, et au second jour de la fièvre. Cremer, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 18, grande agitation, et commencement d'affection comateuse; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, limonade minérale* pour boisson, *pilule opiatique* le soir, *lavement anodin bis.* Le 19, les souffrances ont diminué; mêmes remèdes. Le 20, coma, vomissement noir; *mixture volatile bis, lavement irritant.* Mort à midi.

Typhus ictérique du second degré, et à l'entrée du second jour de la fièvre. Barbier, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 20, grand mal de tête, bas-ventre météorisé ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, lavement anodin, limonade minérale* pour boisson. Le 21, pâleur sur le cou et la poitrine ; *potion excitante muriatique bis*, même boisson et lavement. Le 22, point de fièvre, foiblesse, évacuation par le bas, vomissement ; *potions antispasmodiques deux* le matin, *potion confortante* le soir. Le 23, mieux ; mêmes remèdes. Le 24, coliques assez fortes ; *potion huileuse anodine bis, lavement tonique bis, pilules opiatiques deux* le soir. Le 25, les coliques se sont calmées, foiblesse ; *pilules opiatiques six, eau vineuse cannelée.* Le 26 et le 27, amélioration et mêmes remèdes. Le 28, appétit et hors de danger ; *pilules quatre* et alimens légers.

Même cas de typhus ictérique. Claudon, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 20 au soir, abattement ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante, lavement tonique, pilule d'opium* pour la nuit, *eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 21, évacuation par le bas, sueur ; mêmes remèdes et deux potions. Le 22, mieux ; *potion excitante bis.* Le 23, ictère ; *potion excitante muriatique bis.* Le 24, même état et mêmes potions. Le 25, amélioration et mêmes remèdes, *lavement tonique.* Le 26, toujours mieux ; continuation du même traitement. Le 27, appétit ; alimens légers et une seule *potion excitante muriatique.* Le 28, sorti de danger et entré en convalescence.

Le 22 frimaire, il est entré, à l'hôpital, quatre malades de fièvre jaune, desquels je n'en ai perdu qu'un. Le 24 et le 25, il en est entré quatre également, qui sont tous morts en moins de vingt-quatre heures.

Typhus ictérique du troisième degré, et au second jour de la maladie. Beaupois, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 22, foiblesse excessive, fort mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes trois*, *limonade minérale*. Le 23, mieux; mêmes remèdes, *lavement tonique*. Le 24, encore mieux; *potion excitante bis*. Le 25, point de fièvre, alimens légers; *potion excitante* le matin, *pilule opiatique* le soir. Le 26, mêmes remèdes et hors de danger.

Typhus ictérique du second degré, et au commencement du troisième jour. Riban, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 24, jaunisse sur la poitrine et les épaules; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis*, *bol sudorifique* le soir, *limonade minérale* pour boisson. Le 25, ictère complet; mêmes potions, *lavement tonique bis*. Mort à midi.

Le 26 frimaire, il est arrivé, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune; le 27, trois également, et le 29, quatre : sur ces dix malades, il s'en est échappé six, et les autres quatre ont succombé.

Typhus ictérique du second degré, et au commencement du second jour. Moreau, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 26, grande agitation et rétention d'urine; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis*, *lavement anodin bis*, *limonade minérale*. Le 27, à-peu-près le même état; trois potions, *lavement tonique*. Le 28, les urines coulent un peu; deux potions. Le 29, point de fièvre, douleur à l'hypogastre; *cataplasme stimulant* sur cette région, *deux potions excitantes nitriques*. Le 30, excrétion abondante d'urines, appétit; mêmes potions, alimens légers. Le 1.er nivose, mêmes potions et sorti de danger; continuation du régime excitant jusqu'au 8.

Typhus ictérique du premier degré, et au second

jour. Tarillon, sergent-major de la 37.e demi-brigade. Le 26, rétention d'urine, grand mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes nitriques trois, lavement anodin bis, limonade minérale.* Le 27, vomissement, suppression d'urine, délire; *potions antispasmodiques nitriques trois, lavement irritant.* Mort à midi.

Typhus ictérique du premier degré, et au premier jour de la fièvre. Clément, caporal de la 37.e demi-brigade. Le 29, soif insupportable, urines rares; *potion excitante majeure nitrique bis, vésicatoire* à la nuque, *lavement anodin bis, eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 30, un peu de soulagement, hoquet, bas-ventre dur; *potion excitante majeure bis,* avec deux grains d'oxide blanc de zinc, *pilules opiatiques deux* le soir; mêmes lavemens. Le 1.er nivose, quelques selles et écoulement d'urines; mêmes potions, *bol sudorifique* le soir, les lavemens suspendus. Le 2, mieux; point de fièvre et mêmes remèdes. Le 3, plus grande amélioration; *potion excitante bis, bol sudorifique.* Le 4, appétit, alimens légers; mêmes potions et *lavement tonique.* Le 5, hors de danger, et continuation du traitement stimulant jusqu'au 12.

Le 30 frimaire, il est arrivé, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune, dont j'en ai perdu un en moins de douze heures, et les deux autres se sont sauvés.

Fièvre jaune du quatrième degré, et au second jour de la maladie. Droit, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 30, abattement, urines rares; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, limonade minérale.* Le 1.er nivose, les souffrances ont diminué; mêmes remèdes, *lavement anodin.* Le 2, même état et mêmes remèdes; écoulement copieux d'urines le soir. Le 3, point de fièvre, une seule potion; *pilule*

camphrée le soir. Le 4, mieux; mêmes remèdes. Le 5, l'appétit se fait sentir ; alimens légers et traitement stimulant jusqu'au 8, où il étoit entré en convalescence.

Le 4 nivose, j'ai reçu, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune; le 5, j'en ai reçu trois également, et le 8, deux : sur ces huit malades, j'en ai sauvé la moitié, et les autres sont morts.

Fièvre jaune du troisième degré, et à l'entrée du second jour de la maladie. Blaise, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 4, grand mal de tête, les urines rares; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, lavement anodin, limonade minérale* pour boisson. Le 5, même état et mêmes remèdes. Le 6, les urines commencent à couler; mêmes remèdes et *limonade nitrique*. Le 7, point de fièvre, évacuation par le bas, urines copieuses ; continuation des mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 8, ictère, vomissement ; *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir, *lavement tonique*. Le 9, un peu mieux ; mêmes remèdes. Le 10, foiblesse, disparition du vomissement; *potion excitante bis, eau vineuse cannelée, lavement tonique*. Le 11, appétit et hors de danger ; les mêmes remèdes jusqu'au 15.

Même cas de fièvre jaune. Smith, matelot anglais. Le 5 au soir, bas-ventre tendu, rétention d'urine ; *potion excitante nitrique, pilules d'opium deux* pour la nuit, *lavement anodin, limonade nitrique, vésicatoire* à la nuque. Le 6, un peu de soulagement ; mêmes remèdes redoublés, excepté les pilules. Le 7, même état ; les mêmes potions et boisson, *deux pilules d'opium*. Le 8, point de fièvre, ictère, vomissement; *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir, *limonade minérale*. Le 9, même situation et mêmes remèdes. Le 10, foiblesse excessive et rechute; *potion*

excitante majeure bis, *lavement tonique bis*, *eau vineuse cannelée*. Le 11, même état; mêmes remèdes et *vésicatoire* aux jambes. Le 12, mieux, les urines rares; *potion excitante nitrique bis*, *limonade nitrique*, *lavement anodin*. Le 13, beaucoup d'amélioration; mêmes remèdes. Le 14, appétit et hors de danger; continuation du traitement stimulant jusqu'au 18.

Le 10 nivose, il est entré, à l'hôpital, quatre malades de fièvre jaune; le 13, il en est entré cinq, et le 15, il en est entré trois : il s'en est sauvé six, et les autres six ont péri.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du second jour. L'Ancien, matelot. Le 10, vomissement; *potion antispasmodique bis*, *bol sudorifique* le soir, *vésitoire* à la nuque, *limonade minérale*. Le 11, le vomissement s'est calmé, jaunisse sur le cou et la poitrine; *potion excitante muriatique bis*, *même bol* le soir et la même boisson. Le 12, même état et mêmes remèdes. Le 13, ictère complet, prostration de forces excessive; *potion excitante majeure muriatique bis*, *lavement tonique*, *pilule d'opium* pour le soir. Mort à midi.

Fièvre jaune du troisième degré, et au commencement du troisième jour de la maladie. Petit, matelot. Le 13, rétention d'urine, jaunisse sur le tronc; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes nitriques trois*, *limonade minérale*. Le 14, ictère incomplet, point de fièvre, foiblesse, vomissement noir; *potions antispasmodiques muriatiques trois*, *lavement tonique bis*. Le 13, même état et mêmes remèdes. Mort à neuf heures du matin.

Fièvre jaune du troisième degré, et à l'invasion de la maladie. Claudel, capitaine de la 37.e demi-brigade. Le 13, grand mal de tête et soif inextinguible;

vésicatoire à la nuque, *potion excitante, limonade minérale, lavement anodin.* Le 14, soulagement remarquable; mêmes remèdes. Le 15, petite rétention d'urine; *potion excitante nitrique bis*, même boisson. Le 16, mieux et mêmes remèdes. Le 17, excrétion aisée des urines, appétit, point de fièvre; alimens légers et mêmes potions. Le 18, convalescence.

Le 17 nivose, il est venu, à l'hôpital, cinq malades de fièvre jaune; le 20, il en est venu trois, et le 21, il en est venu trois également: sur les onze, j'en ai perdu cinq, et les autres six ont été guéris.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Elie, matelot. Le 17 au soir, urines rares, grand abattement; *vésicatoire* à la nuque; *potion excitante nitrique, limonade nitrique, lavement anodin.* Le 18, même état, la tête un peu soulagée, bas-ventre dur; même potion et lavement redoublés. Le 19, les urines coulent à peine; *cataplasme stimulant* sur l'hypogastre, *potions excitantes nitriques trois*, mêmes lavemens. Le 20, point de fièvre, vomissement, hoquet; *potion antispasmodique bis*, avec deux grains d'oxide blanc de zinc, *bols sudorifiques deux* pour le soir, même cataplasme et *limonade minérale.* Le 21, même situation, cependant les urines coulent; mêmes remèdes. Le 22, le vomissement augmente, le hoquet a disparu; *potions antispasmodiques trois, lavement tonique.* Le 23, même état et mêmes remèdes. Le 24, le vomissement diminue, le bas-ventre est tendu; mêmes potions, *lavement anodin bis.* Le 25, évacuation par le bas et amélioration. Le 26, grande foiblesse, hémorragie du nez; *potions antispasmodiques styptiques trois, lavement vineux bis, poudre tempérante* pour le soir. Le 27, un peu mieux; continuation des mêmes remèdes. Le 28,

l'hémorragie est passée ; *potion antispasmodique bis, pilules d'opium deux* le soir. Le 29, des nausées, foiblesse ; mêmes potions et *trois pilules opiatiques.* Le 30, amélioration, un peu d'appétit ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 1.er pluviose, sorti de danger.

Typhus ictérique du second degré, et à l'entrée du second jour de la fièvre. Carreau, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 20, urines rares ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, lavement anodin bis, limonade minérale.* Le 2, les souffrances un peu calmées, sueur ; mêmes remèdes, *bol sudorifique* le soir, même boisson. Le 22, un peu mieux ; mêmes remèdes, un seul lavement. Le 23, point de fièvre, vomissement, ictère ; *potions antispasmodiques trois, lavement tonique bis.* Le 24 et le 25, même situation et mêmes remèdes. Le 26, foiblesse excessive, un peu de vomissement noir ; *potions antispasmodiques quatre, lavement irritant, eau vineuse giroflée.* Le 27, calme, le vomissement est passé ; *trois potions.* Le 28, amélioration et mêmes remèdes ; *lavement tonique.* Le 29, rechute ; *trois potions antispasmodiques, vésicatoire* à la nuque et aux jambes, *bol opiatique mercuriel* pour le soir, *lavement irritant.* Le 30, relevé ; *deux potions* et le bol pour le soir. Le 1.er pluviose, mieux, et continuation des mêmes remèdes. Le 2, encore mieux, mais le système musculaire est abattu ; *potion confortante bis, eau vineuse giroflée.* Le 3, l'appétit revient ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 4, hors de danger. La convalescence a duré plus d'un mois.

Typhus ictérique du troisième degré, et à la fin du second jour. Ibser, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 21, bas-ventre tendu et dur, les urines rares ; *potion excitante nitrique bis, vésicatoire* à la nuque,

lavement purgatif, pilule d'opium pour la nuit. Le 22, quelques selles, sueurs; mêmes remèdes, le lavement suspendu, *limonade minérale* pour boisson. Le 23, soulagement, mais les urines toujours rares; *potions excitantes nitriques trois, limonade nitrique.* Le 24, vomissement, délire, hoquet et suppression d'urine; *potions antispasmodiques nitriques trois, lavement tonique bis.* Mort à dix heures du matin.

Le 22 nivose, il est entré, à l'hôpital, huit malades de fièvre jaune; le 24, il en est entré trois; le 28, il en est entré trois aussi, et le 30, un seul : en tout quinze malades, desquels il en est mort six, dont plusieurs en vingt-quatre heures, étant atteints du premier et du second degrés à une période avancée, et neuf ont été sauvés.

Typhus ictérique du premier degré, et à la fin du second jour de la maladie. Blois, matelot. Le 22 au soir, affection comateuse, vomissement, sueur gluante; *vésicatoire* à la nuque, *lavement irritant, potion antispasmodique bis.* Le 23, ictère commençant, vomissement noir, convulsions, hoquet; *mixture volatile bis, lavement tonique bis.* Mort à six heures du soir.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du second jour. Kermarec, matelot. Le 22, fortes nausées, grand mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, limonade minérale.* Le 23, vomissement, bas-ventre tendu; *potion antispasmodique bis, lavement anodin bis, poudre tempérante* le soir. Le 24, même état, une selle; mêmes remèdes, un seul lavement. Le 25, un peu d'amélioration; mêmes remèdes. Le 26, disparition du vomissement, sueur, urines abondantes; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 27, toujours mieux; continuation du même

traitement. Le 28, appétit et hors de danger ; *potion excitante bis*, alimens légers.

Typhus ictérique du quatrième degré, et au premier jour. Arnoux, matelot. Le 4, grand mal de tête, agitation ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *limonade minérale*. Le 25, un peu de soulagement, peau très-sèche, urines rares ; *potion excitante nitrique bis*, *lavement anodin*, même boisson. Le 26, mieux, évacuation par le bas, les urines coulent ; mêmes remèdes. Le 27, foiblesse, légère affection carotique ; mêmes potions, *lavement tonique bis*, *eau vineuse cannelée*. Le 28, même situation et vomissement ; *potions antispasmodiques trois*, *lavement irritant*. Mort à dix heures du soir.

Typhus ictérique du troisième degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Plagier, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 28 au soir, grande agitation et soif ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 29, moins agité, bas-ventre tendu ; mêmes remèdes, deux lavemens. Le 30, rétention d'urine, dyspnée ; *potion excitante nitrique bis*, *pilules opiatiques deux* pour le soir, un seul lavement. Le 1.er pluviose, mieux ; mêmes remèdes, les pilules suspendues. Le 2, point de fièvre, les urines coulent bien, petite hémorragie du nez ; *potion excitante styptique bis*. Le 3, même état et mêmes remèdes. Le 4, l'appétit se fait sentir ; alimens légers et mêmes potions. Le 5, hors de danger et entré en convalescence.

Typhus ictérique du premier degré, et à la fin du second jour de la maladie. Palissier, matelot. Le 28 ; rétention d'urine, odeur cadavéreuse ; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes majeures nitriques deux*, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 29,

hémorragie de la bouche, affection comateuse; *potions excitantes majeures styptiques trois, lavement tonique bis*, même boisson. Mort à six heures du soir.

Le 2 pluviose, il est arrivé, à l'hôpital, six malades de fièvre jaune; le 4, il en est arrivé cinq, et le 5, deux : de sorte qu'il est entré, en trois fois différentes, treize malades, sur lesquels j'en ai perdu sept, et les autres six ont été guéris. Parmi les individus décédés, il y en a eu quatre qui sont morts en moins de douze heures.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Hérault, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 2, figure très-rouge et tuméfiée; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin, limonade minérale*. Le 3, l'inflammation diminue, rétention d'urine; *potion excitante nitrique bis, pilule camphrée* le soir, même boisson. Le 4, même état; mêmes remèdes, *lavement tonique*. Le 5, écoulement des urines, une selle, sueur; *potion excitante bis*, même lavement. Le 6, point de fièvre, hémorragie du nez, jaunisse, délire; *potion excitante styptique bis, lavemens toniques deux, pilule d'opium* le soir. Le 7, même situation et mêmes remèdes. Le 8, un peu mieux; même prescription et point de lavement. Le 9, l'hémorragie est passée entièrement; mêmes potions, *bol sudorifique* le soir. Le 10, amélioration et mêmes remèdes. Le 11, l'appétit revient; mêmes potions, alimens légers. Le 12, sorti de danger et entré en convalescence.

Fièvre jaune du troisième degré, et au premier jour. Gruveaux, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 4, grande agitation, douleurs dans le bas-ventre; *vésicatoire* à la nuque, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, *potion excitante muriatique bis, lavement*

anodin. Le 5, un peu calmé ; mêmes remèdes, *limonade minérale* pour boisson. Le 6, quelques selles, urines copieuses ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 7, amélioration ; continuation des mêmes remèdes. Le 8, point de fièvre ; mêmes potions. Le 9, appétit ; alimens légers et mêmes potions. Le 10, hors de danger.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Lebon, officier de la 37.e demi-brigade. Le 4, abattement, grand mal de tête et difficulté d'uriner ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 5, un peu de soulagement, et évacuation par le bas ; mêmes remèdes, le lavement suspendu, *pilules opiatiques deux* pour le soir. Le 6, les urines toujours rares ; mêmes potions, *limonade nitrique, lavement anodin bis.* Le 7, point de fièvre, vomissement, foiblesse, ictère ; *potions antispasmodiques trois, lavement tonique bis, eau vineuse giroflée.* Le 8, délire, hoquet, suppression d'urine, vomissement noir ; *mixtures volatiles deux, vésicatoires* aux jambes, *lavement irritant.* Mort à six heures du soir.

Le 6 pluviose, j'ai reçu, à l'hôpital, quatre malades de fièvre jaune ; le 9, j'en ai reçu cinq, et le 11, cinq également : en tout quatorze malades, dont il s'en est sauvé huit, et les autres six ont succombé.

Typhus ictérique du quatrième degré, et au second jour de la fièvre. Colonel, matelot. Le 6, grande soif, bas-ventre dur ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, eau vineuse cannelée.* Le 7, mieux ; mêmes potions et boisson. Le 8, encore mieux, selles ; mêmes remèdes. Le 9, vomissement, foiblesse, *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir, *vin blanc* pour boisson. Le 10, même état

et

et mêmes remèdes. Le 11, disparition du vomissement, un peu d'appétit, ictère incomplet commençant; alimens légers; *bols sudorifiques deux*, et *pilules d'opium* le soir. Le 12, mêmes remèdes et alimens; entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Jean, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 9, grand abattement; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis*, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 10, un peu calmé; mêmes remèdes, *bol sudorifique* le soir. Le 11, vomissement; *potion antispasmodique bis*, *pilules opiatiques trois* le soir. Le 12, point de fièvre; les mêmes potions et *bol sudorifique*. Le 13, évacuation par le bas; mêmes potions et *bol camphré mercuriel* le soir. Le 14, foiblesse excessive et diminution du vomissement; mêmes remèdes, *lavement irritant*, *eau vineuse cannelée*. Le 15, le vomissement est passé; continuation des mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 16, mieux, hypogastre dur; mêmes remèdes, *lavement anodin*. Le 17, plus grande amélioration; les *potions antispasmodiques* seules. Le 18, un peu d'appétit et grande foiblesse dans les membres; alimens légers, une potion le matin et *pilules musquées deux* le soir, *eau vineuse cannelée*. Le 19, mêmes remèdes et alimens. Le 20, *potion excitante bis*; entré en convalescence.

Typhus ictérique du premier degré, et au second jour de la fièvre. Cognar, matelot. Le 11, vomissement, urines rares, hypogastre tendu; *cataplasme stimulant* sur cette région, *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis*, *limonade nitrique*, *lavement anodin*. Le 12, le vomissement s'est calmé et les urines coulent, foiblesse; *potion excitante*

majeure bis, *lavement anodin bis*, même boisson, *pilule musquée* le soir. Le 13, point de fièvre, jaunisse, évacuation par le bas; mêmes remèdes, un seul lavement. Le 14, même état; mêmes potions, *lavement tonique*, *bol camphré mercuriel* le soir, engorgement de la parotide droite avec rougeur. Le 15, vomissement noir, ictère complet, délire, bubon au cou; *potions antispasmodiques trois*, *lavement irritant*, *cataplasme résolutif* sur le bubon. Mort à trois heures de l'après-midi.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la maladie. Pandan, matelot. Le 11, forte dyspnée et grande soif; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis*, *lavement anodin bis*, *limonade minérale*. Le 12, quelques selles, sueur, les souffrances ont diminué; mêmes potions et boisson. Le 15, même état; mêmes remèdes et un seul lavement. Le 14, point de fièvre, ictère, prostration de forces; mêmes potions, *pilules d'opium deux* le soir, *eau vineuse giroflée*. Le 15, mieux, bas-ventre météorisé; même prescription, un seul *lavement anodin*. Le 16, plus grande amélioration; mêmes potions. Le 17, peau sèche, soif; mêmes *potions excitantes muriatiques*, *poudre tempérante deux paquets* le soir. Le 18, moiteur; mêmes remèdes. Le 19, un peu d'appétit; alimens légers et mêmes potions. Le 20, hors de danger et continuation du régime stimulant jusqu'au 22, jour de l'entrée en convalescence.

Les 12, 13 et 14 pluviose, il est entré, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune par jour, et le 15, il en est entré six : en tout quinze malades, sur lesquels il en est mort six, et les autres ont été guéris.

Fièvre jaune du second degré, et au commencement du second jour. Bougrand, matelot. Le 12, agitation,

hémorragie de la bouche et du nez ; *potion excitante styptique bis*, *vésicatoire* à la nuque, *eau vineuse cannelée*. Le 13, délire, hoquet et continuation de l'hémorragie ; mêmes potions, avec deux grains d'oxide blanc de zinc dans chaque, *bol camphré mercuriel* le soir, *limonade minérale* pour boisson. Le 14, point de fièvre et un peu mieux ; mêmes remèdes, *lavement anodin*. Le 15, mieux ; mêmes remèdes. Le 16, les hémorragies sont cessées tout-à-fait ; *potion excitante bis*, *pilule camphrée* le soir. Le 17, l'appétit se fait sentir ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 18, hors de danger et entré en convalescence.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du premier jour. Coste, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 12, abattement extrême, mal de tête insupportable ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure nitrique bis*, *lavement anodin*, *limonade minérale* pour boisson. Le 13, la douleur de tête s'est calmée, mais le vomissement et la rétention d'urine sont survenus ; *potion antispasmodique bis*, *bol sudorifique* le soir, *lavement tonique*, *limonade nitrique*. Le 14, délire ; mêmes remèdes, *lavement irritant*. Le 15, point de fièvre, foiblesse excessive, toujours le vomissement et le délire ; *potions antispasmodiques trois*, *pilules opiatiques six*, *lavement tonique*. Le 16, un peu mieux, les urines commencent à couler ; mêmes *potions*, *lavement irritant*. Le 17, plus grande amélioration ; *potion antispasmodique bis*. Le 18, éruption du charbon à la cuisse droite ; mêmes potions, *pilule musquée* le soir, *quinquina* avec l'*acide citrique* et le *camphre* sur le charbon. Le 19, le vomissement est passé ; mêmes remèdes et pansement. Le 20, mieux ; *potion excitante bis*, *pilule musquée* le soir, même pansement. Le 21, l'appétit renaît ; mêmes remèdes et

alimens légers. Le 22, hors de danger et continuation des potions excitantes jusqu'au 25, jour de l'entrée en convalescence. Le charbon étoit entièrement guéri le 27.

Même cas de fièvre jaune. Liévin, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 12, difficulté d'uriner, hypogastre tendu; *cataplasme stimulant* sur cette région; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure nitrique bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 13, selles, excrétion aisée des urines; *potion excitante majeure bis, bol sudorifique* le soir, *lavement tonique.* Le 14, à-peu-près le même état; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 15, point de fièvre, douleur à l'hypogastre; *cataplasme stimulant* sur cette partie, et mêmes remèdes. Le 16, mieux; mêmes remèdes, *lavement tonique.* Le 17, la douleur de l'hypogastre s'est calmée, foiblesse excessive; mêmes *potions excitantes majeures, pilules musquées deux* le soir, *eau vineuse giroflée* pour boisson. Le 18, toujours mieux; mêmes remèdes. Le 19, l'appétit se fait sentir; alimens légers, *potion excitante bis, pilule musquée* le soir. Le 20, nausées et légers vomissemens; mêmes alimens, *potion antispasmodique bis* et même pilule pour le soir. Les 21, 22 et 23, même état et mêmes remèdes, *lavement tonique.* Le 24, les nausées sont passées, rétention d'urine; alimens légers, *potions excitantes nitriques deux, limonade nitrique.* Le 25, même situation; mêmes remèdes et alimens. Le 26, les urines coulent, l'appétit augmente; mêmes remèdes et augmentation d'alimens; hors de danger et continuation du régime stimulant jusqu'au 30.

Fièvre jaune du quatrième degré, et à l'entrée du second jour. Léger, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 13, mal de tête, soif; *potion excitante bis,*

vésicatoire à la nuque, *lavement anodin, limonade minérale.* Le 14, un peu de soulagement; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 15, foiblesse; mêmes potions, *lavement tonique, eau vineuse cannelée.* Le 16, point de fièvre; mêmes potions, *pilule opiatique* le soir. Le 17, mieux, un peu d'appétit; alimens légers et mêmes remèdes. Le 18, hors de danger et entré en convalescence.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour. Olivier, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 14, céphalalgie insupportable; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement tonique, limonade minérale* pour boisson. Le 15, vomissement; *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir, même lavement. Le 16, même état et mêmes remèdes. Le 17, point de fièvre, hoquet; mêmes potions, *pilule musquée* le soir. Le 18, mieux; mêmes remèdes. Le 19, foiblesse excessive, délire; mêmes remèdes, *lavement irritant, eau vineuse cannelée.* Le 20, mieux; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 21, les symptômes graves se sont évanouis, un peu d'appétit; alimens légers, une seule *potion antispasmodique* et la *pilule* le soir. Le 22, le vomissement et les nausées sont entièrement passés; *potion excitante* et la *pilule musquée, limonade minérale.* Le 23, hors de danger et mêmes remèdes.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du premier jour. Bieux, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 15, grande agitation et dyspnée; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, lavement anodin.* Le 16, soulagement remarquable, peau très-sèche; mêmes potions, *bol sudorifique* le soir, *limonade minérale* pour boisson. Le 17, vomissement, affection comateuse; *potion antispasmodique bis,*

pilules musquées deux le soir, *lavement tonique.* Le 18, ictère, vomissement noir, suppression d'urine; *mixture volatile bis, mêmes pilules, lavement irritant.* Mort à huit heures du soir.

Fièvre jaune du second degré, et au second jour de la maladie. Lemoine, matelot. Le 15, vomissement; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 16, même état, la tête un peu soulagée; *mêmes potions, lavement tonique, pilules musquées deux* le soir. Le 17, mieux; mêmes remèdes. Le 18, point de fièvre, jaunisse; mêmes remèdes. Le 19, le vomissement est disparu; mêmes remèdes. Le 20, mieux; même prescription, le lavement suspendu. Le 21, foiblesse; *potion excitante bis, pilules camphrées deux* le soir, *eau vineuse cannelée.* Le 22, un peu d'appétit; alimens légers et mêmes remèdes. Le 23, hors de danger et continuation du régime stimulant jusqu'au 26.

Fièvre jaune du second degré, et à l'invasion de la maladie. Pétau, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 15, grand abattement, urines rares; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, cataplasme stimulant* sur l'hypogastre, *limonade nitrique.* Le 16, un peu de soulagement; mêmes remèdes, *lavement anodin.* Le 17, écoulement des urines, foiblesse; *potion excitante majeure bis, pilule musquée* le soir, *lavement tonique.* Le 18, point de fièvre, pâleur sur la poitrine; mêmes remèdes. Le 19, mieux; *potion excitante bis* et la *pilule musquée.* Le 20, même état, bas-ventre tendu; mêmes remèdes, *lavement anodin.* Le 21, évacuation par le bas, prostration de forces excessive, ictère complet; *potion excitante majeure muriatique bis, pilules musquées deux* le soir, *lavement tonique, eau vineuse giroflée.* Les 22, 23 et 24, même état et

mêmes remèdes. Le 25, un peu d'amélioration; *potion excitante muriatique bis.* Le 26, vomissement; *potion antispasmodique bis, lavement tonique.* Le 27, le 28 et le 29, même état; mêmes remèdes, *rôties au sucre* et *alimens liquides.* Le 30, le vomissement est augmenté; *mixtures volatiles trois, lavement tonique, rôties au sucre.* Le 1.er ventose, le vomissement se calme un peu; même traitement. Les 2, 3, 4 et 5, mieux; continuation du même régime et *vin blanc* pour boisson. Le 6, le vomissement est tout-à-fait passé; *potion excitante, alimens légers.* Le 7, sorti de danger et entré en convalescence.

Le 17 pluviose, il est venu, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune; le 19, il en est venu sept, et le 21, il en est venu cinq : sur ces quinze malades, il n'y en a eu que trois de sauvés, et les autres douze sont morts, la plupart en vingt-quatre et trente-six heures, étant attaqués des trois premiers degrés, et se trouvant à une époque avancée de la fièvre.

Typhus ictérique du second degré, et à l'invasion de la maladie. Mousseau, matelot. Le 17, difficulté d'uriner, abattement; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, pilule musquée* le soir, *lavement ordinaire.* Le 18, affection comateuse; *potion excitante majeure nitrique bis, pilules musquées deux* le soir, *lavement tonique, limonade minérale.* Le 19, même état, pâleur sur la poitrine et le cou; *potions excitantes majeures muriatiques deux*, mêmes pilules et lavement. Le 20, délire, hoquet, vomissement noir, ictère complet; *vésicatoire* aux jambes, *potions antispasmodiques trois, lavement irritant.* Mort à onze heures du matin.

Typhus ictérique du troisième degré, et au troisième jour. Quille, matelot. Le 19, forte agitation,

dyspnée ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 20, vomissement, délire, foiblesse excessive ; *potions antispasmodiques trois*, *pilules musquées deux*, *lavement irritant*. Mort à onze heures de la nuit.

Typhus ictérique du troisième degré, et au commencement de la fièvre. Duval, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 21, grand mal de tête, soif ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis*, *lavement anodin*, *limonade minérale* pour boisson. Le 26, la tête un peu soulagée, douleurs dans le bas-ventre ; *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, mêmes remèdes. Le 27, vomissement, délire, affection comateuse ; *potion antispasmodique bis*, *lavement irritant*, *deux pilules musquées* le soir. Le 28, léger vomissement noir ; *mixtures volatiles deux*, mêmes pilules, *lavement tonique*. Le 29, même état et mêmes remèdes. Le 30, mieux ; une seule mixture volatile et *deux pilules musquées*. Le 1.er ventose et le 2, même situation et mêmes remèdes. Le 3, le vomissement est disparu, foiblesse ; *potion excitante bis*, *eau vineuse cannelée*. Le 4, mieux ; mêmes remèdes. Le 5, appétit ; alimens légers, mêmes remèdes. Le 6, sorti de danger.

Typhus ictérique du quatrième degré, et au second jour de la fièvre. Dupont, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 27, coliques ; *vésicatoire* à la nuque, *cataplasme stimulant* sur le bas-ventre, *potion excitante bis*, *lavement anodin*. Le 28, quelques selles, moiteur ; mêmes remèdes, *limonade minérale* pour boisson. Le 29, les coliques sont passées ; mêmes potions, le lavement et le cataplasme suspendus. Le 30, peau très-sèche ; mêmes potions, *infusion de thé* pour boisson. Le 1.er ventose, point de fièvre ; mêmes remèdes. Le 2, ictère incomplet, un peu d'appétit ;

alimens légers et mêmes remèdes. Le 8, hors de danger.

Typhus ictérique du troisième degré, et au commencement du second jour. Touchard, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 29, difficulté d'uriner; *potion excitante nitrique bis, vésicatoire* à la nuque, *lavement anodin, limonade nitrique.* Le 30, même état, un peu de moiteur; mêmes remèdes. Le 1.er ventose, évacuation par le bas; mêmes remèdes. Le 2, les urines coulent, vomissement, foiblesse; *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir, *lavement tonique, eau vineuse giroflée.* Le 3, peau très-sèche; *bols sudorifiques quatre,* même boisson. Le 4, le vomissement se réprime un peu; *potion antispasmodique bis.* Le 5, mieux, bas-ventre tendu; mêmes potions, *lavement anodin bis.* Le 6, le vomissement a disparu; *potion excitante bis.* Le 7, l'appétit revient; alimens légers, mêmes potions, et entré en convalescence.

Le 2 ventose, il est entré, à l'hôpital, cinq malades de fièvre jaune; le 3, il en est entré un seul, et le 4, il en est entré six: sur ces douze malades, il ne s'en est sauvé que quatre, et les autres huit ont succombé, dont plusieurs en moins de quarante-huit heures.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Bissonet, matelot. Le 2 ventose, abattement, dyspnée; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin.* Le 3, la poitrine moins gênée; mêmes remèdes, *limonade minérale* pour boisson. Le 4, évacuation par le bas, foiblesse; mêmes potions, *lavement tonique bis, pilule d'opium* le soir, *eau vineuse giroflée.* Le 5, point de fièvre, sueur gluante; mêmes remèdes, les lavemens suspendus. Le 6, mieux; *potion excitante*

bis, pilule musquée le soir. Le 7, même état et mêmes remèdes. Le 8, plus grande amélioration; mêmes remèdes. Le 9, appétit; alimens légers et mêmes potions. Le 10, hors de danger.

Typhus ictérique du quatrième degré, et à la fin du troisième jour de la fièvre. Lebègue, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 3, difficulté d'uriner; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, limonade minérale.* Le 4, léger vomissement; *potions antispasmodiques deux, pilule musquée* le soir, *lavement tonique.* Le 6, délire commençant; *potions antispasmodiques trois, mêmes lavemens.* Le 7, mort à trois heures du matin.

Typhus ictérique du second degré, et au commencement du second jour. Simonneau, matelot. Le 4, grand mal de tête, peau très-sèche; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, bol sudorifique* le soir, *lavement ordinaire.* Le 5, légère moiteur; mêmes remèdes. Le 6, vomissement; *potion antispasmodique bis, pilule musquée* le soir, *limonade minérale.* Le 7, point de fièvre, hémorragie de la bouche, ictère; *potions antispasmodiques styptiques deux, pilules musquées deux, lavement tonique.* Le 8, vomissement noir; *mixtures volatiles trois, pilule de cïguë, lavement irritant.* Le 9, suppression d'urine, hoquet; *mixtures volatiles quatre,* même lavement. Mort à midi.

Typhus ictérique du troisième degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Muret, matelot. Le 4, grande chaleur, rétention d'urine; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 5, évacuation par le bas; mêmes potions, *pilules musquées deux* le soir. Le 6, les urines coulent un peu, petit délire; mêmes

remèdes. Le 7, point de fièvre; continuation des mêmes remèdes. Le 8, mieux; mêmes remèdes. Le 9, plus grande amélioration, petite toux; *potion excitante bis*, *julep anodin* pour le soir. Le 10, le 11 et le 12, même état et mêmes remèdes. Le 13, appétit; alimens légers et mêmes potions. Le 14, entré en convalescence.

Les 5, 6, 7, 8 et 9 ventose, il est entré, à l'hôpital, deux malades de fièvre jaune par jour : en tout dix malades, dont il s'en est guéri la moitié, et les autres cinq sont morts.

Fièvre jaune du premier degré, et à l'invasion de la maladie. Tarrière, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 5, grande chaleur et mal de tête insupportable, douleurs vagues dans le bas-ventre; *vésicatoire* à la nuque, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, *potion excitante majeure bis*, *lavement anodin*. Le 6, soulagement notable; mêmes potions, *limonade minérale* pour boisson, *lavement tonique*, *pilule camphrée* le soir. Le 7, légère évacuation par le bas, mieux; mêmes remèdes. Le 8, point de fièvre, un petit délire; mêmes potions, le lavement suspendu, *pilule musquée* le soir, *épithème de vinaigre antiseptique* sur le front. Le 9, amélioration; mêmes remèdes. Le 10, encore mieux, bas-ventre tendu; *potion excitante bis*, *pilule musquée* le soir, *lavement anodin*. Le 11, selles; mêmes remèdes. Le 12, l'appétit se fait sentir; alimens légers, mêmes potions, *eau vineuse cannelée*. Le 13, hors de danger, et continuation du traitement stimulant jusqu'au 18.

Fièvre jaune du troisième degré, et au commencement du second jour. Schwindinger, caporal de la 37.e demi-brigade. Le 5, coliques; *vésicatoire* à la nuque, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, *potion excitante bis*, *lavement tonique*, *limonade minérale*

pour boisson. Le 7, hémorragie du nez, hoquet et vomissement ; *potion excitante styptique* le matin, *potion antispasmodique* et *pilule de riz* le soir. Le 8, le vomissement est augmenté, peau sèche ; *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir. Le 9, point de fièvre ; mêmes remèdes. Le 10, disparition du vomissement et du hoquet, difficulté de respirer ; *potion excitante nitrique bis, bol sudorifique* le soir, *lavement anodin.* Le 11, mieux ; une seule potion, même bol. Le 12, appétit ; alimens légers, et entré en convalescence.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Daurien, matelot. Le 8, dyspnée, grande agitation ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement tonique, limonade minérale.* Le 9, vomissement et hémorragie du nez ; *potion antispasmodique styptique bis, bol sudorifique* le soir. Le 10, le vomissement est plus violent, l'hémorragie est passée ; *potions antispasmodiques trois,* même bol le soir. Le 11, même état et mêmes remèdes. Le 12, mieux, quelques selles ; *deux potions* et le *bol.* Le 13, plus grande amélioration ; *potion excitante bis.* Le 14, appétit ; alimens légers et mêmes potions. Le 15, sorti de danger.

Le 10 ventose, j'ai reçu, à l'hôpital, cinq malades de fièvre jaune ; le 13 et le 14, j'en ai reçu trois chaque jour, et le 15, j'en ai reçu deux : en tout treize malades, desquels sept ont été sauvés, et les autres six ont péri.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Latour, matelot. Le 10, fortes nausées, abattement ; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis ; limonade minérale.* Le 11, vomissement, hémorragie du nez, peau sèche ; *potion antispasmodique styptique bis, bol sudorifique* le

soir, *lavement anodin*. Le 12, un peu mieux, selles, pâleur sur le cou et la poitrine; mêmes remèdes : entré, au second stade, le soir. Le 13, ictère complet, affection comateuse ; *potion antispasmodique muriatique bis, lavement tonique bis, pilule musquée* le soir. Le 14, mêmes symptômes, l'hémorragie du nez est très-abondante ; *trois potions antispasmodiques styptiques*, un seul lavement et la pilule le soir. Le 15, vomissement noir, délire furieux ; *mixtures volatiles trois, lavement irritant*. Mort à dix heures du soir. (*Voyez son autopsie cadavérique au Chap. VIII.*)

Fièvre jaune du second degré, et à l'entrée du second jour de la maladie. Legendre, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 10, vomissement, grande agitation ; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis, lavement anodin, bol sudorifique* le soir. Le 11, selles et un peu de soulagement ; mêmes remèdes. Le 12, point de fièvre ; mêmes remèdes. Le 13, mieux ; mêmes potions. Le 14, ictère, le vomissement est tout-à-fait réprimé ; *potion excitante bis, lavement anodin*. Le 15, encore mieux ; mêmes potions. Le 16, un peu d'appétit ; alimens légers et mêmes potions. Le 17, sorti de danger.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Lemoine, matelot. Le 14, grand abattement, soif inextinguible ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, pilule musquée* le soir, *limonade minérale*. Le 15, soulagement à la tête, hypogastre tendu, urines rares ; *potions excitantes nitriques trois, lavement anodin bis, limonade nitrique*. Le 16, évacuation par le bas, petit écoulement d'urines, affection comateuse, vomissement ; *potions antispasmodiques trois, pilules musquées deux, lavement tonique*. Le 17, ictère

complet, vomissement noir, engorgement des parotides, délire ; *vésicatoire* aux jambes, *mixtures volatiles quatre, lavement irritant.* Mort à onze heures de la nuit.

Fièvre jaune du second degré, et à l'invasion de la maladie. Emériс, matelot. Le 15, rétention d'urine, douleurs insupportables aux reins ; *vésicatoire* sur leurs régions, *potion excitante nitrique bis, lavement irritant, limonade nitrique, pilule d'opium* pour le soir. Le 16, les douleurs sont calmées et les urines coulent un peu ; *mêmes potions* et boisson, *lavement anodin.* Le 17, même état et mêmes remèdes, *lavement tonique.* Le 18, point de fièvre, vomissement, foiblesse, jaunisse ; *potion antispasmodique bis, pilules d'opium trois.* Le 19 et le 20, même état et mêmes remèdes. Le 21, le vomissement se calme, bas-ventre tendu ; mêmes remèdes, *lavement anodin.* Le 22, point de vomissement ; *potion excitante bis, pilules opiatiques deux* le soir, *lavement anodin.* Le 23, évacuation par le bas ; mêmes remèdes. Le 24, rechute, affection comateuse, délire, vomissement noir ; *vésicatoires* aux jambes et à la nuque, *mixtures volatiles quatre, lavement irritant.* Les 26, 27, 28, 29 et 30, même situation et continuation des mêmes remèdes. Le 1.er germinal, les symptômes graves se sont évanouis, foiblesse excessive ; *mixtures volatiles quatre, lavement vineux bis, eau vineuse giroflée.* Le 2, mieux, alimens liquides ; mêmes mixtures et boisson, *lavement anodin.* Le 3, même état et mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 4, engorgement des parotides ; mêmes remèdes. Le 5, bubon à la parotide gauche ; *cataplasme résolutif* sur la partie, et continuation des mêmes remèdes. Le 6, un peu d'appétit, alimens légers ; mêmes remèdes,

lavement tonique. Le 7, mieux ; *mixtures volatiles trois*, mêmes boisson et cataplasme. Le 8, grande prostration de forces ; *vésicatoire* aux jambes et mêmes remèdes. Les 9 et 10, mieux ; alimens légers, *mixtures volatiles deux, eau vineuse cannelée.* Les 11 et 12, plus grande amélioration ; une seule *mixture volatile, pilule opiatique* le soir, même boisson. Le 13, appétit ; augmentation d'alimens, *potion excitante* le matin et la pilule le soir. Le 14, hors de danger ; mêmes remèdes et alimens. Le 15, entré en convalescence.

Le 17 ventose, il est entré, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune ; le 19, il en est venu cinq, et le 20, il en est venu quatre : sur ces douze malades, il en est mort cinq, et les autres sept ont été guéris.

Typhus ictérique du second degré, et au commencement du second jour de la fièvre. Dufour, matelot. Le 17, grande chaleur et agitation ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, pilule musquée* le soir, *limonade minérale, lavement ordinaire.* Le 18, hémorragie de la bouche ; *potion excitante styptique bis*, même pilule et boisson. Le 19, léger vomissement noir, délire ; *mixtures volatiles styptiques trois, pilules musquées deux, lavement tonique.* Le 20, même situation et mêmes remèdes. Le 21, un peu mieux, affection anginale ; mêmes remèdes, *gargarisme antiseptique.* Le 22, moiteur, urines copieuses ; les symptômes graves ont disparu ; continuation des mêmes remèdes. Le 23, plus grande amélioration ; *mixture volatile* une seule, les *pilules musquées* le soir et le gargarisme. Le 24, l'affection anginale est passée, l'appétit se fait sentir ; alimens légers et mêmes remèdes ; le gargarisme suspendu, et le *lavement anodin* en place du lavement tonique. Le 25, hors de danger.

Typhus ictérique du troisième degré, et au commencement du second jour. Savignar, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 19, difficulté d'uriner; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, pilule musquée* le soir; *limonade nitrique.* Le 20, même état; mêmes remèdes, *lavement anodin.* Le 21, selles, écoulement d'urines; mêmes remèdes. Le 22; point de fièvre, amélioration; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Les 23 et 24. même état et mêmes remèdes. Le 25, plus grande amélioration et un peu d'appétit; alimens légers, *potion excitante bis; eau vineuse* pour boisson. Le 26, entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et à l'entrée du second jour de la fièvre. Roche, matelot. Le 19, grand mal de tête; *potion excitante bis, vésicatoire* à la nuque, *pilule musquée* le soir, *limonade minérale* pour boisson. Le 20, la tête soulagée, vomissement; *potion antispasmodique bis, pilules opiatiques deux* le soir, *lavement anodin.* Le 21, entré à la seconde période de la maladie, ictère; mêmes remèdes. Les 22, 23 et 24, le vomissement se calme un peu; mêmes remèdes. Le 25, délire, affection comateuse; *vésicatoire* aux jambes, *potions antispasmodiques trois, pilules musquées deux, lavement tonique.* Les 26 et 27, même état et mêmes remèdes. Le 28, vomissement noir; *mixtures volatiles quatre, pilule de ciguë* le soir, *lavement irritant.* Le 29, selles, amélioration; mêmes remèdes. Le 30, disparition totale des symptômes graves, sueur; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 1.er germinal, mieux, éruption d'un bubon sous l'aisselle droite; *cataplasme résolutif* sur la partie, les mêmes mixtures volatiles et la pilule de ciguë. Le 2, même état et même prescription. Le 3, foiblesse excessive; *potions confortantes cinq.* Le 4, relevé,

relevé, petite rétention d'urine ; *potion excitante nitrique bis, lavement anodin.* Le 5, vomissement ; *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir. Le 6, un peu mieux ; alimens liquides, une seule potion antispasmodique, *deux bols sudorifiques, lavement tonique.* Le 7, mieux ; *potion excitante bis, un bol sudorifique* et le même lavement. Le 8, un peu d'appétit ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 9, mêmes remèdes, et entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du second jour. Gigard, matelot. Le 20, abattement, soupirs, bas-ventre tendu ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin bis, pilule opiatique* le soir. Le 21, un peu soulagé, évacuation par le bas ; mêmes remèdes, *limonade minérale* pour boisson. Le 22, passage au second stade de la maladie, vomissement et bas-ventre dur ; *mixture volatile* le matin et les autres remèdes. Le 23, quelques selles ; même prescription. Le 24, vomissement noir, coma ; *mixtures volatiles trois, pilules musquées deux* le soir, *lavement tonique.* Le 25, hoquet, convulsions, ictère complet, hémorragie copieuse de la bouche et de l'anus ; *potions excitantes majeures styptiques trois, lavement tonique bis.* Mort à quatre heures du soir.

Le 22 ventose, il est arrivé, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune ; le 24, il en est arrivé quatre, et le 30, il en est arrivé six : sur ces treize malades, j'en ai perdu huit, dont la moitié sont morts en moins de vingt-quatre heures, étant à une période avancée de la fièvre : les autres cinq se sont sauvés.

Typhus ictérique du troisième degré, et dans le courant du second jour de la fièvre. Doublé, officier de marine. Le 24, rétention d'urine, douleurs vagues dans le bas-ventre ; *vésicatoire* à la nuque, *potion*

excitante nitrique bis, limonade nitrique pour boisson, *lavement anodin bis.* Le 25, soulagement et excrétion aisée des urines; mêmes remèdes. Le 26, vomissement, un petit délire; *potions antispasmodiques trois, lavement tonique bis.* Le 27, point de fièvre; mêmes remèdes, *pilule musquée* le soir. Le 28, mieux; *potion antispasmodique bis* et la pilule. Le 29, plus grande amélioration, ictère incomplet; *potion excitante bis, pilule opiatique* le soir. Le 30, un peu d'appétit; alimens légers et mêmes remèdes. Le 1.er germinal, même état et même traitement. Le 2, hors de danger.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du second jour. Leroux, matelot. Le 30, nausées, abattement; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 1.er germinal, vomissement violent; *mixtures volatiles trois, pilules musquées deux* le soir, *lavement tonique.* Le 2, même état, grande foiblesse; mêmes mixtures, *pilules opiatiques trois* le soir, *vin blanc.* Le 3, ictère complet, délire; mêmes mixtures volatiles, *pilules d'opium* et de *ciguë deux, lavement irritant.* Le 4, suppression d'urine; mêmes remèdes. Mort à six heures du soir.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Andrieux, dépensier de l'hôpital. Le 30, figure très-enflammée, soif; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement tonique, limonade minérale* pour boisson. Le 1.er germinal, vomissement; *potions antispasmodiques trois, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, *lavement tonique.* Le 2, même état et mêmes remèdes. Le 3, point de fièvre, selles, mixtures; mêmes remèdes, *lavement anodin.* Le 4 et le 5, le vomissement s'est calmé; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 6, mieux; *potion antispasmodique bis* et la pilule. Le 7,

le vomissement est tout-à-fait disparu; *potion excitante bis*. Le 8, un peu d'appétit; alimens légers et mêmes potions. Le 9, mieux; mêmes remèdes. Le 10, sorti de danger.

Le 2 germinal, il est entré, à l'hôpital, deux malades de fièvre jaune; le 4, il en est entré six, et le 8 et le 10, il en entré deux par jour : en tout douze malades, dont il s'en est guéri quatre, et huit sont morts, la plupart en moins de quarante-huit heures.

Fièvre jaune du second degré, et au commencement du second jour. Martin, matelot. Le 2, agitation, grand mal de tête; *potion excitante bis, pilule musquée* pour le soir, *vésicatoire* à la nuque, *lavement tonique, limonade minérale* pour boisson. Le 3, hémorragie de la bouche, vomissement; *potions antispasmodiques styptiques trois, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, *lavement anodin*, selles pendant la nuit. Le 4, délire, affection comateuse, ictère complet; *mixtures volatiles trois*, mêmes pilules, *lavement irritant*. Mort à six heures du soir.

Fièvre jaune du quatrième degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Plodon, canonnier de marine. Le 4, dyspnée, soif; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, eau vineuse cannelée* pour boisson, *lavement anodin*. Le 5, diminution des souffrances; *potions excitantes trois*. Le 6, évacuation par le bas; *deux potions*. Le 7, foiblesse, moiteur, soif; mêmes potions, *lavement vineux bis, vin blanc* pour boisson. Le 8, point de fièvre; mêmes remèdes. Le 9, mieux; mêmes potions, les lavemens et la boisson suspendus. Le 10, éruption de l'ictère; mêmes potions. Le 11, l'appétit revient; alimens légers et mêmes remèdes. Le 12, hors de danger.

Typhus ictérique du premier degré, et à l'entrée

du second jour de la fièvre. Etalon, matelot. Le 4, grande anxiété et chaleur ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, lavement tonique, pilule musquée* le soir. Le 5, coma, respiration pesante et retardée, odeur cadavéreuse ; mêmes remèdes, *lavement irritant.* Mort à six heures du soir.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du second jour. Julien, lieutenant de vaisseau, embarqué sur *le Jemmappes.* Le 10, à deux heures du soir, il avoit déjà pris un émétique de la veille, jaunisse sur le cou et la poitrine ; *potion excitante muriatique bis, vésicatoire* à la nuque, *lavement tonique, limonade minérale.* Le 11, suppression d'urine, vomissement noir ; *mixtures volatiles trois, pilules musquées deux* le soir, *lavement tonique bis.* Mort à cinq heures du soir.

Le 11 germinal, il est entré, à l'hôpital, sept malades de fièvre jaune ; le 13, il en est entré deux, et le 14, il en venu six : sur ces quinze malades, j'en ai perdu deux, et les autres treize ont été guéris.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Baldaquin, matelot. Le 11 au soir, bas-ventre tendu, peau très-sèche ; *potion excitante, vésicatoire* à la nuque, *lavemens anodins deux, limonade minérale.* Le 12, quelques selles, la cornée opaque très-jaune ; *potion excitante muriatique bis, pilule musquée* le soir, même lavement. Le 13, même état et mêmes remèdes. Le 14, point de fièvre, ictère ; mêmes remèdes, limonade nitrique. Le 15, mieux ; mêmes remèdes, point de lavement. Le 16, hémorragie du nez ; *potion excitante muriatique styptique bis,* la même pilule, *lavement tonique bis.* Le 17, grande foiblesse et continuation de l'hémorragie ; *potion excitante majeure styptique bis, pilules musquées deux*

le soir, *lavement tonique bis.* Le 18, mieux, l'hémorragie est cessée ; *potions excitantes majeures deux*, une seule pilule, et limonade minérale pour boisson. Le 19, plus grande amélioration ; *potion excitante bis.* Le 20, l'appétit se fait sentir ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 21, hors de danger.

Fièvre jaune du troisième degré, et à l'entrée du second jour. Moyard, matelot. Le 13, rétention d'urine, forte chaleur ; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes nitriques deux, lavement anodin, limonade nitrique* pour boisson. Le 14, hypogastre douloureux, les urines commencent à couler ; mêmes remèdes et *cataplasme stimulant* sur l'hypogastre. Le 15, même état ; mêmes remèdes, *pilule musquée* le soir, lavement tonique. Le 16, point de fièvre ; mêmes remèdes. Le 17, vomissement, prostration de forces ; *vésicatoire* aux jambes, *potion antispasmodique bis, pilules musquées deux, lavement tonique, eau vineuse cannelée.* Le 18, mieux ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 19, le vomissement est bien diminué, ictère ; continuation des mêmes remèdes. Le 20, plus grande amélioration ; mêmes potions et pilule une seule. Le 21, disparition totale du vomissement, un peu d'appétit ; alimens légers et mêmes potions. Le 22, *potions excitantes bis ;* hors de danger.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la maladie. Banès, matelot. Le 14, grande agitation, bas-ventre un peu tendu ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 15, vomissement ; *potion antispasmodique bis, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir. Le 16, pâleur sur la poitrine ; mêmes remèdes. Le 17, point de fièvre, foiblesse, délire et vomissement ; *vésicatoire* aux jambes, et mêmes remèdes. Le 18,

mieux; mêmes potions et pilule. Le 19, le vomissement et le délire sont passés; mêmes remèdes. Le 20, encore mieux; *potion excitante bis, pilule opiatique* le soir, *alimens liquides*. Le 21 et le 22, même état et même prescription. Le 23, appétit; alimens légers, mêmes remèdes, et entré en convalescence.

Fièvre jaune du second degré, et au second jour de la maladie. Rigolet, matelot. Le 14, vomissement et petites coliques; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis, lavement anodin bis, cataplasme stimulant* sur le bas-ventre. Le 15, évacuation par le bas; mêmes potions et cataplasme, *bol opiatique mercuriel* le soir. Le 16, point de fièvre, le vomissement se calme; mêmes potions, *pilule musquée* le soir lavement anodin. Le 17, mieux; *potion excitante bis* et même lavement. Le 18, petite toux; mêmes potions, *julep anodin* le soir, le lavement suspendu. Les 19 et 20, même situation et mêmes remèdes. Le 21, l'appétit revient; alimens légers et même traitement. Le 22, hors de danger : jaunisse.

Le 15 et le 16 germinal, j'ai reçu trois malades de fièvre jaune par jour; le 17, j'en ai reçu cinq, et le 19, j'en ai reçu trois également : quatorze malades en quatre fois différentes, sur lesquels il s'en est échappé neuf, et les autres cinq ont succombé.

Fièvre jaune du troisième degré, et à l'invasion de la maladie. Branse, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 15, abattement, grande chaleur; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin, limonade minérale* pour boisson. Le 16, un peu soulagé, moiteur gluante; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 17, selles, même état; mêmes remèdes. Le 18, rétention d'urine; *potion excitante nitrique bis, limonade nitrique*. Le 19, passage au

second stade ; ictère, douleur à l'hypogastre ; *cataplasme stimulant* sur cette région ; mêmes potions, *lavement tonique* et même remède. Le 20, les urines commencent à couler, vomissement, affection carotique ; *potion antispasmodique bis, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, même lavement. Le 21 et le 22, même état et mêmes remèdes. Le 23, mieux, le vomissement se calme ; mêmes remèdes. Le 24, plus grande amélioration ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 25, appétit ; alimens légers, *potion excitante bis*. Le 26, hors de danger.

Fièvre jaune du premier degré, et au déclin du second jour de la maladie. Lefebvre, matelot. Le 16, rétention d'urine, vomissement ; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique nitrique bis, pilules musquées deux* le soir. Le 16, suppression d'urine, coma, vomissement noir, ictère ; *potions confortantes quatre, lavement irritant.* Mort à quatre heures du soir.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour. Bayard, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 17, difficulté d'uriner ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, lavement anodin, limonade nitrique*. Le 18, vomissement, soupirs profonds ; *potion antispasmodique bis, pilule musquée* le soir, *lavement tonique*. Le 19, les urines coulent un peu ; mêmes remèdes. Le 20, entré à la seconde période de la maladie ; délire, commencement de l'ictère ; mêmes remèdes. Le 21, violent vomissement ; *mixture volatile bis, pilules opiatiques deux* le soir. Le 22, un peu mieux ; mêmes remèdes et *lavement tonique*. Le 23, les symptômes graves ont tout-à-fait disparu ; mêmes remèdes. Le 24, mieux ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 25, un peu d'appétit ; alimens légers,

potion excitante bis, eau vineuse cannelée. Le 26, mêmes remèdes et alimens ; entré en convalescence.

Fièvre jaune du quatrième degré, et à l'entrée du second jour. Brochant, matelot. Le 19, dyspnée, soif; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin, limonade minérale* pour boisson. Le 20, soulagement remarquable, peau sèche; mêmes potions et boisson, *bol sudorifique* le soir. Le 21, mieux; mêmes remèdes. Le 22, point de fièvre, selles, urines copieuses; mêmes remèdes. Le 23, l'appétit se fait sentir; alimens légers et *potion excitante muriatique bis.* Le 24, mêmes remèdes et sorti de danger.

Le 22, le 23 et le 25 germinal, il est venu, à l'hôpital, chaque jour, quatre malades de fièvre jaune, et le 27, il en est venu deux : en tout quatorze malades, sur lesquels j'en ai perdu six, et les autres huit se sont sauvés.

Typhus ictérique du troisième degré, et au commencement du second jour. Qualité, matelot. Le 23, cornée opaque très-jaune; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin.* Le 24, pâleur sur le cou, la poitrine et les épaules, selles; mêmes remèdes, *pilule musquée* le soir, *limonade minérale* pour boisson. Le 25, un peu mieux, mais plus foible; mêmes remèdes, *lavement tonique, eau vineuse cannelée.* Le 26, point de fièvre, ictère incomplet; mêmes potions et boisson, *pilule opiatique* le soir. Le 27, légère tuméfaction du bas-ventre; alimens liquides, mêmes potions, *lavement anodin* et *bol savonneux* pour le soir. Le 28, appétit; alimens légers, mêmes remèdes. Le 29, entré en convalescence.

Typhus ictérique du quatrième degré, et au déclin du second jour de la fièvre. Lacour, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 25, grand mal de tête, abattement;

vésicatoire à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, pilule musquée* pour la nuit. Le 26, les souffrances ont beaucoup diminué ; mêmes remèdes, *lavement anodin, limonade minérale.* Le 27, même situation et mêmes remèdes. Le 28, évacuation par le bas, point de fièvre ; les potions seulement. Le 29, amélioration ; alimens légers et *potions excitantes sulfuriques deux.* Le 30, hors de danger.

Typhus ictérique du second degré, et à l'invasion de la maladie. Frédéric, canonnier de marine. Le 25, soif, agitation, soupirs ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, limonade minérale, lavement anodin.* Le 26, selles, assoupissement ; mêmes remèdes, *pilule d'opium* et de *ciguë* le soir. Le 27, pâleur sur la poitrine ; mêmes remèdes. Le 28, point de fièvre, vomissement, ictère ; *potions antispasmodiques trois, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, *lavement tonique.* Le 29 et le 30, évacuation par le bas ; mêmes remèdes. Le 1.er floréal, délire, affection comateuse, vomissement noir ; *mixtures volatiles trois, lavement irritant.* Le 2, hoquet, convulsions ; mêmes remèdes. Mort à minuit.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour. Lefrièche, matelot. Le 27, respiration pesante ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 28, vomissement très-violent ; *mixture volatile bis, bol camphré mercuriel* le soir, *lavement tonique.* Le 29, la poitrine moins gênée, excrétion aisée d'urine ; mêmes remèdes. Le 30, le vomissement se calme, sueur gluante ; même prescription. Le 1.er floréal, mieux ; mêmes remèdes. Le 2, ictère, selles ; continuation des mêmes remèdes. Le 3, beaucoup mieux ; *potion excitante muriatique bis.* Le 4, l'appétit revient ;

alimens légers et mêmes potions. Le 5, même traitement et entré en convalescence.

Fièvre jaune du quatrième degré, et au premier jour de la maladie. Bondansant, matelot. Le 27, malaise général, relâchement du bas-ventre; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement tonique.* Le 28, un peu de soulagement; mêmes remèdes, *limonade minérale.* Le 29, même état; continuation des mêmes remèdes. Le 30, point de fièvre, délire, suppression d'urine, affection comateuse; *mixture volatile nitrique bis, lavement irritant.* Mort à onze heures du matin.

Le 28 et le 29 germinal, il est arrivé, à l'hôpital, chaque jour, trois malades de fièvre jaune, et le 30, il en est arrivé un seul : sur ces sept malades, il s'en est guéri quatre et trois sont morts.

Fièvre jaune du troisième degré, et à l'entrée du second jour de la maladie. Le Prince, matelot. Le 28, rétention d'urine; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, pilule opiatique* le soir. Le 29, urines et léger vomissement; *potion antispasmodique bis*, même pilule. Le 30, point de fièvre; mêmes potions, *lavement anodin* et *pilule musquée* le soir. Le 1.er floréal, le vomissement est réprimé; mêmes remèdes. Le 2, amélioration, quelques selles; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 3, l'appétit se fait sentir; alimens légers, *potion excitante bis.* Le 4, même traitement et hors de danger.

Typhus ictérique du premier degré, et dans le courant du premier jour de la fièvre. Jean-Pierre, matelot. Le 29, abattement et grand mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, limonade minérale, lavement tonique.* Le 30, soulagement remarquable, moiteur; *potion excitante sulfurique bis, pilule musquée* pour le soir, *lavement*

anodin. Le 1.er floréal, évacuation par le bas; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 2, passage au second stade de la maladie; bas-ventre douloureux; *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, et continuation des mêmes remèdes. Le 3 et le 4, amélioration; mêmes remèdes. Le 5, jaunisse; mêmes potions, *lavement tonique*, le cataplasme suspendu. Le 6, un peu d'appétit; alimens légers et mêmes potions. Le 7, hors de danger, et continuation du régime stimulant jusqu'au 11.

Typhus ictérique du second degré, et au commencement de la fièvre. Mouchery, mousse de bâtiment; d'une constitution vigoureuse, et âgé de douze ans. Le 30, difficulté d'uriner; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis*, *lavement anodin*, *limonade nitrique*. Le 1.er floréal, vomissement, affection comateuse; *potion antispasmodique bis*, *pilule musquée* le soir, *lavement tonique*. Le 2, tétanos commençant depuis minuit, trismus à cinq heures du matin; *pilules d'opium* et de *ciguë six*, *lavement irritant*. Mort à onze heures du matin.

Le 1.er floréal, j'ai reçu, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune; le 3, le 4 et le 6, j'en ai reçu deux chaque jour, et le 7, j'en ai reçu quatre: en tout treize malades, dont il s'en est sauvé huit, et les autres cinq ont péri: deux des derniers sont morts en moins de vingt-quatre heures.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la maladie. Le Roy, matelot. Le 1.er floréal, urines rares, grande chaleur; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis*, *limonade minérale*. Le 2, la tête soulagée, rétention d'urine; mêmes potions, *pilules musquées deux* le soir, *lavement anodin bis*, *limonade minérale* pour boisson. Le 3, les urines coulent un peu; mêmes remèdes. Le 4, point

de fièvre, jaunisse, nausées; mêmes remèdes, *lavement tonique*. Le 5, délire, vomissement; *potion antispasmodique bis, pilules d'opium* et de *ciguë* le soir, même lavement. Le 6, même état et mêmes remèdes. Le 7, les symptômes graves sont passés; écoulement de l'oreille gauche; mêmes remèdes, le lavement suspendu, *injection antiseptique* dans l'oreille affectée. Le 8, mieux et même prescription. Le 9, un peu d'appétit; alimens légers, *potions excitantes muriatiques deux, eau vineuse cannelée*. Le 10, hors de danger.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du second jour. Dubreuil, matelot. Le 6, pâleur sur la figure et le cou, vomissement; *vésicatoire* à la nuque, *potions antispasmodiques trois, pilule d'opium* et de *ciguë* pour la nuit, *lavement tonique*. Le 7, ictère complet, vomissement noir, coma, suppression d'urine, charbon sur le bras droit; *mixtures volatiles trois*, même pilule, *lavement irritant*. Mort à midi.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Mens, matelot anglais. Le 7, grande anxiété et nausées; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement nitrique, limonade minérale*. Le 8, vomissement violent; *mixture volatile bis, pilule d'opium* et de *ciguë*, même lavement. Le 9, douleurs vagues dans le bas-ventre, une selle; mêmes remèdes, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen. Le 10, point de fièvre, affection comateuse, ictère; mêmes mixtures et pilules, *lavement irritant*. Le 11, même état et mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 12, prostration de forces excessive, délire, léger vomissement noir; *mixtures volatiles trois*, même pilule, *lavement irritant*. Le 13, un peu mieux; mêmes remèdes. Le 14, les symptômes graves disparoissent

peu-à-peu; *deux mixtures volatiles* et la *pilule d'opium* et de *ciguë*. Le 15, mieux; *potion excitante muriatique bis* et même pilule. Le 16, plus grande amélioration; mêmes remèdes. Les 17 et 18, même état et mêmes remèdes. Le 19, rechute; *vésicatoire* aux jambes, *potion excitante majeure bis, lavement irritant, bol sudorifique* le soir. Le 20, un peu relevé; même prescription. Le 21, même état et mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 22, vomissement; *potions antispasmodiques trois* et même bol. Le 23, même situation; mêmes potions, *pilules musquées deux* pour le soir. Le 24, selles, sueur; mêmes remèdes, lavement tonique. Le 25, mieux; mêmes remèdes. Le 25, encore mieux; *potion excitante bis, eau vineuse cannelée.* Le 27, l'appétit se fait sentir; alimens légers et mêmes potions. Le 28, hors de danger, et continuation du traitement jusqu'au 10 de prairial. La convalescence a duré long-temps.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour. Duclos, officier de marine. Le 7, abattement, difficulté dans la déglutition; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, gargarisme antiseptique, pilule opiatique* le soir. Le 8, urines copieuses, affection anginale; mêmes potions, *pilule musquée, lavement tonique, limonade minérale.* Le 9, même situation et mêmes remèdes. Le 10, un peu mieux, sueur gluante; mêmes remèdes. Le 11, entré à la seconde période de la maladie, jaunisse; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 12 et le 13, même état et même prescription. Le 14, foiblesse excessive; *vésicatoire* aux jambes, *lavement tonique, eau vineuse cannelée.* Le 15 et le 16, mieux; même traitement, le lavement suspendu. Le 17, l'appétit revient; alimens légers, *potions excitantes éthériques*

deux, une pilule musquée. Le 18, hors de danger, et continuation du traitement stimulant jusqu'au 25.

Le 9 floréal, il est entré, à l'hôpital, six malades de fièvre jaune; le 11, il en est entré quatre, et le 13, il en est entré six également : sur ces seize malades, il en est mort six, et les autres dix ont été guéris.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour. Delamarre, matelot. Le 9, grand mal de tête, soif; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement tonique, pilule d'opium* le soir. Le 10, soulagement; mêmes remèdes, *limonade minérale* pour boisson. Le 11, même état et mêmes remèdes. Le 12, entré au second stade; évacuation par le bas, foiblesse, petit délire; *potion excitante majeure bis, pilule d'opium* et de *ciguë* pour le soir, *lavement irritant.* Le 13, mieux, hémorragie du nez; *potion excitante styptique bis*, même pilule. Le 14, même état, sueur; mêmes potions, *bol sudorifique* le soir. Le 15, mieux; *potion excitante bis, lavement tonique.* Le 16 et le 17, même état; mêmes potions. Le 18, appétit; alimens légers, *potion excitante* le matin, *pilule d'opium* le soir. Le 19, hors de danger.

Typhus ictérique du premier degré, et à l'invasion de la fièvre. Lecoq, matelot. Le 9, grand mal de tête, abattement, soupirs profonds; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, lavement tonique, limonade minérale.* Le 10, la tête soulagée, cornée opaque jaune; *potion excitante muriatique bis, pilule musquée* le soir, *lavement anodin.* Le 11, jaunisse sur le cou et la poitrine, quelques selles; mêmes remèdes. Le 12, point de fièvre, ictère complet, suppression d'urine, coma, vomissement; *vésicatoire* aux jambes, *mixtures volatiles quatre, pilule d'opium*

et de *ciguë*, *lavement irritant*. Le 13, même état et mêmes remèdes. Mort à une heure de l'après-midi.

Typhus ictérique du troisième degré, et au commencement du second jour. Bruslin, matelot. Le 11, cornée opaque jaune, grande chaleur; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis*, *bol camphré mercuriel* le soir, *limonade minérale*. Le 12, chaleur diminuée; mêmes remèdes. Le 13, mieux; mêmes remèdes. Le 14, point de fièvre; mêmes remèdes. Le 15, moiteur gluante, un peu d'appétit; mêmes remèdes, alimens légers. Le 16 et le 17, plus grande amélioration; mêmes remèdes, le bol suspendu. Le 18, entré en convalescence.

Typhus ictérique du premier degré, et au troisième jour. Duharembourg, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 13, délire, vomissement noir, suppression d'urine, hoquet; *vésicatoire* sur le crâne, *mixtures volatiles quatre*, *lavement irritant*. Mort à cinq heures du soir.

Typhus ictérique du premier degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Picard, matelot. Le 13, assoupissement; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes majeures muriatiques deux*, *pilule musquée* le soir. Le 14, hémorragie de la bouche; *potion excitante majeure styptique bis*, même pilule, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 15, évacuation par le bas; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 16, passé à la seconde époque; petit délire, l'hémorragie diminue; mêmes remèdes. Le 17, mieux, l'hémorragie a cessé, le délire s'est évanoui; mêmes remèdes. Le 18, même état et mêmes remèdes. Le 19, plus grande amélioration; alimens légers, mêmes potions. Le 20, *potion excitante bis*; entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et à l'invasion de la maladie. Sassier, matelot. Le 13, grande anxiété;

vésicatoire à la nuque, *potion excitante muriatique bis, pilule musquée* le soir, *lavement anodin.* Le 14, selles, hémorragie du nez; *potion excitante styptique bis, bol sudorifique* le soir, *lavement tonique.* Le 15, vomissement, délire, légère affection comateuse; *mixtures volatiles trois, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, le même lavement. Le 16, point de fièvre, un peu mieux; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 17, même état et mêmes remèdes. Le 18, les symptômes graves ont disparu, foiblesse excessive; mêmes remèdes, *lavement irritant.* Le 19, même situation et mêmes remèdes. Le 20, mieux; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 24, jaunisse, *mixtures volatiles deux, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir. Le 22, plus grande amélioration; mêmes remèdes. Le 23, l'appétit revient; alimens légers, mêmes potions, *lavement tonique.* Le 24, hors de danger.

Typhus ictérique du second degré, et au commencement du second jour. Hende, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 13, fortes nausées; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis, pilule musquée* le soir, *lavement anodin.* Le 14, vomissement et hémorragie du nez; *potion antispasmodique styptique bis,* la même pilule, *lavement tonique.* Le 15, point de fièvre, évacuation par le bas, peau très-sèche; mêmes potions, *bol sudorifique* le soir. Le 16, même état et mêmes remèdes. Le 17, l'hémorragie et le vomissement ont cessé, affection anginale; mêmes remèdes, *gargarisme antiseptique, limonade minérale* pour boisson. Le 18, mieux; *potion excitante bis,* même gargarisme. Le 19, encore mieux; alimens légers et mêmes remèdes. Le 20, mêmes potions; hors de danger.

Le 14 floréal, il est arrivé, à l'hôpital, trois malades de

de fièvre jaune ; le 15, il en est arrivé sept, et le 16, il en est arrivé quatre : en tout quatorze malades, desquels il s'en est guéri la moitié, et l'autre a succombé. Parmi les derniers, il y en a eu quatre morts en moins de dix-huit heures, étant à une époque avancée de la maladie.

Fièvre jaune du second degré, et à l'entrée du second jour. Fréron, matelot. Le 14, vomissement ; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis, pilule musquée* le soir. Le 15, bas-ventre tendu ; mêmes remèdes, *lavement anodin*. Le 18, évacuation par le bas, ictère ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 17 et le 18, ictère complet ; mêmes remèdes, *lavement tonique*. Le 19, mieux, le vomissement est passé ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 20, prostration de forces excessive, délire, suppression d'urine ; *potions confortantes quatre, lavement irritant*. Mort à minuit.

Fièvre jaune du quatrième degré, et au premier jour de la maladie. Moulin, matelot. Le 15, agitation ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, limonade minérale*. Le 16, soulagement ; mêmes remèdes. Le 17, quelques selles ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 18, pâleur sur le cou et la poitrine ; *potion excitante muriatique bis*, même boisson. Le 19, point de fièvre ; mêmes remèdes. Le 20, mieux, légère moiteur ; mêmes remèdes, alimens légers. Le 21, ictère incomplet ; même traitement. Le 22, hors de danger.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour. Durieux, officier de marine. Le 15, mal de tête insupportable, grande chaleur ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin, limonade minérale*. Le 17, soulagement de la tête, bas-ventre tendu ; mêmes potions, *lavemens anodins*

deux, *pilule camphrée* le soir. Le 18, vomissement, affection comateuse, évacuation par le bas; *potion antispasmodique bis*, *pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, *lavement tonique*. Le 19, entré à la seconde période de la maladie; mêmes remèdes. Le 20, douleurs vagues dans le bas-ventre; mêmes remèdes, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen. Le 21, mieux, pâleur sur la poitrine et les épaules; *potion excitante muriatique bis*, *bol sudorifique* le soir. Le 22, même état et mêmes remèdes. Le 24, le 25 et le 26, mieux, urines copieuses; mêmes remèdes, alimens légers. Le 27, ictère incomplet; continuation du même traitement. Le 28, entré en convalescence.

Le 19 floréal, il est arrivé, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune; le 20, il en est arrivé six, et le 22, il en est arrivé cinq : sur ces quatorze malades, j'en ai perdu six, et les autres huit ont échappé au danger.

Fièvre jaune du troisième degré, et au premier jour de la maladie. Hachard, matelot. Le 19, urines rares; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis*, *limonade nitrique*. Le 20, rétention d'urines, peau très-sèche; mêmes potions, *bol sudorifique* le soir, lavement anodin. Le 21, selles, les urines coulent; mêmes remèdes. Le 22, point de fièvre, léger vomissement; *potion antispasmodique bis*, *pilule opiatique* le soir. Le 23 et le 24, mieux; les mêmes remèdes. Le 25, plus grande amélioration; alimens légers, *potion excitante bis*, *pilule d'opium* le soir. Le 26, mêmes potions, et entré en convalescence.

Fièvre jaune du troisième degré, et au commencement du troisième jour. George, matelot. Le 20, vomissement, petites coliques; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis*, *pilule musquée* pour le soir, *cataplasme stimulant* sur le bas-ventre,

lavement anodin. Le 21, même état et mêmes remèdes. Le 22, les coliques ont disparu, évacuation par le bas; mêmes remèdes, le lavement et le cataplasme suspendus. Le 23, point de fièvre, un peu mieux; mêmes potions et la même pilule. Le 24, le vomissement est tout-à-fait passé; continuation des mêmes remèdes. Le 25, mieux; *potion excitante bis, pilule musquée* le soir. Le 25, mieux; *potion excitante bis, pilule musquée* le soir. Le 26, alimens légers et mêmes remèdes. Le 27, hors de danger.

Fièvre jaune de diathèse nerveuse, ou premier exemple de typhus occidental. Renne, matelot. Ce malade venoit d'être guéri d'une obstruction de la rate : étant à la fin de sa convalescence, et prêt à sortir de l'hôpital, il contracta la seconde espèce de fièvre jaune. Le 20, envies de vomir, mal de tête et petite rougeur du visage; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, limonade minérale.* Le 21, cornée opaque jaune; *potion excitante muriatique bis, pilule d'opium* le soir, *lavement anodin.* Le 22, selles, vomissement, foiblesse; *mixtures volatiles deux, pilule musquée* le soir. Le 23, même état et mêmes remèdes. Le 24, moiteur, un peu mieux; mêmes remèdes. Le 25, point de fièvre, le vomissement se calme, urines copieuses; mêmes remèdes. Le 26 et le 27, peau très-sèche; mêmes remèdes, *infusion de thé* pour boisson, *lavement tonique.* Le 28, le vomissement est disparu; alimens légers, *potion excitante bis,* même boisson. Le 29, même traitement, et entré en convalescence.

Fièvre jaune du second degré, et à l'entrée du troisième jour. Duracier, officier de marine. Le 22, hémorragie de la bouche et de l'anus; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes styptiques trois, lavement tonique.* Le 23, grande perte de sang, suppression

d'urine, hoquet, convulsions, délire; *mixtures volatiles trois*, *pilule d'opium* et de *ciguë*, *lavement irritant.* Mort à midi.

Le 23 floréal, il est venu, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune; le 27, il en est venu cinq; le 29 et le 30, il en est venu quatre chaque jour; ce qui fait en tout seize malades, dont il s'en est sauvé la moitié, et les autres huit sont morts.

Typhus ictérique du troisième degré, et au troisième jour de la fièvre. Basson, matelot. Le 23, léger vomissement; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis*, *lavement tonique.* Le 24, même état, pâleur sur le cou et la poitrine; mêmes remèdes, *bol opiatique mercuriel* le soir. Le 25, évacuation par le bas, point de fièvre, vomissement violent, hémorragie du nez et délire; *potions antispasmodiques styptiques deux*, même bol, *lavement irritant.* Mort à trois heures du soir.

Typhus ictérique du premier degré, et au premier jour de la fièvre. John, matelot anglo-américain. Le 29, abattement, grande chaleur; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis*, *pilule musquée* le soir, *lavement tonique.* Le 30, soulagement de la tête, urines rares; *potions excitantes nitriques deux*, *lavement anodin*, même pilule, *limonade nitrique.* Le 1.er prairial, même état, peau sèche; mêmes potions et lavement, *bol sudorifique* le soir. Le 2, entré à la seconde époque de la maladie; excrétion aisée des urines; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 3, un peu mieux; mêmes remèdes. Le 4, sueur; continuation des mêmes remèdes. Le 5, mieux et même prescription. Le 6, l'appétit se fait sentir; mêmes remèdes, alimens légers. Le 7, hors de danger, et continuation du régime stimulant jusqu'au 10.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Renaud, matelot. Le 30, dyspnée et fortes nausées ; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis*, *lavement anodin*. Le 1.er prairial, douleurs vagues dans le bas-ventre ; vomissement ; mêmes remèdes, *pilule musquée* le soir, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen. Le 2, point de fièvre ; urines, selles, mêmes remèdes, *lavement tonique*. Le 3, ictère complet, délire, rétention d'urines ; *potions antispasmodiques trois*, *lavement irritant*, *cataplasme stimulant* sur l'hypogastre, *pilule d'opium* et de *ciguë* pour le soir. Le 4, les urines coulent de nouveau ; mêmes remèdes, *lavement tonique*. Le 5, vomissement noir, délire furieux ; *mixtures volatiles trois*, même pilule, *lavement irritant*. Le 6, hoquet, coma, engorgement des parotides ; *potion confortante*. Mort à huit heures du matin.

Même cas de typhus ictérique. Fleury, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 30, respiration pesante, soif ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis*, *pilule d'opium* le soir, *limonade minérale* pour boisson, *lavement anodin*. Le 1.er prairial, vomissement, la poitrine moins gênée ; *potion antispasmodique bis*, *lavement tonique*, *bol opiatique mercuriel* le soir. Le 2, selles, mêmes remèdes. Le 3, point de fièvre, un peu mieux ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 4, peau sèche ; mêmes potions, *bol sudorifique* le soir. Le 8, un peu d'appétit ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 9, sorti de danger.

Le 2 prairial, j'ai reçu, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune ; le 4, j'en ai reçu six, et le 5, j'en ai reçu quatre : sur ces treize malades, il s'en est sauvé huit, et cinq ont été victimes.

Typhus ictérique du troisième degré, et au premier

jour de la fièvre. Viard, matelot. Le 2, chaleur, nausées; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 3, vomissement; *potions antispasmodiques trois, lavement tonique.* Le 4, même état et mêmes remèdes; évacuation par le bas le soir. Le 5, un peu mieux, cornée opaque jaune; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 6, le vomissement est passé, point de fièvre; *potion excitante muriatique bis, bol sudorifique* le soir. Le 7, ictère incomplet; mêmes potions. Le 8, alimens légers et mêmes remèdes; entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour. Duhemen, matelot. Le 4, fortes nausées, abattement; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis, lavement anodin.* Le 5, vomissement; mêmes remèdes. Le 6, selles; mêmes remèdes. Le 7, passé au second stade de la maladie; hémorragie du nez, le vomissement se calme; *potion excitante styptique bis.* Le 8, léger délire, peau sèche; *potion antispasmodique, bol sudorifique* le soir, *friction* sur le tronc d'*alcohol camphré.* Le 9, mieux; mêmes remèdes. Le 10, pâleur sur le cou et la poitrine, parotides engorgées; *potion excitante muriatique bis, bol sudorifique, cataplasme résolutif* sur les bubons. Le 11, mieux, mêmes remèdes. Le 12, l'appétit se fait sentir; alimens légers et mêmes remèdes. Le 13, éruption d'un phlegmon charbonneux à la fesse droite; continuation des mêmes remèdes, et un second cataplasme résolutif à la fesse droite. Le 14, entré en convalescence. Les parotides et le phlegmon se sont terminés par la suppuration.

Typhus ictérique du troisième degré, et au troisième jour de la fièvre. Villaume, grenadier de la 37.e demi-brigade. Le 4, assoupissement, bas-ventre tendu;

vésicatoire à la nuque, *potion excitante sulfurique bis*, *lavement anodin*, *pilule musquée* pour la nuit. Le 6, mort à la pointe du jour.

Typhus ictérique du troisième degré, et à l'entrée du second jour. Guichet, matelot. Le 5, cornée opaque jaune; *potion excitante muriatique bis*, *vésicatoire* à la nuque. Le 6, vomissement; *potion antispasmodique bis*, *pilule musquée* le soir. Le 7, même état, évacuation par le bas; mêmes remèdes. Le 8, le vomissement a cessé, le bas-ventre un peu tendu; *potion excitante bis*, la même pilule le soir, *lavement anodin*. Le 9, mieux; mêmes remèdes. Le 10, plus grande amélioration; alimens légers, mêmes potions et pilules. Le 11, hors de danger, et continuation du régime stimulant jusqu'au 14.

Le 8 prairial, j'ai reçu, à l'hôpital, trois malades de fièvre jaune; le 10, j'en ai reçu cinq, et le 13, j'en ai reçu quatre : sur ces douze malades, il s'en est guéri neuf, et les autres trois sont morts.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la fièvre. Avenche, matelot. Le 8, dyspnée, agitation; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *limonade minérale* pour boisson. Le 9, hémorragie du nez; *potions excitantes styptiques trois*, *lavement tonique*. Le 10, pâleur sur la poitrine et le visage; vomissement, petites coliques; *potion antispasmodique bis*, *bol camphré mercuriel* le soir, *cataplasme stimulant* sur le bas-ventre. Le 11, ictère complet; mêmes remèdes. Le 12, mieux, selles, sueurs; *potion excitante sulfurique bis*. Le 13, même état et mêmes remèdes. Le 14, hémorragie du nez; *potion excitante styptique bis*. Le 15, amélioration; alimens légers et mêmes potions. Le 16, même état et mêmes remèdes. Le 17, *potions excitantes muriatiques deux*,

et sorti de danger ; continuation du traitement stimulant jusqu'au 20.

Fièvre jaune du quatrième degré, et à la fin du second jour de la maladie. Mondiot, matelot. Le 10, coliques ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin, cataplasme stimulant* sur le bas-ventre. Le 11, soulagement et mêmes remèdes. Le 12, évacuation par le bas ; mêmes remèdes, le lavement et le cataplasme suspendus. Le 13, point de fièvre ; *potion excitante bis.* Le 14, mieux ; alimens légers et mêmes potions. Le 15, légère hémorragie du nez ; *potions excitantes styptiques deux, eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 16, l'hémorragie est passée ; même traitement. Le 17, entré en convalescence.

Fièvre jaune du premier degré, et au premier jour. Joyeux, matelot. Le 10, abattement, fortes nausées ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure bis, limonade minérale, lavement anodin.* Le 11, vomissement, peau sèche ; *potion antispasmodique bis, bol sudorifique* le soir. Le 12, le vomissement est calmé, foiblesse, douleurs vagues dans le bas-ventre ; *potion excitante majeure bis*, même bol le soir, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, *lavement anodin*, évacuation par le bas le soir. Le 13, jaunisse, retour du vomissement ; *potion antispasmodique bis*, même bol, *lavement tonique.* Le 14, ictère complet, mieux ; mêmes remèdes. Le 15, même état et mêmes remèdes, *bain chaud de dix minutes.* Le 16, sueur et grande amélioration ; mêmes remèdes, suspension du lavement et du bain. Le 17 et le 18, encore mieux ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 19, *potion excitante muriatique bis*, et entré en convalescence.

Fièvre jaune du quatrième degré, et à la fin du premier jour. Gosset, matelot. Le 13 ; soif, bas-ventre

tendu ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *lavement anodin*, *limonade minérale* pour boisson. Le 14, quelques selles, calme ; mêmes remèdes. Le 15, même état et mêmes prescriptions. Le 16, jaunisse, vomissement, délire ; *potion antispasmodique bis*, *pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, *lavement tonique*, *bain chaud de dix minutes*. Le 17, point de fièvre, foiblesse excessive, affection comateuse ; *potions confortantes trois*, *lavement irritant*. Mort à dix heures de la nuit.

Fièvre jaune du troisième degré, et au commencement du second jour. Drinot, officier de marine. Le 13, visage très-rouge, grande chaleur ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *pilule camphrée* le soir, *lavement anodin*. Le 14, petite hémorragie du nez ; *potions excitantes styptiques trois*. Le 15, bas-ventre un peu dur ; mêmes potions et *lavement ordinaire bis*, évacuation par le bas le soir. Le 16, mieux, moiteur ; deux potions et *pilule opiatique* le soir. Le 17, point de fièvre, délire obscur, foiblesse ; *vésicatoire* aux jambes, *potion excitante bis*, *lavement tonique*. Le 18, relevé ; une potion, *pilule opiatique* le soir, *eau vineuse cannelée*. Le 19, mieux ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 20, hors de danger.

Le 14 prairial, il est entré, à l'hôpital, cinq malades de fièvre jaune ; le 15, il en est entré quatre ; le 16 et le 17, il en est arrivé trois chaque jour, et le 18, il en est arrivé deux, qui ont été les derniers cas de fièvre jaune : j'ai reçu, en tout, dix-sept malades, dont il s'en est sauvé onze, et les autres ont péri.

Fièvre jaune du second degré, et à l'entrée du second jour de la maladie. Morel, matelot. Le 14, urines rares, abattement, fortes douleurs aux reins ; *vésicatoire* aux

reins, *potion excitante nitrique bis*, *pilule musquée* le soir, *lavement tonique*. Le 15, soulagement notable; mêmes potions, *lavement anodin bis*, *limonade nitrique* pour boisson. Le 16, vomissement, délire, hoquet de temps en temps; *mixtures volatiles deux*, *pilules de zinc deux* le soir; évacuation par le bas, sueur pendant la nuit. Le 17, mieux; mêmes remèdes, *lavement anodin*. Le 18, les symptômes graves sont tout-à-fait disparus, urines copieuses; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 19, jaunisse; *potion excitante muriatique bis*. Le 20, mieux; alimens légers et mêmes potions. Le 21, hors de danger, et continuation du régime stimulant jusqu'au 28.

Même cas de typhus ictérique. Vandebour, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 14, coliques, agitation; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *cataplasme stimulant* sur le bas-ventre, *lavement anodin*. Le 15, vomissement, selles; *potion antispasmodique bis*, même lavement et cataplasme. Le 16, point de fièvre, pâleur sur le cou et la poitrine; mêmes remèdes, *bol camphré mercuriel* le soir; les coliques sont passées, et le cataplasme a été suspendu. Le 17, hémorragie du nez; *potion antispasmodique styptique bis*, *même bol* le soir. Le 18, un peu mieux; mêmes remèdes. Le 19, l'hémorragie et le vomissement ont disparu, ictère; *potions excitantes muriatiques deux*. Le 20, amélioration; alimens légers et mêmes remèdes. Le 21, hors de danger.

Fièvre jaune du second degré, et à la fin du premier jour. Lhuillier, matelot. Le 15, difficulté d'uriner, soupirs profonds; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis*, *lavement anodin*, *limonade nitrique*. Le 16, hoquet, soulagement de la tête; mêmes remèdes, *pilules de zinc deux* le soir, *bain très-chaud*

de douze minutes. Le 17, grande foiblesse, délire obscur, affection soporeuse, cependant les urines coulent ; *potion excitante majeure bis, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir, *lavement tonique, limonade minérale.* Le 18, point de fièvre ; mêmes remèdes. Le 19, les symptômes graves commencent à s'évanouir ; *potion excitante bis*, même pilule. Le 20, engourdissement des jambes ; mêmes remèdes et *bain de jambes chaud.* Le 21, mieux ; même prescription et alimens légers. Le 22, encore mieux ; mêmes remèdes, le bain suspendu. Le 23, entré en convalescence.

Typhus ictérique du troisième degré, et au commencement du second jour. Duette, matelot. Le 16, urines rares, soif ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, lavement anodin, eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 17, les urines coulent mieux ; mêmes potions, *lavement tonique.* Le 18, selles ; mêmes remèdes. Le 19, entré au second stade de la maladie ; mêmes remèdes. Le 20, amélioration ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 11, l'appétit se fait sentir ; mêmes potions. Le 22, ictère incomplet ; mêmes remèdes et bain chaud de dix minutes. Le 23, entré en convalescence.

Fièvre jaune du second degré, et au troisième jour de la maladie. Constant, matelot. Le 17, pâleur sur le cou et la poitrine, vomissement, délire ; *vésicatoire* à la nuque, *mixtures volatiles trois, lavement irritant, pilule musquée* le soir. Le 18, ictère complet, délire furieux, vomissement noir, hoquet et suppression d'urine ; *potions confortantes cinq, même lavement.* Mort à quatre heures du soir.

Typhus ictérique du troisième degré, et à la fin du second jour de la fièvre. Grandant, matelot. Le 18, cornée opaque jaune, grande chaleur ; *vésicatoire* à

la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 19, selles, urines copieuses; mêmes remèdes. Le 20, passé à la seconde période de la maladie, prostration de forces; *potion excitante majeure bis, pilule musquée* le soir, *eau vineuse giroflée* pour boisson. Le 21, mieux, sueur; *potion excitante bis,* mêmes pilule et boisson. Le 22, même état et mêmes remèdes. Le 23, plus grande amélioration; alimens légers et mêmes potions. Le 24, hors de danger, et continuation du traitement stimulant jusqu'au 28.

Pendant mon séjour à Saint-Pierre, j'ai traité, en ville, un certain nombre d'Européens appartenant au commerce, et beaucoup d'officiers militaires et civils qui avoient une répugnance invincible pour venir à l'hôpital : je me dispense de rapporter les exemples qu'ils m'ont fournis, par la raison que, dans les observations précédentes, on en trouve d'analogues; mais je ne crois pas superflu de mettre, sous les yeux des praticiens, un de ces cas de fièvre jaune où l'emploi des laxatifs a été très-funeste.

Courdemanche, négociant français, établi à Saint-Pierre, natif du Havre, homme d'une taille moyenne, robuste, à peau blanche et à cheveux blonds, atteint du troisième degré de typhus ictérique, et à l'invasion de la fièvre. Le 26 germinal, je fus appelé par lui; il étoit très-inquiet et dans une grande agitation; je lui ordonnai : *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis, lavement anodin.* On hésita beaucoup à lui faire ces remèdes; et, sur ces entrefaites, arriva un empirique du pays à grande réputation, lequel prescrivit du petit lait avec de la casse, et des lavemens purgatifs à prendre jusqu'au lendemain. Le 27 au matin, il avoit déjà pris deux pintes de petit lait et de quinze à vingt lavemens,

et il se sentoit bien soulagé. Ces antiphlogistiques, donnés malgré moi, causèrent plusieurs selles et produisirent un calme trompeur : je n'y ajoutai pas foi; et quoique l'autre médecin le crût guéri, j'insistai à lui faire donner le quinquina avec du camphre pendant le jour : on lui en administra tout au plus la moitié de ce que je lui prescrivis. Le 27 au soir, le calme disparut, comme je l'avois prédit; il eut un peu de délire et vomit noir : finalement on vit que j'avois raison, et on commença à m'entendre, mais malheureusement trop tard. J'ordonnai de suite : *vésicatoire* à la nuque, *potions antispasmodiques deux, lavement tonique*. La maladie avoit déjà fait des progrès causés par les évacuans, et l'action des derniers remèdes ne produisit presque rien. Le 28, suppression d'urine, affection comateuse, odeur cadavérique; mêmes potions, *lavement irritant, pilule d'opium* et de *ciguë* le soir. Le 29, point de fièvre, ictère complet; mêmes remèdes. Mort à huit heures du soir.

Il résulte de la masse générale des observations cliniques sur la fièvre jaune, faites, dans l'hôpital militaire de S.t-Pierre, pendant l'an XI, 1.° qu'on ne guérit presque aucun malade de ceux qui arrivent à une époque avancée de la fièvre, en supposant que les malades des quatre degrés soient assujétis à ma méthode curative dès l'invasion de la maladie ou du premier jour de la fièvre; 2.° que sur les malades du premier degré, on en sauve tout au plus le dixième; 3.° que sur ceux du second degré, on en guérit du tiers à la moitié; 4.° que sur ceux du troisième degré, on en met, hors de danger, de la moitié aux

deux tiers ; 5.° que sur les malades du quatrième degré, on n'en sauve que les trois quarts environ (1) ; et 6.° que sur six cent cinquante-trois malades de fièvre jaune traités par moi, desquels plus de cent étoient hors d'état de recevoir du secours, étant arrivés trop tard, j'ai eu le bonheur d'en arracher, des bras de la mort, trois cent vingt-huit, ce qui fait les deux tiers environ de cinq cent cinquante, qui est à-peu-près le nombre des malades que j'ai pu traiter régulièrement, les ayant attaqués au commencement de la première période. Dans le tableau ci-joint, on trouvera le détail relatif à cet objet, pour donner de plus grands éclaircissemens sur ce que je viens de dire. Je dois rappeler ici que les médecins anglais, dans les Antilles, parviennent rarement à sauver le quart de leurs malades de fièvre jaune ; que dans les hôpitaux de la Guadeloupe, pendant l'an X et l'an XI, sur trois malades, on étoit bienheureux quand on n'en perdoit que deux, et que dans les hôpitaux de l'armée, à S.t-Domingue, pendant les mêmes années, il en périssoit ordinairement

(1) Il est vrai que j'ai sauvé plusieurs malades de fièvre jaune, sur-tout de la seconde variété, et commençant leur traitement au second jour ; mais ces exemples sont rares, et j'ai appris, par mon expérience, qu'il valoit infiniment mieux les attaquer du premier jour.

quatre sur cinq. Je désirerois, pour l'avancement de notre art, que les médecins établis dans les Antilles, et chargés des hôpitaux appartenant aux différentes nations qui possèdent ces colonies, nous présentassent, tous les ans, un tableau pareil au mien ; nous parviendrions, de cette manière, à connoître enfin quelle seroit la méthode curative la plus avantageuse, et qui mériteroit, par son utilité bien constatée, d'être préférée à toutes les autres.

TABLEAU de tous les Malades de Fièvre jaune qui sont entrés, pendant l'an XI, dans l'Hôpital militaire de Saint-Pierre, de ceux qui y sont morts et de ceux qui ont été guéris.

MOIS de l'an XI.	ENTRÉS pendant le mois de	MORTS.	GUÉRIS.	*OBSERVATIONS.*
Vendémiaire.	11	10	1	Les neuf premiers malades du mois de vendémiaire furent traités avec une méthode mixte, qui étoit antiphlogistique dans le commencement et excitante dans le progrès de la maladie : ils moururent tous les neuf. Les autres six cent cinquante-trois malades furent traités avec ma méthode stimulante : sur ce nombre, il s'en est sauvé trois cent vingt-huit, et il en est mort trois cent vingt-cinq ; c'est-à-dire, que le nombre des guéris a surpassé celui des morts, malgré les inconvéniens de l'hôpital de Saint-Pierre, et malgré la grande quantité de malades qui arrivoient à une période avancée de la fièvre, et lorsqu'il n'y avoit plus d'espoir de guérison. Ainsi, soustrayant de six cent cinquante-trois malades le nombre approximatif de ceux arrivés à une époque où les secours étoient inutiles, nous aurons cinq cent cinquante malades, qui ont été traités régulièrement avec ma méthode curative, et sur lesquels il s'en est guéri trois cent vingt-huit, à-peu-près les deux tiers : résultat fort heureux, et dont il n'y a pas d'exemple dans les Antilles.
Brumaire.	133	78	55	
Frimaire.	163	87	76	
Nivose.	46	21	25	
Pluviose.	72	36	36	
Ventose.	60	32	28	
Germinal.	62	24	38	
Floréal.	73	32	41	
Prairial.	42	14	28	
TOTAL...	662	334	328	

SECONDE PARTIE.

Observations de Médecine clinique, faites, dans l'hôpital du Fort de France, pendant le dernier trimestre de l'an XI et le courant de l'an XII, contenant des Cas choisis et rares de Fièvre jaune.

Dans ma pratique de l'hôpital du Fort de France, j'ai fait un usage plus étendu des épithèmes sur le front, des cataplasmes stimulans sur le bas-ventre, des vésicatoires sur l'épigastre, des poudres sudorifiques, des pilules de zinc et de ciguë opiatiques, ainsi que des mixtures volatiles et de l'acide sulfurique : ces remèdes ont très-bien agi, comme le montreront les cas suivans, qui rappelleront aussi les circonstances dans lesquelles il faut les prescrire.

Cas de deux rechutes consécutives. Malet, adjudant-major du 3.e bataillon de la 82.e demi-brigade, venant de Sainte-Lucie, après la reddition de cette île. Le 29 messidor, au cinquième jour de la maladie, il est entré à l'hôpital ; il avoit été soigné, jusqu'à ce moment, par mon collègue Pugnet. Vomissement intermittent et douleur à l'hypogastre, fièvre ; *vésicatoire* sur l'hypogastre, *mixtures volatiles trois, lavemens toniques trois.* Le 30 et le 1.er thermidor, la douleur s'est calmée ; mêmes remèdes, les lavemens réduits à deux par jour. Le 2, ictère complet, le vomissement a diminué et la fièvre est passée ; *potion excitante sulfurique bis, limonade nitrique.*

nitrique. Le 3, prostration de forces, léger délire ; *vésicatoire* à la nuque, mêmes remèdes du jour précédent, et lavement anodin. Le 4, quelques selles, mieux; mêmes remèdes. Le 5, le vomissement se renforce, peau très-sèche ; *potion antispasmodique bis, poudre sudorifique* le soir, *lavement tonique*. Le 6, même état et abattement, bas-ventre météorisé ; *mixtures volatiles trois, lavement irritant, cataplasme stimulant* sur l'abdomen. Le 7, mieux, difficulté d'uriner ; *potion excitante nitrique bis*, même cataplasme, *limonade nitrique*. Le 8, l'appétit se fait sentir ; alimens légers et mêmes remèdes : il a pris des alimens liquides jusqu'à ce jour. Le 9, le 10 et le 11, les urines coulent bien ; hémorragie de l'anus ; *potion excitante styptique bis*, *pilule antidyssentérique* le soir, *lavement astringent*. Le 12, mieux ; *potion excitante bis, pilule camphrée* le soir. Le 13 et le 14, tout-à-fait bien, je le croyois guéri ; une potion par jour, et la pilule le soir. Le 15, coliques, déjections muqueuses et sanguinolentes, rétention d'urine, fièvre ; *potions antidyssentériques nitriques trois, vin blanc avec l'acétite de potasse* pour boisson, *demi-lavement tonique bis* ; diminution d'alimens. Le 16 et le 17, même état et mêmes remèdes. Le 18, vomissement noir, retour de la douleur à l'hypogastre, la dyssenterie diminue ; *mixtures volatiles trois, vésicatoire* sur l'hypogastre, *vin blanc cannelé* pour boisson : les urines coulent assez. Le 20 et le 21, grande foiblesse ; mêmes remèdes, et *pilule de ciguë opiatique* le soir. Le 22, tous les symptômes graves mentionnés, et suppression d'urine ; mêmes remèdes et *demi-lavement irritant bis*. Le 23, râle, hoquet ; *potion confortante, lavement irritant*. Mort à midi. L'ictère complet a été persistant.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Destieux, commis de marine, âgé de vingt-deux ans, brun et très-robuste, natif d'Auch. Le 12 thermidor, grand mal de tête, chaleur excessive; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, limonade minérale, lavement anodin.* Le 13, soulagement remarquable, selles; difficulté d'uriner; *potion excitante nitrique bis, poudre sudorifique* le soir, *demi-lavement anodin bis.* Le 14, même état et mêmes remèdes. Le 15, point de fièvre, excrétion facile des urines, petite hémorragie du nez, pâleur sur le cou et la poitrine; *potion excitante styptique bis, eau vineuse giroflée.* Le 16, mieux; mêmes remèdes. Le 17, un peu d'appétit; alimens légers et mêmes remèdes. Le 18, hors de danger; *vins amers trois*, même boisson : sorti de convalescence le 26. Il n'a pas eu d'ictère pendant sa maladie; mais ayant toujours conservé la pâleur, qui s'est déclarée le 15, une jaunisse très-foncée est venue le surprendre environ quarante jours après. Ce n'est pas le premier cas de jaunisse qui a suivi la convalescence, quoique ce phénomène soit rare et marque de l'anomalie; à Saint-Pierre, j'en ai observé deux de semblables, mais dix ou quinze jours après.

Typhus ictérique du troisième degré, et à la fin du second jour de la fièvre. Claude Olivier, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 18 thermidor, pâleur sur le cou et la poitrine, les fonctions du cerveau un peu troublées; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure muriatique bis, lavement anodin, poudre sudorifique* le soir, *limonade minérale.* Le 19, évacuation par le bas, délire, mêmes remèdes. Le 20, passé au second stade; hémorragie copieuse par l'anus, ictère complet; *potions excitantes styptiques trois*,

lavement astringent bis, même poudre le soir. Le 21, mêmes symptômes, délire furieux, suppression d'urine; mêmes potions, *lavement irritant*. Mort à midi.

Typhus ictérique du troisième degré, et au premier jour de la fièvre. Bernard, caporal de la 84.e demi-brigade. Le 18 thermidor, grande chaleur à l'hypogastre; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis*, *lavement anodin*. Le 19, difficulté d'uriner, et démangeaison agréable dans l'urètre, selles; mêmes remèdes, *pilule camphrée* le soir, *eau vineuse avec l'acétite de potasse* pour boisson. Le 20, hématurie symptômatique, ou hémorragie de la verge, petites coliques; *cataplasme stimulant* sur le bas-ventre, *potion excitante styptique bis*, *lavement tonique bis*, même pilule le soir. Le 21, les urines et le sang sortoient confondus ensemble; cependant le malade se sentoit mieux : mêmes remèdes. Le 23, amélioration; alimens légers, mêmes remèdes, les lavemens et la pilule suspendus. Le 24, hors de danger. Vers la fin du mois, j'ai traité trois cas semblables, et ils ont été guéris tous les trois.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du second jour. Vincent, matelot. Le 24 thermidor, à cinq heures du soir, grand mal de tête et des yeux, visage très-enflammé; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique*, *lavement anodin*, *pilule musquée* pour la nuit, *limonade minérale*. Le 25, un peu de soulagement; écoulement séreux et sanguin de l'œil gauche; *potion excitante styptique bis*, même pilule, *lavement tonique* et *collyre opiatique*. Le 26, selles, affection comateuse et hémorragie assez abondante du même œil; mêmes remèdes. Mort à cinq heures du soir, avec un petit délire. Cet exemple d'hémorragie des yeux a été unique; je n'en ai pas observé d'autres.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Melasse, matelot, homme très-vigoureux, âgé de vingt-huit ans. Le 24 thermidor, après une forte convulsion épileptique, agitation, dyspnée, les urines rares; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante nitrique bis, limonade nitrique, poudre sudorifique* le soir, *lavement anodin.* Le 25, les souffrances se sont un peu calmées; mêmes remèdes : à huit heures du soir, une seconde attaque d'épilepsie. Le 26, même état, sueur; mêmes remèdes, *lavement tonique* en place de l'anodin, le vésicatoire fortement ranimé. Le 27, mieux, les urines coulent bien; *potion excitante bis, limonade minérale.* Le 28, à six heures du matin, troisième attaque épileptique; éruption de l'ictère depuis la nuit, et foiblesse excessive après la convulsion; *potion excitante muriatique bis, poudre sudorifique deux paquets, lavement tonique bis, eau vineuse giroflée.* Le 29, calme, léger vomissement et défaillances continuelles; *potions confortantes trois, lavement irritant, même poudre* et boisson. Le 30, même état, hoquet; *potion confortante.* Mort à sept heures du matin.

Le 11 fructidor, il est entré, à l'hôpital, deux soldats malades, de la 84.e demi-brigade, atteints du quatrième degré de typhus ictérique, qui a été accompagné, de l'hématurie, depuis le troisième jour jusqu'au cinquième, chez tous les deux : ils ont été guéris avec les mêmes remèdes que ceux que j'ai employés pour les cas analogues du mois précédent.

Fièvre jaune du premier degré, et à l'invasion de la maladie. Ducasse, pharmacien de troisième classe, employé à l'hôpital, jeune homme de vingt-deux ans, d'une taille et d'une force médiocre, natif de Bayonne. Le 11 fructidor, douleurs vagues dans le bas-ventre,

chaleur intense, peau sèche; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis*, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, *poudre sudorifique* pour la nuit, et *limonade minérale*. Le 12, soif, cornée opaque bien jaune, évacuation par le bas; mêmes remèdes, *infusion de thé cannelée* pour boisson. Le 13, un peu mieux, vomissement; *potions antispasmodiques trois*, *pilule musquée* le soir, *lavement tonique*. Le 14, point de fièvre, ses traits commencent à se défigurer, vomissement plus fort; *mixtures volatiles trois*, *lavement tonique bis*, même pilule le soir. Le 15, le vomissement diminue, mais la foiblesse augmente et l'émaciation de la figure devient sensible; *potions antispasmodiques deux*, *bol opiatique mercuriel* le soir, *vésicatoire* aux jambes, délire pendant la nuit. Le 16, soubresauts des tendons, vomissement noir, délire; les traits les plus saillans deviennent livides; *potions antispasmodiques trois*, *poudre sudorifique* le soir, *lavement tonique*, moiteur le soir. Le 17, même état, le corps couvert de vibices, la figure plus livide; *potion confortante bis*, *lavement irritant*. Mort à une heure après-midi. Au lieu d'avoir l'éruption jaune ou l'ictère, il l'a eu noirâtre.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du premier jour. Louis Lebarse, maître canonnier de la goëlette de l'Etat *la Fine*, âgé d'une trentaine d'années, gros homme, robuste et replet, d'un teint blond et ayant le cou court. Le 18 fructidor, grand mal de tête et opisthotonos; *vésicatoire* à la nuque, *vingt grains d'opium* toutes les deux heures; friction de deux gros d'*onguent mercuriel* le soir, *limonade minérale*. Le 19, un peu de soulagement, les urines coulent bien; *un scrupule d'opium* toutes les deux heures, même friction et boisson, lavement anodin:

il a été à la selle, il se sentoit mieux, et j'ai conçu espoir de guérison. Le 20, la rigidité des muscles est augmentée et les douleurs aussi : il se lamentoit, mais il ne pouvoit pas parler ; le même traitement, et *lavement tonique bis* en place de l'*anodin* : à midi, éruption de l'ictère. Mort à quatre heures du soir.

Typhus ictérique du troisième degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Craquelin, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 18 fructidor, tétanos hémiplégique, selon Sauvages, ou latéral, d'après Morgagni, visage enflammé ; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes deux*, *poudre sudorifique* le soir, *lavement anodin*, et *friction de teinture spiritueuse de cantharides* sur la partie ou côté droit affecté tout entier. Le 19, sueur ; mêmes remèdes. Le 20, amélioration, flux de ventre ; *potion excitante styptique bis*, *pilule anti-dyssentérique* le soir, *lavement tonique*, même friction. Le 21, les muscles du côté droit reprennent leur fonction ; même traitement. Le 22, point de fièvre, foiblesse, le nombre des selles s'est accru, et il a fait du sang ; mêmes remèdes. Le 23, il n'y a plus de trace du tétanos hémiplégique, et la dyssenterie est bien caractérisée : passé à la salle des dyssentériques, d'où il en est sorti, au bout d'un mois, entièrement guéri. Les sujets de ces deux observations avoient été mouillés par une pluie de deux heures, et s'étoient ensuite exposés imprudemment au repos et à un courant d'air ; la fièvre jaune les surprit avec le tétanos, et ils vinrent à l'hôpital.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la maladie. Sasaux, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 30 fructidor, abattement, respiration pesante ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis*, *poudre sudorifique* le soir, *limonade*

minérale pour boisson. Le 1.er complémentaire, sueur; mêmes remèdes, *lavement tonique*. Le 2, odeur cadavérique, vomissement noir, hoquet; *potions antispasmodiques trois, poudre sudorifique* le soir, *lavement tonique bis*. Le 3, entré à la seconde époque; coma, suppression d'urine; *mixtures volatiles trois, pilule de ciguë opiatique* pour la nuit, lavement irritant. Mort à cinq heures du matin. J'ai fait l'ouverture du cadavre à huit heures. (*Voy. son autopsie cadavérique au Chap. VIII.*)

Typhus ictérique du troisième degré, et au premier jour de la fièvre. L'Esprit, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 30 fructidor, peau très-sèche, grande chaleur; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique, poudre sudorifique* le soir, *limonade minérale*. Le 1.er complémentaire, diminution de la chaleur, légère moiteur; mêmes remèdes, *lavement anodin*. Le 2, même état, sueur; mêmes remèdes, *lavement tonique* au lieu de l'autre. Le 3, mieux; même prescription. Le 4, point de fièvre, sueur, urines copieuses, mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 5, l'appétit se fait sentir; alimens légers et mêmes remèdes. Le 6, continuation du même traitement, et entré en convalescence. Cette cure a été la plus régulière que j'aie faite.

Cas de deux rechutes consécutives. Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Destouches, soldat de l'artillerie de marine. Le 19 vendémiaire de l'an XII, les urines rares, grand mal de tête et de reins; *vésicatoire* à la nuque, *cataplasme stimulant* aux reins, *potion excitante nitrique bis, poudre sudorifique* le soir, *lavement anodin*. Le 20, selles, vomissement; *potion antispasmodique bis*, même poudre le soir, *lavement tonique* et le

cataplasme. Le 21, jaunisse, hoquet, léger vomissement noir; *mixtures volatiles deux*, même poudre le soir, et le cataplasme aux reins. Le 22, point de fièvre, les symptômes graves se sont évanouis, ainsi que la douleur de tête et de reins; ictère complet et constipation du bas-ventre; mêmes remèdes, le cataplasme suspendu, *lavement purgatif*. Le 23, hémorragie de l'anus et déjections muqueuses; *potions antidyssentériques styptiques deux, lavement astringent*. Le 24 et le 25, même état et un peu d'appétit; alimens légers et mêmes remèdes. Le 26, première rechute; fièvre, urines rares; l'hémorragie de l'anus est cessée : *vésicatoire* aux jambes, *potion excitante nitrique bis, poudre sudorifique deux paquets* pour le soir, *limonade nitrique*. Le 27, un peu mieux; mêmes remèdes, *lavement anodin*. Le 28, le 29 et le 30, même état et mêmes remèdes; *vin blanc cannelé* pour boisson, *lavement tonique* en place de l'anodin : le 30, les urines couloient bien. Le 1.er brumaire, vomissement continuel, hoquet, délire; *mixtures volatiles deux, pilule de zinc* le soir, *lavement tonique* et le *vin blanc cannelé*. Le 2, le 3 et le 4, ne pouvant rien avaler de liquide; *pilules opiatiques six* par jour, *friction de teinture de cantharides* sur le tronc, et particulièrement sur l'épigastre, *lavement tonique bis, rôtie au sucre*. Le 5, prostration de forces excessive et défaillances; le vomissement se calme un peu, point de fièvre; même traitement et *lavement irritant*. Le 6, mieux; *pilules opiatiques quatre*, et les autres remèdes, excepté les lavemens. Le 7, les symptômes graves ont disparu; le vomissement seul, qui est devenu périodique, résiste; *potions excitantes trois, friction*. Le 8, le 9 et le 10, alimens légers, et continuation du même traitement. Le 11, *large vésicatoire*

sur l'épigastre, *mixtures volatiles deux, pilule de ciguë opiatique, lavement de quinquina*, la friction suspendue. Le 12, le 13 et le 14, mieux, et le vomissement est bien réduit; mêmes remèdes et alimens. Le 15, le vomissement est tout-à-fait passé; *vin amer bis, pilules opiatiques deux* le soir, *eau vineuse cannelée* pour boisson, et alimens. Les 16, 17, 18, 19 et 20, l'ictère diminue; continuation du même traitement. Le 21, seconde rechute; fièvre intermittente quotidienne, accompagnée de constipation du bas-ventre: elle a été guérie avec le vin, le quinquina, l'opium, les lavemens le matin et le bain chaud de dix minutes. Le 26, la fièvre est passée, et le traitement fébrifuge a été continué jusqu'au 6 frimaire, jour de l'entrée en convalescence. La peau étoit encore un peu jaune, après trente jours de jaunisse, dont vingt-huit jours d'ictère complet.

Cette cure surprenante confirme l'utilité de ma méthode, et la supériorité qu'elle me paroît avoir sur toutes les autres. J'ai vu trois fois ce malheureux aux portes de la mort; les excitans l'ont toujours ramené: la fièvre jaune avec des accidens très-graves, la première rechute, le vomissement spasmodique et la fièvre intermittente avec constipation du ventre, ont été domptés et guéris: le lavement irritant l'a presque ressuscité.

Fièvre jaune du troisième degré, et au premier jour. Simon, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 25 vendémiaire an XII, soif et abattement; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique, poudre sudorifique* le soir, *demi-lavement, limonade minérale.* Le 26, pâleur sur le cou et la poitrine, fortes nausées; *potions excitantes sulfuriques deux, poudre sudorifique deux paquets* le soir, *lavement anodin* et

même boisson. Le 27, ictère incomplet, difficulté d'uriner, évacuation par le bas, *potion excitante muriatique bis, pilule de ciguë opiatique* le soir, *limonade nitrique, lavement tonique.* Le 28, même état, assoupissement ; mêmes remèdes. Le 29, point de fièvre, mêmes symptômes, vomissement et suppression d'urine ; *potions antispasmodiques trois, même pilule* le soir, *demi-lavement irritant.* Mort à quatre heures du soir.

Dans cette observation et la suivante, la maladie a toujours empiré, malgré l'emploi des remèdes qui réussissent ordinairement ; ses progrès ont été rapides et naturels, comme si on ne leur avoit rien opposé : les deux sujets sont tombés malades le même jour ; mais le second est venu plus tard que le premier.

Fièvre jaune du troisième degré, et au second jour de la maladie. Harsin, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 26, pâleur sur le cou et la poitrine ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique* le matin, *poudre sudorifique deux paquets* pour le soir, *lavement anodin, limonade minérale.* Le 27, ictère incomplet, vomissement, affection comateuse ; *vésicatoire* aux jambes, *potion antispasmodique bis, pilule camphrée* le soir, *lavement tonique.* Le 28, mêmes symptômes et suppression d'urine ; *potions antispasmodiques nitriques trois,* même pilule, *lavement tonique bis.* Mort à sept heures du soir.

Typhus américain, ou fièvre jaune de diathèse nerveuse, qui est survenue douze à quinze jours après la guérison d'une fièvre intermittente. Vionet, matelot. Le 2 brumaire, à son premier jour de fièvre, agitation, mal de tête assez grave ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique, poudre sudorifique* le soir, *limonade minérale.* Le 3, soulagement, urines

rares; *potion excitante nitrique, limonade nitrique* pour boisson, même poudre le soir, *lavement anodin.* Le 4, selles et même état; mêmes remèdes, la poudre sudorifique redoublée. Le 5, point de fièvre, sueur, les urines commencent à couler; même potion et boisson, *pilules opiatiques deux* le soir. Le 6, mieux; alimens légers, mêmes remèdes, mais une seule pilule. Le 7, même état; alimens et *vin amer trois fois*, pilule le soir. Le 8, entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la fièvre. Jean Ebout, soldat de la 37.e demi-brigade. Le 6 brumaire, visage très-rouge, peau sèche, grand mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, poudre sudorifique deux paquets* le soir, *lavement anodin, limonade minérale.* Le 7, odeur cadavéreuse, visage livide; mêmes remèdes, selles le soir. Le 8, visage noirâtre et corps livide, douleur à la région épigastrique, traits altérés; mêmes remèdes, *lavement tonique* au lieu de l'anodin, et *cataplasme stimulant* sur la région épigastrique. Le 9, l'odeur cadavéreuse est dissipée, et il reste une douleur sourde aux bosses frontales; mêmes potions et boisson, *pilules opiatiques deux* le soir, *épithème de vinaigre antiseptique* sur le front : la fièvre est passée vers le midi. Le 10, mieux, hypogastre un peu dur; mêmes remèdes, *demi-lavement laxatif.* Le 11, le corps commence à reprendre sa couleur; selles; alimens légers, une seule potion et une seule pilule, même boisson. Le 12, encore mieux; *potion de quinquina* le matin, *pilules opiatiques deux* le soir, *eau vineuse cannelée* pour boisson. Le 13, les traits commencent à se rétablir; même traitement. Le 14, hors de danger; *vin amer trois fois*, et alimens, même boisson. Cette guérison s'est opérée contre mon attente,

et forme, par les phénomènes rares qui ont accompagné la maladie, une des observations les plus intéressantes de ma pratique. La couleur noirâtre, qui est une espèce d'ictère noir, les traits altérés et l'odeur cadavéreuse, sont des symptômes effrayans et des signes terribles. L'exemple de Ducasse et celui-ci, sont les seuls qui m'aient fourni l'observation de l'ictère noir : chez le dernier, il étoit bien plus prononcé que chez l'autre.

Fièvre jaune du premier degré, et à la fin du premier jour. Auger, matelot. Le 16 brumaire, vers le tard, respiration pesante, grande chaleur ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante majeure, poudre sudorifique* pour la nuit, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 17, les urines rares, bas-ventre météorisé ; *potion excitante majeure bis*, même poudre le soir, *limonade nitrique*, *lavement anodin bis*. Le 18, selles, pâleur sur le cou et la poitrine, douleurs vagues dans le bas-ventre ; mêmes remèdes, *lavement tonique* en place des autres, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen. Le 19, entré à la seconde époque de la maladie, ictère complet, calme ; *potions excitantes muriatiques deux*, même poudre, boisson et lavement : les urines coulent un peu vers le soir. Le 20, foiblesse extrême, délire, hoquet ; *vésicatoire* aux jambes, mêmes potions et lavement, *pilule de ciguë opiatique* le soir, *vin blanc cannelé* pour boisson. Le 21, un peu mieux ; mêmes remèdes. Le 22, le délire et le hoquet ont disparu ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 23, mieux, alimens légers ; *potion de quinquina bis*, *pilule opiatique* le soir. Le 24, même état et même prescription. Le 25, l'appétit se fait bien sentir ; *potions de quinquina deux*, et augmentation d'alimens. Le 26, entré en convalescence. Cette cure est une des plus heureuses de ma pratique.

Typhus ictérique du second degré, et au déclin du premier jour de la fièvre. Hébert, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 25 brumaire, vers le tard, anxiété et grande inquiétude ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique, bol opiatique mercuriel* la nuit. Le 26, figure pâle, cornée opaque bien jaune ; *potion excitante muriatique bis*, même bol, *lavement anodin, limonade minérale*. Le 27, grand mal de reins, urines rares, selles ; *vésicatoire* aux reins, mêmes potions, bol et lavement, *limonade nitrique*. Le 28, ictère complet ; mêmes remèdes. Le 29, mieux, les urines coulent ; mêmes potions, *limonade nitrique* pour boisson, *pilule camphrée* le soir. Le 30, peau sèche, affection comateuse ; mêmes potions, *poudre sudorifique* le soir, *lavement irritant*. Le 1.er frimaire, foiblesse excessive, hoquet ; *potion excitante majeure bis, pilule de zinc* le soir, *lavement tonique, eau vineuse giroflée*. Le 2, hoquet un peu calmé, coma ; mêmes remèdes, *vésicatoire* aux jambes. Le 3, vomissement noir, odeur cadavéreuse ; *mixtures volatiles trois, demi-lavement irritant bis*. Mort à deux heures du soir.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la fièvre. Frontin, chef de timonnerie à bord de la corvette *la Badine*. Le 6 frimaire, grande chaleur et dyspnée ; *potion excitante sulfurique bis, vésicatoire* à la nuque, *lavement anodin, limonade minérale*. Le 7, douleur insupportable à la pointe xiphoïde ; *vésicatoire* sur la pointe du sternum, mêmes potions, *poudre sudorifique* le soir, évacuation par le bas, urines. Le 8, la douleur du sternum tout-à-fait enlevée, pâleur sur la poitrine, plus grande foiblesse ; mêmes remèdes, *lavement tonique, vin blanc cannelé* pour boisson. Le 9, ictère complet, petit délire ;

mêmes remèdes : à midi, il s'est déclaré une paralysie paraplégique, qui a affecté, de la perte du mouvement musculaire, toutes les parties du corps, depuis la hauteur du nombril jusqu'aux pieds : *friction de teinture de cantharides* sur cette moitié du corps. Le 10, suppression d'urine depuis le soir antécédent, sueur puante froide, délire furieux, paralysie persistante ; *potion confortante, lavement irritant.* Mort à dix heures du matin. (*Voy. l'autopsie cadavérique des sujets de ces deux cas au Chap. VIII.*)

Fièvre jaune du second degré, et au second jour de la maladie. Desjardins, sergent de l'artillerie de marine. Le 13 frimaire, vomissement ; *potion antispasmodique bis, vésicatoire* à la nuque, *poudre sudorifique* le soir. Le 14, le vomissement est un peu calmé ; mêmes remèdes, *demi-lavement anodin.* Le 15, le malade a ressenti une chaleur extraordinaire pendant la nuit, le vomissement et la fièvre sont passés ; *potions excitantes trois, lavement tonique.* Le 16, amélioration, selles ; mêmes remèdes. Le 17, ictère, les yeux extrêmement rouges, suppression d'urine, figure décomposée, hoquet, grande agitation : ce changement m'étonna beaucoup ; le malade disoit qu'il étoit bien, et qu'il ne sentoit aucune souffrance : je voyois cependant qu'il se trouvoit dans un état fâcheux, et que, tout en parlant, sa langue s'embarrassoit, et il se jetoit d'un côté et d'autre, oubliant que j'étois là à l'interroger. Je lui prescrivis : *potion excitante majeure bis, poudre sudorifique* le soir, *lavement irritant, vésicatoire* sur l'épigastre ; les cantharides ne mordirent point. Mort à sept heures du soir. Le lendemain matin à six heures, voulant ouvrir le cadavre, j'en ai été empêché par la putréfaction qui s'étoit emparée du corps, à cause du temps chaud et humide

qu'il avoit fait la nuit. Les exemples de ces changemens brusques, de l'amélioration à l'état mortel, sont assez rares dans la fièvre jaune, et indiquent toujours une grande anomalie.

Typhus ictérique du second degré, et à la fin du premier jour de la fièvre. Balil, grenadier de la 84.e demi-brigade. Le 15, vers le tard, douleur grave de tête et de la gorge, avec angine maligne; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique*, *poudre sudorifique* pour la nuit, *lavement tonique*, *gargarisme antiseptique*. Le 16, un peu de soulagement, pâleur sur la poitrine, selles; mêmes remèdes, les potions redoublées, et *limonade minérale* pour boisson. Le 17, ictère complet; mêmes remèdes. Le 18, point de fièvre, vomissement, foiblesse; *potion antispasmodique bis*, *vin blanc cannelé* pour boisson, *pilule de ciguë opiatique* le soir, *lavement tonique*. Le 19, le mal de gorge a disparu, hoquet, petit délire; *mixtures volatiles avec l'oxide blanc de zinc trois*, *demi-lavement irritant bis*. Le 20, un peu mieux, prostration de forces excessive; *potion excitante majeure bis*, *pilules de zinc deux* le soir, *un quart de lavement irritant bis*. Le 21, le délire est passé et le hoquet bien diminué; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 22, le hoquet est tout-à-fait passé, les urines coulent bien; mêmes remèdes. Le 23, défaillances; *vésicatoire* aux jambes, *mixtures volatiles deux*, *pilule de ciguë opiatique* le soir, *un quart de lavement irritant*. Le 24, beaucoup mieux, et légers vomissemens; *rôtie au sucre*, mêmes remèdes, *lavement tonique* au lieu de l'irritant. Le 25, le 26 et le 27, même état, l'ictère se dissipe et le vomissement se calme; mêmes remèdes. Le 28, hématurie et écoulement purulent des oreilles, un peu d'appétit; alimens

légers, *potion antispasmodique bis, pilules d'opium deux* le soir, *injection auriculaire antiseptique.* Le 29, le 30 et le 1.er frimaire, même état et même traitement. Le 2, mieux, le vomissement et l'écoulement des oreilles ont disparu, foiblesse des yeux; alimens légers, *vin blanc cannelé* pour boisson, *potion calmante, pilule opiatique* le soir, et *collyre opiatique.* Le 3, le 4, le 5, le 6 et le 7, mieux et même traitement. Le 8, il ne reste que la foiblesse des yeux, et l'appétit se rétablit lentement; *vin amer deux fois, pilule et collyre opiatique,* alimens légers; continuation de ce traitement jusqu'au 18, jour de l'affermissement de sa vue et de son entrée en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et à l'entrée du second jour de la fièvre. Corbeau, caporal de la 4.e demi-brigade d'artillerie de marine. Le 26 frimaire, vomissement; *vésicatoire* à la nuque, *potion antispasmodique bis, lavement anodin.* Le 27, le vomissement s'est un peu calmé, douleur à l'épigastre, légère affection comateuse; *potion excitante sulfurique bis, poudre sudorifique* le soir, *limonade minérale* pour boisson, *lavement anodin, vésicatoire* sur l'épigastre. Le 28, ictère complet, le vomissement est revenu avec plus de violence; *mixture volatile bis, bol opiatique mercuriel* le soir, *lavement tonique.* Le 29, la douleur et le vomissement ont disparu, mais l'affection comateuse est plus prononcée; mêmes remèdes, le lavement redoublé. Le 30, délire, hoquet, sueur froide, décomposition de la figure, suppression d'urine; *potions confortantes trois, lavement irritant.* Mort à midi. L'état comateux m'a fait soupçonner que le cerveau étoit attaqué plus que les autres organes: l'ouverture du cadavre a réalisé ma conjecture. (*Voy. au Chap. VIII.*)

Typhus

Typhus américain, survenu à la suite d'une fièvre intermittente, qui a dégénéré en typhus nosocomial, et a été suivi de la fièvre jaune de diathèse nerveuse. Thomas, soldat de la 84.e demi-brigade, est entré à l'hôpital le 26 frimaire, et n'a été guéri, des maladies qui ont précédé la fièvre jaune, qu'au 16 de nivose : le 19 de ce mois, étant en convalescence, le typhus américain s'est déclaré ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante bis*, *limonade minérale* pour boisson. Le 20, peau très-sèche, douleurs vagues dans le bas-ventre et à la tête ; une seule potion, *poudre sudorifique deux paquets*, *lavement tonique*, *cataplasme stimulant* sur l'abdomen, et *épithème de vinaigre antiseptique* sur le front. Le 21, un peu mieux ; mêmes remèdes. Le 22, ictère incomplet ; mêmes remèdes. Le 23, sueur, bas-ventre dur et tendu ; la *potion excitante* et les *poudres sudorifiques*, *lavement purgatif*, *friction camphrée huileuse* sur le bas-ventre ; plusieurs selles le soir, sueurs. Le 24, pétéchies, engorgement naissant de la parotide gauche ; mêmes remèdes, et *infusion de thé* pour boisson, *cataplasme résolutif* sur la parotide. Le 25, les petites coliques et les pétéchies ont disparu, la parotide est augmentée et durcie ; *potion excitante kermétisée* (avec deux grains d'oxide d'antimoine sulfuré rouge) *bis*, *poudre sudorifique* le soir, *lavement tonique bis*, même cataplasme. Le 26 et le 27, amélioration ; mêmes remèdes, les lavemens suspendus. Le 28, coliques assez fortes ; *potions excitantes kermétisées huileuses* (avec deux onces d'huile d'olive) *deux*, *lavement de quinquina huileux*, *cataplasme stimulant* sur le bas-ventre et résolutif sur la parotide, *pilule musquée* le soir. Les 29 et 30, selles, les coliques sont passées, la parotide est toujours très-dure ; mêmes remèdes, le lavement et le cataplasme stimulant suspendus

le 30 : le soir de ce jour, le chirurgien de première classe, homme peu expérimenté, croyant qu'il pouvoit sauver ce malade, s'avisa d'inciser la parotide sans mon ordre, ce qui fut très-funeste. Le 1.er pluviose, vomissement, parotide très-enflammée, les bords de son ouverture noirs, grande foiblesse; *mixtures volatiles deux, pilule de ciguë opiatique* le soir, *demi-lavement irritant, cataplasme antiseptique* sur la parotide. Le 2, gangrène à la parotide; même prescription. Le 3, vomissement noir, hoquet; mêmes remèdes. Mort à neuf heures du soir. Le malade a eu, depuis le 28 nivose, un écoulement purulent à l'oreille gauche, auquel j'ai opposé une *injection antiseptique*.

Ce cas est vraiment singulier et digne d'attention. Le malade est entré à l'hôpital avec une fièvre intermittente quotidienne, qui, dans son cours, a été accompagnée d'une légère dyssenterie et d'une douleur au côté gauche. Cette fièvre a dégénéré en typhus nosocomial, qui a été dompté et qui a été suivi, comme on a vu, de fièvre jaune nerveuse, avec pétéchies, l'ictère incomplet, parotide gauche, écoulement d'oreille et vomissement. Le parotide a été toujours dure extérieurement, malgré l'emploi des topiques, et cachoit un dépôt, dont le pus s'est ouvert une issue par l'oreille du même côté. Le malade alloit assez bien, et j'espérois de le tirer d'affaire, lorsque le chirurgien Ch....., sans mon ordre et par un zèle inconsidéré, lui incisa la parotide, de laquelle il n'est pas même sorti du sang: depuis cet événement, le malade a empiré, et est mort à la suite de la gangrène, qui s'est manifestée à la parotide, comme je l'avois prévu, d'après ce que l'expérience m'a appris.

Fièvre jaune du second degré, et au déclin du premier jour de la maladie. Cheverlot, grenadier de la

84.e demi-brigade. Le 2 nivose, respiration pesante et très-pénible ; *vésicatoire* sur le sternum, *potion excitante bis*, *limonade minérale* pour boisson, *pilule opiatique* et *lavement anodin* le soir. Le 3, respiration moins gênée, constipation du bas-ventre ; mêmes remèdes, *lavement purgatif* au lieu de l'anodin, évacuation par le bas le soir. Le 4, coliques ; mêmes potions et pilules, *lavement huileux bis*, *cataplasme stimulant* sur le bas-ventre. Le 5, point de fièvre, jaunisse, difficulté d'uriner ; *potion excitante nitrique bis*, *pilule opiatique* le soir, *lavement anodin bis*, *limonade nitrique* pour boisson. Le 6, les coliques se sont calmées, urines sanguinolentes, selles ; mêmes remèdes, les lavemens suspendus. Le 7, douleur poignante à l'épigastre, même écoulement d'urine ; mêmes remèdes, et *vésicatoire* sur la région épigastrique. Le 8, la douleur est passée ; ictère complet, soubresauts des tendons ; *potion excitante muriatique bis*, *poudre sudorifique* le soir, *limonade nitrique*. Le 9, hémorragie par la verge ; mêmes potions et poudre, *lavement anodin bis*, *limonade nitrique avec l'acétite de potasse*. Le 10, sueur, les soubresauts se sont entièrement évanouis, l'hématurie symptômatique continue ; mêmes potions, *bol opiatique mercuriel* le soir, *lavement tonique* et même boisson. Le 11, le 12 et le 13, même état et mêmes remèdes. Le 14, foiblesse excessive, engorgement de la parotide droite, vomissement ; *vésicatoire* aux jambes, *mixtures volatiles deux*, même bol le soir, *lavement tonique bis*, *cataplasme résolutif* sur la parotide : les urines sont naturelles et l'hémorragie est passée. Le 15, un peu mieux ; mêmes remèdes, un seul lavement. Le 16, le 17, le 18 et le 19, nausée et quelques légers vomissemens, selle tous les jours, la parotide s'est amollie ; continuation du même

traitement. Le 20, paralysie hémiplégique du côté droit; mêmes remèdes, *deux lavemens toniques, friction de teinture de cantharides*, sur le côté paralysé, deux fois dans le jour, *eau vineuse giroflée* pour boisson. Le 21, même état; *mixtures volatiles deux, pilules musquées deux* le soir, mêmes boisson et friction, *un quart de lavement irritant bis.* Mort à cinq heures du soir.

Fièvre jaune du troisième degré, et au premier jour de la maladie. Perdriel, matelot. Le 13 nivose, agitation et grand mal de tête; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, poudre sudorifique* le soir, *lavement anodin, limonade minérale.* Le 14, diminution remarquable des souffrances; mêmes remèdes, selles le soir. Le 15, sueur; mêmes remèdes. Le 16, point de fièvre; alimens légers et mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 17, foiblesse; même traitement, *lavement tonique bis.* Le 18, mieux; alimens, mêmes potions, poudre et boisson. Le 19, plus grande amélioration, sueur; mêmes remèdes. Le 20, entré en convalescence. Ce cas est digne de remarque pour la régularité de la maladie et du traitement.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Caret, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 13, urines rares, grande chaleur; *vésicatoire* à la nuque, *potions excitantes nitriques deux, poudre sudorifique* le soir, *limonade nitrique, lavement anodin :* les urines ont mieux coulé le soir. Le 14, vomissement; *potion antispasmodique bis, pilule de ciguë opiatique* le soir, et *lavement tonique.* Le 15, même état et affection anginale, évacuation par le bas; mêmes remèdes, le lavement suspendu, *gargarisme antiseptique.* Le 16, entré au second stade, ictère, urines plus rares que la première fois; mêmes remèdes, les potions rendues nitriques. Le 17, ictère

complet, l'affection anginale est passée, le vomissement est plus violent ; *mixture volatile bis, pilules opiatiques trois* le soir, *lavement tonique*. Le 18 et le 19, mieux ; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 20, dysopie, le vomissement est bien diminué ; *potion antispasmodique bis, collyre opiatique, deux pilules d'opium* le soir. Le 21, même situation et même traitement. Le 22, foiblesse excessive, défaillances ; *vésicatoire* aux jambes, *mixtures volatiles deux, pilule de ciguë opiatique* pour le soir, *même collyre*, et *lavemens toniques deux*. Le 23, relevé ; *une seule mixture, deux pilules* le soir, *limonade minérale* pour boisson, et *collyre*. Le 24, mieux ; alimens légers et mêmes remèdes. Le 25, la vue se rétablit ; même prescription. Le 26, hors de danger ; alimens, *potions toniques trois, pilule d'opium* le soir, *eau vineuse*. Le 30 de ce mois, étant à faire sa convalescence, il contracta une fièvre tierce, qui fut guérie en cinq jours, et qui se termina par une éruption de gale : le 12 pluviose, il sortit de l'hôpital entièrement rétabli.

Fièvre jaune du troisième degré, et au second jour de la maladie, avec rechute. Lambert, grenadier de l'artillerie de marine. Le 3 pluviose, anxiété, soif ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, lavement anodin, limonade minérale*. Le 4, soulagement notable ; mêmes remèdes, *poudre sudorifique* le soir. Le 5, sueur, selles, urines copieuses ; mêmes remèdes. Le 6, point de fièvre, foiblesse, douleur vague aux bosses frontales ; *potions excitantes sulfuriques deux, poudre sudorifique* le soir, *lavement tonique bis, épithème de vinaigre antiseptique* sur le front. Le 7 et le 8, mieux ; alimens légers et mêmes remèdes, les lavemens suspendus : le 8 au soir, la douleur de tête étoit tout-à-fait passée. Le 9, rechute ;

vésicatoire aux jambes, *potion excitante majeure bis*, *bol opiatique mercuriel* le soir, *lavement tonique*. Le 10, la fièvre commence à baisser; mêmes remèdes, *limonade minérale* pour boisson, le lavement suspendu. Le 11, mieux; une seule potion et les autres remèdes. Le 12, point de fièvre, sueur; mêmes remèdes. Le 13, plus grande amélioration; *potion excitante* le matin, *pilules opiatiques deux* le soir, alimens légers. Le 14, hors de danger; continuation du même traitement jusqu'au 25 : la convalescence a duré vingt jours.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la fièvre. Dessin, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 12 pluviose, grande chaleur et douleur de reins poignante; *large vésicatoire* aux reins, *potion excitante sulfurique bis*, *poudre sudorifique* le soir, *lavement anodin*, *limonade minérale*. Le 13, la chaleur et le mal de reins sont bien diminués, urines assez copieuses; mêmes remèdes. Le 14, même état et mêmes remèdes : selles le soir. Le 15, point de fièvre, pâleur sur la poitrine et le cou; mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 16, ictère complet, urines abondantes; mêmes remèdes, *limonade nitrique* pour boisson. Le 17, mieux; alimens légers et même prescription. Le 18, bas-ventre un peu constipé; même traitement et lavement laxatif, évacuation par le bas le soir. Le 19 et le 20, encore mieux; *potion excitante*, *bol opiatique mercuriel* le soir, même boisson. Le 21, l'ictère commence à se dissiper; mêmes remèdes et alimens. Le 22, sorti de danger et entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et au second jour de la fièvre. Fleuret, grenadier de la 84.e demi-brigade. Le 25 pluviose, trouble du cerveau, visage enflammé; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante*

sulfurique bis, *lavement anodin*, *limonade minérale* pour boisson, *pilule musquée* le soir. Le 26, soulagement de la tête, évacuation par le bas ; mêmes remèdes. Le 27, urines rares, affection anginale et point de fièvre ; *potion excitante nitrique bis*, *poudre sudorifique* le soir, *gargarisme antiseptique*, *limonade nitrique* pour boisson, et *lavement tonique*. Le 28, même état, douleur au pubis, suppression d'urine ; je l'ai fait sonder pour examiner si la vessie contenoit de l'urine, mais il n'y en avoit pas : *vésicatoire* sur le pubis et mêmes remèdes : l'affection de la gorge est passée. Le 29, hoquet, ictère complet, vomissement ; *mixtures volatiles nitriques deux*, *demi-lavement irritant*, *pilule de zinc* le soir. Le 30, vomissement noir, délire ; mêmes remèdes. Mort à quatre heures du soir.

Typhus ictérique du premier degré, et au premier jour de la fièvre. Pierre, ouvrier du génie : avant l'invasion de la fièvre jaune, il a eu un accès de manie qui lui a duré trois jours ; il est venu à l'hôpital dans cet état, et la fièvre l'assaillit douze heures après, le 26 pluviose : grand mal de tête, visage très-enflammé, le malade inquiet et taciturne : *large vésicatoire* sur le sinciput, *épithème de vinaigre antiseptique* sur le front, *potion excitante majeure bis*, *lavement anodin*, *pilule musquée* le soir, *limonade minérale*. Le 27, un peu de soulagement, mais les parties saillantes de la figure un peu livides ; mêmes remèdes. Le 28, jaunisse, délire, évacuation par le bas ; mêmes remèdes, *lavement tonique bis* au lieu de l'anodin. Le 29, coma, suppression d'urine et altération des traits de la figure à le rendre tout-à-fait méconnoissable ; mêmes potions, *lavement irritant*. Mort à onze heures du matin. Dans les deux mois qui ont précédé

sa maladie, il a eu des aberrations d'esprit à plusieurs reprises.

Typhus ictérique du troisième degré, et au premier jour de la fièvre. Gentil, grenadier de la 84.e demi-brigade. Le 15 pluviose, abattement et grande chaleur; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, lavement anodin, poudre sudorifique* le soir, *limonade minérale*. Le 16, sueur, selles; mêmes remèdes. Le 17, prostration de forces; les mêmes potions et poudre, *eau vineuse giroflée* pour boisson, *lavement tonique bis*. Le 18, point de fièvre; même prescription. Le 19, douleurs aux bosses frontales; mêmes remèdes, les lavemens suspendus, *épithème de vinaigre antiseptique* sur le front. Le 20, plus grande foiblesse, défaillances; *potion excitante majeure bis, pilule de ciguë opiatique* le soir, *même boisson*. Le 21, un peu mieux, hémorragie de l'anus; *potion excitante styptique bis, lavement astringent*. Le 22 et le 23, encore mieux, et mêmes remèdes, alimens légers. Le 24, déjections muqueuses sanguinolentes; même traitement. Le 25 et le 26, même état et mêmes remèdes. Le 27, l'hémorragie est tout-à-fait passée; mêmes potions. Le 28, entré en convalescence.

Fièvre jaune du second degré, et au premier jour de la maladie. Travinot, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 25 pluviose, grand mal de tête, agitation; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, limonade minérale* pour boisson, *poudre sudorifique* le soir, *lavement anodin bis*, évacuation par le bas. Le 26, la tête est bien soulagée; mêmes remèdes, les lavemens suspendus. Le 27, moiteur, respiration difficile; les mêmes potions, *bol opiatique mercuriel* le soir, *lavement anodin*. Le 28, point de fièvre, jaunisse, urines rares; *potion excitante nitrique bis, limonade*

nitrique et même bol. Le 29, ictère complet, suppression d'urine, affection comateuse ; les mêmes potions le matin, *potion confortante* le soir, *lavement tonique*, *poudre sudorifique* la nuit, *vésicatoire* sur l'hypogastre. Le 30, coma, délire ; *potions antispasmodiques trois*, *pilules musquées deux* le soir, même lavement, *limonade nitrique*. Le 1.er ventose, même état ; *potions confortantes quatre*, *demi-lavement irritant*. Le 2, mort à quatre heures du matin. Il n'a pas fait une goutte d'urine depuis le 28 à midi : c'est le seul exemple d'une suppression totale d'urine, qui ait duré quatre jours. (*Voy. au Chap. VIII, les observations anatomiques faites à l'ouverture du cadavre.*)

Fièvre jaune du second degré, et à l'entrée du second jour de la fièvre. Pelerin, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 27 pluviose, peau très-sèche, chaleur excessive ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis*, *poudre sudorifique* le soir, *lavement anodin*, *limonade minérale* pour boisson. Le 28, moins de chaleur, urines rares, douleurs aiguës aux reins ; *cataplasme stimulant* sur la région rénale, *potion excitante nitrique bis*, même poudre le soir, *limonade nitrique* pour boisson. Le 29, entré à la seconde époque, ictère ; mêmes remèdes, les urines coulent mieux. Le 30, ictère complet ; continuation du même traitement. Le 1.er ventose, mieux, constipation du bas-ventre ; mêmes remèdes, *lavement laxatif*, selles le soir. Le 2, prostration de forces excessive ; *vésicatoire* aux jambes, *potion excitante muriatique bis*, *bol opiatique mercuriel* le soir, *lavement anodin*. Le 3, relevé ; mêmes remèdes. Le 4, mieux ; alimens légers et mêmes remèdes, le lavement suspendu. Le 5, le 6 et le 7, même situation et mêmes remèdes. Le 8, l'ictère commence à se dissiper ; même traitement. Le 9, entré en convalescence.

Typhus ictérique du second degré, et au déclin du premier jour de la fièvre. Eugène, soldat de la 84.e demi-brigade. Le 11 ventose, abattement, cornée opaque jaune ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante muriatique bis, lavement anodin, limonade minérale.* Le 19, pâleur sur la poitrine et le cou, selles ; mêmes potions et boisson, *poudre sudorifique* le soir. Le 13, léger vomissement, hémorragie du nez ; *potion antispasmodique styptique bis, même poudre* le soir, *lavement tonique*, point de fièvre à l'entrée de la nuit. Le 14, ictère complet, vomissement plus violent, l'hémorragie est passée, foiblesse excessive ; *vésicatoire* aux jambes, *mixtures volatiles deux, pilule de ciguë opiatique* le soir, même lavement. Le 15, même état et mêmes remèdes. Le 16, vomissement noir, hoquet ; *mixtures volatiles trois*, même bol, et le lavement redoublé. Mort à onze heures du soir.

Typhus ictérique du second degré, et au premier jour de la fièvre. Lesueur, grenadier de la 4.e demi-brigade d'artillerie de marine. Le 21 ventose, anxiété, dyspnée, les yeux hagards ; *vésicatoire* à la nuque, *potion excitante sulfurique bis, lavement anodin, poudre sudorifique* le soir. Le 22, un peu de soulagement ; mêmes remèdes, *limonade minérale* pour boisson. Le 23, selles, moiteur ; mêmes remèdes, *lavement tonique* en place de l'anodin. Le 24, point de fièvre, pâleur sur la poitrine, foiblesse excessive ; *potion excitante majeure bis*, même poudre le soir, *lavement tonique bis.* Le 25, un peu mieux ; même prescription. Le 26, les membres inférieurs paralysés ; mêmes potions, *pilule de ciguë opiatique* le soir, *friction de teinture de cantharides* sur les membres affectés, *vin blanc cannelé* pour boisson. Le 27,

vomissement, délire, coma, selles involontaires; *vésicatoire* aux cuisses, *mixtures volatiles trois, demi-lavement irritant*, même bol le soir. Le 28, délire furieux, paralysie paraplégique, suppression d'urine; *mixtures volatiles deux.* Mort à trois heures du matin. L'ictère a commencé, mais il n'a pas complété son éruption, probablement à cause de la paralysie qui est survenue tout d'un coup.

Dans l'hôpital du Fort de France, depuis le 14 messidor de l'an XI jusqu'au 26 germinal de l'an XII, il est entré sept cent cinquante-trois malades de fièvre jaune, dont trois cent quarante-deux pendant le dernier trimestre de la première année, et quatre cent onze pendant les sept mois de la seconde année : sur la totalité des malades, j'en ai compté cent vingt-cinq qui étoient à une période avancée, par conséquent sans espoir, et qui sont morts de douze à quarante-huit heures; les autres six cent vingt-huit sont arrivés à temps, et ont été soumis à ma méthode curative : sur ce nombre, il s'en est sauvé trois cent quatre-vingt-cinq, qui font à-peu-près les deux tiers; résultat analogue à celui que j'ai obtenu à Saint-Pierre. Ainsi, pendant tout le temps que la fièvre jaune a régné à la Martinique, en l'an XI et en l'an XII, il est passé, par mes mains, quatorze cent quinze malades de fièvre jaune; savoir : six cent soixante-deux à Saint-Pierre, et sept cent cinquante-trois au Fort de France, desquels, rigoureusement parlant, je n'en ai traité que onze cent soixante-dix-huit.

CHAPITRE VII.

Des Moyens prophylactiques, ou du Traitement préservatif de la Fièvre jaune.

On a observé, de tous les temps, que la médecine préservative l'emportoit sur la thérapeutique, et que, pour s'opposer avec un avantage réel à la dévastation des maladies endémiques, épidémiques et contagieuses, il falloit employer les mesures sages de la première, dont l'objet est de conserver la santé et de prévenir les maladies qui règnent dans les diverses contrées. Si les gouvernemens d'Europe veulent essuyer peu de pertes dans l'archipel d'Amérique et dans le continent voisin, ils ne doivent pas hésiter de mettre à exécution les moyens prophylactiques que plusieurs médecins célèbres ont proposés, et auxquels je vais en ajouter d'autres, qui compléteront la médecine préservative de la fièvre jaune, dont l'application préviendra cette calamité, autant que possible, et assurera la diminution du nombre des victimes. Je parlerai seulement des mesures que la France devroit adopter, cet objet étant celui qui m'intéresse le plus.

Avant de faire passer des troupes dans les Antilles, ou dans les autres climats chauds de l'Amérique, il faut qu'elles séjournent, pendant un printemps et l'été suivant, dans un des ports les plus méridionaux de la France, tels que Bayonne et Bordeaux, ou Marseille et Toulon, et on évitera, autant que les circonstances le permettront, de les faire embarquer à Dunkerque, au Havre, à Brest ou dans quelque autre port des parties septentrionales. Les Anglais, en temps de paix, envoient, les troupes destinées pour les Antilles, à Gibraltar, où, après avoir vécu quelques mois, elles s'embarquent pour la zone torride occidentale. C'est le cas de dire : *Fas est, et ab hoste doceri.* Au commencement de l'automne, après les coups de vents de l'équinoxe, les troupes françaises seroient mises à bord, avec la précaution de ne pas entasser les hommes sur les bâtimens, et elles arriveroient, à leur destination, en novembre, à la fin de la mauvaise saison ou de l'hivernage : à l'approche du tropique de cancer, il faudroit avoir l'attention de suspendre la ration d'eau-de-vie aux soldats, aux matelots et à tous les passagers, de diminuer celle de vin et d'y ajouter de l'eau, d'affoiblir la ration de viande et d'augmenter celle de légumes, et de les mettre à l'usage journalier d'une boisson délayante,

telle que la limonade, l'oxycrat ou l'hydromel; il en résulteroit que les hommes débarqueroient, aux Antilles, dans un état sans pléthore et sans prédisposition pour la diathèse sthénique.

A leur arrivée dans les ports et dans les villes, on ne doit pas les y laisser demeurer un seul jour, et il faut les envoyer sur-le-champ à la campagne, dans des endroits montagneux, où ils se rendroient de nuit et où ils passeroient un trimestre : à la Martinique, par exemple, on devroit les envoyer au Gros-Morne, au centre de l'île, dont la température est moins élevée que dans les autres points, et où l'on construiroit des casernes convenables avec des galeries tout au tour, ainsi qu'une salle d'hôpital avec des baignoires. Aussitôt les troupes établies, il seroit nécessaire d'administrer, aux hommes les plus robustes, un léger purgatif, tels que de la crême de tartre, du tamarin ou de la casse, et de leur ouvrir la veine avec modération, si les forces ne sont pas diminuées d'une manière notable, et si les individus ne transpirent pas abondamment; de prescrire l'infusion claire du thé du pays à ceux qui ont les pores fermés, afin qu'ils suent tous les jours; ou de leur faire porter un gilet de flanelle, précaution bonne également pour ceux qui suent beaucoup, afin d'éviter les

répercussions ; de faire prendre des lavemens simples aux personnes sujettes à la constipation, et de faire couper les cheveux à tous pour diminuer la chaleur de la tête et la douleur ou la pesanteur qui l'affectent souvent : les bains tièdes, une fois par semaine, soit par propreté, soit pour augmenter la transpiration, sont très-utiles dans le premier mois, et leur durée ne doit pas excéder quinze minutes. L'élève en médecine qui seroit chargé de prescrire ces opérations et de les surveiller, doit prendre garde, très-attentivement, à ce que les hommes ne soient pas très-affoiblis, car la prostration de forces seroit aussi dangereuse, sous d'autres rapports, que la prédisposition à la diathèse inflammatoire. Des injonctions rigoureuses doivent être faites aux soldats, pour qu'ils ne s'exposent pas au soleil sans nécessité, et qu'ils soient toujours couverts de leurs habits. Il est important de ne les assujétir, pour les premiers temps, à aucun travail et à aucune corvée militaire, et de les dispenser de faire la cuisine, de couper le bois dans les forêts, et d'aller à l'eau dans un endroit éloigné. Il faut leur ordonner la promenade le matin à la pointe du jour, et le soir à l'entrée de la nuit ; pendant le reste de la journée, ils peuvent se promener et se divertir sous les galeries qui entourent les

casernes, ou sous les arbres qui se trouvent près de là : la musique et les autres amusemens leur conviennent encore pour les désennuyer et les empêcher de tomber dans la tristesse, ou s'amuser avec d'autres jeux. Une nourriture mixte d'alimens farineux, tels que le manioc, les patates, les bananes, les pois d'Angole, etc., et de substances animales, tels que le bœuf et le mouton, de manière que la proportion des premiers surpasse celle des seconds ; les fruits du pays en petite quantité, un peu de vin avec de l'eau, point de café ni de liqueurs spiritueuses, et la continuation des boissons rafraîchissantes, forment le régime alimentaire qui leur convient le plus. Une distribution de poisson frais, deux fois par semaine, seroit aussi fort à propos. La quantité de mets ne doit pas être excessive, ou doit être calculée scrupuleusement d'après le besoin de chacun ; et il ne sera pas superflu de faire sentir qu'il ne faut pas manger à satiété, ni satisfaire entièrement son appétit. Les heures des repas doivent être fixées à dix du matin et à quatre du soir. Un sommeil de six à sept heures est indispensable, en se couchant à neuf heures du soir et en se levant avant le soleil ; règle salutaire, et qu'on doit strictement observer. L'habillement convenable pour les troupes, doit être choisi et arrangé de manière pour qu'il

qu'il remplisse plusieurs buts à-la-fois, c'est-à-dire, qu'il ne soit pas bien pesant ; qu'il garantisse des fraîcheurs de la nuit et de l'humidité ; que la couleur du drap soit blanche, grise ou d'azur, et de vert clair, pour éviter l'absorption des rayons lumineux et diminuer la chaleur ; que la forme du chapeau soit ronde, à fond haut, et sa couleur blanche ou cendrée; que l'habit ne soit pas bien long, et qu'il boutonne sur la poitrine; que le drap, enfin, à employer pour l'habillement général, ne soit ni trop épais, ni trop mince. Les gants ne sont nécessaires qu'à ceux dont les mains se pèlent à l'action du soleil. Il est indispensable de leur fournir plus de linge qu'aux troupes d'Europe, et de les obliger à en changer souvent, ainsi qu'à se laver la figure et les mains, avec l'eau fraîche, deux fois par jour.

Au bout de ces trois mois, la saison sèche, qui est la plus salubre, arrive, et ils peuvent descendre dans les villes, où, étant en garnison, occupant des logemens sains, et exercés à un service qui ne soit pas pénible, ils s'acclimatent insensiblement : quand ils seront en faction la nuit, dans les temps humides, et sur-tout dans la saison pluvieuse, quoiqu'ils soient à l'abri dans la guérite, il faut encore les obliger à se couvrir d'une capote. Après

le laps d'un an, ils reprendront à-peu-près la vie qu'ils menoient en Europe, ou celle des créoles, en exécutant les autres précautions, et ils pourront braver les dangers du climat, pourvu qu'ils se conduisent avec frugalité et modération, sur-tout dans l'exercice du coït. Dans les marches à travers de l'île, ils ne quitteront jamais le fardeau salutaire de l'habit, et il faut tâcher, autant que possible, qu'elles soient effectuées pendant la nuit, ou le matin de bonne heure, et le soir vers le tard : dans le passage des rivières, il est de la plus grande importance que le soldat, arrivé au bord de l'eau, fasse d'abord une petite halte, se déchausse, se lave les pieds, les jambes, les mains et la figure, et qu'ensuite il passe à gué. Quand ils ont soif en route, il faut leur recommander de ne boire jamais de l'eau pure et fraîche, mais d'y exprimer la moitié d'un citron, ou d'y ajouter quelques gouttes de rhum, de vinaigre, un peu de vin ou de liqueur spiritueuse quelconque ; et, à cet effet, ils pourroient en remplir un petit flacon ou une petite gourde, et la porter pendue à la giberne, ou avoir quelques citrons dans la poche. Si après avoir beaucoup sué, ou en pleine transpiration, cette fonction importante est arrêtée par des circonstances imprévues, il est prudent, surtout si on ne se remet pas en mouvement, de

se frotter le corps, ou le tronc seulement, avec une à deux onces de tafia : cette mesure est d'une grande utilité, parce qu'elle rappelle à la peau, et qu'elle prévient souvent des maladies graves.

On voit évidemment que la pratique de ces moyens tend à diminuer l'influence du climat sur le corps humain, à habituer celui-ci à recevoir, par degrés, les différentes impressions, et à l'empêcher de contracter la diathèse inflammatoire en éludant l'action du stimulus, mais en faisant attention de ne point l'énerver : ainsi, en ajoutant à tout ce que je viens d'exposer, les mesures d'hygiène publique, ou de police médicale, que j'ai proposées pour corriger l'insalubrité des villes, et en en dictant d'autres qui sont également importantes pour désinfecter l'air, j'aurai complété la médecine préservative pour toutes les Antilles, et spécialement pour la Martinique. Il ne sera pas déplacé ici de dire un mot sur les fumigations muriatiques du célèbre Guyton de Morveau. On croit ordinairement qu'elles ont la faculté de garantir de la contagion de la peste et de la propagation de la fièvre jaune : j'ignore sur quels faits cette croyance est fondée, et quels sont les médecins ou les physiciens qui les ont constatés ; mais je sais qu'ayant fait usage de ces fumigations dans les hôpitaux de la

Martinique, pendant les deux épidémies de fièvre jaune, je ne me suis que trop clairement aperçu qu'elles n'ont pas affoibli son intensité, ni diminué ses ravages, ni interrompu son cours, quoique je m'attendisse à des résultats plus avantageux; j'ai reconnu seulement qu'elles enlevoient l'odeur particulière des miasmes des hôpitaux, et qu'elles faisoient respirer avec plus d'aisance, ce qui nous assure qu'elles purifient l'air; effet incontestable dont je suis convaincu, et qui est conforme aux observations que j'ai faites, en l'an II et en l'an III, dans les hôpitaux de l'armée d'Italie, où nous pratiquions les mêmes fumigations. Il n'y a pas de doute qu'elles soient, ainsi que celles de Carmichael Smyth, très-avantageuses pour désinfecter les prisons, les vaisseaux, les hôpitaux, et l'air des lieux remplis d'émanations cadavéreuses et excrémentitielles; mais il ne faut pas se faire illusion sur leur prétendue efficacité, pour détruire les effets mortels de la fièvre jaune, ou annuller les puissances qui l'engendrent. Pour s'opposer activement aux ravages de la fièvre jaune ou de la peste, et pour diminuer le nombre des victimes qu'elles frappent, c'est la production des causes générales de ces maladies qu'il faut combattre, ainsi que l'état de prédisposition du physique et du moral de l'homme; et, malheureusement,

les fumigations muriatiques ou nitriques, ne peuvent empêcher ni l'un ni l'autre.

Le nombre des mesures prophylactiques qu'il me reste à proposer n'est pas considérable, et elles peuvent se réduire aux suivantes : 1.° Ordonner l'entretien de la propreté dans toutes les rues des villes et de leurs environs ; 2.° faire paver les villes et les bourgs (les villes de la Martinique sont pavées ; mais il y en a bien d'autres dans les Antilles qui ne le sont pas) ; 3.° supprimer les hôpitaux qui se trouvent dans les villes, et les établir hors de leur enceinte et sous le vent : par conséquent, au Fort de France, on devroit bâtir un autre hôpital, ou sur le Morne des Capucins, ou sur le Tartenson, et à Saint-Pierre, sur les bords de la rivière des Pères, ou à la Nouvelle-Cité ; 4.° transporter les cimetières hors des villes, tâcher de les placer toujours sous le vent, et défendre que l'on enterre davantage autour des églises ; 5.° ordonner que les fosses d'inhumation aient quatre pieds de profondeur, et que l'on jette, sur les cadavres, la quantité de chaux nécessaire, si la putréfaction n'est pas commencée ; 6.° que l'emplacement des geoles soit spacieux, aéré et bien choisi ; 7.° dessécher les marais qui sont aux environs des villes et bourgs, nétoyer les ports tous les ans, rendre les canaux plus profonds et

leur donner plus de pente, ainsi que circonscrire le lit des rivières qui coulent près des villes; 8.° recommander aux habitans, propriétaires et locataires, de balayer souvent leurs maisons et de les tenir propres, de faire la même chose dans les habitations, et d'obliger les nègres à les imiter; 9.° ne pas laisser les boucheries au milieu des villes, et les reculer près de la mer ou des rivières; infliger des peines aux bouchers qui sont négligens sur l'article de la propreté, et leur défendre de dessécher les peaux près des endroits habités; et 10.° établir un hôpital de convalescence sur une hauteur près de la mer et éloigné des villes, dans un beau site et dans un endroit sain : cet hôpital seroit destiné à recevoir les convalescens, et à les garder le temps prescrit par le médecin qui les a soignés dans leur maladie; établissement très-utile, qui a pour but de prévenir les rechutes, car il est imprudent d'envoyer les soldats, ou les matelots convalescens, à leurs casernes et à leurs bords; c'est les exposer évidemment à retomber malades et à rentrer à l'hôpital : cet établissement est aussi nécessaire pour les garantir des maladies, que des rechutes (1).

---

(1) Les Anglais, qui, dans la dernière guerre, ont été maîtres de la Martinique pendant huit ans, n'ont pas

Mon objet principal, en exposant la médecine préservative, est de conserver la santé des troupes et des marins militaires, par la raison que la fièvre jaune pèse plus particulièrement sur eux, qui abordent aux colonies toujours en grand nombre, que sur ceux qui y arrivent isolément. Les marins ne peuvent pas quitter leurs bords pour aller respirer l'air des mornes ; mais cette privation n'est pas nuisible pour eux, car l'air de la mer, à une certaine distance de terre, est, pour le moins, aussi pur et aussi frais que l'autre. Il faut que les matelots n'aillent à terre que pour ce qui est indispensable, et qu'ils n'y couchent jamais ; que les bâtimens de l'Etat soient mouillés à mille toises au moins des bords de la mer ; que leur position ne soit ni sous le vent des marais ou des cantons malsains, ni sous le vent des villes ; que le pont des bâtimens soit toujours ombragé d'une tente, et que les entreponts soient bien aérés. Les capitaines doivent surveiller attentivement la propreté de leurs bords et des individus de l'équipage ; ils éviteront, autant que possible, de faire travailler les marins au soleil ; ils auront soin que la nourriture soit fraîche, et que

---

négligé d'avoir des hôpitaux de convalescence, et de cantonner leurs troupes sur les hauteurs.

les rations, soit de vivres, soit de boissons, n'excèdent pas les proportions de celles indiquées pour les soldats. Les matelots du commerce peuvent se conduire de même, toutes les fois que les circonstances et les opérations commerciales ne s'y opposent pas, et les obligent à négliger entièrement la médecine préservative.

Il est facile de s'apercevoir que les règles que je viens de donner pour la conservation des troupes et des marins de l'Etat, sont utiles également pour les Européens, d'une condition quelconque, qui passent aux Antilles, tels que des négocians, des officiers de santé, des voyageurs, etc., lesquels, en se conduisant à-peu-près selon ces préceptes, pourront se préserver des maladies autant que les autres : cependant, je pense que, sans s'écarter de ce même but, ils pourroient se procurer plus d'agrément, en changeant plus souvent de mets, et en ne choisissant que parmi les alimens que je vais indiquer, lesquels composent l'hygiène alimentaire la plus convenable pour les nouveaux arrivans, quoique la plupart d'entr'eux ne les trouve pas de leur goût. Ces alimens sont tirés du règne végétal et animal ; les premiers, indigènes des Antilles, sont les suivans : La patate (*Convolvulus Batatas* L.), l'igname

(*Dioscoreea sativa* L.), le chou caraïbe (*Calla AEthiopica* L.), la figue banane (*Musa paradisiaca* L.), la banane (*Musa sapientum* L.), le maïs (*Zea maïs* L.), et le gombault (*Hibiscus esculentus* L.) : ces racines et ces fruits farineux et mucilagineux donnent peu de nourriture, relâchent le bas-ventre à quelques-uns, et rafraîchissent beaucoup ; ils conviennent spécialement aux nouveaux débarqués, pour le besoin qu'ils ont de s'affoiblir médiocrement et de prévenir la diathèse sthénique. Les autres alimens sont : Le poulet, le pigeon, l'ortolan, étant moins substantiels que ceux d'Europe, et préférables à la poule, à la pintade et au coq d'Inde, qui contiennent plus de sucs nourriciers ; ensuite les poissons de toute espèce, les crustacées et les mollusques, tels que le poulpe, la sèche et le lambis, substances animales qui fournissent à l'homme un degré de nourriture moindre que la chair des animaux à sang chaud, et un plus grand que les végétaux.

CHAPITRE VIII.

Observations générales et particulières, faites à l'ouverture des cadavres, avec l'explication des principaux phénomènes de la Fièvre jaune.

L'OUVRAGE immortel *De Sedibus et Causis morborum per Anatomen indagatis* de l'illustre Morgagni, homme d'un génie sublime, qui a éclairé plusieurs parties intéressantes de la Science médicale, m'a appris, depuis longtemps, que le médecin doit se faire guider, par le flambeau de l'anatomie, dans les recherches sur les causes internes et le siége des maladies, ainsi que pour l'explication de leurs phénomènes les plus frappans. Dans cette vue, nous devons entièrement rejeter les suppositions, et nous en tenir constamment aux faits anatomiques : ceux qui fraient une route contraire, ne parviendront jamais à la découverte de la vérité, perpétueront les erreurs, et resteront enveloppés des ténèbres de leurs faux raisonnemens. Le lecteur jugera si j'ai réussi, et s'il m'est permis de m'écrier, avec enthousiasme : Ευρηκα ! Ευρηκα ! Il seroit consolant pour moi que tant de veilles et de

travaux fussent utiles à l'humanité, et qu'ils fissent faire quelques pas à l'art que je professe : une telle récompense seroit assurément la plus grande que je pusse ambitionner. Je vais exposer les observations générales, ou les résultats généraux obtenus du plus grand nombre des dissections, et je présenterai, après, les observations particulières qui m'ont paru mériter plus d'attention.

Le système vasculaire est toujours affecté ; les vaisseaux sanguins sont engorgés, et leurs tuniques tantôt enflammées, tantôt plus distendues, et jamais déchirées, sur-tout au cerveau et au foie. Les systèmes nerveux et musculaires se trouvent intacts ; les muscles sont comme ceux d'un homme en bonne santé qui viendroit d'être blessé. La graisse est belle, plus jaune qu'à l'ordinaire, et assez abondante chez ceux qui meurent au quatrième et cinquième jour. Les viscères qui sont ordinairement attaqués, sont : Le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, les reins, l'estomac, les intestins, le mésentère et la vessie urinaire : la rate s'observe rarement viciée. Le cerveau est généralement affaissé, réduit à-peu-près aux cinq sixièmes de son volume, et souvent comprimé par du sang extravasé dans les sinus de la dure-mère, sans rupture manifeste des vaisseaux sanguins ; une sérosité

jaunâtre occupe ses ventricules ; sa substance, dans certaines parties, est plus dure qu'à l'ordinaire, et d'une couleur tendante au jaune ; quelquefois elle est plus molle, et d'une couleur plus blanche ; en général, toutes les sections que l'on fait dans son parenchyme, fournissent beaucoup de gouttelettes de sang, ou d'une liqueur séreuse rougeâtre : les ventricules du cœur sont pleins de sang, et le diamètre des gros vaisseaux qui en sortent, plus agrandi ; les oreillettes, dilatées ou très-rétrécies, sur-tout la gauche, qui est quelquefois oblitérée ; les troncs des grosses veines dilatés, et les coronaires toujours engorgées : le péricarde s'observe phlogosé et plus distendu, le fluide qu'il contient est jaunâtre et plus dense : il est des cas où on le trouve vide : les poumons souvent adhérens à la plèvre, enflammés, livides, affaissés et remplis d'un sang épais et noirâtre ; ses artères et ses veines sont entières et sans aucune déchirure : le foie ordinairement augmenté de volume, d'une couleur plus foncée que dans l'état naturel ; sa vésicule du fiel vide, ou pleine de bile jaune ou brune et assez épaisse, mais toujours distendue, et le canal cholidoque aussi ; ses vaisseaux sanguins plus dilatés, et contenant un sang d'un rouge noir ; son parenchyme un peu altéré, plus mou ou

grumeleux : l'inflammation et l'engorgement des reins est constante ; quelquefois ces organes sont sphacélés et tout-à-fait décomposés, réduits à la consistance de pâte ; la tunique interne de l'estomac est généralement enflammée, ou un peu gangrenée, sans corrosion ou exulcération, et sans être percée ; sa cavité toujours boursouflée par un gaz hydrogène sulfuré, ou contenant des liqueurs jaunâtres, grisâtres, noires, glaireuses et visqueuses : les intestins pleins d'un gaz infect, livides, quelquefois phlogosés ou renfermant une matière très-noire, horriblement puante, très-liquide, et ressemblant à la poix fondue ; assez souvent les intestins grêles n'en contiennent point, et sont gonflés par un gaz analogue à celui de l'estomac : le mésentère participant toujours de l'inflammation des intestins, sa couleur n'est pas naturelle, et sa structure est un peu altérée : la vessie urinaire constamment maltraitée et considérablement diminuée de volume ; quelquefois elle est tellement rétrécie, repliée et réduite, que l'on peut considérer sa cavité comme oblitérée, ayant même beaucoup de difficulté à la trouver et à la déployer ; quelquefois elle est vide, quelquefois elle contient un peu d'urine ; les urétères rétrécis ou entièrement oblitérés, et réduits à une espèce de

cordon : la rate, quand elle a souffert, est plus volumineuse, sa substance plus molle et sa couleur plus foncée : le sang est en général moins fluide qu'à l'ordinaire, d'un rouge sombre ou noirâtre, et passant facilement à l'état concret ; il s'extravase ordinairement dans les cavités du crâne, du bassin, dans les poumons et sous la peau ; souvent je l'ai observé très-épais et coulant très-lentement : j'ai fait trois fois son analyse, en diversifiant les expériences d'après les différens états du sang, c'est-à-dire, du sang du malade pris d'une saignée, du sang artériel et du sang veineux pris tous les deux du cadavre ; j'ai toujours trouvé les principes reconnus par Deyeux et Parmentier, mais combinés en proportions différentes que dans celui d'un sang ordinaire : par exemple, ce sang donne très-peu de partie séreuse, et il est prodigieusement riche en fibrine et en principe colorant ; sa partie odorante est aussi d'une force extraordinaire ; il se couvre quelquefois de la couenne inflammatoire. Je pense que ce sang, présentant, par les résultats de son analyse, les mêmes principes constituans que les autres, seulement différant dans la combinaison de leurs proportions ordinaires plus ou moins grandes, ne peut-être appelé ni dissous, ni décomposé, ni putride, comme ont fait certains

auteurs (1), et que l'on pourroit, tout au plus, dire qu'il est un peu altéré dans sa nature, ou qu'il a perdu une de ses qualités naturelles par la disproportion de ses parties composantes.

Les cadavres, en général, sont très-droits, ont le cou inflexible et les articulations très-roides, tout au contraire des cadavres des pestiférés, dont les articulations jouent très-aisément, et dont le sang est très-fluide : la peau est toujours rude, jaune, livide en quelques endroits, ecchymosée, rembrûnie, avec des pétéchies ou des taches rougeâtres : la figure est la seule partie du corps qui change, s'amaigrit et se couvre de vibices, sur-tout autour des yeux : les chairs sont consistantes et élastiques ; la pupille extrêmement dilatée, et les cornées opaques et transparentes sont cirées ; le scrotum relâché, et les doigts fortement pliés ou alongés avec roideur.

Voilà tout ce que j'ai observé intérieurement et extérieurement sur le plus grand nombre

(1) La plupart des auteurs qui ont traité de la fièvre jaune, et entr'autres ceux qui étoient le plus attachés aux théories humorales, tels que Hillary, Pouppé-Desportes, Rouppe, Lind, etc., et plusieurs auteurs de nos jours, ont admis, comme ceux qui ont écrit sur la peste, la putréfaction, décomposition et dissolution du sang et des humeurs.

des cadavres ; mais il arrive quelquefois que l'autopsie cadavérique est nulle, c'est-à-dire que l'anatomiste croyant y découvrir des choses intéressantes, est trompé dans ses recherches, et que rien de frappant ne s'offre à ses yeux ; et ce cas n'est pas rare, car j'ai eu lieu de le noter sept à huit fois : j'ai ouvert certains cadavres des quatre degrés de fièvre jaune, et je n'ai rien trouvé de particulier après avoir visité, examiné et cherché par-tout ; il n'y a eu que le sang, que j'ai reconnu plus épais et plus coloré, et les tuniques de quelques vaisseaux plus dures : les cadavres qui présentent cette exception vraiment étonnante, ont, en général, peu ou point de marques extérieures, et appartiennent aux malades qui ont été précipités au tombeau plus rapidement que les autres, soit par la période avancée de la maladie, soit par le plus haut degré de sa violence.

J'ai fait, dans les hôpitaux de la Martinique, plus de cinquante dissections, ayant été aidé par les officiers de santé, mes subordonnés et mes collaborateurs (1) : j'en aurois fait davantage, et j'aurois multiplié mes observations en

(1) Froc et Brun, à Saint-Pierre, tous les deux chirurgiens de troisième classe ; Ducasse, au Fort de France, chirurgien de deuxième classe, mort de dyssenterie vers les derniers jours de ma résidence dans cette dernière

les

les diversifiant, si ce genre d'étude n'étoit pas le plus nuisible à la santé sous la zone torride, et si l'administration coloniale, qui m'a souvent contrarié, m'eût fourni tout ce qu'il falloit pour rendre ces dissections moins incommodes (1). Rapportons maintenant quelques observations particulières que j'ai recueillies de divers cadavres isolément.

Leffroi, soldat de la 37.e demi-brigade, entré à l'hôpital le 19 brumaire de l'an XI, et mort le 24, au commencement de la nuit : il étoit atteint d'un typhus ictérique du premier degré. (*Voy. son observation clinique.*) Le 25, j'ai ouvert le cadavre. Voici ce que j'ai observé : Epanchement de sang entre les membranes du cerveau ; inflammation considérable de l'épiploon, mais sans adhérence ; l'estomac rempli d'air et extraordinairement boursouflé ; le foie de grosseur naturelle, mais livide et très-dur ;

---

ville : les deux qui survivent méritent d'être avancés, et sont dignes de la bienveillance du Gouvernement.

(1) Lorsque nos bistouris et scalpels ont été usés, il a été impossible d'en avoir de l'administration, quoique j'aie réitéré plusieurs fois ma demande ; nous étions obligés, en outre, de disséquer sur de mauvaises tables, ou sur des bois de lits, et d'opérer dans des lieux peu convenables : les scies étoient usées et rouillées, et il nous falloit employer deux heures pour ouvrir un crâne. Que l'on juge si nous devions nous armer de patience pour inspecter le cerveau.

la vésicule du fiel vide ; le rein gauche d'un volume bien plus gros que le droit ; son parenchyme engorgé et le bassinet dilaté ; les uretères dans leur état naturel ; la vessie urinaire fortement crispée sur elle-même, vide et sans inflammation ; adhérence du poumon à la plèvre du côté droit seulement ; le cœur, d'un volume naturel ; l'oreillette droite très-distendue, la gauche presque nulle ; les veines coronaires très-dilatées ; rien de particulier dans les gros vaisseaux.

Quartier, matelot, entré à l'hôpital le 24 brumaire à midi, et mort, vers les dix heures du soir, d'un typhus ictérique du second degré. L'ouverture du cadavre a été faite le 25. Plèvre, poumons, péricarde, cœur et cerveau intacts ; adhérence de l'épiploon dans toute son étendue aux parois du bas-ventre ; le foie d'un volume excessif, très-dur, la vésicule remplie de fiel et considérablement distendue ; le canal cholédoque distendu et enflammé ; la rate volumineuse ; l'estomac boursouflé, n'ayant présenté, à son ouverture, que du gaz hydrogéné sulfuré et un peu de liqueur noirâtre ; les intestins grêles, entr'autres le jéjunum rempli d'une matière également noirâtre ; l'iléum très-enflammé, sur-tout dans sa partie inférieure ; l'aorte, la veine cave et la veine porte dans leur état naturel ; les gros intestins intacts ;

le rein gauche engorgé et trois fois plus gros de son volume naturel ; le rein droit moins volumineux ; l'un et l'autre décomposés : la vessie urinaire un peu crispée et vide.

Ce malade est mort pendant l'éruption de l'ictère et le vomissement noir : il avoit la suppression d'urine et des douleurs à l'abdomen, ainsi qu'à la région hépatique.

Cochu, caporal de la 37.e demi-brigade, mort, en vingt-quatre heures, dans la nuit du 3 frimaire de l'an XI, ayant une fièvre jaune du premier degré, et étant d'une période avancée : il a essuyé, avant de mourir, une hémorragie de la bouche très-abondante et une dyspnée insupportable. Le 3 frimaire au matin, j'ai fait l'ouverture du cadavre. Le cerveau étoit un peu rapetissé de volume ; la plèvre engorgée et un peu enflammée ; le sang des poumons, noir et répandu jusque dans la trachée ; le péricarde vide ; les veines coronaires engorgées, et l'oreillette gauche du cœur oblitérée : le péritoine étoit dans un état naturel, et l'épiploon décomposé ; l'estomac et les intestins vides et boursouflés par un gaz infect : le foie étoit d'un volume énorme, son sang noirâtre, le canal cholédoque dans l'état naturel, et la vésicule du fiel presque vide, distendue : la vessie urinaire étoit bien repliée et rétrécie, et ne contenoit pas une goutte

d'urine : les reins, les urétères et la rate dans leur état naturel : le sang du reste du corps n'étoit pas altéré comme celui des poumons et du foie ; les pupilles étoient extrêmement dilatées ; la peau étoit jaune de l'ictère complet.

Rouget, soldat de la 37.e demi-brigade, entré à l'hôpital le 4 frimaire, et mort, le 6, à onze heures du soir, de fièvre jaune du second degré, avec hémorragie de la bouche, coma, suppression d'urine, vomissement et jaunisse : sa respiration étoit pesante et retardée. Le 7 au matin, j'ai ouvert le cadavre : Epanchement de sang dans le cerveau ; poumons affaissés, remplis de sang et d'air ; péricarde vide ; oreillette droite du cœur dilatée considérablement, enflammée et pleine de sang concret ; oreillette gauche oblitérée ; veines coronaires engorgées ; l'aorte et les deux caves très-dilatées ; le foie engorgé et enflammé ; le mésentère, l'épiploon et les intestins enflammés ; l'estomac un peu corrodé intérieurement ; les reins et les urétères enflammés ; la vessie urinaire racornie ; la rate intacte ; la vésicule du fiel dans son état naturel et à moitié pleine de bile ; aussi l'ictère n'étoit pas bien complet.

Latour, matelot, entré à l'hôpital le 10 ventose, et mort, dans la nuit du 16, de fièvre jaune du premier degré, avec vomissement noir, hémorragie du nez, délire furieux, affection

comateuse et ictère complet. (*Voy. son observ. clinique.*) Le cadavre a été examiné et ouvert le 16 dans la matinée : La tête, le cou et les extrémités supérieures livides, et augmentés de volume par l'épanchement de sang sous-cutané ; les sinus du cerveau prodigieusement gorgés de sang, la dure-mère enflammée, ses veines engorgées et distendues ; le parenchyme cérébral d'une couleur grise-rougeâtre et d'une forte consistance ; le cervelet de même, et la moëlle alongée d'une dureté cartilagineuse ; tous les nerfs qui tirent leur origine du cerveau et de ses dépendances étoient également plus durs ; les poumons et le foie enflammés ; la réticule du foie vide ; le cœur et ses dépendances en état naturel ; l'estomac phlogosé intérieurement et contenant une liqueur noire ; les reins, les urétères et la vessie intacts ; le sang épais et d'une couleur noirâtre, sur-tout dans le cerveau et dans les veines jugulaires.

Ruel, matelot, entré à l'hôpital le 11 prairial à midi, et mort le 13 à huit heures du matin : il étoit affecté du typhus ictérique du second degré et à une période avancée, avec délire, vomissement noir, dyspnée et suffusion ictérique commençante. L'autopsie cadavérique nous a montré la dure-mère extrêmement engorgée de sang ; les sinus du cerveau dans le même état, et sa substance intacte : le cervelet d'une

consistance plus molle que dans l'état naturel, et un épanchement de sérosité entre cet organe et sa tente : la péricarde contenant plus de sérosité, de couleur jaunâtre et plus épaisse ; le cœur ayant le ventricule droit dilaté e contenant beaucoup de sang : les poumons rapetissés de volume et très-enflammés; leurs bords postérieurs d'une couleur livide noirâtre; l'épiploon légèrement enflammé; tout le canal intestinal d'une couleur terne et injecté, rempli de matières noires; l'estomac, dans son état naturel, contenant de la liqueur noirâtre pareille à celle que le malade vomissoit; le foie d'un volume naturel, de couleur jaunâtre, et son parenchyme plus dur ; la vésicule du fiel à moitié remplie de bile ; la rate très-volumineuse et plus consistante ; les reins engorgés et enflammés; les urétères dans leur état naturel, et la vessie un peu racornie, contenant cependant de l'urine.

Duboudin, matelot, entré à l'hôpital le 15 prairial, et mort en 18 heures du typhus ictérique du second degré, avec dyspnée, vomissement violent, douleur à l'épigastre, coliques et commencement de la jaunisse : l'ouverture du cadavre a été faite le 16, deux heures après sa mort. Le cerveau étoit de couleur jaunâtre et un peu plus consistant, son volume dans l'état naturel; les poumons moins

volumineux, sur-tout le droit, adhérant à la plévre : le cœur et la péricarde intacts, leur sang noir et plus consistant; l'épiploon dans l'état naturel; l'estomac un tiers de moins que son volume ordinaire, ayant un rétrécissement sur la partie moyenne, qui paroissoit le diviser en deux monticules, et contenant une liqueur jaunâtre, grisâtre et visqueuse; la membrane veloutée de l'estomac crispée, livide dans quelques endroits, et très-enflammée dans d'autres : les intestins grêles rétrécis de moitié, et contenant une humeur noire très-épaisse, gluante, fétide; leur membrane externe très-ridée : les gros intestins, et notamment le rectum, distendus par une grande quantité de gaz : le foie ayant son volume ordinaire, de couleur jaunâtre, et plus consistant; la vésicule du fiel extrêmement distendue, contenant un peu de bile très-fluide, séreuse et noirâtre; ses parois internes enflammés et livides : la rate, dans son volume naturel, ayant une teinte jaunâtre, et son parenchyme plus mou : le pancréas très-dur, les reins enflammés, les urétères un peu rétrécis, et la vessie dans l'état naturel, pleine d'urine. Ce malade avoit pris l'émétique à son bord le 13 prairial, premier jour de sa maladie.

Sasaux, soldat de la 84.e demi-brigade, entré à l'hôpital le 30 fructidor de l'an XI, et mort

à 5 heures du matin le quatrième jour complémentaire. (*Voyez son observation clinique, à la seconde partie.*) Il a été ouvert à 8 heures du matin. Les viscères des trois cavités ont été trouvés intacts : le système vasculaire étoit le seul affecté ; l'engorgement et l'inflammation y étoient sensibles ; les ventricules du cœur et les grands vaisseaux étoient remplis de sang caillé et grumeleux ; l'estomac contenoit une petite quantité de liqueur noire et glaireuse, et la vésicule du fiel étoit presque vide : le sang en général étoit noirâtre et épaissi ; le cadavre étoit couvert de vibices à la partie postérieure du corps.

Hebert, soldat de la 84.e demi-brigade, entré à l'hôpital le 25 brumaire de l'an XII, et mort le 3 frimaire. (*Voyez son observation clinique, à la seconde partie.*) J'ai fait l'ouverture du cadavre, et j'ai observé ce qui suit : il y avoit un petit épanchement sanguin dans le cerveau, ses vaisseaux étoient engorgés et distendus, et son volume un peu rapetissé ; le péricarde contenant beaucoup de sérosité jaunâtre et visqueuse ; la substance du poumon très-appauvrie, et de couleur gris-cendré ; le cœur dans son état naturel ; la vessie urinaire contenant grande quantité de fluide séreux sanguinolent, et ses parois tapissés de petits engorgemens ; la vésicule du fiel vide, et le parenchyme du

foie plus dur ; l'estomac, les intestins et le reste des vicères dans leur état naturel et ne présentant rien de remarquable.

Frontin, chef de timonerie, entré à l'hôpital le 6 frimaire de l'an XII, et mort le 10, avec l'ictère, la suppression d'urine, le délire furieux et la figure décomposée. (*Voyez son observation clinique, à la seconde partie.*) La dissection du cadavre n'a présenté aucun phénomène : tout étoit en bon état : la vésicule du fiel contenoit peu de bile ; et la vessie urinaire étoit un peu crispée. On voit évidemment que quelquefois dans la fièvre jaune il n'y a aucune lésion d'organe. Les muscles, la graisse, les vaisseaux, etc. étoient comme ceux d'un homme bien portant qui vient d'être tué ; le sang seulement étoit un peu plus épais, mais de couleur naturelle. Cette observation est analogue à celle que j'ai faite sur le cadavre d'Antoine, et que j'ai rapportée au commencement de la clinique.

Corbeau, caporal de l'artillerie de marine, entré à l'hôpital le 26 frimaire, et mort le 30 à midi, avec l'ictère complet, la suppression d'urine, le vomissement et l'affection comateuse qui s'étoit déclarée depuis le 27. (*Voyez son observation clinique, à la seconde partie.*) Le cadavre a été ouvert, et j'ai observé, comme je l'avois conjecturé, un épanchement consi-

dérable de sang épaissi dans le cerveau, dont le parenchyme étoit plus consistant : les poumons étoient très-appauvris; leur substance de couleur grisâtre et presque décomposée ; le foie et la rate engorgés ; la vésicule du fiel vide et distendue; la vessie urinaire enflammée et repliée ; l'estomac contenant une certaine quantité de glaires, et les autres viscères dans leur état naturel.

Travinot, soldat de la 84.e demi-brigade, entré à l'hôpital le 25 pluviose, et mort le 2 ventose à 4 heures du matin, avec suppression d'urine, ictère complet, coma et délire. *(Voyez son observation clinique, à la seconde partie.)* L'ouverture du cadavre nous a fait voir le cerveau plus mou, un peu réduit de son volume, et rougeâtre dans quelques endroits; la vessie urinaire qui étoit bien racornie, repliée et presque obstruée à l'ouverture de l'urètre, et contenant une petite quantité d'urine séreuse, inodore : les viscères du thorax étoient intacts ; l'estomac et les intestins grêles dans leur état naturel ; les gros intestins renfermoient des matières liquides noires et d'une puanteur abominable : tous les autres organes du bas ventre n'avoient pas souffert.

D'après les nombreux faits anatomiques que nous avons recueillis et découverts, tâchons maintenant d'expliquer les phénomènes les

plus intéressans de la fièvre jaune, de la manière la plus plausible.

L'hémorrhagie du nez et des yeux est évidemment causée par les épanchemens sanguins du cerveau; car elle n'a lieu que lorsque ces épanchemens existent : mais quels sont les vaisseaux qui fournissent ce sang? Je pense que ce sont les vaisseaux capillaires invisibles qui ont été rompus par la tension de leurs membranes, laquelle est sans doute produite par un fort excitement, car les vaisseaux apparens sont entiers, et montrent avoir subi également une tension à laquelle ils ont résisté.

C'est aux effets du même excitement, porté à un haut degré dans toutes les parties du cerveau, que sont dûs, ce me semble, la céphalalgie violente, le délire et le coma. Les effets dont je parle, sont le rapetissement de volume, le changement de couleur et l'endurcissement ou l'amolissement de la substance cérébrale : ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la suite des forts délires on trouve le cerveau ou plus durci, ou plus amolli, et que le coma est inséparable d'un épanchement de sang, qui exerce sur-tout une action de compression sur le cerveau. La réduction du volume est un des phénomènes les plus ordinaires, et ne peut être que le résultat d'un excitement interne, qui affaisse le cerveau, le fait tomber dans la

foiblesse indirecte, et réduit sa substance : c'est dans ces cas, et pendant que cela s'opère, que la céphalalgie est insupportable, symptôme commun du degré de fièvre jaune le plus grave.

Par la dilatation du volume des poumons résultant de leur engorgement, et par l'adhérence avec la plèvre, soit que celle-ci s'affaisse sur les poumons lorsqu'ils sont diminués, soit qu'ils la touchent et la distendent lorsqu'ils sont agrandis de volume, on conçoit l'origine de la dyspnée et des soupirs. Le poids que l'on ressent sur la poitrine, ou la respiration pesante, est sans contredit causé par la diminution de la liqueur du péricarde, ou de son état de vacuité, qui ne doit avoir lieu que près de la mort. Les exemples de Cochu et Rouget lèvent tous les doutes qu'on peut avoir à cet égard.

L'extravasation du sang dans les poumons est déterminée par le rétrécissement ou l'oblitération de l'oreillette gauche; le sang qui y est conduit par la veine pulmonaire, ne trouvant pas un passage libre, regorge dans la substance spongieuse, d'où il se fraye une issue par la trachée, et sort à grands flots par la bouche : aussi, cette hémorragie n'a lieu que lorsque l'oreillette gauche est rétrécie ou oblitérée.

La douleur sous la pointe xiphoïde, à la région hépatique, à l'épigastre et à l'hypogastre dépendent de l'altération dans la structure du

foie, de l'estomac, des intestins, du mésentère, de l'épiploon et de la vessie urinaire : les coliques, la tension et la météorisation du bas-ventre sont produits par le boursoufflement des intestins et de l'estomac, et par les matières noires qui y sont contenues, lesquelles probablement dégagent les gaz qui distendent et gonflent ces cavités.

La suppression d'urine provient certainement de l'oblitération ou de l'état crispé et racorni de la vessie urinaire, de celle des urétères et de l'état gangreneux des reins : lorsque ces organes ne sont qu'enflammés ou fortement irrités, il en résulte la rareté des urines ou leur rétention.

L'hémorragie du rectum et de sa verge ou l'hématurie, ne peut être causée que par l'extravasation du sang dans le bassin et dans les viscères qui y sont contenus ; lorsqu'elle se prononce à la surface du corps, ce qui porte le nom de sueur de sang, phénomène que je n'ai pas vu, mais constaté par des écrivains dignes de foi, elle n'est que l'effet de l'épanchement sanguin au-dessous de la peau.

Le vomissement, la jaunisse et la transpiration supprimée, naissent ordinairement dans le même temps ; aussi les causes qui occasionnent ces trois phénomènes ont beaucoup de rapport ensemble. Le vomissement glaireux se déclare

aussitôt que la peau devient sèche et qu'elle commence à pâlir : je pense, par conséquent, que la matière transpirable qui doit être accumulée dans la fièvre jaune, trouvant le système exhalatoire embarrassé, se jette dans les cavités viscérales, sur-tout dans celle de l'estomac, qui se trouvant déjà dans l'état spasmodique et convulsif, ne peut pas la supporter et la pousse au-dehors par la voie de la bouche ; c'est à-peu-près de la même manière que le célèbre Jackson l'explique, et je crois que cela ne peut arriver autrement. En effet, comment concevoir la formation des liquides du vomissement, lorsque le malade ne boit pas, ou lorsque les potions prises ne forment pas la trentième partie des matières que le malade rejette, si ce n'est par la rétrocession des humeurs de la transpiration ou de quelques excrétions? L'inactivité et l'atonie des vaisseaux exhalans engorgés d'une humeur jaunâtre et visqueuse qui résulte probablement de la suffusion de la bile, donne naissance à la jaunisse; je m'affermis d'autant plus dans l'opinion de la bile répandue, que la vésicule du fiel est toujours vide et distendue dans les ictères complets, et qu'elle est à moitié pleine dans les ictères incomplets ou commençans : au reste, il est vraisemblable que le sang contribue également à colorer la peau dans la jaunisse. Lors-

que l'épanchement bilieux est très-abondant, une partie de la bile séjournant dans l'estomac, y devient plus foncée, plus épaisse et y acquiert la couleur noire; elle est vomie ensuite dans cet état, et c'est ce qui fournit le vomissement noir. Je ne veux apporter d'autres faits à l'appui des dernières explications, que les suivans : 1.° que la matière noire du vomissement recueillie au lit du malade, ou prise dans l'estomac des cadavres, fait effervescence avec les acides et a la saveur de la bile; ce qui prouve qu'elle n'est autre chose que de la bile altérée; 2.° que des morceaux de peau colorés par la jaunisse, ayant été laissés pendant plusieurs jours en macération, et ensuite soumis à mes observations microscopiques, j'y ai distingué sans peine les vaisseaux qui les traversoient et qui aboutissoient à l'épiderme remplis d'une humeur jaunâtre; et 3.° que dans la fièvre jaune le vomissement noir est toujours compliqué avec l'ictère complet, preuve convaincante qu'il ne peut exister sans un épanchement considérable de bile.

L'ictère qui a lieu pendant la convalescence ou après, est-il causé par l'épanchement bilieux? et dans ce cas, pourquoi cet épanchement se fait-il si tard? Je ne saurois répondre ni à l'une ni à l'autre de ces questions par le manque de faits anatomiques; mais il est plus que probable

que cet ictère retardé tient à un vice des vaisseaux exhalans, par la raison que la peau est toujours sèche, rude et crispée, et qu'il y a une disposition particulière du sang et de la lymphe qui contribue aussi à jaunir la surface du corps, puisque des petites hémorragies du nez d'un sang très-fluide, et un léger engorgement des glandes conglobées accompagnent souvent cet ictère.

Mon collégue Pugnet a observé, comme moi, que l'humeur trouvée dans l'estomac fait effervescence avec les acides : cette humeur, ainsi que celle de la vésicule du fiel et des intestins, étant très-visqueuse, n'a pu être avalée par un chien, quoiqu'on lui ait présentée sous différentes formes (1). Le docteur J. Cathrall, de Philadelphie, qui a fait l'analyse des matières noires que vomissent les malades atteints de fièvre jaune, prétend y avoir découvert un acide prédominant qu'il croit être le muriatique : il a de plus réussi à faire avaler de ces matières noires à différens animaux domestiques qui n'en ont pas été affectés. Ce médecin a travaillé à ces recherches pendant sept ans; ses expériences sont très-nombreuses et méritent d'être connues (2).

(1) Mémoires sur les fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles, p. 364.

(2) Memoir on the analysis of the Black vomit ejected

Quant

Quant à l'odeur cadavéreuse des malades, mes recherches et mes méditations ne m'ont amené à aucun résultat satisfaisant : il est certain que cette fétidité provient d'une émanation du corps; mais est-elle causée par une disposition des fluides et des solides, ou est-elle engendrée par un principe odorant qui accompagne la transpiration et la sueur? C'est ce que j'ignore et que l'on aura beaucoup de peine à reconnoître. Les humoristes l'attribueroient à la putréfaction du sang ou à sa disposition putrescente; mais dans cet état, qui est purement hypothétique, le malade ne pourroit être ramené en santé, puisque ce seroit une chose contraire aux lois de la nature : et comme j'en ai guéri avec ce symptôme fâcheux, je pense que ce n'est pas la prétendue décomposition ou putréfaction humorale qui en est la cause.

L'apparition de l'ictère noir est aussi difficile à expliquer que l'odeur cadavéreuse : il est vraisemblable que la cause de ce phénomène extraordinaire est la suffusion de la bile noire ou des matières noirâtres qui sont contenues dans les cavités de plusieurs viscères; mais n'ayant aucun fait à l'appui de cette probabilité, parce que les cadavres qui pouvoient en fournir

---

in the last stage of the yellow fever. *Philadelphia*, 1800. Voyez aussi : Valentin, traité de la fièvre jaune d'Amérique, p. 169.

sont tombés en putréfaction très-promptement, nous ne pouvons que hasarder des conjectures sans prétendre donner d'explication ou résoudre le problème. Nous pénétrerons difficilement ces mystères de la nature ; et la fièvre jaune, qui est une maladie nouvelle en médecine, sera toujours, pour quelques circonstances incompréhensibles qui l'accompagnent, un objet inépuisable pour les recherches des médecins et des physiologistes qui l'observeront.

Dans tous les ouvrages qui traitent de la fièvre jaune et que j'ai cités, on trouve l'autopsie cadavérique de cette maladie : les observations qui y sont consignées, sont conformes à une partie des miennes ; mais je crois être le seul qui en aie recueilli un aussi grand nombre, et sur-tout les observations intéressantes auxquelles je dois la découverte des causes internes des phénomènes de la fièvre jaune.

CHAPITRE IX.

Bibliothèque abrégée de la Fièvre jaune, ou Notice de bibliographie médicale sur les Auteurs qui ont traité de cette maladie.

Les notices bibliographiques contenues dans ce chapitre, sont placées par ordre chronologique ou des temps dans lesquels ont paru les différens ouvrages dont je présente les extraits, qui, quoique bien concis, font acquérir cependant une idée exacte des productions médicales relatives à la fièvre jaune, que j'ai analysées sans partialité et avec une critique dépourvue de fiel. Mon but principal a été de faire connoître l'essence de la pratique de chaque auteur, afin que l'on juge avec fondement du résultat avantageux ou désavantageux de l'application de sa méthode curative. Ce travail, considéré sous un autre point de vue, peut aussi contribuer à éclairer une partie peu avancée de l'histoire de la médecine, qui est celle des maladies du Nouveau-Monde.

Je vais commencer par les médecins anglais, à cause qu'ils ont été les premiers à nous instruire sur la fièvre jaune; et en outre, parce

qu'ils ont écrit sur cette maladie plus que les médecins des autres nations, ayant eu plus souvent l'occasion de l'observer parmi leurs troupes et dans leurs escadres, qui sont ordinairement plus nombreuses dans les Antilles que celles des autres puissances Européennes, ayant plus de possessions à y garder. Les écrivains Anglo-Américains ou des Etats-Unis d'Amérique, se trouvent compris dans la première section de ce chapitre avec les écrivains Anglais.

SECTION PREMIÈRE.

MÉDECINS ANGLAIS.

A treatise of the diseases most frequent in the West-Indies. By Richard Town, M. D. London, 1736, in-8.°

Le docteur Town n'a parlé que très-brièvement de la fièvre jaune, dans un chapitre des fièvres malignes des Antilles, et il est le premier qui en fasse mention: il en donne une courte description avec assez d'exactitude, et il la regarde comme une maladie endémique de ces climats; il croit que l'éruption de l'ictère complet est un pronostic heureux : son traitement est antiphlogistique et de nulle importance. Dans le reste de l'ouvrage, il traite des autres maladies qui sont les plus communes dans les Indes-Occidentales.

Treatise on the malignant fever of Barbadoes, by D.r Warren. London, 1742, in-8.° (1).

Ce médecin a pratiqué à la Barbade en 1739, et y a observé la fièvre jaune qui règne dans cette île comme dans toutes les Antilles; il prétend que cette maladie n'y avoit jamais paru avant 1721, époque à laquelle elle y fut importée de la Martinique, où elle s'étoit répandue, dit-il, à l'arrivée d'un convoi de bâtimens sortis de Marseille, sur lesquels il y avoit des marchandises du Levant que l'on avoit prises d'un navire arrivé de Saint-Jean-d'Acre. La même maladie éclata, pour la seconde fois, à la Barbade en 1733, et d'après l'auteur, elle y fut également importée de la Martinique; il pense que c'est par un événement analogue que la même fièvre qui afflige les Espagnols Américains, a été introduite chez eux et y est devenue endémique. Ce récit tout entier doit être estimé comme un rêve du docteur Warren, ou du chirurgien qui le lui a fait, d'après ce qu'il dit. Il appelle la fièvre jaune *fièvre maligne de la Barbade;* il croit qu'elle appartient au genre des pestilentielles, puisqu'il lui donne la même origine qu'à la peste de Marseille, et que la dénomination de *fièvre putride bilieuse* ne lui convient pas, parce qu'on n'est pas sûr qu'elle soit causée par l'altération de la bile : néanmoins il dit que les organes de l'hypocondre droit paroissent être *le siége et le trône de cette maladie*, ainsi que l'estomac et les

(1) L'exemplaire que j'en ai lu à la Martinique, et qui me fut prêté par un médecin anglais, avoit le titre déchiré; ainsi je préviens que celui que je donne ici n'est pas en entier et exactement tel que l'auteur l'a écrit.

intestins. Le grand mérite de cet auteur, selon moi, consiste en ce qu'il n'est pas trop humoriste ; qu'il a pensé différemment des médecins de son temps, et qu'il a condamné absolument la saignée dans la fièvre jaune, chose très-hardie à cette époque où l'on ordonnoit ce remède avec tant de profusion et dans toutes les maladies indistinctement.

Observations on the changes of the air, and the concomitant epidemical diseases in the Island of Barbadoes. To which is added a treatise on the putrid bilious fever, commonly called the yellow fever; and such other diseases as are indigenous or endemial, in the West India islands, or in the torrid zone. By William Hillary, M. D. The second édition. London, 1766, in-8.° de 360 pages.

Une grande érudition médicale, un attachement demesuré à la doctrine des humoristes, et une exactitude rare à observer les phénomènes des maladies, caractérisent le docteur Hillary, dont la pratique et le raisonnement sont fautifs. Cet auteur désigne la fièvre jaune sous la dénomination de *fièvre putride bilieuse*, et il pense que, si la putréfaction ou l'acrimonie de la bile n'en est pas la principale cause, elle contribue du moins à la produire : il lui semble que cette maladie est indigène aux Antilles et au continent de l'Amérique, situé sous la zone torride. Il a remarqué qu'elle attaque communément les étrangers qui arrivent des climats

froids ou tempérés, et ceux qui font abus du vin et des liqueurs spiritueuses. Le docteur Hillary expose avec précision les symptômes de la fièvre jaune, admet deux stades dans cette maladie, et prouve qu'elle n'est ni contagieuse ni de nature pestilentielle. Il croit à l'existence d'une diathèse putride de la bile, à la dissolution du sang, à son état gangreneux, et à la putréfaction de toutes les humeurs : l'ictère complet, d'après lui, est un symptôme ordinairement mortel, et détermine rarement une crise quand il se déclare vers le huitième ou neuvième jour. Sa méthode curative est entièrement évacuante; il prescrit des saignées réitérées jusqu'au troisième jour, des lavemens relâchans, des purgatifs doux, tels que la rhubarbe, le tamarin et la manne, et donne de l'eau chaude pour boisson. Il a défendu rigoureusement l'usage des vomitifs, par la raison que les membranes de l'estomac étant vivement irritées et enflammées par la présence d'une bile acrimonieuse, un émétique quelconque augmenteroit le vomissement au lieu de le réprimer. Il n'ordonne les stimulans ou les antiseptiques, comme il les appelle, que pour s'opposer à la disposition putride des fluides et à l'état gangreneux; ainsi l'extrait de quinquina (car les malades vomissoient le quina en poudre), la serpentaire de Virginie, le vin de Madère, le safran, le sirop de Diacode, l'eau de menthe et l'acide sulfurique ont été employés avec succès; mais je doute fort qu'avec un pareil traitement il ait guéri un seul homme de la fièvre jaune, d'autant plus qu'il s'est bien gardé de faire usage des vésicatoires et de l'alkali volatil, parce qu'ils auroient accéléré la dissolution ou la putréfaction, et la maladie auroit infailliblement empiré. Ce médecin a trouvé que la partie séreuse du sang qu'il faisoit tirer à ses malades étoit très-jaune, et il a

cru voir que sa partie rouge *étoit privée de la force de cohésion.* Il a observé pareillement que la vésicule du fiel étoit distendue et remplie d'une bile putride noirâtre; que le foie étoit livide, et que l'estomac avoit des taches de gangrène : les cadavres tomboient en putréfaction immédiatement après la mort. Cet extrait de l'ouvrage du docteur Hillary, doit faire apercevoir qu'il étoit dominé par un esprit systématique poussé au dernier point. Ses observations météorologiques faites à la Barbade, depuis 1752 jusqu'à 1758, avec la description du climat, contenues dans la première partie, donnent une idée exacte de l'intempérie et des changemens de l'air des Antilles.

Ces trois médecins ont été les premiers à traiter de la fièvre jaune de la zone torride, et le docteur Lining qui va suivre a été aussi le premier à écrire sur celle de l'Amérique septentrionale.

Description of the yellow fever of America, by D.r Lining, Physician in Charleston, South Carolina.

Voyez dans le IX volume des *Essays and observations, physical and litterary, read before a Society in Edinburgh;* et dans le tome huitième du *Journal de Médecine* de l'année 1758.

Le docteur Lining, qui donne cette description dans une lettre adressée au docteur Vhytt d'Edimbourg, affirme que la fièvre jaune, telle qu'elle a paru à Charleston, dans la Caroline méridionale, en 1748, et dont il a été témoin, étoit contagieuse, et qu'elle étoit

importée des Antilles, où elle est toujours épidémique. Il a observé que cette fièvre étoit continue, duroit deux ou trois jours et se terminoit sans aucune crise. Elle attaque les sauvages ou les indigènes de l'Amérique, les métifs, les mulâtres, les anglo-américains, et principalement les étrangers. Les nègres n'en sont jamais atteints, quoiqu'ils soient sujets, comme les blancs, aux fièvres bilieuses. Elle se déclara à Charleston vers la fin du mois d'août de l'année mentionnée, et ne cessa que vers la moitié d'octobre, lorsque l'action du froid en *arrêta les progrès*. L'auteur cite trois autres épidémies de la même fièvre qui ont régné avant celle-ci, c'est-à-dire, en 1732, 1739 et 1745. Il distingue les deux périodes de la maladie, celui avec fièvre et l'autre sans fièvre, dont le second est plus terrible que le premier, et il croit, avec raison, que la matière du vomissement noir est une bile épaisse et noire, mêlée à la mucosité de l'estomac. Il a vu quelquefois mourir les malades en moins de quarante-huit heures. Cette description est assez exacte et généralement vraie; mais elle est trop succincte.

Jacobi Mackittrick, M. D., de febre Indiæ Occidentalis, maligna flava : dissertatio inauguralis. Edinburgi 1766.

Voyez aussi le 1.er volume du *Sylloge selectorum opusculorum*, de Baldinger, à la page 87.

Cette dissertation est précieuse pour les observations anatomiques qu'elle renferme, et qui furent les premières que l'on fit sur les cadavres de fièvre jaune.

L'auteur a toujours trouvé les poumons dans leur état naturel, et le péricarde contenant une liqueur jaunâtre, visqueuse et plus abondante qu'à l'ordinaire; l'estomac et les petits intestins, sur-tout le duodenum et l'ilium sont généralement enflammés; le foie dans quelques-uns a la texture altérée, et dans d'autres, est entièrement sphacelé; les veines sont distendues, et leur sang est noirâtre; la vésicule du fiel remplie d'une bile noire, et la vessie urinaire légèrement enflammée. Le reste de la dissertation n'est pas également intéressant, quoiqu'il contienne un précis de la maladie, qui approchant de l'exactitude, mérite de n'être pas rejeté.

Essay on the diseases incidental to Europeans in hot climates. By James Lind, M. D., ect. London, in-8.°, 1772, the first edition, 1775, 1777, 1792. Ou sa traduction : *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, et les moyens d'en prévenir les suites; par Jacques Lind, Médecin du Roi à Haslar.* Ars quæ sanitati tuendæ præsidet, iis qui sibi paruerint, constantem sanitatem promittit. *Galenus. Traduit de l'Anglais, et augmenté de notes, par Thion de la Chaume, D. M., etc.* A Paris, 1785, 2 vol. in-12.

La médecine pratique et navale est redevable de grands services à cet illustre praticien, si distingué par des ouvrages de mérite, qui lui assignent une place parmi les médecins célèbres du XVIII.e siècle. Ce

manuel des maladies des climats chauds, n'est pas inférieur, pour son importance, aux traités du *scorbut*, *de la contagion*, *et des moyens de conserver la santé des gens de mer*, du même auteur. Dans cet ouvrage, le docteur Lind traite en abrégé de la fièvre jaune, pour la description de laquelle il s'en rapporte particulièrement aux docteurs Rouppe et Bruce. Il fait mention de celle qui éclata à Cadix en 1764, donne l'énumération de ses symptômes, et nous fait connoître le résultat des observations anatomiques faites par les médecins Espagnols. La dissolution du sang dans cette maladie, est, d'après lui, une circonstance évidente. Il ne parle pas du tout de sa prétendue contagion, et il penche à prescrire la saignée. Son traitement est comme celui de presque tous les médecins anglais; il emploie les antiphlogistiques dans le commencement de la fièvre jaune, et les excitans dans le progrès et vers la fin; les vésicatoires et les antimoniaux, lorsque la maladie se déclare avec le délire, doivent être ordonnés de préférence; le nitrate de potasse à grande dose, ou l'acide nitrique dulcifié, le musc seul ou combiné avec le cinabre, les bains de pieds chauds, ou des sinapismes appliqués sur ces extrémités, conviennent également. Les narcotiques sont utiles vers la fin, sur-tout si le malade est agité, inquiet et privé du repos; les sangsues aux tempes, et les ventouses à la nuque réussissent aussi. Le docteur Lind dit que, si l'éruption de la jaunisse a lieu de bonne heure, on en augure mal, et que la diarrhée, l'apparition des bubons et des parotides, les sueurs accompagnées de clous sur la surface du corps, et le saignement du nez, peuvent être regardés comme des crises salutaires et favorables. Au reste, il ne s'étend pas longuement sur cette maladie, qui auroit dû mériter davantage son attention; et si je ne me trompe, il en

parle comme un médecin qui n'a pas eu souvent l'occasion de la suivre. Le petit mémoire latin du docteur Bruce, médecin de la Barbade, inséré en entier dans cet ouvrage, est un modèle de concision et d'exactitude; la fièvre jaune y est bien décrite; et le traitement, qui est assez convenable, y est exposé avec clarté: l'auteur ne se montre pas ennemi de la saignée ni de quelques laxatifs employés dès le commencement; il se loue beaucoup de l'opium, du quinquina et de la serpentaire de Virginie; il n'approuve pas l'usage du camphre ni de l'ammoniaque, et condamne les vésicatoires et les émétiques; il s'est servi avec avantage du musc et du castoreum combiné avec les opiatiques contre les mouvemens spasmodiques et le hocquet; il est partisan des bons cordiaux pour s'opposer à la prostration des forces; et il a adopté un régime diététique végétal, aidé de la boisson confortante des vins de Madère et du Rhin.

La traduction du docteur Thion de la Chaume, est très-bonne, et les notes qu'il y a ajoutées, outre qu'elles font connoître un praticien consommé, sont instructives, et donnent des éclaircissemens utiles.

Observations on the diseases of the army in Jamaica; and on the best means of preserving the health of Europeans in that climate. By John Hunter, M. D. F. R. S. and physician to the Army. London, 1788, in-8.° de 328 p.

Cet ouvrage est une excellente production médicale; il renferme des observations très-intéressantes sur toutes

les maladies des Antilles, et traite fort au long de la fièvre rémittente. L'auteur caractérise la fièvre jaune pour une fièvre rémittente d'un degré violent, accompagnée de la jaunisse. Il admet dans cette maladie la dissolution du sang et l'absorption de la bile dans la masse générale des fluides qui sont en circulation. Sa méthode curative est stimulante, et il fait grand usage du quinquina : il condamne entièrement la saignée et les émétiques, et il n'emploie les purgatifs que dans les premières heures de la fièvre rémittente ordinaire; il se sert pour cela des sels neutres qu'il combine avec quelques gouttes d'huile essentielle de menthe poivrée (*oil of peppermint*), et il les administre par cuillerées. Les cordiaux, tels que les vins de Bordeaux, du Rhin et de Madère, la teinture thébaïque et le julep camphré de la Pharmacopée de Londres, et l'huile précitée donnée sur le sucre, sont les autres remèdes avec lesquels il combat la fièvre jaune et rémittente. Il ne s'amuse pas à prescrire les purgatifs lorsque le période de celle-ci est un peu avancé, ou que le paroxysme subséquent menace d'être plus fort que le précédent; mais il ordonne des lavemens laxatifs dans le météorisme du bas-ventre. Il reconnoît la grande utilité du vésicatoire appliqué à la nuque ou entre les deux épaules pour emporter la douleur de tête. Il a la précaution d'unir les opiatiques au quinquina et d'en diminuer la dose quand les malades le rejettent, afin que l'estomac le supporte mieux. Hunter est un de ceux qui ont observé que dans les Antilles, l'air de la mer est sain, tandis que celui de terre ou de son voisinage est puissamment morbifique. Il conseille, dans les rechutes de fièvre rémittente, de faire voyager les malades par mer, et de les envoyer vers les régions du nord de l'Amérique : il rapporte des faits anatomiques observés

dans les ouvertures des cadavres de fièvres jaunes, en 1741 et 42, par le chirurgien Maccolme et le docteur Robert Dalrymple, et qui furent communiquées au docteur John Pringle. Il nous apprend enfin un remède peu connu pour guérir le tétanos, qu'il tient du docteur Saunders, et qui consiste en une espèce d'électuaire fait avec les fleurs de sinapi et le syrop ordinaire, à être administré par deux petites cuillerées toutes les deux heures; ce remède a agi efficacement dans un cas de tétanos. Hunter fait également mention du tétanos symptomatique dans la fièvre jaune, phénomène très-rare, que je n'ai observé que deux fois. Il ne s'est jamais aperçu de la moindre contagion de la fièvre jaune, et il prononce là-dessus d'une manière très-positive et non équivoque.

Treatise on tropical diseases, military operations, and on the climate of the West-Indies. By D.r Moseley. London, 1790, in-8.°, 1792, *the second edition*, 1795, *the third edition.*

Notre auteur est un des médecins anglais qui ont le mieux traité de la fièvre jaune : son ouvrage est assez étendu, et renferme, comme le précédent, de bonnes observations sur les différentes maladies des Antilles. Il pratiquoit à la Jamaïque, presque dans le même temps que les docteurs Hunter et Jackson; aussi leurs ouvrages ont paru successivement dans l'espace de trois ans, de 1788 à 1791. Le docteur Moseley a tracé l'histoire de la fièvre jaune avec soin; il la regarde comme une maladie qui a son origine et son siége

dans les îles d'Amérique; il traite de fabuleux le récit du docteur Warren, qui la fait importer de Marseille à la Martinique, en 1721; et il combat l'opinion chimérique des écrivains français qui la font venir du royaume de Siam, où elle n'a jamais existé. L'énumération qu'il donne des symptômes de la fièvre jaune avec leur description, est faite avec beaucoup d'exactitude. Selon lui cette fièvre est le Καυσος d'Hippocrate, de Galien et d'Arétée; un *causus* particulier, ou une *fièvre ardente* rendue plus grave par le climat, et différant totalement de la fièvre rémittente bilieuse, auquel il donne le nom de *causus endémique*, ou de *causus des Indes-Occidentales*. Elle attaque particulièrement les européens nouvellement arrivés, et n'assaillit jamais les créoles ou les noirs. L'auteur divise le cours de cette maladie en trois périodes ou stades : le premier constitue le période inflammatoire, et dure de vingt-quatre à soixante heures; le second, qu'il appelle *metaptosis*, est caractérisé par la diminution et la chute des symptômes, une tranquillité trompeuse et le sommeil apparent troublé; ce stade dure le plus souvent quelques heures, quelquefois de douze à vingt-quatre, et rarement plus longtemps; la fièvre accompagne ces deux états, c'est-à-dire, le premier et le second stade; le troisième période est formé par l'état gangreneux qui est le plus fatal. Cette maladie, qui est inflammatoire au plus haut degré, se change en un état de putréfaction, et se termine par une dissolution extraordinaire des fluides. Elle est bien moins violente dans plusieurs cas, et se prolonge, dans quelques exemples, jusqu'au huitième, neuvième et dixième jour. Sa chaleur ordinairement est marquée par le 102 du thermomètre de *Fahreneit*. Ceux qui ont confondu la fièvre rémittente bilieuse avec le causus endémique, ou la fièvre jaune, ont été trompés par

l'abattement des symptômes qu'ils ont pris pour une rémission ; mais dans cette fièvre il n'y a pas de rémissions, et l'auteur croit que cette circonstance n'a été remarquée par personne avant lui. La méthode curative qu'a employée le docteur Moseley n'offre rien d'intéressant et de neuf ; il prescrit largement les pugatifs, et il fait grand usage de la saignée, qu'il ne cesse pas de recommander dans le premier stade. Il s'est aperçu que les vomitifs sont généralement dangereux, et qu'on ne peut les ordonner qu'avec la plus grande précaution : l'opium est proscrit par lui comme un remède fatal dans la fièvre jaune. Ainsi, sous le rapport du traitement, ce livre est bien défectueux à mon avis ; mais pour tout le reste, il est très-important et digne d'être lu avec beaucoup d'attention. L'estomac, les intestins, le foie et la vésicule du fiel, sont les parties les plus affectées, d'après les observations anatomiques du docteur Moseley ; il a trouvé fréquemment la partie supérieure du duodenum gangrenée, et il prétend qu'on ne peut tirer aucun indice particulier de l'état du foie, parce que dans toutes les maladies des climats chauds, on trouve après la mort cet organe maltraité, et qu'il en est indubitablement ou le siége ou l'origine.

A Treatise on the fevers of Jamaica, with some observations on the intermitting fever of America, and an appendix containing some hints on the means of preserving the health of soldiers in hot climates. By Robert Jackson, M. D.

Ne mea dona tibi studio disposta fideli,
Intellecta prius quam sint, contempta relinquas. *Lucret*, *L. I.*

. . . . . διαπειρα τοι
Βροτων ελκος. *Pind : Olymp.* 4.

London, 1791, in-8.°

Me voici arrivé à un médecin doué d'un savoir très-profond, d'une érudition très-vaste, d'une pratique éclairée, observateur exact et judicieux, et écrivain illustre. Quoiqu'il ait déjà publié des ouvrages d'un très-grand mérite, il est peu connu en Europe. On s'empresse dans tous les pays d'accabler la littérature et les sciences des traductions d'ouvrages insipides et inutiles, et on laisse ignorer des productions de génie qui ont une influence si immédiate sur l'existence des hommes, dans des régions éloignées et malsaines, où nous puisons des richesses immenses, et où l'intérêt est strictement lié à la conservation de la santé. Ce traité est très-important pour les objets qu'il embrasse, particulièrement pour la fièvre jaune, sur laquelle Jackson donne des vues nouvelles et parle savamment. Il la divise en trois degrés, qu'il appelle *formes* ou *espèces*, et elle appartient au genre des continues : le premier degré est distingué par le vomissement noir

et par l'apparition presque constante de la jaunisse ; c'est le seul qui mérite d'être nommé fièvre jaune, et aucun écrivain ne l'a caractérisé avant lui (1); les signes de la putréfaction sont évidens dès son invasion, et son cours est généralement rapide ; dans le second degré il n'y a pas de rémission, ou elle est comme imperceptible, et les signes de l'affection nerveuse sont plus manifestes que ceux de la putrescence ; la jaunisse et le vomissement noir ont lieu rarement. Le troisième degré est une fièvre dans laquelle on ne peut découvrir ni paroxysmes ni rémissions ; mais où il existe une apparence de diathèse inflammatoire, qui est suivie en peu de temps par la débilité, et quelquefois par l'ictère et le vomissement de matières de couleur foncée. Cette maladie a des symptômes pathognomoniques et caractéristiques qui la distinguent des autres. L'auteur fait une courte critique du traité d'Hillary, et assure l'inéficacité de son traitement : sa description de la fièvre jaune, quoiqu'elle ne soit pas bien longue, n'est pas inférieure à celle des autres ; je suis fort étonné cependant qu'il ne parle pas du tout ni de la douleur des reins, ni de la suppression d'urine. Les nègres nouvellement arrivés d'Afrique et les créoles ne sont pas sujets à la fièvre jaune, à moins qu'ils ne reviennent des climats froids ; ceux qui ont long-temps séjourné entre les tropiques ont le même avantage ; et, ce qui prouve une différence remarquable entre cette maladie et la fièvre rémittente, c'est que les étrangers acclimatés

(1) En effet, Hillary fait à peine mention d'un vomissement noirâtre ; et lorsque Jackson écrivoit ceci, il ne connoissoit ni les ouvrages d'Hunter et de Moseley, ni ceux de Pouppé-Desportes, et de Poissonier-Desperrieres. Rouppe et Lind se sont ausssi peu étendus sur cet objet.

perdent l'aptitude de contracter la première, et conservent la disposition pour l'autre. Le docteur Jackson a employé une méthode curative tout-à-fait nouvelle; il a bien observé que dans la fièvre jaune il n'y a point de crise, et qu'il seroit imprudent d'avoir de la confiance dans les jours critiques : il a évité soigneusement de prescrire les émétiques; il a généralement saigné dans le premier degré, et s'en est abstenu dans les autres ; il condamne les purgatifs, parce qu'ils font perdre du temps, et sur-tout les drastiques qui sont très-nuisibles : son intention est de changer le caractère de la maladie (*the genius and natural tendency of the disease*), et de la tirer des mains de la nature; pour cela, après avoir opéré l'émission du sang (dans le premier degré), il a fait immerger les malades dans le bain chaud, et ensuite leur a fait jeter un baquet d'eau fraîche de mer ou salée artificiellement. Cette pratique a pour objet d'augmenter la mobilité du système et d'éloigner la constriction spasmodique des vaisseaux de la surface; il en résulte des sueurs et un parfait soulagement. Ce bain extraordinaire, qui paroît bien hasardeux, manque rarement son effet, sur-tout étant employé dans les premières douze heures : si le résultat qu'on en attend est retardé, on peut se servir utilement d'un drap trempé dans l'eau de mer ou de l'eau rendue spiritueuse par l'addition du rhum ou de l'eau-de-vie et en envelopper tout le malade ; et si la fièvre est dans une période un peu avancée, il faut se décider sur-le-champ à raser la tête du malade, et à lui faire subir l'immersion dans l'eau chaude et la projection de l'eau froide. L'action de ce bain, administré des trois manières différentes, est secondée par les opiatiques, les diaphorétiques, le vin généreux, le renouvellement de l'air, les lavemens laxatifs, et le vésicatoire appliqué

sur le creux de l'estomac pour appaiser sa douleur ou réprimer le vomissement, que quelquefois le rhum avec l'eau a fait disparoître. Les cordiaux les plus puissans, ajoutés à tous ces remèdes, peuvent prévenir la mort dans les cas les plus graves, qui ordinairement rendent nuls tous les moyens de l'art. Le traitement pour le second et troisième degré est à-peu-près le même, avec quelque modification; le quinquina, le vin, les opiatiques ont eu un grand succès; dans quelques cas, les laxatifs ont réussi, et souvent on a retiré de l'avantage des vésicatoires, dont l'application exige du discernement, pour connoître les circonstances où ils peuvent rendre de grands services : c'est pour le second degré, et quant au troisième, dans lequel les indications sont difficiles à saisir, il a ordonné la saignée dès le commencement, les cathartiques et les émétiques antimoniaux dissous dans l'eau, seuls ou unis au laudanum, qui ont bien agi; les bains chauds et froids n'ont pas été oubliés; et des grandes doses d'un mélange de nitrate de potasse, de camphre, et d'opium administrées en lavage. Le docteur Jackson a beaucoup de confiance dans sa méthode perturbatrice, c'est-à-dire le bain chaud, l'aspersion froide, et la saignée, et garantit son efficacité ; malgré cela je l'ai tentée trois fois dans l'hôpital du Fort de France, et je n'ai pas sauvé les malades qui l'ont subie; j'ajoute même qu'elle est impraticable en temps d'épidémie, parce qu'il faudroit avoir un nombre exorbitant d'infirmiers, et faire diriger l'opération par une personne très-intelligente; je pense que les autres remèdes qu'a employés ce médecin sont les seuls qui ont opéré les guérisons, et qu'ils sont bien plus efficaces que son bain, qui ne pourroit être mis en usage que dans des maisons particulières ou dans de petits hôpitaux. L'autopsie cadavérique lui

a fait reconnoître que l'omentum et ses dépendances étoient sèches, enflammées et d'une couleur grisâtre; que l'estomac et les intestins avoient une teinte jaune, étoient fortement putréfiés, ainsi que distendus par les gaz qui les remplissoient; que le foie et la rate étoient d'un volume plus grand qu'à l'ordinaire, la couleur du premier d'un jaune foncé, et la consistance de la seconde moins ferme; que la vésicule du fiel étoit assez pleine d'une bile noire et épaisse comme du goudron; les conduits biliaires étoient de même, et les vaisseaux sanguins du foie étoient dans un état de distension. Il a trouvé assez souvent dans la cavité de l'estomac des matières liquides semblables à celles que l'on vomit dans le dernier stade de la maladie, et il a observé des corrosions et des taches livides dans les membranes intérieures, soit de l'estomac, soit des petits intestins.

An account of the bilious remitting yellow fever, as it appeared in the city of Philadelphia, in the year 1793. *By Benjamin Rush, M. D., Professor of the institutes, and of clinical medecine in the university of Pensylvania, second edition.* Philadelphia, 1794, in-8.° de 363 pages.

Tous les médecins conviendront que le docteur Rush est un professeur fort habile, un praticien estimable, et un homme public rempli de vertus; mais ils seront également d'accord que ce médecin Anglo-Américain a confondu les fièvres rémittentes avec la fièvre jaune, et qu'il a mal raisonné sur la nature et le caractère de cette dernière. Cet ouvrage sur l'épidémie de Phi-

ladelphie, de 1793, est écrit sans ordre; le style en est diffus, et les matières y sont traitées avec une prolixité fastidieuse : on y trouve des correspondances épistolaires, des articles de gazette, des avertissemens, des sermons, et par fois une mélancolie religieuse, d'où l'on conclut que le docteur Rush avoit plus de disposition pour devenir un excellent théologien qu'un bon médecin; il y règne assez de clarté, mais il manque de précision et d'exactitude, sur-tout dans la description de la maladie, qui est excessivement longue. L'auteur s'y montre, sans contredit très-savant, et plein d'érudition médicale, avantages solides, qui cependant ne l'empêchent pas de mal juger, ou de manquer de discernement dans les choses les plus intéressantes. Il croit que des exalaisons d'une certaine quantité de café putréfié, et d'autres matières végétales et animales corrompues, ont été la source de la fièvre jaune de 1793 (1). Cette fièvre étoit rémittente ou intermittente, et il paroît qu'elle a été une véritable fièvre jaune au commencement de l'épidémie, et qu'elle a dégénéré ensuite en rémittente inflammatoire; elle étoit accompagnée quelquefois de la suppression d'urine qui cessoit par l'usage des catheters. L'auteur dit que le sang est rarement dissous dans cette maladie, et que la jaunisse est probablement produite par l'absorption d'un mélange de sang et de bile : le vomissement noir, d'après lui, est une sécrétion viciée du foie qui se répand dans l'estomac; la fièvre se terminoit, soit par la vie, soit par

(1) Et quelles ont été les causes de celle de 1699, 1741 et 1762? Cependant le docteur Rush dit qu'il ne faut pas s'étonner que la fièvre jaune s'engendre dans son pays, et qu'elle n'est autre chose que le plus haut degré de la fièvre qui y règne tous les ans, et qui est occasionnée par la putréfaction des substances végétales.

la mort, au 3.e, 5.e, 7.e, 9.e et 11.e jour; comme elle est éminemment contagieuse, selon le docteur Rush, le stimulus de la contagion joue différens rôles et détermine les symptômes d'après lesquels il distribue les malades en trois classes. Ce médecin, tout en soutenant la contagion de la fièvre jaune avec un acharnement opiniâtre (1), n'a pas manqué de se contredire, en avançant qu'elle n'étoit pas propagée dans les campagnes (excepté peu d'exemples) par les personnes qui sortoient de la ville de Philadelphie, et qui en étoient infectées. Les individus de tout âge et de tout sexe en étoient généralement assaillis avec plus ou moins de violence; les Français réfugiés des Antilles en ont été tous respectés, et les nègres en étoient attaqués, mais plus légèrement que les blancs. Des personnes qui ont eu la fièvre jaune à Philadelphie, dans les époques précédentes (1741 et 1762), en ont été attaquées une seconde fois par l'épidémie de 1793. Quoique notre auteur combatte les partisans de l'importation de la maladie, il est cependant disposé à admettre qu'elle a été importée quelquefois. Son traitement, par lequel il se vante lui-même d'avoir fait des merveilles, consiste en saignées copieuses et en purgatifs drastiques : il a fait tirer jusqu'à quatre-vingts onces de sang dans cinq jours, et il affirme qu'il n'a jamais perdu un malade quand il l'avoit saigné sept fois et plus; le casomel ou le muriate de mercure doux combiné avec le jalap, ou la gomme-gutte, ont été donnés à profusion, et lorsqu'ils étoient rejettés, il ordonnoit des lavemens purgatifs, des boissons rafraîchissantes, des lavemens d'eau froide et des applications sur le corps de serviettes trempées dans la même eau,

(1) Il ose prononcer hardiment que la peste est moins contagieuse et moins mortelle.

ont agi avec succès ; les vésicatoires employés après l'action des mercuriaux ont également bien opéré ; le lait, l'huile d'olive, ou une mixture de ces deux substances avec la mélasse, prises par cuillerées, réprimoient le vomissement, lequel, s'il ne cédoit pas à ces remèdes, ne résistoit pas au vésicatoire appliqué sur la région épigastrique. Or, je demande aux médecins qui ont traité la véritable fièvre jaune, s'il est possible de la guérir avec une méthode curative si évacuante, si bizarre et si contradictoire? Il est clair que le docteur Rush n'a guéri que des fièvres rémittentes inflammatoires, qu'il a prises pour la fièvre jaune, laquelle a dû régner au commencement de l'épidémie et dans la saison la plus chaude; d'ailleurs, lui-même avoue que la saignée étoit très-nuisible dans la fièvre jaune de 1741. Le docteur William Currie, de Philadelphie, a pensé qu'avec ce traitement on guérissoit des fièvres sporadiques que l'on caractérisoit de fièvres jaunes, et qu'il étoit convenable dans les dernières, lorsqu'elles se présentoient avec des symptômes évidemment inflammatoires. Je suis d'autant plus convaincu que le docteur Rush confond les deux espèces de fièvres, qu'il a commis la même bévue en prenant le cas de fièvre maligne dont parle le docteur Arthaud, pour une fièvre jaune, tandis qu'elle étoit une fièvre rémittente de Saint-Domingue (1). On jugera mieux des erreurs du docteur Rush, quand on saura qu'il dit lui-même, que des prêtres, des apothicaires, des commères et d'autres particuliers, en donnant de ses poudres purgatives à

(1) Voyez : *Observation sur une fièvre maligne, et sur la réunion de deux reins en un seul, par M. Arthaud, docteur en médecine au Cap. Journal de physique, par Rozier; mai 1790, vol.* 36, *p.* 379.

tort et à travers, ont opéré des cures étonnantes; qu'un enfant de douze ans peut apprendre, en quelques heures, à distinguer si la saignée est indiquée; qu'il est temps d'ôter des mains des médecins la cure des fièvres épidémiques et de la remettre dans celles du peuple.... Quels blasphèmes! quel aveuglement! quel empirisme! De plus, le docteur Rush a cru se faire un mérite de réfuter la méthode curative des médecins Français qui pratiquoient à Philadelphie, ainsi que celles des docteurs Adam Kuhn et Edouard Stevens, lesquelles sont excitantes et ne diffèrent presque en rien de la mienne. Ces médecins sont sans contredit de meilleurs praticiens que le docteur Rush, et en se comparant à eux, il n'a fait que s'exposer dans un plus grand jour pour être mieux connu.

An essay on the malignant pestilential fever introduced into the west indian islands from Boullam, on the coast of Guinea, as it appeared in 1793 *and* 1794. *By C. Chisholm, M. D. and surgeon to his majesty's ordnance in Grenada.*

Argento melius persolvunt omnia vivo
Pars major miranda : etenim vis insita in illo est :
(Sive quod id natum est subito frigusque caloremque
Excipire unde in se nostrum cito contrahit ignem ;
Quodque est condensum, humores dissolvit, agitque
Fortuis, ut condens ferrum flamma acruis urit :
Sive aeres unde, id constat compagine mira,
Particulae nexuque suo vinclisque solutae
Introrsum ut potuere scorsum in corpora ferri)
Colliquent concreta, et semina pestis irruirunt.

FRACASTORII SYPHILIS.

London, 1795, in-8.° *de* 279 *pages.*

Il est bien étonnant que ce médecin anglais ait trouvé de la différence entre la prétendue fièvre pestilentielle et la fièvre jaune, tandis que la première, d'après sa propre description, n'est que trop évidemment le premier degré de celle-ci. L'auteur prétend que cette fièvre maligne, pestilentielle, et très-contagieuse, a été introduite de l'île de Boulam, situé près de la côte de Guinée à l'Est de l'île de Bisagos, dans les Antilles, et sur-tout à la Grenade, par le bâtiment le *Hankey*, qui a abordé vers la fin de février 1793, et qui dans sa traversée avoit beaucoup souffert des maladies dont il étoit infecté. Ce conte, sur l'importation de la maladie, qui a été démenti par l'observation, le raisonnement et des faits très-bien constatés, a eu beaucoup

de partisans, et maintenant il est tout-à-fait oublié. Le docteur Chisholm a imité les Européens établis en Égypte, qui font venir la peste de Constantinople par les navires turcs arrivans dans le port d'Alexandrie. En 1793, la fièvre jaune fit des ravages inouis dans toutes les Antilles, ce qui fut cause qu'on lui attribua une origine étrangère et qu'on la crut de nature contagieuse. Notre auteur cherche en vain à prouver que cette maladie n'est pas la même que la fièvre jaune; il s'étend beaucoup sur la contagion supposée; il la considère comme une vraie fièvre pestilentielle; et il dit que l'île de la Grenade en étoit le foyer, d'où elle s'est répandue à la Jamaïque, à Saint-Domingue et jusqu'à Philadelphie. Le traitement dont il s'est servi mérite quelque attention; il a prescrit d'abord la saignée dans tous les cas de fièvre jaune, et il a commencé la cure par administrer des sels purgatifs en lavage, ou des émétiques; ensuite il ordonnoit avec succès la potion saline de Rivière, simple ou avec l'addition de l'éther sulphurique ou nitrique, et une poudre composée de nitre, de camphre, et de *pulvis antimonialis* (sans doute de la pharmacopée de Londres), à laquelle il ajoutoit quelquefois de l'opium; il en résultoit ordinairement des effets satisfaisans, après lesquels il restoit à prévenir la tendance à la putréfaction, et cela s'obtenoit par l'usage du quinquina, du vin et des alimens nourrissans. Lorsque la maladie étoit plus violente, et que le malade étoit menacé de perdre précipitamment la vie, il l'attaquoit par un remède composé de cinq grains de calomel, deux de poudre antimoniale, et un d'opium, le tout en forme de pilule qu'il donnoit quatre fois en douze heures, et souvent d'avantage; s'il produisoit la salivation, le succès en étoit complet. L'éther sulphurique lui a toujours rendu des grands services; la

teinture de quinquina, ou une forte infusion de cette écorce dans le vin de Porto ont été quelquefois utiles, et les vésicatoires agissoient souvent avec avantage, sur-tout en les appliquant à la tête, leur action étoit suivie par la disparition de la douleur qui affligeoit cette partie. Les lavemens composés avec du quinquina en poudre, du vin de Porto, et la solution aqueuse d'opium étoit un moyen très-efficace pour arrêter les progrès de la putréfaction, et le seul pour introduire le quinquina dans le corps, lorsque l'estomac le rejettoit. Comme le docteur Chisholm n'a rien négligé pour tâcher de combattre avantageusement la fièvre jaune, il a essayé la poudre d'Angustura (*cortex Angusturæ*) sur plusieurs malades et elle a fort bien réussi, étant même préférable au quinquina, parce qu'elle n'affecte pas l'estomac; comme il a été le premier à faire ces expériences, ce qu'il nous apprend à ce sujet est fort curieux. Pendant la convalescence l'usage du sagou, de la panade, et la préparation du *maranta galanga, Lin.*, bien épicées et du vin de Madère, ainsi que des œufs frais, n'ont pas manqué de relever le ton et la force, administrés souvent et en petite quantité.

An account on the yellow fever of Dominica as it appeared in 1793 *and* 1794. *By J. Clarck, M. D. and surgeon, etc.* London, 1797, *in*-8.°

Le docteur Clarck est un des auteurs anglais qui méritent d'être placés dans la classe de Hunter, Moseley, et Jackson, pour la manière dont il a traité de la fièvre jaune. Cette fièvre, d'après lui, n'est pas transportée

du dehors, et elle n'est pas contagieuse ; il pense qu'elle pourroit acquérir ce caractère dans un bâtiment : les causes qui l'engendrent sont inhérentes au climat où elle domine. Des habitans qui respiroient ordinairement l'air frais des mornes, l'ont contractée en descendant dans les villes. La fièvre jaune n'attaque pas deux fois le même individu ; la température de la peau dans cette maladie n'est pas aussi élevée que celle de l'époque de la chaleur dans un paroxisme de fièvre intermittente. Le docteur Clarck à reconnu les deux périodes, celle de la fièvre, et l'autre de l'apyrexie ; la description en est bien faite, et il compte parmi les symptômes de l'invasion, une douleur au creux de l'estomac ou l'épigastre, l'aversion qu'ont les malades pour la lumière, et le soin qu'ils mettent à l'éviter : la jaunisse commence à se manifester au cou, et le vomissement noir suit le délire et l'orgasme. Ce médecin n'a jamais observé les soubresauts des tendons, ni des hémorragies par l'anus, par la verge et par la bouche ; celle du nez est très-abondante pendant la seconde période ou l'absence de la fièvre. Il a remarqué quelquefois des selles aussi noires que le goudron, et il admet un épanchement de bile corrompue. Le poulx bat 90 pulsations au commencement de la fièvre, et 60 vers la fin du second stade, dans lequel le docteur Clarck recommande bien d'examiner l'altération des traits du visage, d'où l'on peut tirer des bons et des mauvais pronostics. En abandonnant la maladie à la nature, et en saignant les malades, la mort étoit immanquable : il arrivoit de même, lorsque la jaunisse se déclaroit dans les premiers trois jours, ou que l'on avoit prescrit des remèdes légers ; il n'y a que les remèdes énergiques qui promettent la guérison. On survit rarement au vomissement noir ; mais on ne survit jamais à la suppression totale des

urines, et à un violent hocquet. La maladie s'est prolongée chez plusieurs sujets jusqu'au neuvième jour. Le plan de cure adopté par cet auteur est contradictoire; il emploie d'abord les purgatifs drastiques, tels que le jalap, et des lavemens purgatifs; en même temps il fait appliquer le vésicatoire à la nuque ou à l'occiput pour faire passer le mal de tête, ou sur l'épigastre pour arrêter le vomissement, et le succès souvent en étoit complet; il appliquoit aussi des épithèmes stimulans sur les mêmes régions; il ordonnoit également le muriate de mercure doux ou calomel, soit comme purgatif uni au jalap, soit comme altérant, seul ou combiné avec l'opium. Des frictions mercurielles ont été pratiquées sur les hypocondres et elles ont bien réussi, ainsi que le remède précédent : ces deux moyens curatifs sont les meilleurs s'il faut croire au docteur Clarck. Tout en proscrivant la saignée, il dit qu'elle peut être utile aux malades Européens très-robustes, si elle est faite dans les premières vingt-quatre heures et avec beaucoup de circonspection; il critique les chirurgiens Français qui saignoient copieusement et qui ne sauvoient aucun malade. Le quinquina, l'éther sulphurique, l'antimoine pulvérisé unis au calomel et à l'opium, ou la poudre de James, les acides végétaux, et l'eau de menthe ont été employés avec assez d'avantage. Les malades supportoient mieux les acides végétaux que les minéraux. Les aspersions d'eau de mer faites avec un sceau agissoient utilement, en administrant en même temps du vin chaud et du sang gris (1). Ceux qui échappoient à la fièvre jaune, traînoient une longue convalescence, pendant laquelle une nourriture délicate

(1) Du vin de Madère chaud, affoibli par l'infusion de thé et aromatisé avec la noix muscade en poudre.

et succulente, ainsi que des vins généreux, entre autres celui de Madère, étoient d'une grande ressource. Les chirurgiens Français qui faisoient prendre des remèdes privés de vertus que l'on appelle doux, n'ont jamais guéri un seul malade. L'inspection cadavérique a donné lieu à notre auteur de faire quelques belles observations; il a trouvé ordinairement dans l'estomac et les intestins la même liqueur, à-peu-près, que j'y ai observée, semblable à celle du vomissement. Les préservatifs qu'il conseille sont presque les mêmes que ceux des autres auteurs, et il croit que les purgations procurées par le calomel doivent être de bons prophylactiques. Le docteur Clarck a été un de ceux qui ont judicieusement observé dans les Antilles, que le tonnerre, les avalasses, les violentes tempêtes, les vents impétueux et les ouragans paroissent être les agens que la nature emploie pour purifier l'air; ce sont ces agens, dit-il, qui rétablissent l'équilibre de l'atmosphère, indispensable et nécessaire pour la conservation de la santé.

Medicina Nautica : an essay on the diseases of seamen. By Thomas Trotter, M. D. member of the Royal medical society, etc. 3 vol. *in*-8.° *London,* 1797. Le second volume est de 1799 et le troisième de 1803.

Dans le premier et le second volume de cet ouvrage, où il est traité des maladies des gens de mer, le docteur Trotter parle de la fièvre jaune comme d'une des maladies les plus fatales qui attaque les escadres et les armées de la Grande-Bretagne, et qui exerce sur-tout des ravages parmi les matelots. Ce savant médecin,

n'ayant pas observé la fièvre jaune, s'en rapporte entièrement à ce qu'en ont dit les docteurs Rush, Chisholm et Moseley : le premier de ces trois est regardé par lui comme *un ange sauveur qui a arrêté le bras de la mort*, et il ne craint pas de trop s'avancer en l'appelant *le Sydenham de l'Amérique;* il n'ajoute pas beaucoup de foi aux preuves qu'a fournies le docteur Chisholm, relatives à l'introduction de cette fièvre dans l'île de la Grenade; et quant à Moseley, il croit qu'il l'a bien décrite, et qu'il en a connu *le génie*. Le docteur Trotter insiste fortement pour faire adopter le traitement du docteur Rush, et se montre grand partisan du muriate de mercure doux, comme un remède qui a bien réussi, et qui a été ordonné efficacement dans la fièvre jaune de Philadelphie et de la Grenade. Il a été le premier à tenter d'expliquer la nature de la fièvre jaune par les doctrines de Brown, et de Darwin; et je trouve que son explication, quoique assez heureuse, a besoin d'être corrigée et d'avoir plus de clarté, car elle présente quelques contresens. Nous lui sommes redevables de nous faire connoître, avec la plus grande évidence, par les faits qu'il cite, que les bâtimens dans lesquels la fièvre jaune commence à sévir, en s'éloignant des côtes, se mettant au large, et se rapprochant des latitudes boréales, à prendre depuis le 32.e degré, s'en délivrent complettemen'. La réforme qu'il propose dans le régime alimentaire des Anglais est sans contredit très-salutaire; il veut qu'on diminue la ration de viande, qu'on augmente celle des végétaux, que l'on proscrive le rhum et toutes les liqueurs spiritueuses, et que l'on donne très-peu de vin pour qu'il soit bu avec de l'eau : il propose aussi quelques changemens dans la manière de s'habiller, lesquels ne pourroient être qu'utiles. Les informations contradictoires

toires qu'il a reçues de différentes personnes sur l'action du muriate de mercure doux, l'ont un peu embarrassé sur l'efficacité de ce remède; il observe qu'il y a de ceux qui le condamnent et que d'autres le prônent comme un des plus avantageux; il voudroit à cet égard, et pour que l'on puisse établir un traitement sûr, que tous les médecins et chirurgiens employés dans les Antilles fissent connoître leurs méthodes curatives avec les détails les plus minutieux, mesure de laquelle il résulteroit probablement un grand bien, et pourroit nous instruire sur les moyens de prévenir les fortes mortalités. L'ictère, dans cette fièvre, est d'un genre particulier d'après lui; il dit qu'il n'y a pas d'obstruction dans les conduits biliaires, et il croit que la bile passe dans les intestins, d'où elle est absorbée en partie par les vaisseaux lactés et se répand dans le sang, et en partie se mêle avec les excrémens qui en sont toujours colorés : il prétend que dans la jaunisse, produite par d'autres causes, on ne trouve pas de bile dans le canal intestinal. Il rapporte en entier des observations que plusieurs chirurgiens ont faites sur la fièvre jaune, et qui les lui ont adressées des Antilles, où ils étoient sur les vaisseaux en station : leurs traitemens sont analogues, et ils ont obtenus en général de grand succès de l'emploi du calomel, de la saignée, et des purgatifs. Je doute beaucoup que ces chirurgiens n'aient pas altéré la vérité, car je suis autorisé par les faits à croire le contraire.

A Treatise on the plague and yellow fever. By James Tytler, compiler of the medical part of the Encyclopædia Britannica. Salem (Massachusetts) 1799, in-4.°

Tous les médecins anglo-américains qui ont écrit sur la fièvre jaune, ont eu la manie de la comparer à la peste : le docteur Tytler est sans contredit celui qui a poussé cette comparaison jusqu'au dernier point. Comme j'ai étudié particulièrement les deux maladies, il me seroit permis de faire connoître leurs rapprochemens; mais ce seroit un travail inutile, parce que ces deux fièvres, quoique je les considère du même genre, ne se ressemblent en rien, à moins qu'on ne veuille chercher l'analogie dans deux ou trois symptômes qui sont à-peu-près de la même nature dans l'une et dans l'autre : leurs caractères, leur invasion, les deux périodes de la fièvre jaune, et une seule période de la peste, la contagion de celle-ci, la non-contagion de l'autre, des causes différentes qui les déterminent et tenant à des localités particulières, la naissance de la fièvre jaune sous la zone torride, et l'éloignement de la peste de cette région, etc., les font différer essentiellement, et on ne doit pas s'en rapporter à la ressemblance de quelques symptômes pour admettre leur analogie, ou pour reconnoître des points de contact frappans. Cet ouvrage du docteur Tytler contient deux traités, l'un sur la peste et l'autre sur la fièvre jaune : l'auteur n'a jamais vu la première maladie, et, à ce qu'il me paroît, il a très-peu vu la seconde; par conséquent il n'a fait que compiler : quant à celle-ci il a pris tous les matériaux de Lining, d'Hil-

lary, de Moseley, de Chisholm, de Rush, de Jackson, etc. Il en a présenté une assez bonne histoire, et une description assez détaillée; il n'ose pas décider sur l'article de la contagion, quoiqu'il paroisse combattre ceux qui l'admettent; et il fait connoître les différens traitemens que l'on a employés et qui ont réussi, les remèdes décrédités par les uns et prônés par les autres, etc. Sous le rapport de la compilation, cet ouvrage a assez de mérite; mais on n'y trouve aucune observation de l'auteur, à qui cependant ses compatriotes doivent savoir bon gré d'avoir été le premier à leur offrir le tableau assez circonstancié des deux maladies les plus terribles du monde, et dont l'une règne habituellement chez eux.

Observations on the diseases prevailed on board a part of his Majesty's squadron, on the leeward island station, between November 1794, *and April* 1796. *By Leonard Gillespie, M. D. surgeon and agent to the naval hospital, at fort Royal, Martinico.* London, 1800, *in*-8.° de 239 pages.

Le docteur Gillespie a vécu huit ans à la Martinique, où j'ai eu le plaisir de le connoître en 1802, à la fin de fructidor de l'an X, lorsque les troupes françaises arrivèrent pour reprendre possession de l'île. Cet ouvrage renferme les observations qu'il a faites sur les maladies qui ont régné à bord des vaisseaux anglois entre 1794 et 1796, et celles sur les maladies qui ont paru à la Martinique dans les années suivantes jusqu'en 1798. La fièvre jaune ayant été une des maladies les plus communes et les plus meurtrières, il en

parle plus particulièrement que des autres, et nous fait la description de celle qu'il a observé en 1795. Ce médecin commence par indiquer dans l'introduction le traitement préservatif que doivent suivre ceux qui se rendent aux Antilles, recommandant entre autres chose, pendant le voyage, la limonade végétale et la réduction de la ration de viande et des liqueurs fortes; et à l'arivée dans les îles l'usage du gilet de flanelle sur la peau : il propose de plus au gouvernement anglais, comme mesure de salubrité, la diminution des équipages des vaissaux de guerre d'un quart ou d'un cinquième, par la raison que l'équipage complet est trop nombreux, inconvénient qui attire des maladies graves sur les bâtimens qui naviguent entre les deux tropiques. La topographie physique du fort Royal (fort de France) et des environs, quoique succincte, est tracée avec intelligence et donne une idée exacte de l'insalubrité de cette région. L'auteur a eu soin de nous faire connoître la constitution de l'air de chaque année d'après les principes d'Hippocrate, et de la faire précéder des observations médicales, ordre convenable et très-instructif. Il caractérise la fièvre jaune de *fièvre remittente et intermittente continue;* il l'appelle *causus, fièvre ardente, et fièvre brûlante*, parce que, dit-il, elle a beaucoup de ressemblance avec la fièvre ardente des auteurs, et il ajoute qu'on pourroit aussi lui donner le nom de *fièvre remittente* ou de *tierce continue:* chez la plupart de ceux qui en sont affectés, les rémissions et les intermissions sont évidentes, et appartiennent au type de la fièvre tierce ou double tierce. Je dois faire remarquer, 1.° que le docteur Gillespie confond la fièvre jaune avec la fièvre rémittente et le causus, erreur commise par plusieurs autres; 2.° que la dénomination de *rémittente* et *intermittente continue*,

vierce continue, sont des expressions contradictoires et vides de sens. Il divise la maladie en trois périodes ou stades ; la première est la *période ardente* ou celle de la fièvre ; la seconde est la période sans fièvre ; et la troisième est formée en partie par le calme trompeur qui suit immédiatement la seconde, et par les accidens graves qui terminent la fièvre jaune. Il admet des crises dans cette maladie, et il croit qu'elles se font en général par la *diaphoresis*, ou par les sueurs, l'éruption des furoncles et des boutons, la suppuration abondante des vésicatoires, ainsi que par les urines. Une espèce de contagion ou d'infection est comptée par lui comme une des causes qui répandent la fièvre sur les bâtimens, et il lui semble qu'à terre cette fièvre n'est pas accompagnée d'une infection bien remarquable. Ses observations anatomiques faites sur les cadavres de fièvre jaune sont assez conformes à celles des autres auteurs : il a cru s'apercevoir, je ne sais pas sur quel fondement, de la dissolution, décomposition et putréfaction du sang, même de celle du fluide vital. Le docteur Gillespie tonne contre l'usage de la saignée, du muriate de mercure doux, et des drastiques, par les mauvais effets qu'il en a vu résulter, ou plutôt par les pertes effrayantes qu'ils ont causées : il condamne également les émétiques et les purgatifs, et il permet tout au plus quelque laxatif dans les cas de constipation après la fièvre et dans certaines circonstances. Sa méthode curative est en partie celle des négresses de la Martinique : pendant la première période, il ordonne les frictions de citrons sur tout le corps, ou l'application des tranches de citrons et de compresses trempées dans leur jus sur le front, l'épigastre, etc. ; des boissons rafraîchissantes et acidulées, entre autre la limonade et l'orangeade ; quelques lavemens ordinaires avec la melasse et le suc

de citron ; et une feuille de raquette (*Cactus opuntia L.*) dépourvue d'épines, ou plutôt sa pulpe appliquée sur la tête pour calmer la céphalalgie : ce traitement exige que l'on coupe les cheveux aux malades, et qu'on leur rase une partie de la tête, d'autant plus que notre auteur a observé que ceux qui ont beaucoup de cheveux sont les plus sujets à la fièvre jaune, et en contractent ses degrés les plus violens. Si la tête n'est pas bien affectée, une très-petite dose d'opium est très-utile, même pour appaiser l'irritation de l'estomac, cas dans lequel la dissolution spiritueuse d'opium et de camphre agit avec avantage quand on l'applique sur la région épigastrique. Lorsque la fièvre est diminuée, et que l'on aperçoit une disposition de la peau pour la sueur, un bain chaud à la température de l'atmosphère, avec du jus de citron, est suivi de très-bons effets, sur-tout si l'on fait prendre au malade un gilet de flanelle en sortant du bain. L'usage des vésicatoires sur l'épigastre, au commencement de la maladie, pour obvier au vomissement, a réussi quelquefois ; mais ils sont de la plus grande utilité à l'entrée de la seconde période, pour s'opposer au même inconvénient et pour enlever le mal de tête opiniâtre, ainsi que pour combattre l'affection comateuse et la *disposition inflammatoire* des viscères du thorax et de l'abdomen. Dans le second stade, le docteur Gillespie prescrit le quinquina, plus communément en infusion qu'en substance, n'étant pas supporté par l'estomac sous cette dernière forme, et il y ajoute de l'éther ou de l'acide sulphurique, quelques gouttes d'huile essentielle de menthe poivrée, pour faire mieux passer l'infusion. Les stimulans conviennent dans plusieurs cas de la seconde période, et les remèdes de ce genre qui ont été les plus avantageux sont le camphre simple ou combiné avec le nitrate de

potasse, l'acide nitrique affoibli et l'infusion de serpentaire avec le vin. Les bains chauds, administrés de la manière que nous avons marquée, sont des moyens curatifs très-efficaces, qui sont indiqués dans toutes les époques de la maladie, et qui provoquent la transpiration, soulagent beaucoup le malade, et le disposent à dormir. Quoique l'Auteur se loue beaucoup de ce traitement, je dois faire savoir que l'ayant vu mettre en pratique sur plusieurs malades dans la ville de S.t-Pierre, je ne l'ai jamais vu réussir, et pour cela je ne l'ai jamais employé : il est possible cependant qu'il ait obtenu quelques bons effets de son application dans les cas de troisième et quatrième degrés de fièvre jaune, ou de fièvre remittente, qu'il ne distingue pas entre elles. Au reste, l'ouvrage du docteur Gillespie est très-instructif, contient des notions intéressantes et mérite d'être connu. J'y ai trouvé une foule d'exemples qui prouvent que la fièvre jaune cesse ou ne se développe point sur des bâtimens à la voile et un peu éloignés de terre, ou sur ceux qui sont mouillés dans une position avantageuse, assez loin des bords, et recevant les brises salutaires.

Descrizione della febbre gialla e de' suoi progressi che nel 1793 *ha dominato nella città di Filadelfia in America; di Matteo Carey. Traduzione dall' Inglese, con l'aggiunta d' un saggio della stessa malattia, che affligge la città di Livorno nel corrente anno* 1804. Genova, 1804, *in*-8.° de 112 pages.

Cet auteur ne se donne aucun titre, et il ne paroît être ni médecin, ni chirurgien : son ouvrage, qui est tout-à-fait historique, est une production fort médiocre, et ne contient, sur la fièvre jaune, que quelques détails de peu d'importance, sans ordre et sans liaison. Le frontispice du livre cependant promet d'avantage ; mais sa lecture ne fait acquérir aucune instruction : c'est enfin une mauvaise répétition des ouvrages du docteur Rush. L'auteur expose dans les premiers chapitres, que la fièvre jaune de Philadelphie de 1793 y parut vers la fin de juillet ; il présente différentes opinions sur sa naissance et sur sa prétendue importation ; et il dit que les purgatifs drastiques, les saignées nombreuses, et l'eau glacée ont été d'un grand secours contre cette maladie. Le reste de l'ouvrage ne renferme que des choses étrangères à la médecine. Le traducteur, qui n'a pas mis beaucoup d'élégance dans sa traduction, y a ajouté un précis bien mesquin sur la fièvre jaune de Livourne de 1804.

Traité da la fièvre jaune, par L. Moultrie, médecin d'Edimbourg, ayant pratiqué la médecine pendant long-temps à Charleston, dans la Caroline. Traduit par M. Aulagnier, docteur en médecine, etc. Paris, an XIII, 1805, *in*-8.° de 65 pages.

Tel est le titre d'un petit ouvrage publié en Français par le docteur Aulagnier, et qui n'est que la traduction de la dissertation latine de *John Moultrie*, laquelle a pour titre *de febre maligna biliosa Americæ flava*, imprimée pour la premiere fois à Edimbourg, en 1749, et insérée dans un des intéressans recueils de Baldinger, connu sous le titre de *sylloge selectorum opusculorum*, 1.er volume, p. 163. Le docteur Moultrie pratiquoit à Charleston, dans la Caroline du Sud, il y a plus de 60 ans, et a été un des premiers à écrire sur la fièvre jaune : il a dû observer les mêmes épidémies que celles citées par le docteur Lining : sa dissertation, ou plutôt mémoire, quoique très-bornée, contient de bonnes choses : il rapporte dans la description de la maladie, qu'il divise en trois temps ou stades, le symptôme pathognomonique de la douleur aux lombes; il n'admet pas de contagion, et il assure que le même individu peut contracter la fièvre jaune deux ou plusieurs fois. Il croit qu'elle est indigène en Amérique, et que les chaleurs excessives en sont une de ses causes : les excès en boisson la donnent également, et le punch doit être considéré comme un des moyens pour s'en préserver. L'apparition de l'ictère avant le troisième jour, les urines noires et fétides, les hémorragies, les sueurs colliquatives, sont des symptômes funestes

d'après notre auteur. Il retrace en abrégé le tableau des différences entre la fièvre jaune et plusieurs typhus, la peste, la fièvre ardente, etc. Pour le traitement, le docteur Moultrie ne désapprouve pas des légères saignées et des boissons délayantes, diaphorétiques et acidulées pendant la première période, qu'il croit inflammatoire, et dans laquelle il défend l'usage des échauffans, des émétiques et des cathartiques; mais il conseille des lavemens lorsque le ventre est resserré ; il permet ensuite dans la seconde période les prescriptions toniques et cordiales, et les vésicatoires en cas de léthargie, quoiqu'il ait souvent observé que les vésicatoires se terminoient quelquefois par la gangrène ou des ulcères incurables. Sa méthode curative n'est pas des meilleures à mon avis, et je doute fort que par son application il ait guéri du monde. Le traducteur a enrichi ce petit traité de notes extraites de l'ouvrage du docteur Mackittrik, et il a supprimé les raisonnemens de l'auteur qui sentoient d'une théorie arbitraire et mal fondée.

Ouvrages Anglais sur la Fièvre jaune, dont les titres seulement sont parvenus à ma connoissance.

---

1. *History of the yellow fever of Virginia, as it appeared in the years*, 1737, *and* 1741. *By D.r Mitchell.*

C'est à-peu-près le titre d'un ouvrage inédit que le docteur Rush cite souvent, et dont il fait beaucoup

de cas. Il paroît que c'est le manuscrit original que ce médecin Américain possède, d'après ce qu'il dit lui-même dans son *account of the bilious remitting yellow fever.*

---

2. *Treatise on the yellow fever of Jamaica. By D.r Hume.*

---

3. *Essay on the bilious or yellow fever of Jamaica. By D.r Williams.*

---

4. *Observations on the diseases of the army in Jamaica. By Lamprière.* London, 1799, 2 vol. in-8.°

SECTION SECONDE.

MÉDECINS HOLLANDAIS.

Ludovici Rouppe, Medicinæ Doctoris, de morbis navigantium, liber unus. Accedit observatio de effectu extracti cicutæ Storkiano in cancro. Lugduni Batavorum, 1764, in-8.° de 338 p.

Dans un chapitre de cet ouvrage, où l'auteur traite des maladies qui s'observent dans les ports des pays

chauds pendant l'été et l'automne, on trouve la description de plusieurs degrés de fièvre jaune, auxquels le docteur Rouppe a donné les noms de *febris biliosa æstatis, biliosa ardens æstatis, febris putrida colliquativa, febris exanthematica, cholera.* Ce médecin, qui étoit un grand observateur, a décrit avec beauconp de soin ces diverses fièvres qui ont régné à Curaçao en 1760, parmi l'équipage d'un vaisseau de guerre Hollandais, dont il étoit le chirurgien : il manque cependant à sa description l'ordre qui est si nécessaire en médecine théorique; mais l'exactitude en fait le principal mérite et l'emporte sur ce petit défaut. La ressemblance qu'il a trouvée entre ces maladies et un synochus putride, qu'il a observé dans la méditerranée, fait qu'il renvoie souvent le lecteur au chapitre dans lequel il en parle. La méthode curative qu'il a mis en usage, est celle des humoristes de son temps, qui voyoient dans les maladies graves la dissolution du sang et la putréfaction des humeurs; il saignoit, purgeoit, faisoit vomir, administroit les sels neutres en lavage et les boissons acidulées; ensuite le quinquina, le camphre, le simarouba et les infusions amères : *extincto autem calore*, dit-il, *ad corticem peruvianum, tamquam ad sacram anchoram confugi.* Le docteur Rouppe ne faisoit pas tirer du sang indistinctement à tous les malades; c'est d'après la force du pouls et l'augmentation de la chaleur qu'il en prescrivoit l'émission une ou deux fois : lorsqu'il y avoit prostration de force, il faisoit appliquer des épithèmes stimulans sur différentes parties du corps, composés de vinaigre, de camphre et de thériaque. Dans les cas de délire, il a employé avec succès les vésicatoires aux membres supérieurs et inférieurs, et à la nuque; il est parvenu à calmer les convulsions avec quelques grains d'o-

pium, et il a réussi à réprimer le vomissement avec les boissons mentionnées et l'application d'un épithème stimulant sur la région épigastrique. Quoique cet auteur cherchât attentivement les crises et les signes de la coction, il n'a pas manqué d'observer qu'ils avoient lieu rarement, que le plus souvent il y en avoit une fausse apparence qui trompoit le médecin, et que la maladie devenoit mortelle si l'on se reposoit là-dessus. Il se loue beaucoup de son traitement, et il dit que dans son vaisseau il ne mourut plus personne, depuis qu'il pratiqua la saignée, que la crainte d'augmenter la putréfaction lui avoit empêché d'ordonner au commencement. L'autopsie cadavérique lui a fait découvrir ce qu'il suit : *Hepar et lienem grisei coloris; vesiculam fellis et intestina nigerrimo liquore repleta...; cor griseum, quo dissecto prodibat sanguis nigerrimus; præterea in fundo ventriculi dextri, ut plurimum nigram substantiam funis, straminis crassitudine, irregulariter complicati ad instar, facile solubilem, a sanguine concretam....; in sinistro similem, sed minori in quantitate. Hepar bis flavum, sanguine fere in totum vacuum, cocto multum non dissimile....* Le sang est douceâtre, et différent de celui du scorbut qui est âcre d'après le même auteur.

Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, et des remèdes les plus propres à les guérir. Suivi d'une dissertation sur le fameux crapaud de Surinam, nommé Pipa, *et sur sa génération en particulier; par Philippe Fermin, Docteur en Médecine; nouvelle édition.* A Amsterdam, 1765, in-8.° de 157 pages.

Il est traité assez brièvement dans cet ouvrage du *causus* ou de la *fièvre ardente*, qui emporte les malades en trois ou quatre jours; et de la *fièvre putride* et *maligne*, également meurtrière, dans laquelle le malade éprouve des vomissemens opiniâtres et rend des matières noires. Ces fièvres, d'après leurs descriptions, contiennent le premier et le second degré de fièvre jaune, et sont de type rémittent ou intermittent, ayant des redoublemens et des accès. L'auteur, pour les traiter, a eu recours à la saignée, aux délayans, aux rafraîchissans, aux laxatifs, et après l'action de tous ces remèdes, il a employé quelques légers stimulans. Il parle ensuite des fièvres intermittentes, du tétanos, de la colique sèche, du pian, de l'éléphantiasis, etc., que les Surinamois appellent *klem*, *beillac*, *yaws* et *boisi*. Le docteur Fermin ayant vécu huit ans à Surinam, il a eu occasion de faire des observations sur toutes ces maladies, et il les publie avec l'intention qu'elles puissent servir de guide à ceux qui y iront pratiquer après lui. L'objet en est sans doute louable, mais il est de fait que son livre a été composé trop à la hâte, et qu'il n'apprend presque rien. Dans le cours de son ouvrage il tonne avec véhémence contre les

abus de l'empirisme, qui paroissent être bien établis dans cette colonie Hollandaise. Le mémoire sur la pipa est très-curieux.

SECTION TROISIÈME.

MÉDECINS FRANÇAIS ET ALLEMANDS.

Histoire des maladies de Saint-Domingue, par M. Pouppé-Desportes, Médecin du Roi, et correspondant de l'Académie royale des Sciences. A Paris, 1770, 3 vol. in-12. Le troisième volume est un *traité ou abrégé des plantes usuelles de Saint-Domingue.*

Si cet habile observateur avoit pu donner la dernière main à son livre, il nous auroit laissé l'histoire la mieux tracée et la plus complète des maladies de St.-Domingue, dans laquelle cependant la partie curative auroit été défectueuse, comme elle est; car cet ouvrage se sent prodigieusement de la doctrine du temps. Le docteur Pouppé-Desportes a vécu et exercé à Saint-Domingue pendant seize ans, depuis 1732 à 1748. Ces constitutions épidémiques renferment des observations pathologiques fort intéressantes. Dans la description de la maladie de Siam, qu'il a essuyée lui-même, la première année de son séjour dans l'île, il commence par dire qu'elle *doit être regardée comme une fièvre putride, maligne et pestilentielle.* Il ajoute : « On a ignoré pen-» dant long-temps les funestes effets de cette maladie » dans les îles; la régularité avec laquelle elle se repro-» duit, semble devoir la faire regarder comme une de

» ces maladies, dont il faut chercher la cause dans la » constitution de l'air ». Il rapporte l'histoire de l'escadre qui revenoit de Siam, et qui relâcha à la Martinique. Il continue : « Cette maladie attaque très-rarement les créoles ou les sauvages habitans de l'île. — » La plupart de ceux qui en meurent ne passent point » le 7.e jour. — Plus les tempéramens sont robustes, » plus ils ont à craindre. — Les bilieux et les mélancoliques succombent. — Les femmes sont moins sujettes » à cette maladie que les hommes, et les pituiteux en » soutiennent mieux l'assaut ». Des hommes qui séjournoient à Saint-Domingue l'ont eue après deux et trois ans de séjour. Pouppé-Desportes en distingue trois degrés, qu'il désigne par les dénominations de *maladie de Siam, bénigne, moyenne* et *extérieure* ou *maligne.* Son petit traité de la maladie de Siam, selon moi, est le meilleur de tous les ouvrages français qui traitent de la fièvre jaune des Antilles sous le rapport de la nosographie médicale. Sa méthode curative est antiphlogistique et évacuante; il ordonne la saignée dans certaines circonstances; les purgatifs, les boissons acides et l'émétique en lavage, sont les premiers remèdes qu'il emploie; il ne prescrit les cordiaux que lorsque les accidens les plus fâcheux paroissent dans la dernière période; et alors ils ne peuvent être qu'infructueux. Ce médecin admet la dissolution dans cette maladie, et il distingue les deux états, celui de la fièvre et de son absence, qu'il appelle *second terme, temps de sa métastase,* ou *second temps.* Il a cru trouver dans les aphorismes d'Hippocrate les signes d'une maladie semblable, et il a pensé que les habitans de la Grèce pouvoient être affligés par le même fléau ou par une maladie approchante. Les ouvertures de cadavres lui ont fait faire des observations anatomiques

conformes

conformes à celles du même genre, que la plupart des auteurs ont faites après. Parmi les signes du pronostic énumérés par Pouppé-Desportes, j'ai été surpris de lire, qu'*un flux de ventre considérable de matières de diverses couleurs, ou une abondante hémorragie, par quelque endroit qu'elle se fasse*, sont des signes desquels il faut bien augurer, tandis que j'ai eu lieu d'observer le contraire, et que je les ai trouvés ordinairement funestes. La vérité et l'exactitude que j'ai remarquée dans la description de la fièvre jaune, faite par cet auteur, doivent rendre son ouvrage très-estimable.

Lettre à M. Dejean, Docteur-Régent de la faculté de médecine de Paris, 1.° sur les maladies de Saint-Domingue, 2.° sur les plantes de la même île, 3.° sur le remora et les halcyons. Par Chevalier, Docteur-Régent, ancien professeur de la même faculté, et ci-devant médecin du Roi, à Saint-Domingue. A Paris, 1752, *in*-8.° de 254 pages.

Cet ouvrage est très-médiocre. L'auteur a vécu onze ans à Saint-Domingue et a toujours exercé dans les quartiers de Léogane et du Cul-de-sac. Il n'a vu que deux exemples de *fièvre jaune*, qu'il appelle, *fièvre maligne, autrefois*, dit-il, *nommée mal de Siam*, et ils ont fini tous les deux par la mort. Il croit que la matière du vomissement noir est du sang noirci; il fait des raisonnemens futiles et systématiques sur l'atonie et sur la saignée : il se déclare partisan outré de celle-ci, et

l'ordonne réitérée et copieuse : lui-même s'est saigné trois fois avant d'arriver à Saint-Domingue, et deux autres fois après y être débarqué. Il parle aussi légèrement et brièvement des autres maladies que de la fièvre maligne. Ses observations sur le ver de Guinée, le tétanos et la syphilis, sont plus dignes de l'attention des médecins. Il réfute assez bien l'opinion de ceux qui croyent que le ver de Guinée est une lymphe épaissie et endurcie. La partie botanique et d'histoire naturelle ne contient rien d'intéressant.

Extrait de l'article maladie de Siam, du dictionnaire des siences et des arts, etc., ou l'Encyclopédie de Diderot et d'Alambert. Edition de Paris de 1756, *in-folio.*

L'auteur de cet article, après avoir dit qu'il ne trouve nulle part la description de cette maladie, suit ainsi : « Nous savons seulement par le témoignage de différentes personnes instruites, qui ont resté long-temps » au Cap et à la Martinique, qu'on y donne le nom » de *maladie de Siam* à certaines espèces de fièvres » continues, ardentes, qui attaquent les nouveaux débarqués dans ces pays, et qui outre les symptômes » ordinaires, sont accompagnées d'hémorragies plus ou » moins abondantes par différentes parties du corps. » Ces symptômes sont plus fréquens pendant les chaleurs » brûlantes de l'été que dans les autres saisons, et plus » familières à ceux qui sont d'un tempéramment vif, » bilieux, pléthorique. » L'auteur paroît croire que cette maladie n'est pas bien dangereuse, et finit sans parler de ses moyens curatifs.

Traité des fièvres de Saint-Domingue, par Poissonier-Desperrières, D. M. Inspecteur général des hôpitaux des Colonies. A Paris, 1780, *in*-8.°

Ce traité a été publié à Paris, pour la première fois, en 1763 : le journal de médecine en donna un extrait dans le mois d'octobre de la même année. J'ai lu ce même traité avec un *mémoire sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des gens de mer*, de l'édition de Paris, de 1780. Le docteur Poissonier-Desperrières est arrivé à Saint-Domingue en 1749, après la mort de Pouppé-Desportes, duquel il ne fait nulle mention ; et il y est resté trois ans. Les nouveaux débarqués à St.-Domingue, sont sujets, dit-il, à la fièvre ardente, ou au vrai *causos* d'Hippocrate, et à une autre fièvre particulière, qui diffère de celle d'Europe, et qu'il regarde néanmoins comme un diminutif de la fièvre ardente. « Les malades qui en sont » attaqués périssent assez souvent avant le quatrième » jour, et ne passent jamais le septième, à moins que la » maladie ne se termine favorablement. » La cause principale de ces maladies, d'après lui, est la chaleur de l'air de Saint-Domingue ; il croit l'avoir expliqué clairement par une théorie un peu Boerhaavienne, qui est pleine d'absurdité. La description qu'il fait de la fièvre ardente est assez bonne, et caractérise parfaitement la fièvre jaune ; l'espèce particulière qu'il appelle diminutif du *causos*, est évidemment le troisième degré de cette fièvre. Son traitement est purement antiphlogistique, à-peu-près semblable à celui de Pouppé-Desportes, et il suit un peu la médecine expectante. Il fait usage de

la saignée modérément, ordonne les boissons rafraîchissante acidulées, nitrées, etc., copieusement, fait prendre plusieurs lavemens émolliens par jour, et emploie des embrocations huileuses sur le ventre, les hypocondres, ainsi que des applications émollientes. Il proscrit absolument les émétiques, les purgatifs, les cordiaux, les narcotiques, etc. Il permet tout au plus de prescrire un léger purgatif lorsque commence le dévoiement bilieux, qu'il regarde comme la crise la plus salutaire de cette maladie, et cela pour aider l'action de la nature. Il se sert des vésicatoires et des stimulans, seulement lorsque l'affection comateuse accompagne ces maladies, et il s'est aperçu que ces remèdes ont opéré un bon succès, et qu'ils agissent avec efficacité. Quoique il assure avoir guéri plusieurs malades, par sa méthode, j'ai de la peine à le croire. Les précautions qu'il dicte pour les Européens sont assez bonnes.

Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guiane Française, dans lesquels on fait connoître la nature du climat de cette contrée, les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, et celles qui règnent sur les blancs et les noirs; des observations sur l'histoire naturelle du pays, et sur la culture des terres. Par Bajon, ancien Chirurgien-Major de l'île de Cayenne et dépendances, correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, et de celle de Chirurgie. A Paris, 2 vol. *in*-8.°, 1777 et 1778; le 1.er de 460 p., et le 2.me de 414.

Cet ouvrage est assez intéressant sous bien des rapports; il y a du bon et du mauvais, et la partie médicale, sur-tout, y est bien défectueuse. Plus de la moitié est consacrée à l'histoire naturelle, et renferme de belles observations. L'auteur déclare que les maladies de la Guiane sont moins violentes et dangereuses que celles des Antilles. La fièvre qui attaque communément les Européens qui arrivent à Cayenne, commence par être double tierce et finit par être continue: elle emporte le malade du septième au neuvième jour, et rarement au onzième. D'après la description qu'il en donne, c'est une fièvre jaune du quatrième degré. Il caractérise de bilieuse ardente, la fièvre rémittente de ce climat; elle ne se termine guère que vers le treizième ou le dix-septième jour, et sa convalescence est très-longue. Il croit que l'écoulement des dartres vives

préserve de ses fièvres. L'auteur raisonne systématiquement, et parle du *dépôt de l'humeur fébrile sur les nerfs, etc.* Il fait la médecine symptômatique, et sa méthode curative en général est évacuante et mal combinée : il ordonne pêle-mêle les saignées réitérées, les purgatifs, l'émétique en lavage, le quinquina, etc., et il ne prescrit le vésicatoire, les boissons stimulantes et sudorifique, les vomitifs, que lorsque il s'aperçoit du délire commençant et d'une affection comateuse. Tout en disant que la maladie de Siam n'a jamais été observée à Cayenne, il nous fait la description de l'épidémie de 1763 et 64, qui fit périr une infinité de malheureux Européens, sur-tout aux portes de *Kourou*, d'*Oyapoc* et de *l'Aprouague*, et qui étoit une fièvre jaune du premier et du second degré, avec la différence que si les malades ne mouroient pas au septième jour, ils alloient jusqu'au treizième et quatorzième, et souvent jusqu'au dix-septième et vingt-unième. M. Bajon, qui a séjourné douze ans à Cayenne et dans la Guiane, est celui, à mon avis, qui a le mieux traité des maladies des nègres.

Observations générales sur les maladies des climats chauds, leurs causes, leur traitement, et les moyens de les prévenir. Par Dazille, Médecin du Roi à Saint-Domingue, ancien Chirurgien-Major des troupes de Cayenne, etc. A Paris, 1785, *in*-8.° de 256 pages.

Le titre de cet ouvrage ne correspond pas aux matières dont il traite. L'auteur, qui a vécu vingt-huit ans

entre les tropiques, auroit pu nous donner un traité complet des maladies de la zone torride, tandis qu'il ne parle que de la médecine préservative, des vices de l'administration des hôpitaux, des eaux minérales de Saint-Domingue, des médicamens indigènes des Antilles et de leur action dans les différentes maladies de ce climat. Il blâme beaucoup les médecins systématiques, et lui-même n'est pas exempt de ce défaut, cherchant à expliquer plusieurs faits par une théorie humorale. Il ne dit que quelques mots sur les maladies aiguës, et il ordonne les saignées réitérées du bras, dans la fièvre où *le malade devient absolument jaune*. Les maladies malignes, d'après lui, sont connues de *temps immémorial à Saint-Domingue, sous le nom de fièvre double-tierce de mauvais genre; à la Martinique, sous celui de fièvre jaune, et à la Guadeloupe, sous la dénomination de causos*. Cet ouvrage, cependant, contient de bonnes observations et des avis très-précieux, qui sont dignes d'être connus. Tout ce que l'auteur dit sur les abus de l'entreprise des hôpitaux et sur les vices de la situation des villes des Colonies, est de la plus grande vérité. Les réformes et les mesures qu'il propose présentent beaucoup d'avantage et auroient dû être exécutées depuis long-temps pour le bien de l'état, et pour l'utilité générale. Son attachement aux intérêts des malades, son zèle à remplir ses devoirs, et sa fermeté à combattre les abus, le signalent comme un vrai médecin et comme un ami de l'humanité. Je ne peux que recommander fortement la lecture de cet ouvrage aux médecins qui se proposent d'aller pratiquer dans les Colonies Occidentales, ou qui y seront chargés des hôpitaux du gouvernement : ils y arriveront avec l'avantage d'être instruits d'avance de beaucoup de choses qu'il leur importe de savoir.

De la fièvre en général, de la rage, de la fièvre jaune, et de la peste. Du traitement de ces maladies, d'après une méthode nouvellement découverte, par Godefroi-Chrétien Reich, Docteur et Professeur en Médecine de l'Université d'Erlangen, etc. Traduit de l'Allemand par J. N. E. de Bock. A Metz, an IX, 1800, *in*-12 de 86 p.

Le système de cet écrivain célèbre est très-singulier, et est un des rêves les plus complets de l'imagination médicale : il mérite cependant d'être connu. L'auteur, d'après une série d'hypothèses et de paralogismes, assigne des causes chimiques à la fièvre, et fait consister particulièrement la cause générale dans la disproportion ou diminution de l'oxigène : par conséquent on doit combattre la fièvre par l'emploi de l'oxigéne, et cela s'obtient en prescrivant les acides sulfurique, nitrique, et muriatique ordinaire et oxigéné en très-grande dose. Je suis persuadé que le docteur Reich n'a jamais traité la fièvre jaune, la peste et l'hydrophobie ; car il se seroit convaincu que sa méthode curative est purement illusoire, et qu'elle échoue dans la pratique. Je dois faire connoître en passant, pour avertir les médecins du danger des systèmes, et pour les guérir de la manie d'en forger, que celui-ci a donné lieu à des expériences funestes. M. B....., chirurgien-major du vaisseau le *Berwick*, se trouvant à la Martinique au commencement de l'an XI, proposa la méthode de Reich, comme la meilleure pour guérir la fièvre jaune ; au moment qu'il mouroit dans l'hôpital du Fort de France vingt hommes par jour, on l'adopta avec une sorte d'enthousiasme,

et on la tenta sur plusieurs malades qui périrent tous immédiatement après l'action des acides minéraux, et spécialement de l'acide muriatique, qui fut administré dans un véhicule à la manière de Reich. L'ouverture des cadavres fit découvrir que les membranes de l'estomac étoient corrodées et percées à crible. On eut le bon sens de suspendre cette méthode destructive et de continuer celle que l'on y pratiquoit et qui ne l'étoit pas autant.

Traité pratique des maladies graves qui règnent dans les contrées situées sous la zone torride, et dans le midi de l'Europe. Par Pierre Campet, médecin, ancien chirurgien en chef des hôpitaux militaires à Cayenne, etc. A Paris, an X, 1802, in-8.° de 496 p.

Tel est le titre d'un ouvrage très-mal écrit, sans ordre dans les matières et sans connexion, que je regarde comme la rapsodie médicale la plus complète qui ait paru depuis que la science existe. On s'attend à autre chose dans ce traité, par la raison que le titre promet beaucoup ; mais après l'avoir lu on ne peut manquer de s'en repentir, et de regretter le temps que l'on a perdu à faire cette lecture : on n'y trouve presque rien qui vaille la peine d'être lu, ou qui puisse fixer l'attention des médecins. L'auteur parle très-peu d'une maladie épidémique, *dans laquelle on vomit une matière noire comme de l'encre*, et qu'il croit être la même que la maladie noire d'Hippocrate : c'est sous cette dénomination qu'il connoît la fièvre jaune. Il fait mention également de l'épidémie de *Kourou*, de 1764,

laquelle fit périr presque tous les Européens que l'on y envoya pour former une colonie. Cet ouvrage n'apprend absolument rien, et ne mérite d'être consulté sur aucune maladie de la zone torride.

Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue, en l'an X; ou mémoire sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la topographie médicale de cette colonie. Par N. P. Gilbert, médecin en chef de cette armée, etc.

Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui..... Virg.

Paris, an XI, 1803, de 103 pages.

L'auteur n'est resté à St.-Domingue qu'environ cinq mois, c'est-à-dire depuis la moitié de pluviose jusqu'au 5 messidor, jour de son départ pour l'Europe : ce court espace de temps ne lui a pas permis de faire sur la fièvre jaune les recherches qu'elle exige, et de recueillir beaucoup d'observations, quoique la ville du Cap-Français, où le docteur Gilbert a fait sa principale résidence, fût un des théâtres de la dévastation. Dans ce mémoire, en général, il y a de bonnes vues, qui font reconnoître l'œil praticien et observateur. L'aperçu de la topographie médicale, sauf quelques fautes de botanique, renferme des observations intéressantes qui font regretter qu'elle ne soit pas plus étendue. Le traitement qu'a adopté l'auteur est évacuant pendant l'état fébrile, qu'il nomme *état d'irritation*, et excitant dans la rémission ou absence de la fièvre, qu'il appelle *état gan-*

grenaux : dans le second état, les excitans sont inutiles, parce qu'ils sont employés trop tard. Il rejette les émétiques, les purgatifs forts, la saignée, et par-là il est digne de louange; il conseille les minoratifs et les purgatifs en grand lavage; il se croit fondé, par des raisons hypothétiques, à exclure l'administration du quinquina et l'emploi du vésicatoire, et tombe dans l'erreur en se hâtant de condamner des remèdes très-utiles, dont il n'a pas bien connu l'action. Sur douze cas de fièvre jaune qu'il a traités, et dont il rapporte les observations, il est mort neuf malades. Tout ce qu'il dit des causes et du traitement préservatif est très-sensé. La fièvre jaune, selon lui, est *le maximum des fièvres rémittentes bilieuses*, et il en distingue trois degrés. Il n'attribue pas de contagion à la maladie; mais il en reconnoît le caractère épidémique pour les nouveaux débarqués.

Traité de la fièvre jaune d'Amérique; par Louis Valentin, docteur en médecine, ex-premier médecin des armées de Saint-Domingue, et en chef des hôpitaux français en Virginie, etc., etc. A Paris, an XI, 1803, de 247 pag. in-8.°

Le docteur Valentin est, à mon avis, un de ceux qui ont le mieux écrit sur la fièvre jaune: dans l'avertissement qui se trouve à la tête de son ouvrage, il y a inséré l'extrait du mémoire de Gilbert. Ce médecin croit que la maladie dont il traite est une espèce de *causus* d'Hippocrate, ou des ardentes bilieuses et inflammatoires; quelquefois elle est intermittente ou rémit-

tente pernicieuse. Je ne sais pas sur quelle autorité il dit que l'on a vu la fièvre jaune en Nubie, en Abssinie, sur les bords de la Mer-Rouge, en Perse, en Egypte, en Syrie, en Grèce, en Chypre, dans l'île de Sardaigne, à Minorque, etc. Il trace l'histoire de la maladie avec beaucoup d'érudition et d'intelligence. Il démontre qu'elle est indigène des Etats-Unis, quoique la plupart des médecins anglo-américains, qu'il réfute vigoureusement, affirment le contraire, excepté ceux de la Nouvelle-Yorck et de la Virginie, entre autres le docteur Mitchill. Il rapporte des faits intéressans pour prouver qu'elle n'est pas importée des Antilles. Il développe ses causes, quant au climat et aux villes de l'Amérique septentrionale, en médecin judicieux et observateur. La contagion que plusieurs médecins lui attribuent, n'a jamais été reconnue par notre auteur; les observations qu'il a faites à ce sujet, et sur lesquelles il appuye son avis, sont exactement conformes aux miennes. En général, sa manière de voir et la mienne diffèrent en peu de choses. La description qu'il donne de la fièvre jaune est assez détaillée, et elle est présentée avec clarté et précision : je m'étonne qu'il ne lui assigne pas des symptômes pathognomoniques, et qu'il ne fasse pas mention de la suppression d'urine, phénomène ordinaire dans la fièvre jaune, qu'en passant et comme pronostic. Il avoue qu'il n'a jamais observé des parotides, des anthrax et des bubons; et il croit que la matière du vomissement noir est un sang altéré et carbonisé, combiné avec la bile, les humeurs gastriques, etc. Le docteur Valentin expose succinctement la méthode curative des médecins américains, et passe ensuite à la sienne. Il traite la fièvre jaune *selon le type de la maladie et la nature des symptômes*, et il paroit en reconnoître deux espèces, une rémittente

ou intermittente, et l'autre continue. Quoiqu'il ait fait à-peu-près le même choix de remèdes que moi, nous différons essentiellement dans leur application; son traitement consiste à prescrire de légers évacuans et des excitans, d'après des distinctions qu'il croit devoir faire et les circonstances qu'il observe ou les symptômes qui se manifestent; nous coïncidons cependant dans quelques points. Le quinquina est un des remèdes dont il fait le plus d'usage. Il n'a jamais employé la saignée, et il atteste que les vomitifs sont généralement très-dangereux; mais il ne faut pas les exclure absolument. Les vésicatoires ne lui ont pas été d'un grand secours, et il convient néanmoins qu'il les appliquoit avec avantage sur le sommet de la tête, pour s'opposer au délire furieux, aux mouvemens convulsifs, etc. D'après ce qu'il entend par *excitabilité* et *état sthénique*, je me suis aperçu qu'il a une fausse idée de l'un et de l'autre. Il penche à admettre une espèce de dissolution dans un degré de la maladie, et il rapporte des observations anatomiques très-précieuses. Ses moyens préservatifs sont bien entendus, et prouvent qu'ils ont été conçus par un médecin doué d'un esprit sain et d'un bon jugement. Ce praticien a également observé que les exutoires tels que les vésicatoires, les cautères et les ulcères suppurans, n'étoient d'aucune utilité pour préserver de la fièvre jaune.

Mémoires sur le climat des Antilles et sur les maladies qui sont particulières à la zone torride. Par J. Cassan, de 156 pages, insérés dans le volume des *Mémoires de la société médicale d'émulation, séante à l'Ecole de médecine de Paris, pour l'an IX de la République* (1801 v. st.) *Cinquième année.* A Paris, an XI, 1803.

Le docteur Cassan ayant pratiqué quelques années à Sainte-Lucie a eu le temps de faire des observations sur le climat, les maladies, et l'histoire naturelle de cette île, et en a rédigé quatre mémoires, dont le premier traite de l'action des climats chauds sur l'économie animale. Il réfute avec un bon raisonnement les expressions impropres de *sang dissout, sang torrefié, aridité des solides, etc.*; il fait connoître que la grande humidité des Antillles, et la température chaude et humide sont les causes générales des maladies, et qu'il ne faut pas se fier entièrement aux forces de la nature pour la guérison de celles-ci, ou que la médecine expectante y est assez dangereuse, chose qui a été reconnue par les praticiens anglais avant les médecins français. L'auteur est un de ceux qui ont observé que l'atmosphère de la zone torride ne fournit presque point de fluide électrique, et que les variations du baromètre y sont à peine sensibles. D'après les effets pernicieux du climat, il pense sagement sur la prescription de la saignée dans le traitement des maladies des Antilles, et sur la nécessité d'y faire une médecine tonique et excitante. Dans le second mémoire il y est traité de quelques maladies de la zone torride, et on est frappé de trouver

l'auteur en contradiction avec lui-même, quand on voit qu'il professe une doctrine humorale bien complète, qu'il a une méthode curative assez évacuante, et qu'il conseille dans certains cas d'abandonner le malade à la nature. Il donne des fausses notions sur l'histoire de la fièvre jaune dans une article des fièvres malignes, qui est très-peu étendu, et il croit que cette terrible maladie, qu'il confond avec les fièvres syncopales et lipyriques de Tulpius, est devenue peu commune dans le climat des Antilles. Au reste, comme il n'en dit que quelques mots, il paroît qu'il n'a pas eu l'occasion de la connoître et de l'étudier. Le troisième mémoire contient l'exposé de l'épuisement auquel sont sujets les Créoles, des avis au colons sur les moyens de se conserver en santé, et des légères connoissances sur les plantes médicinales des Antilles, avec l'indication des remèdes pour guérir la piqûre des serpens et des insectes venimeux : la partie de l'histoire naturelle qui a du rapport avec ces matières, y est fort inexacte et remplie d'erreurs ou de préjugés. Le quatrième mémoire renferme de belles observations météorologiques, avec une note sur la couleur des nègres, qui montre que l'auteur n'est pas fort en physiologie, et avec des mots techniques dont l'orthographe est entièrement estropiée.

Dissertation sur la fièvre jaune qui régna à Philadelphie en 1793, *depuis le mois d'août jusques vers le milieu du mois de décembre; par Jean Deveze, ancien Chirurgien du Cap-Français, ancien Médecin en chef de l'hôpital Bush-Hill, et de l'hôpital militaire français, établi à Philadelphie, etc.*

« Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je « l'expose. — J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre la vérité. »

Rouss.

A Paris, an XII, *in*-8.° de 96 pages.

Ce livre est rempli de faits précieux et très-importans; il est par conséquent utile et instructif sous plusieurs rapports. L'auteur commence par nous donner l'aperçu topographique de Philadelphie, aperçu qui renferme une série d'observations curieuses et très-bien faites. Sa présence dans cette ville a rassuré l'esprit des citoyens, a banni l'idée effrayante de la contagion, et a diminué les ravages de l'épidémie, titres suffisans, peut-être, pour lui mériter une statue de la part du gouvernement de Pensylvanie. Le tableau qu'il fait de la fièvre jaune est d'une vérité frappante, et il la divise en trois périodes. Cette maladie est endémique et épidémique dans l'Amérique septentrionale : elle n'est ni contagieuse, ni importée des Antilles, propositions qui sont démontrées avec clarté et de manière à n'élever aucun doute. C'est une fièvre qui est tantôt continue, le plus souvent rémittente, et quelquefois de type intermittent. J'ai lieu de m'étonner qu'il ne fasse aucune mention de la suppression d'urine, ce qui me

fait

fait conclure que ce symptôme, qui est d'ailleurs très-ordinaire dans les Antilles, ne se manifeste que très-rarement dans les États-Unis. M. Deveze n'a pas observé non plus ni bubons ni charbon ; mais il a vu une parotide : les crises, d'après-lui, étoient en général très-incomplettes. Il nous fait connoître et confirme l'observation que les Créoles et les Européens acclimatés aux Antilles ne sont pas sujets à la fièvre jaune du nord de l'Amérique, qui est parfaitement semblable à celle de Saint-Domingue. Son traitement est divisé en trois parties qui correspondent aux trois périodes ; il fait usage de la saignée, qu'il réitère quelquefois, des vomitifs, et des purgatifs selon les indications ; il emploie les vésicatoires sous certaines conditions, et ils agissent utilement : il prescrit dans plusieurs cas de la seconde et troisième période, des cordiaux, des toniques, des antiseptiques, etc., en un mot cette méthode curative se sent de l'ancienne école, et je n'y vois qu'un mélange bizarre d'antiphlogistiques et de stimulans. Notre auteur a raison de dire que la fièvre jaune de Philadelphie n'est pas essentiellement meurtrière ; car s'il avoit pratiqué sa méthode dans les petites Antilles, il n'auroit pas sauvé un seul malade. Il admet la dissolution des humeurs, et il l'appuie sur les *hémorragies critiques* qui surviennent dans la troisième période. Il rapporte onze observations pratiques : ses résultats généraux de l'ouverture des cadavres sont bien exposés et méritent d'être connus. Il classe la fièvre jaune *dans le genre des fièvres rémittentes bilieuses putrides des humoristes*. Son traitement préservatif, qu'il divise en deux classes de moyens, est tracé avec beaucoup de sagacité, et contient de très-bons avis prophylactiques.

Mémoires sur les fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles, avec un aperçu physique et médical du Sayd, et un essai sur la topographie de Sainte-Lucie. Par J. F. X. Pugnet, médecin de l'armée d'Egypte, chargé du service de santé à Sainte-Lucie, etc. A Lyon et à Paris, an XII, 1804, in-8.° de 396 pages.

Le docteur Pugnet, mon collègue et ami, a voyagé et pratiqué depuis l'an VI dans les mêmes pays que moi; il a vu les fléaux qui ont affligé nos armées, et il en a donné, comme moi, des descriptions et des méthodes curatives. Dans la première partie de son ouvrage, il traite de l'Egypte et de ses maladies; dans la seconde, il est question de Sainte-Lucie, et de la fièvre jaune. Quant à celle-ci, la lecture des ouvrages du chirurgien Rollo (1) et du docteur Cassan (2), auroit pu lui être de quelque secours, s'ils étoient parvenus à sa connoissance. Il n'existe aucun praticien qui ait traité la fièvre jaune comme le docteur Pugnet, et qui ait senti si bien à propos qu'il falloit s'écarter de la route ordinaire : ses préceptes thérapeutiques sont très-utiles et sont dignes des maîtres de l'art. Je suis flatté que sa méthode curative ait le plus d'analogie avec la mienne de toutes celles qui s'en approchent; mais nous différons dans le classement nosologique de la fièvre jaune

(1) Observations on the diseases of the army at St.-Lucia. London, 1781, *in*-8.°

(2) *Mémoires sur le climat des Antilles, et sur les maladies qui sont particulières à la zone torride.* Voyez plus haut.

et dans son histoire pathologique. Mon collègue croit que cette fièvre est intermittente, rémittente et continue, selon la constitution des sujets et d'autres circonstances; il a envisagé ses causes et leur action d'une manière différente que moi; il ne pense pas que la fièvre jaune soit essentiellement contagieuse; mais *elle le devient quand elle prend le caractère de fièvre putride continue, et alors elle se communique par le toucher et par la voie de l'atmosphère;* il a vu des crises et je n'en ai pas vues; et il a reconnu *des signes qui constatent* une dissolution achevée. Ses recherches anatomiques ont été bien dirigées, et les observations qui en sont le résultat ont été faites avec beaucoup d'intelligence. Si ce praticien estimable avoit séjourné plus long-temps aux Antilles, il auroit recueilli une plus ample moisson de faits, et il n'y a pas de doute qu'il nous auroit donné un traité plus complet de la fièvre jaune, ainsi qu'une histoire naturelle plus détaillée de Sainte-Lucie.

Recherches historiques et médicales sur la fièvre jaune; par M. Dalmas, médecin des hôpitaux des Colonies, et membre de la société royale des sciences et arts du Cap.

. . . . . Sirius ardor :
Ille, sitim morbosque ferens mortalibus ægris.

VIRGILE, *Enéide.*

A Paris, an XIII, 1805, *in*-8.° de 200 p.

Je m'attendois, d'après le titre de l'ouvrage, à trouver quelques recherches historiques sur la fièvre jaune ou

sur l'origine et les progrès de cette maladie dans le Nouveau-Monde; mais l'auteur n'en dit pas un mot. Le docteur Dalmas ayant pratiqué pendant vingt-cinq ans dans les Antilles et dans les Etats-Unis, auroit pu nous donner un ouvrage plus étendu, sur-tout pour la partie curative : nous avons à regretter qu'il ne l'ait pas fait, car ce médecin ne manque pas du talent de l'observation. Il expose la description de la fièvre jaune assez succinctement, et il distingue les deux périodes dans sa marche. Il croit que le nom de fièvre essentiellement nerveuse et maligne lui paroît le plus propre à en donner une idée exacte, et il attribue tous les accidens et les phénomènes de la fièvre jaune à une altération du principe vital, ainsi qu'au dérangement d'équilibre entre le système nerveux et les autres systèmes. Les résultats que lui a fourni l'ouverture des cadavres sont analogues à ceux de la plupart des auteurs qui n'ont pas fait sur cette partie des recherches très-profondes. Parmi les causes de la fièvre jaune, il compte la température élevée et les vices locaux des grandes villes des Etats-Unis, qui rendent l'air impur : elle n'est pas contagieuse, mais il lui reconnoît le caractère *épidémi-contagieux* ou *épidémique*, sur-tout dans le continent de l'Amérique septentrionale, et rarement dans les Antilles, dans des lieux où elle établit son foyer par l'excès de la chaleur combiné, avec l'altération de l'air atmosphérique, et où les personnes renfermées dans son cercle d'activité, ne peuvent s'en garantir que par la fuite; c'est-à-dire que ce caractère épidémique consiste à ne point faire contracter la fièvre jaune, non par le contact ou par la transmission d'un virus, mais en vivant dans un lieu infecté par le concours de différentes circonstances. Notre auteur confirme ce fait, que les personnes acclimatées dans les

Antilles, et les créoles, ne sont pas sujets à la fièvre jaune dans les Etats-Unis, et il n'a jamais pu découvrir que la même personne l'ait eue deux fois. Il cite l'exemple d'un bâtiment qui étant à la mer a perdu la moitié de son équipage d'une fièvre jaune, dont les plus grands ravages ont eu lieu pendant qu'il étoit sous les tropiques, ce qui feroit exception à la règle générale que j'ai développée relativement à cet objet; savoir: que les bâtimens se garantissent de la fièvre jaune en mettant à la voile et en perdant de vue la terre : il est probable cependant que l'état détérioré de la cargaison ou des marchandises avariées et une infection particulière du bâtiment, aient engendré une épidémie à bord, que l'on a caractérisé fièvre jaune par quelques traits analogues des deux maladies. Le docteur Dalmas n'ose pas décider sur l'identité de la fièvre jaune et de la peste, que certaines circonstances paroissent faire reconnoître, et que d'autres rejettent; il semble néanmoins croire que la fièvre jaune d'Espagne est identique à celle de l'Amérique, et je ne sais pas sur quels renseignemens il appuye cette croyance. Le traitement qu'il a employé est absolument antiphlogistique ou mixte, et il n'indique pas une méthode applicable à tous les cas, parce qu'il croit que la maladie s'y refuse : il assure trop légèrement que les doctrines modernes, comme celles de Cullen, Stahl et Brown, ou de Boerhaave, Van-Swieten et Stoll, appliquées au traitement de la fièvre jaune n'ont pas été suivies de résultats plus heureux les uns que les autres, chose qui ne pourroit être affirmée qu'après un mûr examen ou une comparaison rigoureuse des observations faites à ce sujet par les sectateurs des différentes doctrines. Le docteur Dalmas, au lieu de tracer les règles de la méthode curative, rapporte des exemples de fièvre jaune ou des observations

cliniques, parmi lesquelles il y en a de très-intéressantes; il fait mention, dans une de celle-ci, d'un phénomène singulier, un symptôme rare et effrayant qui consiste en une vapeur noire qui couvre le visage, et qui à une certaine distance ressemble à un voile suspendu sur la figure. Il n'a vu se sauver aucun malade attaqué du vomissement noir joint à la suppression des urines, et il n'a compté que deux personnes qui ayent résisté aux hémorragies, à la jaunisse, et au vomissement noir. Le tableau des épidémies qu'a essuyées l'armée française au Cap, est esquissé avec habileté, et montre en même-temps quelles furent les causes qui contribuèrent à la rendre plus meurtrière. Les vomitifs, les purgatifs, les saignées, les boissons délayantes, les lavemens émolliens, les bains tièdes et froids, et quelques excitans tels que le quinquina, le camphre, l'esprit de Mindererus (acétate ammoniacal), la liqueur d'Hoffmann, l'acide nitrique dulcifié, l'application des vésicatoires, etc., étoient les moyens avec lesquels le docteur Dalmas a combattu la fièvre jaune. Il prescrivoit les émétiques avec circonspection, et ordonnoit l'ipécacuanha de préférence : tous ces remèdes en général, évacuans et stimulans, étoient administrés pêle-mêle, les uns avant ou après les autres. Il a voulu essayer le quinquina seul, et il a trouvé que ce traitement n'offroit aucun avantage sur les autres qu'il employoit Il condamne presque l'usage de l'opium, et il fait grand cas de l'huile fraîche de ricin, comme du remède le plus généralement utile dans la fièvre jaune, et comme en ayant obtenu des guérisons inespérées. L'auteur prétend avoir reconnu que la terminaison de la fièvre jaune est généralement soumise à l'influence des jours critiques, et il admet la dissolution de la masse du sang. Le manque d'ordre qui règne dans cet ouvrage, lui fait du tort et diminue certainement son mérite.

G. Chr. Died. Caroli Wölfing, Mergingæ-Odenwaldensis, Dissertatio inauguralis medica de febri Americana flava. Lugduni Batavorum, 1803, *in*-8.° de 68 pag.

L'auteur a vécu sept ans dans les Antilles, et il a pratiqué à la Barbade et à la Martinique : les observations qu'il y a faites sur la fièvre jaune sont assez intéressantes. Il caractérise cette maladie de fièvre bilieuse, accompagnée de l'inflammation du foie, de l'estomac et du duodenum, parce que la plupart des ouvertures de cadavres lui ont fait découvrir ces viscères particulièrement affectés : il a trouvé quelquefois l'estomac et le duodenum sphacélés, ou cet intestin tellement ramolli, qu'à la moindre pression du doigt il se déchiroit; le reste du canal intestinal de couleur rougeâtre et rempli d'un gaz fétide; le cerveau et le cervelet plus rouge qu'à l'ordinaire; les cavités cérébrales remplies d'une liqueur extravasée; les poumons peu différens de l'état naturel; et le foie enflammé ou sphacélé : la superficie ou la face postérieure de cet organe, ainsi que la partie moyenne du duodenum, d'une teinte jaune. Sa description de la fièvre jaune est assez détaillée, et sa méthode curative est formée sur celle que les médecins anglais pratiquent communément dans les Antilles. Dans la première période, il ordonne des antiphlogistiques, et, dans la seconde les excitans : il commence par les saignées, les bains tièdes, les fomentations émollientes sur l'hypocondre droit et le creux de l'estomac, et l'application de l'eau froide sur le front, si la céphalalgie est violente; il fait faire les saignées d'autant plus copieuses que la douleur de l'hypocondre droit ou du creux de l'estomac est plus vive. Il continue par pres-

crire les purgatifs doux, parmi lesquels il classe le calomel, et le préfère à tous les autres; il en donne, en vingt-quatre heures, jusqu'à un gros et demi dissout dans la décoction d'orge, dans le tamarin, ou combiné avec l'huile de ricin; il permet l'usage de la casse et de la manne, ainsi que les lavemens purgatifs; mais il rejette les potions salines que Chisholm recommande. Quoiqu'il regarde les vomitifs comme dangereux, malgré les signes apparens et trompeurs de gastricité, il croit néanmoins devoir favoriser quelquefois le vomissement, sur-tout lorsque le pylore semble spasmodiquement affecté (1), par de l'eau tiède ou par un grain de tartrite de potasse antimonié. Après l'action des évacuans, il cherche à exciter le système de la peau et celui des sécrétions : il se sert à cet effet de la poudre de James, des vins de Madère et du Cap, des bains chauds, etc. Si par ces moyens, la maladie ne parvient pas à une crise salutaire, il procède à l'usage du quinquina, de l'huile essentielle de menthe poivrée, du piment, des acides minéraux, du camphre, du baume du Pérou, des lavemens de quinquina et des bains froids avec du rhum. Lorsque les vomissemens étoient trop fréquens, il les a appaisés avec l'opium et l'éther sulphurique, ou en administrant la potion de Rivière. Le docteur Wölfing se recrie contre l'application de plusieurs vésicatoires à-la-fois, moyen très-efficace qu'il qualifie cependant comme tenant à un usage empirique, et il paroît croire que la fièvre jaune des régions septentrionales de l'Amérique, peut se changer en typhus contagieux (2).

---

(1) Comment peut-il en avoir connoissance? C'est le secret du docteur Wolfing.

(2) Cet article est extrait de *la Gazette médicale de Saltzbourg*.

Ueber das gelbe fieber, etc. Traité sur la fièvre jaune, par Charles Frédéric Ketterling, premier Médecin de l'archi-Chancelier de l'empire d'Allemagne. Ratisbonne, 1804, *in*-8.°

L'auteur eut occasion d'observer cette maladie en 1780, sur un vaisseau français, et eut le bonheur de la traiter avec le plus grand succès. La description des symptômes contient plusieurs faits nouveaux (1).

Extrait des *annales de médecine d'Altenbourg, mois de février* 1805.

Opuscoli sulla malattia di Livorno, dell' anno 1804. *Tradotti dal Francese in Italiano, da Angelo Moretti, di Montefranco nell' Umbria, Dottore di filosofia e medicina : con alcune annotazioni.* (Spoleto, 1805), *in*-8.° de 79 pages.

Cet ouvrage contient trois opuscules ou mémoires, dont les deux premiers sont d'un médecin français, établi à Livourne, appelé Félix Dufour, et le troisième

---

de l'année 1805 : mon ami, le docteur Marc, en a fait la traduction et me l'a communiquée : j'en ai tiré ensuite la notice que l'on vient de lire.

(1) Je m'étonne que le docteur Ketterling ait attendu vingt-quatre ans pour publier ses observations ; s'il est vrai qu'il ait obtenu un très-grand succès de son traitement, il auroit dû le faire connoître plutôt.

appartient à un autre médecin français, nommé Thiébaut, qui l'a adressé en forme de lettres au médecin en chef Des Genettes, homme distingué dans notre art, et connu pour s'occuper avec beaucoup d'intérêt des progrès de la science médicale. Ces mémoires sont précieux pour les détails historiques qu'ils donnent sur l'origine et le développement de la fièvre jaune de Livourne : leurs auteurs prouvent, d'une manière évidente, que cette maladie étoit accompagnée de contagion ; ils en retracent le tableau avec des couleurs vraies, en indiquant le traitement qui la combattoit, d'après eux, avec plus d'avantage. Ils s'approchent beaucoup des vues du docteur Palloni et pour la description de la maladie et pour les moyens curatifs. La traduction est mal faite et l'édition fourmille d'erreurs typographiques. Les annotations du traducteur décèlent un jeune médecin rempli de présomption.

Observations sur la fièvre jaune et sur les maladies des tropiques, précédées d'un rapport à l'Institut. Par J. B. Leblond, médecin naturaliste, etc. A Paris, an XIII, 1805, *in*-8.° de 290 pages.

Le docteur Leblond a fait ces observations sous la zone torride, où il a vécu et voyagé 35 ans, dont il a passé plus de la moitié dans la Guiane française, ayant toujours parcouru les régions situées entre le 15.e degré de latitude boréale, et le 15.e de latitude australe, depuis le 35.e jusqu'au 63.e de longitude, ouest du méridien de Paris. Il fait assez exactement et brièvement la description de la fièvre jaune, qu'il croit éminemment

putride, et *inflammatoire dans son principe*, et il donne sur cette maladie toutes les généralités connues et rapportées par les autres auteurs. Sans un trop grand examen, il admet la contagion de la fièvre jaune, sur-tout pour les gens des pays froids non acclimatés entre les deux tropiques, et pour un certain nombre de malades réunis dans des lieux étroits et peu aérés, chose déjà annoncée par les docteurs Clarck et Gillespie, et qui est assez vraisemblable, mais pas encore établie comme un fait réel. Notre auteur penche à admettre aussi l'importation d'un pays à un autre des miasmes contagieux, et il raisonne bien sur le caractère endémique et épidémique de la fièvre jaune : il n'en indique pas les différens stades, qui sont si frappans et qui ont été distingués presque par tous les écrivains ; mais en parlant du traitement qu'il divise en plusieurs parties, il esquisse ces stades très-foiblement. Sa méthode curative est assez confuse et formée du mélange des antiphlogistiques et des excitans ; il établit des diférences, d'après lesquelles tantôt il prescrit la saignée et l'émétique simple ou en lavage, les lavemens purgatifs, huileux et émolliens ; tantôt des boissons délayantes et acidulées, des eaux aromatiques, et des légers stimulans ; et tantôt le quinquina, le laudanum liquide, etc. Il ordonne largement l'avant-dernier remède dans la seconde période et il en fait avec raison beaucoup de cas, ayant obtenu de son usage quelques guérisons. Il a administré également le quinquina combiné avec les purgatifs, tels que le jalap, le séné, la crème de tartre, lorsque l'état de l'estomac lui paroissoit lui permettre, pratique qui a dû être assurément peu heureuse. Ce recueil d'observations physiques et médicales, regardé comme un ouvrage destiné à faire connoître l'intempérie des climats chauds d'Amérique et les causes des

maladies qui y règnent habituellement, a quelque mérite; mais sous le rapport de la fièvre jaune, il n'est pas de la valeur des productions, sur le même sujet, de Pouppé-Desportes, Valentin, Devèze, etc., quoique la classe physique de l'Institut de France l'ait bien accueilli et semble l'avoir apprécié au-dessus de ce qu'il vaut. Il est certain que je ne proposerai pas l'ouvrage du docteur Leblond aux médecins de l'Europe, soit pour y puiser des notions exactes sur le fléau de l'Amérique, soit de le prendre pour modèle, devant traiter du même sujet.

SECTION QUATRIÈME.

MÉDECINS ITALIENS.

Memoria sopra l'epidemia di febbre gialla, che regnò in Cadice nel 1800. *Di Valerio Arditi, Dottore in medicina e chirurgia.* Lisbona, 1804, *in*-4° de 111 pages.

Cet auteur commence par avouer qu'il n'a pas vu la fièvre jaune à Cadix; mais qu'en conversant avec les médecins de cette ville et avec ceux qui l'avoient essuyée, il en a acquis une idée. Il traite donc de cette maladie sans l'avoir observée, et je trouve qu'il lui attribue trop légèrement le caractère contagieux. L'épidémie se déclara à Cadix dans le mois de juillet 1800, et sévit dans le mois d'août avec des chaleurs excessives et les vents d'E. qui y sont très-chauds. Elle attaqua de préférence les hommes robustes et les jeunes gens, et laissa les vieillards, les hommes valétudinaires,

les femmes, etc. Il cite des personnes qui ont eu deux fois la fièvre jaune, mais dans des épidémies différentes. Il rapporte que ceux qui se sauvèrent à la campagne, y portèrent la contagion. Certains individus acclimatés dans les colonies n'ont pas été atteints de la fièvre jaune à l'île de Léon dans l'Andalousie. Il assure, sans beaucoup de fondement, qu'elle a été transportée d'Amérique en Espagne, et introduite, soit à Cadix, soit à Malaga. Il partage les malades en trois classes; la première a été la plus grave; dans la seconde il est mort moins de monde; et la troisième a été légère n'étant composée que d'individus affoiblis par l'âge ou par des infirmités. La diathèse de la fièvre jaune de Cadix, d'après notre auteur, a été sthénique; par conséquent, pour la traiter et la guérir, il n'a fallu que diminuer cette diathèse ou la faire passer; et comme la bile y jouoit un grand rôle, tous les remèdes qui l'ont atténuée, évacuée, dissoute, neutralisée, etc., ont été utiles; ainsi, la manne, le sulfate de magnésie, le tartitre acidulé de potasse, des lavemens laxatifs et des boissons délayantes et accidulées ont fait ordinairement obtenir la guérison; les remèdes contraires ont été la saignée, les vomitifs et les excitans diffusibles et permanens. La crédulité du docteur Arditi est vraiment sans bornes, et son raisonnement est presque fautif dans toutes ses parties. Comme il a envie de voyager en Amérique, c'est-là où il apprendra à connoître la fièvre jaune, et où il vérifiera si les remèdes insignifians que nous venons de citer, sont capables de la guérir : je lui conseille d'aller l'observer sous la zone torride, c'est-à-dire à Saint-Domingue, à la Guadeloupe, à la Martinique, à la Trinité, à la Vera-Cruz, à Caracas, à Cayenne, etc.; il y acquerra des idées toutes différentes de celles qu'il s'est faites. Ce

petit ouvrage, sur lequel je ne me suis étendu que pour démontrer le ridicule des médecins qui veulent parler des maladies qu'ils n'ont pas vues ni traitées, me fait reconnoître clairement que l'épidémie de Cadix de 1804, n'étoit pas de fièvre jaune, et par le manque de quelques symptômes pathognomoniques fondamentaux, et par la nature des moyens curatifs avec lesquels on la combattoit avantageusement. Il est vraisemblable que cette fièvre de Cadix ait été analogue à celle qui y a régné en 1764, et qui a été décrite par Lind, dans son traité des maladies des climats chauds. Notre auteur conseille les frictions huileuses dès le commencement de la maladie, ayant lu dans une gazette qu'elles avoient sauvé beaucoup de monde de la fièvre jaune, comme elles en sauvent de la peste (1); mais il ne croit pas qu'elles suffisent pour en guérir entièrement, sur-tout lorsque la fièvre jaune est accompagnée de ses *symptômes graves* et de sa *bile viciée* qui est le grand cheval de bataille de cet écrivain. Il s'étend mal à propos et fort au long sur la prétendue contagion, qui certainement n'a jamais existé et qu'il n'a jamais vu importée d'ailleurs de l'Amérique à Cadix, et il dicte des mesures et des précautions pour extirper cet être imaginaire, qui sont pour le moins aussi rigoureuses que celles que l'on pratique en temps de peste, n'oubliant pas de citer comme préservatifs, ni le vaccin, ni le virus syphilitique ou psorique, et propose hardiment leur inoculation. On ne peut dissimuler qu'il est très-nuisible à la science médicale d'avoir des écrivains de ce genre.

---

(1) Ce qui est encore très-douteux. Voyez mon *Mémoire sur la peste.*

Osservazioni mediche sulla malattia febbrile dominante in Livorno, del Dottor Gaetano Palloni, Professore onorario dell' Università di Pisa, e Medico commissionato del Regio governo di Etruria presso la deputazione di sanità di detta Città. Estratto dal tomo 1.° *del* 1.° *semestre dell' Efemeridi Chimico-Mediche, anno* 1805. Milano, 1805, de 35 pages.

Si je ne me trompe, ce médecin toscan a été le premier à écrire sur la maladie épidémique de Livourne de 1804, et à donner l'éveil aux médecins de l'Italie sur la fièvre jaune et sur sa contagion, desquelles ils n'avoient eu des notions, jusqu'à cette époque, que par les ouvrages des praticiens étrangers. Cet opuscule annonce dans le docteur Palloni, un homme versé dans la pratique et un observateur judicieux. Il résulte de sa description de la maladie et de son inspection des cadavres, que cette fièvre a beaucoup de ressemblance avec le typhus ictérique; mais elle en diffère essentiellement par la contagion, par la durée de la maladie, par le second stade qui est entièrement gastrique, et par l'absence de plusieurs symptômes et phénomènes propres de la fièvre jaune, tels que je les ai détaillés. Elle en diffère encore par la diathèse qui est presque toujours sthénique, et par le traitement que notre auteur a employé et qui est généralement évacuant; puisque les saignées, les cathartiques, les émétiques, les délayans, le calomel agissent avec succès, quand ils sont prescrits selon les circonstances qui sont spécifiées, et que les excitans, au lieu de convenir,

même quand ils paroissent nécessaires, ne font que nuire aux malades. Le docteur Palloni assure qu'il s'est servi avec avantage des remèdes oxigénés, et il se montre grand partisan d'une espèce de médecine chymique. Malgré ces différences marquées entre les deux maladies, je ne dissimule pas que la fièvre de Livourne ne doive former un genre voisin de la fièvre jaune des Indes-Occidentales.

Sulla febbre di Livorno del 1804, *sulla febbre gialla Américana, e sulle malattie di genio analogo : ricerche patologiche di G. Tommasini, Professore di fisiologia e patologia nell' Università di Parma, &c.* Parma, 1805, *in*-8.° de 496 pages.

Quoique le professeur Tommasini jouisse en Italie d'une réputation bien méritée, il n'est pas moins vrai qu'il est digne d'entrer dans la classe du docteur Arditi pour ce qu'il a de commun avec lui. Je ne pouvois pas croire que l'on écrivoit avec un ton tranchant et décisif sur des maladies graves que l'on n'a jamais vues et qui règnent dans des pays où l'on n'a pas été ; pourtant cela est arrivé, et il faut le croire d'autant plus que cette faute a été commise par des savans médecins : deux illustres praticiens de Parme, Rubbini et Tommasini, en ont donné l'exemple en Italie, exemple qui ne devroit pas trouver d'imitateurs et que l'on devroit empêcher de se perpétuer pour le bien de la science, parce que il ne peut donner aux jeunes médecins, qui malheureusement sont trop crédules, que des idées inexactes et fausses des maladies exotiques et sur-tout

des

des tropicales, sur lesquelles on trouve tant de controverses et d'opinions différentes dans les ouvrages des auteurs qui les ont observées et qui en ont traité particulièrement. Le travail du docteur Tommasini est très-étendu, et il l'auroit été moins, si cet écrivain n'avoit pas été extrêmement verbeux et diffus : il a le mérite d'avoir fait une compilation sur la fièvre jaune d'après les écrits de presque tous les médecins qui en ont parlé, et dont la connoissance lui est parvenue, soit par leurs ouvrages, soit par des extraits rapportés dans des journaux scientifiques. Il conclut hardiment que la fièvre jaune de Livourne est la même chose que la fièvre jaune américaine : il admet la phlogose du foie comme base et siége de cette maladie, et il a presque deviné qu'à son origine elle doit être de diathèse sthénique. Selon lui, la fièvre jaune est le maximum des fièvres bilieuses, et il croit qu'il faut la combattre avec une méthode affoiblissante. Il finit par s'opposer avec rigueur à ceux qui considèrent la fièvre jaune comme une maladie douée de miasmes et accompagnée de contagion. Cet ouvrage est assez bon sous le rapport de l'instruction médicale; mais il faut se garder bien de recourir à lui pour avoir une idée exacte de la fièvre jaune.

Borsieri parlant des fièvres qu'il appelle *continues rémittentes*, parmi lesquelles il rapporte les fièvres *gastriques malignes* et *gastriques putrides* des auteurs, il fait mention de la fièvre jaune, à la fin de l'article sur la fièvre de Hongrie, et il dit à ce sujet : *An hic locum meretur febris flava Americanorum ?* puisque il lui semble avoir trouvé de l'analogie entre celle-ci et la première, et en effet il ne se trompe pas, car le *typhus castrensis* ou la *febris Hungarica*, appartient au même genre nosologique que la fièvre jaune,

avec la seule différence que la dernière y occupe un des premiers rangs. Mais, Brosieri, sentant la difficulté de prononcer sur un point si important de pathologie, renvoie les lecteurs aux ouvrages qui traitent particulièrement de la fièvre jaune, et a la modestie de s'exprimer ainsi sur cela : *Nec eam unquam viderim ipse, satius duco eam quodammodo præterire, quam temere de ipsa aliquid dicere ;* parti très-sage pour un médecin qui n'a pas vu une maladie et sur laquelle il doit instruire ses élèves. Voyez : J. B. Burserii de Kanilfeld, *Institutionum Medicinæ practicæ. Edit.* 3.ª *Veneta, vol.* 2, *de febribus,* § 413 *et* 234. Venetiis, 1791.

CHAPITRE X.

Formulaire Pharmaceutique, ou Recueil des formules médicamentaires qui ont été citées dans les Chapitres précédens.

Cette partie de mon ouvrage a pour objet la composition des remèdes avec lesquels j'ai combattu les maladies des Antilles, et elle ne contient absolument aucune observation de matière médicale ou de pharmacopée : ces formules sont la plupart de mon invention; elles m'ont toujours servi dans les hôpitaux militaires, et elles sont extraites de ma thérapeutique générale, qui est une partie de mes *Nouveaux élémens de médecine pratique.* Les épithètes vagues de *calmant, antispasmodique, confortant, sudorifique, etc.*, sont employés comme signes distinctifs des remèdes; car, en général, étant tous *stimulans* ou *excitans*, je ne pouvois pas les désigner tous sous ces termes sans les confondre ensemble. La meilleure manière de désigner les remèdes est sans contredit celle qui tire les dénominations ou de leur action sur le corps humain, ou des substanses qui les composent, et c'est certainement la plus

exacte; mais elle ne convient pas toujours, par la raison qu'il y a des remèdes composés de plusieurs substances, et qu'il y en a dont l'effet est de stimuler. Si l'on distinguoit les différens degrés de stimulus qu'ils produisent, et si l'on marquoit leur action particulière sur les différens systèmes de l'économie animale, la manière que je viens d'exposer conviendroit dans tous les cas avec cette addition; mais on ne pourroit pas éviter l'inconvénient de la complication et de la longueur, défaut dont l'indication des formules doit être tout-à-fait exempte. J'ai cru par conséquent que la manière la plus courte et la moins sujette à inconvéniens étoit de conserver les épithètes vagues comme des signes distinctifs.

ARTICLE PREMIER.

BOISSONS.

1. *Limonade végétale.*

Prenez : Acide citrique. } Quantité suffisante de chaque
Sucre. } pour faire une boisson agréable.
Eau. }

2. *Limonade minérale.*

Prenez : acide sulphurique..... 80 gouttes;
Versez dans eau commune..... 1 pinte.

3. *Limonade nitrique.*

Les mêmes doses d'acide nitrique et d'eau que pour la limonade minérale.

4. *Eau vineuse.*

Prenez : Vin rouge..... 1 pinte et demie.
Eau..... 6 pintes.
Sirop..... 6 onces.

Mêlez ensemble.

En ajoutant à cette boisson huit onces de teinture spiritueuse de cannelle ou de giroffle, on fait l'*eau vineuse girofflée* ou *cannellée*.

5. *Vin blanc pour boisson.*

Prenez : Vin blanc..... 2 livres.
Eau..... 1 livre.

En ajoutant trois onces de *teinture spiritueuse cannellée*, on aura le *vin blanc cannellé*.

6. *Infusion de thé.*

Prenez : Thé..... demi-once.
Versez dessus eau bouillante..... 4 livres.

Faites infuser pendant quelques minutes dans un vase bien clos ou une théière. Passez et ajoutez :

Sucre..... 9 onces.
Teinture spiritueuse d'écorce d'orange ou de cannelle..... 9 drachmes.

7. *Décoction blanche.*

Prenez : Mie de pain..... 10 onces.
Ecorces d'orange séchées et coupées en petits morceaux.... 2 onces.

Faites bouillir dans eau commune..... 10 livres.
Passez à travers un tamis de crin, et ajoutez sucre..... 10 onces.

ARTICLE II.

POTIONS.

1. *Potion antispasmodique.*

Prenez : Décoction de quinquina ... 8 onces.
Ammoniaque..... 20 gouttes.
Laudanum liquide..... 1 scrupule.

Mêlez ensemble. Cette potion se prendra en trois fois. En y ajoutant huit gouttes d'acide nitrique ou dix grains de sulfate acidule d'alumine, on aura la potion *antispasmodique nitrique* et *styptique.*

2. *Potion excitante majeure.*

Prenez : Quinquina en poudre..... 3 drachmes.
Camphre..... 5 grains.
Ammoniaque..... 8 gouttes.
Opium..... 3 grains.
Vin de Madère..... 4 onces.

Mêlez ensemble selon les règles de l'art. Potion à prendre par cuillerées.

3. *Potion excitante.*

Prenez : Quinquina en poudre..... 2 gros.
Camphre..... 4 grains.
Ammoniaque..... 6 gouttes.
Vin rouge..... 3 onces.

Mêlez ensemble. Ces deux potions excitantes s'appel-

leront *sulphuriques*, *nitriques*, *muriatiques* ou *styptiques*, lorsqu'on y ajoutera dix gouttes des acides minéraux qui portent ces noms, et dix grains de sulphate d'alumine pour la *potion styptique*.

4. *Potion antidyssentérique minérale.*

Prenez : Eau de menthe ou de fleurs d'orange. 8 onces.
Sulphate d'alumine..... 5 grains.
Alcohol sulphurique distillé..... 1 scrup.

Mêlez ensemble. Potion à prendre en deux fois. On peut faire aussi cette potion avec la décoction d'écorce de Grenade.

5. *Potion antidyssenterique végétale.*

Prenez : Décoction de quinquina..... 8 onces.
Opium..... 3 grains.
Teinture spiritueuse de cannelle. 2 gros.

Mêlez ensemble. On peut substituer la décoction de l'écorce de grenade à la décoction de quinquina. En y ajoutant cinq grains de sulphate acidule d'alumine, on aura la *potion antidyssentérique styptique*.

6. *Potion confortante.*

Prenez : Vin de Madère..... 8 onces.
Ether sulphurique..... 30 gouttes.
Laudanum liquide..... 1 scrupule.
Teinture spiritueuse de poivre et cardamome..... demi-once.
Sirop..... 2 onces.

Mêlez ensemble. Potion à prendre par cuillerées.

7. *Potion sudorifique.*

Prenez : Infusion de fleurs de sureau.. 8 onces.
Ammoniaque ..... 10 gouttes.
Sirop..... 1 once $\frac{1}{2}$.

Mêlez ensemble. On peut substituer à la fleur de sureau, le thé, la sauge, ou la menthe.

8. *Potion calmante.*

Prenez : Eau de fleurs d'orange..... 8 onces.
Ether sulphurique ..... 30 gouttes.
Laudanum liquide..... 1 scrupule.
Sirop..... 2 onces.

Mêlez ensemble. Potion à prendre en deux fois.

9. *Potion calmante volatile.*

Ajoutez à la potion précédente : Ammoniaque 15 goutt.

10. *Potion fébrifuge*, ou *de quinquina.*

Prenez : Quinquina en poudre..... 2 gros.
Vin rouge..... 2 onces.

Mêlez ensemble. Cette potion s'appellera *styptique* ou *anodine*, lorsqu'on y ajoutera quatre grains de sulphate acidule d'alumine ou huit gouttes de laudanum liquide; et par l'addition de quatre grains *de carbonate de potasse*, elle sera nommée *alkaline*. Si l'on substitue l'huile d'olive au vin, on aura la *potion fébrifuge huileuse.*

11. *Potion tonique.*

Prenez : Décoction de quinquina..... 8 onces.
Teinture spiritueuse de myrrhe et d'aloës..... 2 gros.

Mêlez ensemble. Cette potion portera le nom de *potion tonique apéritive*, si l'on y ajoute demi-once d'acétate de potasse.

12. *Potion diurétique.*

Prenez : Décoction de quinquina..... 8 onces.

Acétate de potasse..... demi-once.
Acide nitrique dulcifié ..... 1 scrupule.
Mêlez ensemble.

13. *Potion*, ou *solution gommeuse.*

Prenez : Gomme arabique..... 3 gros.
Sucre..... 1 once.
Dissolvez dans eau commune.. 8 onces.

Cette potion portera le nom de *solution gommeuse minérale*, lorsqu'on y ajoutera vingt gouttes d'*alcohol sulphurique distillé.*

14. *Potion huileuse anodine.*

Prenez : Décoction de quinquina..... 4 onces.
Huile d'olive..... 3 onces.
Laudanum liquide..... 18 gouttes.
Agitez et faites boire au malade.

15. *Mixture volatile*, ou *potion antiémétique volatile.*

Prenez : Décoction de quinquina..... 6 onces.
Acétate ammoniacal..... 1 drachme.
Teinture opiatique..... 2 scrupules.
Mêlez ensemble. Potion à prendre par cuillerées.

16. *Julep diurétique.*

Prenez : Décoction de racine d'asperges et de graines de lin..... 8 onces.
Sirop..... 2 onces.
Acide nitrique dulcifié..... 24 gouttes.
Mêlez ensemble.

ARTICLE III.

BOLS, PILULES ET POUDRES.

1. *Bol sudorifique.*

Prenez : Opium } De chaque 1 drachme.
Nitrate de potasse. }
Ipécacuanha en poudre..... 2 drachm.
Miel, quantité suffisate.

Triturez et mêlez ensemble : faites ensuite vingt-quatre bols.

2. *Bol mercuriel camphré.*

Prenez : Muriate de mercure doux..... 30 grains.
Camphre..... 40 grains.
Poudre d'écorce d'orange..... 1 gros.
Miel, quantité suffisante.

Faites dix bols.

3. *Bol mercuriel opiatique.*

C'est la formule précédente, en substituant l'opium au camphre.

4. *Bol savonneux.*

Prenez : Savon blanc..... 1 once.

Coupez en petites tranches et ajoutez eau-de-vie camphrée quantité suffisante. Triturez ensemble et faites ensuite trente-deux bols.

5. *Bol désobstruant.*

Prenez : Savon blanc..... 1 once.
Rhubarbe en poudre..... demi-once.

Camphre ..... 2 gros.
Alcohol, quantité suffisante.
Mêlez ensemble et faites cinquante bols.

6. *Bol fébrifuge.*

Prenez : Poivre en poudre..... 2 gros.
Muriate ammoniacal..... 1 gros.
Opium..... 1 gros ½.
Poudre de noix de galle..... demi-once.
Miel, quantité suffisante
Mêlez ensemble et faites trente bols.

7. *Bol de soufre.*

Prenez : Soufre sublimé..... 30 grains.
Quinquina en poudre..... 1 gros.
Térébenthine, quantité suffisante.
Mêlez ensemble et faites dix bols.

8. *Bol de soufre antimonié.*

Prenez : Soufre sublimé..... 30 grains.
Oxide d'antim.^e sulphuré rouge. 20 grains.
Nitrate de potasse..... 2 gros.
Poudre d'écorce d'orange..... 3 gros.
Térébenthine, quantité suffisante.
Mêlez ensemble et faites quinze bols.

9. *Pilules camphrées opiatiques.*

Prenez : Opium.....
Camphre..... } Parties égales de chaque.

Mêlez ensemble, avec quantité suffisante de poudre de réglisse et d'alcohol, et faites des pilules de quatre grains chaque.

10. *Pilules camphrées.*

Prenez : Camphre..... 30 grains.
Réglisse en poudre..... demi-gros.
Miel, quantité suffisante.
Faites dix pilules.

11. *Pilules antidyssentériques.*

Prenez : Camphre..... 1 scrupule.
Opium ..... 15 grains.
Sulfate d'alumine..... 30 grains.
Poudre d'écorce de grenade. demi-gros.
Mêlez ensemble avec quantité suffisante de miel, et faites dix pilules.

12. *Pilules opiatiques.*

Prenez : Opium..... 30 grains.
Faites quinze pilules.

13. *Pilules musquées.*

Prenez : Musc..... 20 grains.
Carbonate de potasse..... 30 grains.
Ecorce d'orange pulvérisée.. 1 drachm.
Miel, quantité suffisante.
Faites dix pilules.

14. *Pilules de zinc.*

Prenez : Oxide de zinc blanc ..... 20 grains.
Cannelle en poudre..... 2 scrupules.
Miel, quantité suffisante.
Faites dix pilules.

15. *Pilules de ciguë.*

Prenez : Extrait de ciguë préparé à la manière de Störk..... 20 grains.
Faites dix pilules.

16. *Pilules de ciguë opiatiques.*

Ajoutez à la formule précédente, partie égale d'opium et faites des pilules de quatre grains chaque.

17. *Poudre sudorifique.*

Prenez : Opium..... } De chaque 1 drachme.
Camphre..... }
Nitrate de potasse..... 4 scrupules.

Faites une poudre. La dose est de dix grains.

18. *Poudre tempérante.*

Prenez : Camphre..... }
Nitrate de potasse. } De chaque parties égales.
Sucre..... }

Faites-en une poudre. La dose est de douze grains.

19. *Poudre d'opium et de rhubarbe.*

Prenez : Opium..... } De chaque parties égales.
Rhubarbe en poudre. }

Triturez ensemble et faites une poudre.

20. *Poudre antiseptique.*

Prenez : Quinquina en poudre..... 4 onces.
Noix de galle en poudre..... 1 once.
Camphre..... demi-once.

Faites une poudre. Cette poudre peut être réduite à la consistance de pâte lorsque le besoin l'exige, par l'addition d'un liquide tel que l'*alcohol* ou l'*acide citrique*, et alors elle porte le nom d'*épithème* ou de *cataplasme antiseptique.*

ARTICLE IV.

VINS ET TEINTURES.

1. *Vin amer.*

Prenez :	Quinquina concassé.....	1 once.
	Feuilles d'absynthe sèches....	2 onces.
	Ecorce d'orange, ou semences de coriandre écrasées.....	demi-once.
	Alcohol	1 once.
	Bon vin blanc.....	2 pintes.

Faites digérer pendant vingt-quatre heures : filtrez. La dose est de trois onces.

2. *Vin chalybé.*

Prenez :	Limaille de fer.....	3 onces.
	Ecorce d'orange coupée menue.	2 onces.
	Sémence d'anis écrasée.....	demi-once.
	Bon vin blanc.....	2 pintes.

Faites digérer pendant quelques jours, et filtrez ensuite. La dose est de deux onces.

Si l'on ajoute à la dose ordinaire de ces deux vins, dix-huit gouttes d'éther sulphurique, on aura le *vin amer* et *chalybé éthérique.*

3. *Vin antidyssentérique.*

Prenez :	Vin rouge.....	8 onces.
	Sulphate d'alumine.....	4 grains.
	Acide sulphurique.....	10 gouttes.
	Sirop.....	2 onces.

Mêlez ensemble, pour une dose à prendre en deux fois.

4. *Vinaigre antiseptique.*

Prenez : Feuilles de menthe sèches.
de Romarin.....
de Sauge..... } De chaque 2 poignées.

Mettez le tout dans un vase de verre ou un ballon, versez-y quatre pintes de bon vinaigre et ajoutez six onces d'alcohol, en y dissolvant une de camphre ; fermez bien le vase et laissez en digestion pendant six jours au soleil ; filtrez ensuite.

5. *Teinture antidyssentérique.*

Prenez : Rhubarbe concassée..... 8 onces.
Ipécacuanha coupée menue.... 4 onces.
Alcohol..... 2 livres.

Mettez dans un vase bien clos et faites digérer pendant trois jours ; filtrez ensuite. La dose est de trois gros, avec le double d'eau.

6. *Teinture opiatique.*

Prenez : Opium coupé en petites tranches.. 4 onces.
Dissolvez dans alcohol..... 2 livres.

ARTICLE V.

GARGARISMES, COLLYRES ET LINIMENS.

1. *Gargarisme antiseptique.*

Prenez : Décoction de quinquina ..... 8 onces.
Acide sulphurique..... 12 gouttes.
Camphre..... 8 grains.
Mêlez ensemble.

2. *Collyre opiatique.*

Prenez : Infusion acqueuse et légère de safran 8 onces.
Opium..... 3 grains.
Alcohol..... 1 scrupule.
Mêlez ensemble.

3. *Collyre tonique.*

Prenez : Eau commune..... 8 onces.
Sulphate de zinc..... 4 grains.
Sulphate de cuivre..... 2 grains.
Dissolvez et mêlez ensemble.

4. *Liniment anodin.*

Prenez : Huile d'olive..... 1 once.
Teinture opiatique..... 1 gros.
Mêlez en agitant.

5. *Liniment savonneux.*

Prenez : Huile d'olive ..... 2 onces.
Alcohol..... 1 once.
Savon blanc..... 2 drachmes.
Mêlez en triturant.

6. *Liniment volatil.*

Prenez : Huile d'olive..... 1 once.
Ammoniaque..... 1 drachme ½.
Mêlez en agitant.

7. *Liniment camphré.*

Prenez : Camphre..... 2 drachmes.
Huile d'olive..... 2 onces.
Mêlez en triturant.

ARTICLE VI.

INJECTIONS ET LAVEMENS.

1. *Injection antiseptique.*

Prenez : Décoction de quina..... 8 onces.
Alcohol camphré..... 4 gros.
Mêlez ensemble.

2. *Lavement de quinquina.*

Prenez : Quinquina en poudre..... 2 onces.
Eau tiède..... 12 onces.
Mêlez ensemble en agitant. Par l'addition de quinze grains de sulphate acidulé d'allumine, on aura le *lavement de quinquina astringent.*

3. *Lavement gommeux.*

Prenez : Gomme arabique..... 2 onces.
Dissolvez dans eau tiède..... 12 onces.

4. *Lavement astringent.*

Prenez : Décoction d'écorce de grenades. 12 onces.
Dissolvez-y sulphate acidule d'alumine..... 15 grains.

5. *Lavement tonique.*

Prenez : Décoction de quinquina... 1 livre.
Teinture opiatique..... 2 scrupules.
Mêlez ensemble.

6. *Lavement purgatif.*

Prenez : Sulphate de magnésie..... 1 once.
Dissolvez dans eau tiède..... 1 livre.

7. *Lavement anodin.*

Prenez : Décoction d'orge, de son ou de graines de lin..... 12 onces.
Ajoutez : Teinture opiatique..... 1 gros.

8. *Lavement irritant.*

Prenez : Décoction de tabac..... 1 livre.
Laudanum liquide..... 1 gros $\frac{1}{2}$.
Mêlez ensemble.

9. *Lavement vineux.*

Prenez : Gomme arabique..... 1 once.
Dissolvez dans vin rouge tiède. 16 onces.

10. *Lavement ordinaire ou huileux.*

Prenez : Décoction d'orge, de son ou de graines de lin..... 18 onces.
Huile d'olive..... 4 onces.

11. *Lavement laxatif.*

Prenez : Pulpe de casse..... 2 onces.
Eau..... 18 onces.

Faites bouillir légèrement jusqu'à la réduction d'une livre.

ARTICLE VII.

CATAPLASMES, ONGUENS ET EMBROCATIONS.

1. *Cataplasme émollient.*

Prenez : Lait..... 10 onces.
Mie de pain..... 8 onces.

Faites échauffer à une douce chaleur et agitez de temps-en-temps jusqu'à consistance de pâte.

2. *Cataplasme résolutif.*

Prenez : Mie de pain..... 8 onces.
Eau..... 10 onces.

Réduisez à consistance de pâte et ajoutez.

Acétite de plomb liquide.... 12 gouttes.
Laudanum liquide..... 1 scrupule.

Mêlez ensemble.

3. *Cataplasme stimulant.*

Prenez : Vin rouge..... 10 onces.
Mie de pain..... 12 onces.

Après l'avoir exposé à une douce chaleur, et après l'avoir réduit à consistance de pâte, ajoutez :

Alcohol camphré..... 4 onces.
Teinture opiatique..... 2 scrupules.

Mêlez ensemble.

4. *Onguent antiherpétique.*

Prenez : Muriate de mercure oxygéné 30 grains.
Soufre sublimé ..... 1 gros.
Cérat de Galien..... 5 onces 5 gros.
Acétite de plomb liquide.. 45 gouttes.
Mêlez ensuite et triturez parfaitement.

5. *Embrocation huileuse et stimulante.*

La première avec quatre onces d'huile d'olive tiède, et la seconde avec deux onces d'*alcohol camphré*, de *teinture opiatique* ou de *teinture spiritueuse de cantharides*, ce qui sert également pour des frictions stimulantes.

ARTICLE VIII.

ÉLECTUAIRES.

1. *Electuaire antidyssentérique.*

Prenez : Ecorce d'orange en poudre. } De chaque 2 liv.
Quinquina..... }
Ipécacuanha en poudre.... } De chaque 1 liv.
Cannelle..... }
Opium..... 6 onces.
Miel..... } Quantité suffisan.
Alcohol..... }

Pour réduire jusqu'à consistance d'électuaire, le mélange de ces substances, qui doivent être parfaitement triturées dans un mortier de marbre. La dose est d'un gros.

CHAPITRE XI.

Considérations sur les obstacles qui s'opposent à la guérison des maladies sous la zone torride, avec l'état des Hôpitaux et le détail de leur service.

Il n'y a personne, je crois, qui puisse penser que les médecins, quelque habiles et savans qu'on les suppose, soient capables de guérir en regardant le malade, ou en proférant des paroles : cette crédulité des siècles de l'ignorance est passée, et il paroît qu'elle ne reviendra plus : les remèdes superstitieux, tels que les talismans, les amulettes, les paroles sacrées et mystérieuses ne feront pas fortune de notre temps : cependant, dans les Antilles, les entrepreneurs des hôpitaux voudroient forcer le médecin à s'en servir, et exiger de lui qu'il guérisse sans moyens coûteux, tellement qu'on l'oblige quelquefois à se borner à cette médecine infructueuse. Il est reconnu depuis que l'art de guérir existe, que le médecin seul, c'est-à-dire isolé et sans autre ressource que celle de son talent, est dans l'impossibilité de guérir; il faut nécessairement lui donner des secours et mettre à sa disposition les moyens qu'il demande :

ces secours sont les officiers de santé subalternes, ou les chirurgiens et les pharmaciens, et les servans des hôpitaux ; les moyens consistent en remèdes, en alimens, en linge, ustenciles, et autres fournitures ; sans cela les ordonnances et les prescriptions du médecin ne peuvent recevoir d'exécution.

Il est vrai que je ne me suis jamais trouvé pleinement dépourvu de tous les moyens ; mais j'ai été souvent près de cet état de dénuement. Par un effet *de la sagesse d'une administration coloniale très-éclairée*, le service des hôpitaux de la Martinique n'a jamais été bien organisé, et leur situation s'est maintenue constamment dans le délabrement ou dans la médiocrité ; il y a toujours manqué des personnes ou des choses essentielles ; c'étoit tantôt les officiers de santé ou les servans, tantôt le linge, les médicamens, le vin, etc. Je ne cessois de réitérer mes réclamations sans en obtenir aucun effet : l'entrepreneur étoit sourd à mes instances, et les malades souffroient : cependant ses négligences coupables et le retard qu'il nous faisoit éprouver dans un service dont une extrême attention et une grande promptitude doivent former l'ame et le ressort, paroissoient l'affermir dans la considération dont il jouissoit, et lui attirer un haut degré de protection et d'estime. Que cet exemple, ajouté à un

millier d'autres, guérissent de la manie des entreprises, sur-tout pour le service des hôpitaux! C'est là plus qu'ailleurs que les abus sont grands, multipliés, et profondément enracinés. Des écrivains zélés, entre autres le docteur Dazille (1), les ont fait connoître avant moi; leur voix a été trop foible pour être entendue, et leurs efforts ont été inutiles. Il est à desirer pour le bien du genre humain, et spécialement pour les Colonies françaises, que les réformes ou les institutions que proposent les médecins, soient mieux accueillies et plus soigneusement examinées par les dépositaires de l'autorité publique. Pourquoi nos ennemis et nos rivaux, les Anglais, seroient-ils les seuls à adopter avec empressement les mesures que proposent leurs médecins, et à leur donner force de lois? Il me semble qu'il est de l'intérêt des gouvernemens de l'Europe qui ont des possessions dans le nouveau monde, d'imiter cet exemple et de pourvoir ainsi davantage au bien-être des troupes et de la marine.

Dans un pays où les maladies sont communes et meurtrières, le gouvernement doit tourner une partie de son attention vers les hôpitaux

---

(1) *Observations générales sur les maladies des climats chauds, etc. Par Dazille, médecin du Roi à Saint-Domingue.* Paris, 1785.

et les officiers de santé. Il doit se rappeler d'abord, que *destruction des malades, et entreprise des hôpitaux,* ne vont pas l'une sans l'autre ; il reconnoîtra ensuite que les médecins lui sont nécessairement dévoués par l'intérêt qu'ils ont à conserver les malades, tandis que les entrepreneurs, tout occupés de leur gain, ne satisfont exactement ni au besoin du service, ni aux demandes des médecins, et ne prennent aucun intérêt au bien de l'état. Les uns, par la nature de leurs devoirs, s'appliquent à soulager les hommes souffrans, à les sauver de la mort, et à les protéger; au lieu que les autres n'agissent que pour satisfaire aux mouvemens de l'avidité et de l'ambition, ne remplissent pas les engagemens qu'ils ont contractés, et conspirent sans cesse contre la vie des malades. Par l'attachement naturel que le vrai médecin a pour ceux-ci, et par le sentiment d'humanité qui le caractérise, ainsi que ses connoissances sur la formation des hôpitaux, et pour les dispositions et les soins qu'exigent les maladies, il doit inspirer de la confiance au gouvernement, et il devroit être chargé de l'organisation, de la direction, et de l'inspection du service médical et administratif dans les hôpitaux des Colonies : les meilleurs effets résulteroient de cet arrangement qui exclud tout-à-fait les abus

inhérens à la nature des entreprises. S'il étoit de mon ressort de prouver que les entreprises des hôpitaux sont contraires à l'économie et onéreuses pour les gouvernemens, je n'hésiterois pas à le faire ; mais mon objet principal est de démontrer qu'elles ne peuvent pas subsister sans être nuisibles et sans faire périr un plus grand nombre de malades (1).

La classe des officiers de santé militaires dans les Colonies Françaises de l'Amérique est sans contredit la plus utile de l'administration et la plus mal récompensée; leurs fonctions sont désagréables, pénibles et accablantes ; leur vie est continuellemment exposée à la fureur des maladies épidémiques et nosocomiales ; la perte que nous en avons faite dans l'espace de deux ans (2), et les maladies qu'ils ont

---

(1) « ..... Les malades périssent. — Je le répète, » ils ont contre eux le climat, le site des hôpitaux, la » mauvaise qualité des eaux, la corruption de l'air, et » sur-tout la cupidité inséparable de l'entreprise. Ajou- » tons à tout cela qu'ils éprouvent quelquefois encore » un mauvais traitement ; et, dans de tels hôpitaux, » quand les ordonnances sont bien faites, sont-elles » exécutées ? L'infâme avarice ne trouve-t-elle pas » toujours des prétextes pour les éluder » ? *Dazille, malad. des clim. chauds, p.* 36, en parlant des hôpitaux de Saint-Domingue.

(2) Pendant l'an XI et XII, il est mort douze offi-

essuyées, font voir quels risques ils courent, et quels dangers les menacent; leur courage, leur zèle, et leur dévouement sont sans bornes; ils ne jouissent pas, parmi les administrateurs et aux yeux du gouvernement, de la considération qu'ils méritent à tant de titres, et les émolumens qu'on leur accorde sont très-médiocres, au point qu'ils peuvent à peine suffire aux besoins de leur existence. Lorsque les officiers de santé manquoient par les maladies ou par la mort, le service en souffroit nécessairement, et j'éprouvois de grandes difficultés à les faire remplacer : on auroit voulu me laisser tout seul, et on élevoit toujours des obstacles quand je réclamois des aides, ce qui me jettoit dans une position embarrassante: le manque de certains remèdes, occasionné par la négligence de l'entrepreneur, me mettoit dans une situation plus cruelle encore, puisque mes malades étoient privés des secours que je croyois les plus puissans. Le nombre des infirmiers n'a jamais été au complet; une fois je me suis

---

ciers de santé des hôpitaux de la Martinique, chirurgiens et pharmaciens; dix ont été victimes de la fièvre jaune, et deux sont morts de la dyssenterie. Quand je suis parti, j'en ai laissé sept qui avoient tous essuyé des maladies très-graves, et qui avoient eu le bonheur d'en échapper.

trouvé avec une centaine de malades, dont la plupart l'étoient gravement, et je n'avois à ma disposition que deux servans pour les soigner : le linge à pansement et la charpie étoient grossiers, irritoient les plaies, et retardoient singulièrement leur guérison : nous sommes restés pendant une an à-peu-près dépourvus d'instrumens de chirurgie, et ceux que l'on nous a fournis, à la fin, étoient au-dessous du médiocre, de manière qu'ils pouvoient à peine servir : les vivres n'ont jamais été constamment d'une bonne qualité, ils étoient le plus souvent assez mauvais, et les alimens mal apprêtés ; à la moindre augmentation du nombre des malades, comme la quantité du linge ou le nombre des chemises et des draps n'étoit pas suffisant, il arrivoit que les malades qui mouilloient de sueur leurs fournitures, ne pouvant pas être changés, on étoit forcé de les faire sécher aux fenêtres et au milieu des salles (1) :

---

(1) « ..... Des mourans ont resté dans leur ordure » pendant vingt-quatre heures, sans avoir pu obtenir » d'être changé de linge ; ils croupissoient dans ce cruel » état d'une visite à l'autre ; et le médecin ne pouvant » obtenir des entrepreneurs ce que l'humanité seule » auroit dû les déterminer à faire, fut obligé d'en porter » des plaintes à MM. les administrateurs-généraux, en » présence des entrepreneurs qu'il en avoit prévenus : » scène avilissante pour l'humanité, qui devroit faire

le blanchissage, quand il manquoit du savon, étoit mal exécuté, et la lessive n'étoit pas faite aussi souvent qu'il auroit fallu : quelquefois le bois manquoit aussi, on n'échauffoit pas l'eau, et on omettoit de donner le bain chaud aux malades. L'avarice de l'entrepreneur se portoit jusques sur les enterremens des morts; les hommes chargés de ce soin, n'étant pas bien récompensés de leur peine et de leur service dégoûtant, auroient laissé, sans ma vigilance, pourrir les cadavres pendant plus de 24 heures. Ces abus n'ont jamais cessé, et le service a toujours été chancelant et mal assuré : mes démarches, mes réclamations, mes plaintes étoient inutiles, on ne les écoutoit point; elles n'ont pu opérer aucune réforme, aucune correction, et par conséquent elles n'ont produit aucune amélioration dans le sort des malades (1).

» proscrire à jamais des Colonies, l'administration des » hôpitaux par entreprise ». *Dazille, mal. des clim. chauds., p.* 38.

(1) « Le médecin qui fait le sacrifice de sa santé et » de sa vie, qui consacre ses jours à servir l'humanité » souffrante, parce que tout ce qui l'intéresse le pénètre » d'un profond respect, ne peut voir l'ordre du service » interverti : l'amour de son état lui impose la néces- » sité de faire des représentations; il a recours à l'au- » torité supérieure : on l'écoute une première fois, et

Il me semble superflu d'indiquer les conséquences qui résultent de tous ces inconvéniens : on devinera aisément que mon service étoit entravé dans toutes ses parties ; que les officiers de santé subalternes ne pouvoient pas bien être secondés dans leurs fonctions; que l'exécution des ordonnances étoit ralentie et l'administration des médicamens retardée; que les traitemens devoient quelquesfois manquer

---

» on avertit les entrepreneurs, qui n'exécutent rien. Il » réitère ses représentations; MM. les administrateurs- » généraux, que la multiplicité des affaires empêche » de voir par eux-mêmes, écoutent quelquefois les » entrepreneurs qui ne manquent jamais de se rejeter » sur la nécessité des circonstances; ils excitent adroi- » tement, par leurs murmures, des soupçons sur les » talens du médecin, qui cherche, disent-ils, à s'ex- » cuser de la perte de ses malades. Alors, celui-ci » n'est plus écouté que foiblement; son zèle est ridi- » culisé ; les malades continuent d'être privés de » légumes, de fruits, de bonne eau. Le relâchement » va plus loin encore; la cupidité devenue plus avide, » économise sur le nombre des infirmiers, sur celui » des apothicaires, des aides-chirurgiens, etc.; et l'air » devient de jour en jour plus contagieux. Enfin, le » médecin veut parler plus haut, mais il n'est pas » même reçu à l'audience; il donne des mémoires qui » ne sont pas lus; tout va de pis en pis, la mortalité » devient excessive ; le médecin perd son état, les » malades leur appui ; mais l'entrepreneur fait une » fortune énorme ». *Id. Ibid.*

leur but sans produire aucun effet salutaire ; que la propreté des salles ne pouvoit pas être bien entretenue, lorsque le nombre des bras n'étoit pas suffisant ; et que la mortalité, ce qui est le pire, devoit être nécessairement augmentée. Joignant à tout cela l'indiscipline des convalescens, les excès auxquels ils se livrent en ressentant le premier appétit, les désordres qu'ils commettent aussitôt qu'ils se lèvent de leurs lits, la complaisance coupable des infirmiers qui leur apportent des fruits ou des vivres de la ville, la liberté qu'ils ont de boire de l'eau fraîche dans les cours des hôpitaux, et leurs autres intempérances, on y trouvera clairement les causes de leurs rechutes trop fréquentes, et la source d'une foule d'obstacles contre la guérison et le soulagement de leurs maux (1). Il est donc très-injuste de la part de certaines personnes d'accuser les médecins s'ils n'obtiennent que peu de succès dans le traitement des maladies des Antilles, puisqu'ils éprouvent tant de contrariétés et d'oppositions. Si l'on raisonnoit plus sensément, si l'on étoit

---

(1) δει δε ου μονον εωυτον παρεχειν τα δεοντα ποιεοντα, αλλα και τον νουσεοντα, και τους παρεοντας, και τα εξωθεν. Ιππ. αφορ. α. Oportet autem non modo seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et presentes, et externa. Hippocr. Aphor. I.

mieux informé de l'état des choses, on ne se hâteroit pas de mal juger, et on seroit persuadé et convaincu que ce n'est pas de la faute du médecin, ou de l'art qu'il professe, mais celle des circonstances qui l'entourent, surtout si l'on considère qu'à la Martinique particulièrement, les hôpitaux occupent un emplacement très-insalubre, ce qui contribue à augmenter les causes de la mortalité. C'est à la sagesse et à la puissance du gouvernement actuel à obvier aux inconvéniens précités en adoptant un nouveau plan pour l'administration des hôpitaux des Colonies, en supprimant les entreprises, et en donnant aux officiers de santé une certaine étendue de pouvoir : le sort des défenseurs de l'Etat aux Antilles seroit infailliblement amélioré, et leur perte ne seroit pas si considérable.

Les passages que j'ai extrait de l'ouvrage du docteur Dazille, et que j'ai mis en note, étant analogues aux considérations que je viens d'exposer, prouvent que l'administration coloniale, à l'époque où ce médecin pratiquoit à Saint-Domingue, étoit vicieuse, et que le service des hôpitaux souffroit particulièrement de la négligence des administrateurs. Il paroît que les hôpitaux des Colonies, qui exigent plus d'attention que ceux d'Europe, ont été mal entretenus de tous les temps, et qu'ils sont con-

damnés, par une espèce de fatalité, à languir dans l'état le plus fâcheux : il faut espérer cependant que l'on reconnoîtra cet abus et que l'on y remédiera par des moyens sages. Les colonies étant devenues nécessaires sous plusieurs rapports, leur conservation est un objet principal, et leur bon état de défense influe particulièrement sur leur prospérité ; or, sans des forces militaires respectables, on ne peut ni les défendre, ni les conserver; et comme les hôpitaux sont destinés à faire recouvrer la santé des soldats et des marins, il est aisé de sentir qu'une bonne organisation de leur service a une influence directe sur l'état des troupes et par suite sur la sûreté de nos possessions coloniales.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Etat de la Médecine pratique dans les Colonies en général, et particulièrement dans les Antilles et dans l'île de la Martinique.

Tous les abus du charlatanisme et de l'empirisme tels que les a peints le sublime Zimmermann, avec des couleurs si vraies (1), sont malheureusement répandus dans toutes les Colonies du nouveau monde, et particulièrement dans les Antilles. Les pseudo-médecins qui y pratiquent n'ont pas besoin d'instructions; les livres de nos meilleurs auteurs leur sont inutiles; ils se passent des découvertes modernes qui étendent et perfectionnent notre science: en un mot, ils regardent l'étude de la médecine comme une chose futile et infructueuse; et ils se bornent à savoir trois ou quatre formules, avec lesquelles ils remplissent toutes les indications des maladies; simplification bizarre d'une branche si compliquée des connoissances humaines. La profanation de l'art

(1) Traité de l'expérience en médecine, première partie.

de guérir est tellement enracinée à la Martinique, qu'outre les ravages qu'y fait l'ignorance, elle y domine pourtant d'une manière outrageante pour le bon sens et pour les sciences. En s'approchant du lit d'un malade on ne peut éviter la rencontre d'un de ces ridicules esculapes, qui prononcent des sentences avec l'effronterie la plus impudente, et qui pour attirer la confiance du public, débitent toujours des expressions de la vieille école, telles que *humeurs dépravées*, *épanchement et révolution de bile*, *sang décomposé*, *lymphe acre ou épaissie*, etc. : ces mots vides de sens en imposent aux malades et aux spectateurs, lesquels écoutent avec une attention mêlée de respect les absurdités les plus grossières, et les reçoivent avec la plus grande satisfaction comme des oracles ou des lois sages de la médecine la plus éclairée. On peut assurer qu'à la Martinique, et généralement dans les Antilles françaises, l'ignorance des médecins y est pour eux un brevet de profond savoir médical, et qu'elle y règne despotiquement, de manière qu'il seroit très-difficile et presque impossible, à un esprit bien organisé, à un génie transcendant, et même à une force morale quelconque, de renverser sa puissance. Il est de fait constant qu'un charlatan effronté, un empirique ridicule, et un sot imposteur,

y sont préférés à un médecin habile et savant, qu'ils y ramassent des richesses et y font même des fortunes immenses, tandis que l'autre y vivra dans l'obscurité. Cette ingratitude du genre humain envers les hommes qui veulent l'instruire et faire son bonheur, n'est pas étrangère, ou pour mieux dire, est aussi en vogue en Europe, où les sciences font tant de progrès; mais où, dans le fait, la raison décline continuellement et perd de son empire.

On pourroit croire, d'après mon langage, que c'est l'animosité qui me fait parler; mais en protestant que c'est la vérité qui me guide, je vais faire connoître ce qu'en ont dit avant moi les médecins qui ont vécu dans les îles, les voyageurs et les géographes. Le Père Dutertre, qui a séjourné long-temps dans les Antilles vers le milieu du dix-septième siècle, s'exprime ainsi sur le même sujet : *Les chirurgiens sont dans les îles tout ensemble médecins et apothicaires; mais la plupart étant très-ignorans, ou ils ne connoissent pas les remèdes, ou ils ne savent pas s'en servir.* Le Père Labat, dans son voyage, les traite à-peu-près de même et souvent avec mépris; il observe cependant qu'à son époque il y avoit des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, lesquels entendoient bien leurs in-

térêts, et vendoient très-cher leurs remèdes. En approchant de nos temps, les médecins Fermin, Bajon et Dazille, qui ont bien relevé les abus de la médecine des Colonies, nous en ont laissé les témoignages suivans : Les habitans de Surinam, soit Européens, soit Créoles, dit le premier, « ont plus de confiance pour un charlatan, auquel ils sont » habitués, que pour le meilleur médecin, » qui ne veut rien précipiter et se règle sur » les préceptes de son art. Les Créoles sur- » tout, sont à cet égard d'un entêtement in- » concevable. Avec cela il faut avouer que les » médecins, chirurgiens et apothicaires de cette » Colonie, sont presque tous d'une crasse igno- » rance, et qu'ils ne font aucun effort pour » s'en tirer ; ce qui seroit du moins essentiel » aux premiers ». (1) Bajon parle encore plus énergiquement, et dit : « Il n'est point de pays » où les préjugés aient plus d'empire que dans » les îles ; il en est de si forts et de si anciens sur » le traitement des maladies de ce pays, qu'il » n'est guère possible de pouvoir les déraciner. » Une routine aveugle, destituée de tout prin- » cipe et de toute connoissance, s'est transmise » parmi la plupart des habitans qui se croyent » très-au fait du traitement de ces maladies, et

(1) Traité des maladies de Surinam, p. 11.

» qui souvent employent plus hardiment et » avec plus de sécurité que ne feroit l'homme » de l'art le plus instruit, les remèdes les plus » violens et les plus actifs que la médecine » puisse fournir. Si des pareilles erreurs ne se » trouvoient encore que chez les habitans, le » mal ne seroit pas tout-à-fait aussi grand, » parce que peu de personnes se confient à » leurs soins; mais, par malheur, la plupart de » ceux qui pratiquent l'art de guérir, suivent » la même routine, ou commettent d'autres er- » reurs, souvent plus préjudiciables à la vie des » hommes que les premières (1) ». Dazille atteste « qu'en général il y a beaucoup de malades » dans les colonies, beaucoup trop de gens qui » se mêlent de guérir, et très-peu d'observa- » teurs (2) ». Plusieurs géographes anglais, entre autres Guthrie, font remarquer que dans les Antilles ceux qui exercent l'art de guérir y font une fortune prodigieuse, quoique peu instruits, ou dépourvus entièrement de connoissances. Ceci est tellement vrai, qu'il n'y a pas un seul voyageur qui n'ait fait cette remarque et qui n'en ait été frappé. Pourquoi donc les Antilles sont-elles condamnées à nourrir dans leur sein des hommes qui nuisent

---

(1) Mémoires sur Cayenne, vol. I, p. 38 et 39.

(2) Observ. sur les maladies des climats chauds, p. 172.

à leur population, au lieu d'en soulager les maux ? Leur éloignement et la *pharmacomanie* de leurs habitans en sont les seules raisons. Quand le médecin instruit va dans ces pays lointains, il n'y fait que passer ; il répugne à s'expatrier de l'Europe pour aller les habiter, et alors les officiers de santé des bords marchands, qui ont à peine les connoissances préliminaires de leur état, attirés par l'appât d'un gain certain, fondé particulièrement sur la *pharmacomanie* et les médicamens qu'ils vendent eux-mêmes, s'y fixent après s'être faits recevoir *Docteurs en Médecine et en Chirurgie*, par les médecins du gouvernement, qui leur confèrent ce degré en exigeant d'eux qu'ils remplissent quelques formalités dictées à cet égard par les statuts coloniaux, lesquels, soit dit en passant, ont besoin d'être réformés. Pour que l'on fasse avec justesse l'application du mot de *pharmacomanie*, je dois ajouter que les habitans des colonies, de toutes les classes et de toutes les couleurs, sur-tout dans les îles françaises, sont très-portés à se médicamenter, ou pour mieux dire qu'il n'existe pas dans tout l'Univers un autre peuple comme celui-ci tourmenté par la folle passion d'aimer tout ce qui est médicinal, soit drogues, soit remèdes simples et composés, soit les tisannes, et sur-tout les clystères. Il en résulte que le

vrai médecin, ami de la simplicité, ne peut pas jouir de la considération du public, parce qu'il prescrit peu de remèdes à ses malades; au lieu que le charlatan est suivi avec fureur et obtient l'estime générale en flattant la passion dominante de ses cliens, qui consiste à se faire accabler de prescriptions pharmaceutiques, et à acheter très-cher des médicamens insignifians. Les pharmacies sont tenues en général par ces empiriques qui ne savent pas un mot de chimie, ne connoissent pas les plantes, et ne se doutent pas seulement de l'existence de la pharmacologie; mais se persuadant qu'ils possèdent la science infuse, ils ne savent au fait que peser et distribuer les drogues.

Je vais présenter à mes lecteurs quelques preuves de l'ignorance des *guérisseurs* de la Martinique, pour les convaincre que tout ce que j'en dis est exempt de partialité : je leur rappellerai l'interrogation que faisoit Horace aux Pisons, *risum teneatis amici ?* parce que je suis sûr qu'ils ne pourront pas s'empêcher de rire d'un côté et de gémir de l'autre, en pensant aux malheurs que cause à l'humanité la fausse médecine. Je me vois forcé à répéter, avec le savant Jones (1), que celle-ci détruit

(1) An inquiry in to the state of medicine on the principles of the inductive philosophy. Edinbourg, 1781.

plus d'hommes à elle seule que les tremblemens de terre, la guerre, les épidémies, la famine, les ouragans, n'en font périr tous ensemble. Les faits qui suivent se sont passés sous mes yeux et ont été recueillis par moi-même; que le lecteur juge et qu'il prononce si j'ai tort ou raison de déclamer contre de pareils abus: par exemple, ces ignorans et misérables fraters qui se décorent du nom de médecin et de chirurgien, et qui en imposent quelquefois aux agens du gouvernement colonial en se fesant employer dans les hôpitaux militaires, ordonnent la saignée sans scrupule à des vieillards septuagénaires et octogénaires attaqués de l'épilepsie ou de l'apoplexie, et les font périr en quelques heures; ils pratiquent la même chose dans le tétanos et avec le même succès. Ils prétendent qu'en laissant les ulcères exposés à l'action de l'air, ils se guérissent, tandis que c'est le moyen de les perpétuer. En ouvrant un dépôt à la partie droite du cou, l'un d'eux a coupé la carotide à un malade, et celui-ci est mort à la suite de l'hémorragie. J'ai vu cinq à six malheureux ayant des membres estropiés pour avoir subi de simples opérations chirurgicales, dans lesquelles on leur a coupé des tendons fléchisseurs ou extenseurs. Ils ne savent faire le diagnostique d'aucune maladie; ils confondent le coma avec

le tétanos, le mal de ventre sec avec le cholera morbus, la diarrhée, la dyssenterie et le ténesme ne sont jamais distingués, ni les fièvres rémittentes et continues, etc. Ils traitent les plaies avec des onguens en grande quantité, sur-tout avec le mercuriel, ou combinés avec l'oxide rouge de mercure. Dans les pansemens d'armes à feu ou tranchantes, ils ne sondent jamais les plaies, et ils excluent l'alcohol camphré comme un mauvais remède. Ils préfèrent dans les fièvres intermittentes, comme un remède plus actif et plus sûr, la décoction ou l'infusion du quinquina à sa substance. Toutes les fois qu'ils sont obligés de faire des incisions ou des ouvertures, ils les pratiquent ordinairement en sens contraire de la direction des fibres, et ils disent que c'est indifférent. Ils caractérisent les petits furoncles pour des anthrax, et ils ont pris un relâchement de la conjonctive pour un renversement de la paupière inférieure. Quelques-uns se vantent même de n'avoir jamais disséqué. Ne connoissant pas tel médicament, quelquefois on leur demande pourquoi ils ne l'employent point dans telle maladie, et ils répondent gravement qu'il est nuisible et proscrit par les auteurs. Quand j'ai fait connoître dans le pays les fumigations de gaz acide muriatique oxygéné, de Guyton de Morveau, ils ont répandu le bruit qu'elles

étoient pernicieuses et funestes aux malades, et qu'elles ne purifioient pas autant l'air que les fumigations de sucre ou de vinaigre. Ils prescrivent des remèdes violens sans scrupule, et ils recommandent beaucoup de circonspection pour des remèdes sans efficacité. Quelqu'un d'entre eux en pansant une blessure d'arme à feu à la main, prit le second os du métacarpe pour un fragment de la première phalange de l'index, le secoua assez fortement, croyant le faire tomber et fit jeter au malade des cris d'une profonde douleur..... Je m'arrête là, parce que je pense que le lecteur aura déjà acquis une idée assez juste des abus graves et scandaleux résultant de la fausse médecine que l'on pratique dans les colonies. Il est donc incontestable que ce n'est pas seulement le climat ou l'insalubrité qui tue les européens aux Antilles; mais aussi l'influence de l'empirisme et du charlatanisme qui est un fléau pire encore que le premier : c'est ce que je voulois démontrer pour appeler l'attention et la vigilence du gouvernement français sur un vice très-pernicieux à la société, et qu'il faut nécessairement détruire pour le bonheur des colonies, et pour que la vie des européens et celle des industrieux habitans y soit moins exposée.

Il est affligeant pour les hommes qui cultivent les sciences avec quelques succès et qui

savent les utiliser pour le genre humain, de voir un certain nombre de prétendus philosophes, des petits poètes et une multitude de plats auteurs comiques, s'efforçant de marcher sur les traces de l'immortel Aristophane français, insulter mal-à-propos et sans raison la science médicale et l'art de guérir (1). La vraie médecine s'en venge noblement et avec un héroïsme rare, quand elle délivre ces *esprits forts* des maladies et des souffrances qui les accablent; ceux-ci confondent par ignorance la science et l'art salutaire avec l'empirisme, le charlatanisme et l'imposture; c'est sur ces travers enracinés dans la société qu'il faudroit verser le ridicule; c'est contre eux que l'illustre philosophe de Genève auroit dû tourner son éloquence persuasive, si habile à démasquer le vice et à le faire fuir, au lieu d'écrire comme il l'a fait une diatribe virulente contre la médecine, sans doute par aveuglement ou par un écart de la raison? Ce grand homme, malheureux par son caractère, par son imagination

---

(1) Il est digne de remarque que la France est le seul pays de l'Europe où l'on ait calomnié la médecine et ridiculisé ceux qui la professent. Montaigne, Molière, Beaumarchais, Poinsinet, Rousseau, etc., les ont attaqués avec acharnement. Deux poètes modernes, Fontanes et Esménard, ont frayé une route contraire.

mobile et inflammable, et qui abusoit souvent de la supériorité de son esprit pour soutenir des paradoxes, devoit se rappeler par l'histoire Grecque, que *la philosophie avoit été jugée par la médecine ;* que le sublime Descartes pensoit que c'est de la dernière que l'on devoit attendre le perfectionnement de l'espèce humaine ; et que le vieillard de Cos avoit comparé aux Dieux le vrai médecin philosophe et savant : ιητρος φιλοσοφος, ισοθεος. La théorie et la pratique de la médecine existent irrévocablement ; elles constituent les deux branches d'une science réelle et très-entendue, ayant des principes certains et invariables qui sont basés sur le raisonnement, l'observation, l'expérience et la découverte des faits. Ceux donc qui croyent la médecine et la science de la vie un art conjectural et une suite d'hypothèses, se trompent pleinement ; et certaines personnes éclairées qui par l'application d'un sophisme prétendent que les médecins sont comparables aux ministres des autels, et que leur office ou l'exercice de la médecine ne peut être utile aux hommes que comme une religion, ne raisonnent pas juste, et leur erreur se reconnoît facilement. Est-ce la faute de la médecine si ceux qui la professent, pour la plupart, ne savent pas s'entendre, s'il existe des faux et des mauvais médecins, si la terre est infectée

de prétendus *guérisseurs*, et si tous les peuples civilisés sont dupes du charlatanisme? Non, ce n'est pas certainement à elle qu'il faut s'en prendre; mais c'est aux hommes et aux gouvernemens; les premiers, parce que dans leur crédulité ils ont un penchant irrésistible à se faire *charlataniser*, et à croire au prestige ainsi qu'à ceux qui promettent avec assurance de mettre un prompt terme à la douleur et à la maladie; et les seconds, parce qu'ils souffrent que la société soit affligée par un fléau d'autant plus dangereux, qu'il opère des ravages dans son sein quand il en attend son salut, et parce qu'ils permettent aux Universités de ne point adopter un enseignement uniforme, et de perpétuer de vieilles erreurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I.er *Histoire des Maladies qui ont régné dans les hôpitaux et les places de la Martinique, pendant l'an XI et XII.* Page 1

CHAP. II. *De l'origine et des progrès de la Fièvre jaune, des différentes dénominations sous lesquelles elle est connue, et du caractère contagieux qu'on veut lui donner.* 97

CHAP. III. *Description du climat de la Martinique, avec la topographie physique et médicale de ses villes.* 159

CHAP. IV. *Des Causes de la Fièvre jaune.* 227

CHAP. V. *Histoire pathologique de la Fièvre jaune; de son caractère, de sa diathèse, et sa description; précédée de quelques considérations sur sa dénomination actuelle.* 251

CHAP. VI. *Du Traitement de la Fièvre jaune, suivi des Observations cliniques et des cas rares.* 299

CHAP. VII. *Des Moyens prophylactiques,*

ou du traitement préservatif de la Fièvre jaune. p. 444

CHAP. VIII. *Observations générales et particulières faites à l'ouverture des cadavres, avec l'explication des principaux phénomènes de la Fièvre jaune.* 458

CHAP. IX. *Bibliothèque abrégée de la Fièvre jaune, ou Notice de bibliographie médicale sur les Auteurs qui ont traités de cette maladie.* 483

CHAP. X. *Formulaire Pharmaceutique, ou Recueil des formules médicamentaires qui ont été citées dans les Chapitres précédens.* 563

CHAP. XI. *Considérations sur les obstacles qui s'opposent à la guérison des maladies sous la zone torride, avec l'état des Hôpitaux et le détail de leur service.* 581

CHAP. XII. *État de la Médecine pratique dans les Colonies en général, et particulièrement dans les Antilles et dans l'île de la Martinique.* 593

ERREURS, CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page iv, ligne 7, insormontables ; *lisez*, insurmontables.
5, l. 4, *en note*, chargé ; *lisez*, chargés.
11, l. 13, *id.* Bresil ; *lisez*, Brasil.
Id. l. 14, *id.* chap. XI ; *lisez*, chap. XII.
13, l. 21, *estomac* ; lisez, *estomac* (espèce de *gastrodynie* des nosologistes).
16, l. 1, atrophies ; *lisez*, atrophies ou gastrodynies.
26, l. 2, *en note ; colica pictonum ; lisez*, (colica pictonum).
28, l. 3, *id.* φοινικιη ; *lisez*, φοινικιη νοσος.
36, l. 21, la société établie ; *lisez*, la société, établie.
59, l. 26, l'acid ; *lisez*, l'acide.
108, l. 12, *en note ; omniunmque ;* lisez, *omniumque.*
138, l. 3, *id. majestyl's ;* lisez, *majesty's.*
142, l. 17, Guadelouppe ; *lisez*, Guadeloupe.
187, *en note*, après les vers latins de Silius Italicus, *ajoutez :* Lucius Ampelius, dans son *Liber Memorialis*, le dit encore très-clairement, ainsi qu'il suit : *Cœlum dividitur in circulos quinque : Arcticum et antarcticum, qui ob nimiam vim frigoris inhabitabiles sunt : Æquinoctialem, cui subjacet regio, quœ catakekaumene dicitur, neque incolitur, ob nimiam vim ardoris.* L. Amp. lib. Mem. de Mundo.
194, l. 14, Porié ; *lisez*, Poirié.
230, l. 19, tons, *lisez*, thons.
263, l. 17, qnatrième ; *lisez*, quatrième.
285, l. 10, onction ; *lisez*, action.
287, l. 25, existent ; *lisez*, existant
289, l. 27. corps posé ; *lisez*, corps est posé.
328, l. 28, elle ; *lisez*, selle.
353, l. 12, excessives ; *lisez*, excessive.
355, l. 23, dangers ; *lisez*, danger.
357, l. 2. vomsisement ; *lisez*, vomissement.
380, l. 3, *riz ;* lisez, *zinc.*
387, l. 7, en entré ; *lisez ;* en est entré.
399, l. 21, assoupissument ; *lisez*, assoupissement.
413, l. 24, la fièvre, en supposant ; *lisez*, la fièvre ; 2.° (en supposant.

Id, l. 27, la fièvre; 2.° que sur; *lisez*, la fièvre) que sur
433, l. 34, stiumulant; *lisez*, stimulant.
454, l. 15, daus; *lisez*, dans.
460, l. 26, cholidoque; *lisez*, cholédoque.
471, l. 20, enflammés; *lisez*, enflammées.
472, l. 28, tapissés; *lisez*, tapissées.
503, l. 26, casomel; *lisez*, calomel.
509, l. 23, poulx; *lisez*, pouls.
523, l. 21, *Sto-rkiano*; lisez, *Stor-kiano*.
528, l. 22, acides; *lisez*, acidulées.
531, l. 25, absurdité; *lisez*, absurdités.
534, l. 1, ses; *lisez*, ces.
Id. l. 8, sudorifique; *lisez*, sudorifiques.
Id. l. 13, portes; *lisez*, postes.
540, l. 2, Absssinie; *lisez*, Abissinie.
542, l. 17, Antillles; *lisez*, Antilles.
549, l. 14, caractérisé fièvre; *lisez*, caractérisée de fièvre.
557, l. 20, acidulé; *lisez*, acidule.
Id. l. 21, accidulées; *lisez*, acidulées.
564, l. 3, qu'il y en a dont; *lisez*, qu'il y en a un grand nombre dont.
567, l. 2 et 3, dix; *lisez*, six.
570, l. 8, suffisate; *lisez*, suffisante.
587, l. 7, une; *lisez*, un.
606, l. 12, fesant; *lisez*, faisant.
614, l. 13, entendue; *lisez*, étendue.

ADDITIONS AU CHAPITRE IX.

A dissertation on fevers and inflammatory distempers. To which is added, an account of the success with which the fever powder as been given in the yellow fever, slow fever, etc. By R. James, M. D. *the sixth edition.* London 1764.

A la page 77 de cette dissertation, on trouve un petit article sur la fièvre jaune, pour le traitement de

laquelle l'auteur conseille ses poudres, qui ont été reconnues très-efficaces contre cette terrible maladie, d'après les rapports authentiques qu'il a reçu des Indes-Occidentales. Il se plaint que les médecins, qui pratiquent sous la Zone Torride, n'ont pas donné un traité complet de cette fièvre, pour qu'il juge de sa nature, supposant qu'elle consiste dans une violente inflammation de tout le système et surtout du foie; et il ajoute que l'on prescrivoit ses poudres avec un égal succès dans les maladies des Indes Orientales et des côtes d'Afrique. Ce célèbre médecin écrivoit cela vers 1748, et, à cette époque, on ne connoissoit que bien superficiellement la fièvre jaune.

De AEtiologia generali contagii pluribus morbis et praesertim pesti orientali ac febri flavae persæpe proprii. Auctore Claudio Balme. in-8.° Lugduni 1809, de 186 pages.

Ce médecin, qui a servi en Egypte, traite savamment dans cet ouvrage de la contagion de différentes maladies, et particulièrement de celle de la peste et de la fièvre jaune : il trouve de l'affinité entre ces deux fièvres, qui appartiennent à la même classe selon lui; il croit à la qualité contagieuse de la dernière, et relativement à celle-ci il établit des faits appuyés sur les raisons extraites de plusieurs auteurs, dont il est facile de démontrer la fausseté par la lecture de mon ouvrage. Cette production médicale, qui annonce du mérite et du jugement dans son auteur, que j'estime infiniment, nous fournit encore une preuve de l'abus que font les médecins de leurs talens, pour décider avec un ton d'assurance sur les maladies qui n'ont pas vues, ni étudiées, et desquelles ils ne peuvent saisir, avec précision, le génie ou le caractère.